

Crépuscule du tourment 2 : Héritage

Léonora Miano

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Léonora Miano
**Crépuscule
du tourment**
2

roman
Grasset

LÉONORA MIANO

CRÉPUSCULE DU TOURMENT

2. Heritage

BERNARD GRASSET
PARIS

*I knew life
Began where I stood in the dark,
Looking out into the light.*

Yusef KOMUNYAKAA

*I am not tragically colored...
I do not belong to the sobbing school of Negrohood who
hold that nature somehow has given them a lowdown dirty
deal and whose feelings are hurt about it.*

Zora NEALE HURSTON

QUELQUES FIGURES

Amok/Dio

Ajar/*Tiki* (sa sœur) Ixora (sa compagne) Kabral (son fils)
Amandla (son ex) Shrapnel (son unique ami, père biologique de
Kabral, ex d'Ixora) Madame (sa mère) Amos Mususedi (son père)
Angus Mususedi (son grand-père paternel) Conroy Mandone (son
grand-père maternel) Regal/*Charles-Bronson* (une vieille
connaissance)

Moodswing

I

D'abord, effrayé par son propre geste, il était remonté en voiture, avait foncé droit devant. Le déluge qui menaçait de noyer le monde ne l'avait pas arrêté, c'était autre chose, une puissance inconnue. Sans y réfléchir, sans même y penser vraiment, il avait ralenti, fait demi-tour. Il ne pouvait la laisser ainsi sous l'orage, dans la boue. Sa fuite ne l'avait pas entraîné loin, mais à mesure qu'il faisait le chemin en sens inverse, un soupçon de conscience lui revenait. Qu'elle soit morte ou non, c'était à lui d'en prendre le premier connaissance, d'agir en conséquence. Il était cependant écrit que rien ne se déroulerait selon sa volonté. D'autres l'avaient précédé. Pas tout à fait, mais c'était tout comme. Alors qu'il descendait de voiture, faisant claquer la portière derrière lui, une silhouette était apparue devant une des frêles habitations du quartier. Chaussée de bottes en caoutchouc mal assorties à sa robe d'intérieur, la femme s'était précipitée vers Ixora, accroupie, avait semblé dire quelque chose. Il n'avait pas eu l'occasion de faire un mouvement qu'elle soulevait Ixora par les épaules, la traînait au sol. Très vite, une autre femme l'avait rejointe, aussi haute qu'un arbre, vêtue d'une robe blanche, la taille ceinte d'un foulard indigo. La nouvelle venue, munie d'une lampe-torche, avait glissé l'engin dans sa ceinture avant d'empoigner la blessée par les jambes. Paralysé, l'homme avait reconnu la première arrivée. Il se tenait à bonne distance, mais la force de l'intuition qui le figeait sur place apportait une confirmation. L'ampoule du dernier réverbère en état de marche avait explosé sans bruit. Il n'y avait plus eu que l'obscurité, s'abattant sans ménagement sur les environs. Nul n'avait remarqué sa présence.

Avant de faire redémarrer la berline, il avait attendu de voir disparaître les trois femmes. La fureur de l'orage avait masqué le vrombissement du moteur, lui-même l'avait à peine entendu. Il avait roulé lentement, sentant, sous les roues du véhicule, s'accumuler des épaisseurs de boue. Le rétroviseur lui avait renvoyé l'image d'un arbre déraciné, glissant à vive allure sur le sol détrempé, lancé à sa

poursuite en dépit de la glaise. Il avait appuyé sur l'accélérateur, avant de se traiter d'idiot. Il ne croyait pas aux esprits, ce n'était qu'un arbre arraché, pas le double végétal d'Ixora. Pensant ainsi étouffer les pensées qui l'assaillaient, il avait allumé la radio. Maître Gazonga s'époumonait, prenant l'univers à témoin de ses malheurs : *Les jaloux saboteurs aux yeux de crocodile, veulent mon échec et souhaitent ma misère...* Autrefois, cette chanson le faisait rire aux larmes, lui que la nature n'avait doté d'aucun humour. Cette nuit, la plainte du chanteur l'avait agacé. Il n'avait pas de jaloux à pointer du doigt, ne pouvait se plaindre que de son propre sabotage. L'événement n'avait duré que quelques instants, moins de deux minutes, mais rien ne serait plus comme avant. Des années durant, il avait érigé une muraille entre le monde et lui, limitant au strict nécessaire sa vie sociale, se préservant de tout attachement. Puis, son unique ami était mort, de la plus absurde façon, s'éteignant dans le métro un soir. C'était une force de la nature, un être convaincu de ses droits sur le monde, un dieu vivant. Il avait fallu reconnaître son corps, le ramener au pays, affronter sa famille éplorée.

Avant cela déjà, l'homme s'était risqué à ouvrir une brèche dans la clôture de barbelés qui le protégeait. Il avait eu envie d'approcher Amandla. La femme avait été le premier domino de la série, celui qui avait fait basculer tous les autres. À sa vue, des émotions qu'il s'était gardé d'éprouver autrement que par la lecture l'avaient embrasé. Leur histoire avait tourné court : il désirait être en sa présence, sans rien vouloir pour elle. Loin d'être un spécialiste de l'amour, la vie ne lui en ayant fait connaître que le caractère trouble, une petite voix lui susurrant que c'était cela : vouloir pour l'autre plus que pour soi, quitte à s'effacer. Il n'avait pu résister, réprimer ce besoin de la connaître. Pourtant, tout plaidait contre elle. La première fois qu'il l'avait vue, elle se tenait sur la scène d'un petit théâtre, saluant l'assistance *Au nom puissant d'Aset*, avant de mettre ses plus belles qualités au service d'une idéologie réactionnaire. Sans en approuver toutes les orientations, elle avait rejoint un groupe de militants putatifs dont l'unique action consistait à éructer les épuisantes lamentations de la *Noirie*.

Le monde n'avait que faire de cette ancestrale maîtrise de la parole qui les sacrait, où qu'ils soient, rois du rap, du stand-up, du prêche, de la conférence universitaire. Depuis le temps, on les avait observés. Rien de leur fonctionnement n'échappait plus à quiconque. On savait que leur art de la profération cheminait avec la passion de consommer, que la plupart de ces grands activistes auraient tué père, mère et la communauté entière pour détenir le dernier gadget à la mode, lequel ne devait rien à l'inventivité de Kemet. Amandla avait

piqué sa curiosité. Si elle ne se trouvait pas là par hasard, ses ambitions semblaient être ailleurs. Il s'était surpris à attendre l'appel d'un frère devant lui indiquer le lieu secret de la prochaine réunion. Il fallait montrer patte noire pour passer la porte, accepter de se laisser filmer afin de prouver que l'on n'était pas une taupe du système, un agent de Babylone. Piètre mesure de protection, en réalité. La couleur de la peau n'était pas un gage d'intégrité. Les éventuels espions souriraient avec joie à la caméra, cela renforcerait leur couverture.

Amandla se démarquait des autres membres du groupe. En l'écoutant parler, il avait perçu des aspirations plus profondes que celles de ses camarades. Autre chose, dans son œil d'Uzi, sa dégaine de *black power salute*. Autre chose : du rouge mêlé au bleu, le corps à corps permanent avec une ancienne mélancolie qui avait souvent le dessus. Elle l'avait ému, renvoyé à lui-même, c'était la première fois qu'il se sentait si distant et si proche d'une inconnue. Il avait voulu la revoir à tout prix, perturbé par cette urgence, incapable de la faire refluer. Leur entente avait été immédiate, mais ce qui devait arriver arriva, plus d'une fois. Amandla était de celles dont le cœur battait en partie entre les jambes. Sa langue amoureuse délaissait vite la parole au profit du souffle, des palpitations, du mouvement. Il fallait la toucher, la prendre à tout moment, y revenir inlassablement, comme le paysan vers la terre. Un tel programme en aurait réjoui plus d'un, mais lui avait, depuis longtemps, atrophié ses capacités en la matière. Elle ne s'était pas offusquée de la première panne, y voyant l'expression d'un trop puissant désir de l'honorer. Puis, la confession s'était imposée, l'homme avait dû révéler sa peur panique de l'engendrement, son refus de donner une descendance à la lignée des Mususedi. Il n'avait pas subi de vasectomie, préférant à cela une mortification de chaque instant. Ne pas se reproduire devait être un choix, une décision chaque jour renouvelée.

Bien sûr, Amandla ne l'aurait pas incité à se faire opérer, cela allait à l'encontre de sa philosophie, de sa spiritualité. Elle pensait, de plus, que l'on mentait à dessein pour empêcher les peuples du Continent de se reproduire. Loin d'être concernés par une éventuelle surpopulation, ils avaient le devoir de procréer, la Terre Mère regorgeant d'espaces quasiment inhabités. On savait, disait-elle, que les leucodermes avaient stérilisé, empoisonné, quelquefois sous couvert de prodiguer des soins médicaux. La plupart du temps, s'ils disaient quelque chose, c'était le contraire qu'il fallait entendre et, de toute façon, c'était culturel, les Kémites révéraient la vie. Les Kémites. L'emploi de ce terme lui était naturel, elle disait cela sans rire. Lui pensait inévitablement, lorsque l'étrange vocable lui percutait les tympans, à la grenouille acolyte de Miss Piggy, passée à la postérité grâce au

Muppet Show. Dans la bouche des militants contemporains de la *Noirie*, le *medu neter*, langue antique, lui apparaissait comme une vaste blague. Il ne pouvait que s'esclaffer, taquiner Amandla, ce qui la faisait rougir de rage. Le *medu neter*, affirmait-elle, était aux Kémites ce qu'était le grec ancien aux Nordistes. Il riait de plus belle. Les Nordistes affabulaient, eux aussi. Jamais le grec n'avait rien été pour un grand nombre d'entre eux, n'imiter que leurs travers lui semblait problématique. On opposait donc une contre-vérité à l'autre, il suffirait de tenir quarante ans, comme l'avaient prescrit certains ancêtres éclairés¹, et le tour serait joué. C'était de bonne guerre, dans le fond, puisque tout le monde mentait.

De son point de vue, il y avait plus de confort pour ceux qui se disaient désormais des Kémites à se revendiquer d'une civilisation disparue, avec laquelle ils n'entretenaient pas tous un lien charnel, qu'à célébrer les cultures des vaincus de la colonisation. Les pyramides avaient plus fière allure que n'en auraient jamais les huttes de leurs ancêtres récents, dont ils envisageaient rarement de parler les langues, encore moins de les écrire. Que les Nordistes aient voulu s'approprier Kemet, lui donner les traits de Yul Brynner ou de Liz Taylor, en faisait désormais le joyau des *nations nègres*², objet précieux à récupérer coûte que coûte. Ces Kémites bataillaient contre la part douloureuse de leur être. Celle-ci articulait la mémoire des ancêtres déchus à un attachement viscéral aux aspects matériels du système par lequel ils avaient été subjugués. Il n'était évidemment pas question de renoncer à posséder le dernier téléphone intelligent, l'ordinateur de nouvelle génération ou le plus récent modèle de téléviseur à écran plat. Il n'était pas concevable d'abandonner les vêtements hérités du colon pour arborer un *dibato* en écorce battue ou une *manjuwa* en raphia. On se rabattait sur ce wax qui faisait toujours la fortune d'industriels nordistes l'ayant conçu pour les populations du Continent, dont ils avaient remarqué le goût pour les étoffes bariolées. Les carottes étaient sévèrement cuites, on l'éprouvait avec douleur, l'Histoire ne serait pas réécrite. À moins d'être acceptée, elle ne connaîtrait pas de suite, il faudrait se préparer à la revivre, encore et encore. Lorsqu'il s'exprimait ainsi, vidant son sac sur les errements de la *Noirie*, Amandla se renfrognait, ne disait plus un mot. Fronçant les sourcils, elle le scrutait des yeux, semblant interroger la concaténation d'arguments qu'il venait de lui asséner. Puis, au bout d'une petite heure, sa colère se dissipait. Ils avaient mieux à faire qu'à politiser leur amour, c'était sur un autre chapitre qu'elle espérait lui faire entendre raison.

Comme souvent les femmes, Amandla s'était imaginé le guérir de son mal, l'amener à envisager autrement ses ascendants. Elle l'aiderait

à prendre conscience de la manière dont ils s'étaient constitués. À réussir là où ils avaient échoué. Cela assainirait l'arbre généalogique s'il était bien infecté, c'était à lui d'en prendre la responsabilité, chaque génération devant, dans une relative opacité, découvrir sa mission, la remplir ou...³ Ne retenant de cette affirmation que le mot *opacité* qui n'y figurait pas par hasard, l'homme n'avait pas été convaincu de l'inanité de son choix. Son obligation pouvait tout à fait être, contrairement à ce que suggérait Amandla, d'assécher à jamais la sève de l'arbre. Ils s'étaient rendus ensemble sur le Continent pour les obsèques de Shrapnel. Sans cela, il n'y aurait pas remis les pieds. Ensuite, il l'avait quittée, la raison le commandait. La pulvérulence des matériaux reçus en héritage lui interdisait de se rêver, un jour, bâtisseur de quoi que ce soit, fût-ce d'un couple. Depuis, Amok n'avait pas vécu un instant sans une pensée pour cette femme-flamme pour laquelle il se consumait de désir jusqu'à ce qu'il faille la toucher.

Avait-il vraiment été étonné de la croiser dans la rue ce jour-là ? Il ne s'y attendait pas, mais elle avait toujours souhaité s'établir sur le Continent. C'était sa présence à lui, qui méritait des éclaircissements. Ixora, qui l'accompagnait, avait souvent entendu parler d'Amandla. Les deux femmes s'étaient saluées, regardées, sans dissimuler leur curiosité. Il avait écourté la rencontre, n'avait pas tenté de la revoir. Son apparition cette nuit avait été un choc. Un destin facétieux l'avait élue pour se porter au secours d'Ixora, sous une pluie battante, alors que la nuit venait de tomber. L'homme frissonna à l'idée qu'elle ait assisté à la scène, à sa fuite. La maisonnette depuis laquelle Amandla s'était élancée faisait face à l'endroit où le corps d'Ixora avait chu. La berline avançait sous l'orage, il n'avait pas l'impression de la piloter, ne savait d'ailleurs où aller. Les premières notes de *Sweet Mother*, la chanson à succès de Nico Mbarga, s'élevèrent. Il éteignit la radio. Penser à sa mère était la dernière chose dont il avait besoin, Madame n'était pas *sweet*, elle ne serait d'aucun recours. Les rues de cette ville d'habitude rétive au sommeil étaient désertes. Il n'y avait que lui, la pluie qui ne faiblissait pas, et ce qu'elle emportait sur son passage. Il avait besoin de réfléchir.

Ayant atteint le centre-ville dont quelques-unes des artères avaient reçu une nouvelle couche de goudron en raison de la tenue d'un congrès international, il roulait mieux. L'homme gara son véhicule sur le parking d'une banque locale, croisa les bras sur le volant, y posa le front. Il aurait voulu pleurer, rien que cela, mais son angoisse était au-delà du chagrin. Elle était trop ancienne, trop compacte. Il revit en pensée chaque instant de la soirée, la dispute, déjà, alors qu'Ixora et lui s'apprêtaient à quitter la grande maison. Leur désaccord, il le savait, était antérieur à cela. Il l'avait vue se transformer sans

comprendre d'où cela venait, sans avoir la moindre idée de ce vers quoi cela les conduirait. L'annonce de la rupture l'avait pris de court. Sa compagne avait, en outre, tenu des propos intolérables. Cela ne suffisait pas à expliquer la violence de sa réaction. Au cours des années, il avait appris à se maîtriser, à dominer ses émotions. L'homme consacra le temps nécessaire à l'examen de la situation.

Lorsqu'il reprit le volant, ce fut pour une destination précise. Par acquit de conscience, il téléphona à celui qui avait dû l'attendre au *Prince des Côtes*, espérant laisser un message, à cette heure. Celui qu'il appelait Charles pour ne pas se tordre de rire en disant Charles-Bronson, ses parents l'ayant baptisé ainsi. Le déluge l'avait dissuadé de sortir, le barman de l'hôtel lui avait tenu compagnie ou l'inverse, il ne savait plus trop à ce stade. Un peu embarrassé après les révélations de son interlocuteur, Amok s'entendit lui proposer de passer le prendre. En raccrochant, il se demanda pourquoi. Il aurait pu s'excuser, le gars était à l'abri. Tant pis. Ce serait sa seule déviation. Cette nuit, il devait voir quelqu'un. Une chanson oubliée semblait ronronner dans les roulements du moteur, ce qui n'avait pas de sens. Surtout ce titre-là, ce paquet de guimauve. Son ami disparu adorait ce morceau, l'hommage des Commodores à Marvin Gaye et Jackie Wilson. Comme il lui manquait. Pendant des années, en dehors du travail, il n'avait fréquenté personne d'autre. Il n'y avait eu que Shrapnel, ce grand gaillard à tête d'Olmèque, cette divinité égarée parmi les humains, pour franchir sans difficulté la clôture de barbelés dont il s'entourait, le forcer à quitter sa tanière. Il n'y avait eu que ce fils de la forêt équatoriale qu'une vieille femme avait élevé à l'ombre d'un arbre centenaire, plus ancien, plus majestueux que bien des cathédrales.

Le colosse végétal avait reçu un nom, lorsque le clan s'était établi dans ce village, il y avait des générations, à la suite d'une migration oubliée de l'Histoire. Pour ce peuple, tout ce qui vivait abritait un esprit, méritait d'être nommé. On l'avait appelé Shabaka, sans doute après avoir consulté les oracles, il était impensable que l'on ait procédé autrement, au sein d'une communauté à ce point enracinée dans ses anciens usages. Le monde changeait autour d'eux, ils en accueillaient le tremblement, sans se laisser déstabiliser. Leur puissance était intérieure, assez peu démonstrative d'ailleurs, et lorsque la modernité viendrait les disperser, ils ne lui opposeraient qu'une résistance silencieuse. Parmi les siens, au cœur de cette forêt que l'État céderait à des promoteurs étrangers, celui qui se ferait appeler Shrapnel lorsque le hip-hop enfiévrerait le monde, avait eu une enfance heureuse. Tout ce qu'il était avait été forgé par cela, l'amour, la culture, la fusion avec la nature. Lui n'avait rien connu de tel, ne s'en plaignait pas. Il avait eu la chance de rencontrer cet

homme, le double humain d'un grand arbre. Un souvenir de son ami lui traversa l'esprit, il le revit adolescent, ici dans ce pays, semblant défier le soleil de sa seule présence dans les rues. L'astre du jour, c'était lui, incontestablement. Sa mort, dans le métro un soir, tenait de l'aporie. Son corps sans vie avait été découvert une fois le train retourné au dépôt, les agents de la Régie des transports avaient fait venir les pompiers, trop tard. Le grand gaillard à tête d'Olmèque ne devait plus s'éveiller.

Shrapnel ne lui avait pas révélé l'existence de Kabral et d'Ixora. Il comprenait ce silence, lui non plus ne se serait pas répandu. L'enfant et la femme incarnaient une des plus profondes blessures du trépassé, son échec à bâtir un foyer. Il avait été un garçonnet heureux dans sa forêt, auprès d'une grand-mère ayant remplacé ses géniteurs. Elle avait été son univers, la communauté entière avait veillé sur lui. Devoir élever un fils au Nord, sans s'y être préparé, alors que l'on menait une existence précaire, était plus qu'un défi. Accepter d'y élever un garçon noir, même dans l'opulence, relevait de la témérité. En adoptant Kabral, lui qui pensait se terrer au Nord jusqu'à la consommation des siècles, s'était rendu à l'évidence : l'enfant serait mieux sur le Continent. Avant cela, il s'était en quelque sorte mis en ménage avec Ixora, c'était Kabral qui l'avait souhaité. Tous trois formaient depuis une famille, à leur façon. Ils avaient été heureux, jusqu'à leur venue ici. Rien de cela ne survivrait à cette nuit. Il aurait voulu rebrousser chemin, pénétrer dans la maison d'Amandla, savoir. L'homme sentit se raidir ses phalanges. Faire demi-tour à nouveau était au-dessus de ses forces.

La simple idée d'une confrontation avec ces deux femmes, en ces circonstances précises, le terrifiait. Ce n'était pas comme s'il s'agissait de les rejoindre pour prendre le thé, croquer quelques *scones* et papoter, ce qui ne lui aurait pas été possible sans préparation psychologique. Cette nuit, la bête en lui s'était ruée hors de la cage où il l'avait crue enchaînée pour toujours. Il savait qu'elle était là, la sentait remuer en permanence, la cage étant une région de son âme, une contrée intérieure. Ce territoire lui avait été légué avec le patronyme, l'aisance matérielle, toutes les séquelles du drame qu'avait constitué l'union de ses parents. Il avait besoin d'explications, d'avoir avec son père une conversation. Il ne l'avait pas différée : il avait fait une croix dessus, se murant dans le silence, se tenant à distance de la famille Mususedi. Ces mesures n'avaient pu être aussi drastiques qu'il l'aurait voulu, sa sœur Ajar détenait une clé de la cage. Ils avaient été deux au milieu du champ de bataille qu'était la grande maison, se serrant l'un contre l'autre lorsque pleuvaient les coups et que fusaient les cris. Ils s'y étaient mis à deux pour oser prier leur mère de

divorcer, la supplier même, deux pour lui faire savoir qu'ils iraient bien. Ce qui les faisait souffrir, c'était de la voir ainsi : le visage tuméfié, les dents déchaussées.

Leur père ne levait jamais la main sur eux, sa sœur et lui. Pour ses enfants, l'époux de Madame n'était que rire et tendresse. Un boute-en-train, expert en pitreries. Leur père était ce prince sans le sou qui se fichait pas mal de son titre, mais qui peinait à faire reconnaître ses mérites d'homme. Il était ce fils d'un grand commis de l'État dont les mains tremblaient lorsqu'elles touchaient les fusils de l'ascendant, les armes du médaillé de guerre qu'il avait glissées sous son lit. On n'avait jamais su, du talisman ou du totem, quelle devait être la fonction des rifles qui ne l'avaient gardé de rien. Leur père était ce dandy qui ne savait s'aimer que dans le regard envieux de ses congénères, l'admiration et le désir des femmes. Il se changeait en monstre sans crier gare. On le voyait dans ses yeux. Quelque chose prenait soudain possession de lui pour ne trouver jamais d'autre cible que sa femme. Madame recevait alors une pluie de coups, d'une violence que les mots n'étaient pas en mesure de décrire. Qu'elle soit encore en vie, valide, tenait du prodige. Et Ixora ? Qu'en serait-il pour elle ? Cette nuit, au volant de sa voiture, Amok n'espérait pas guérir du mal atavique qui lui coulait dans les veines. Il l'avait toujours su. Avant d'en finir, il voulait au moins connaître le nom du fauve caché dans l'âme des hommes de sa lignée.

Une chaussée déserte s'offrait à lui, ce qui ne se produisait jamais dans cette ville, quelle que soit l'heure, quel que soit le climat. L'orage n'étant pas attendu en cette saison, des taxis aventureux auraient dû traîner là, à la recherche de piétons surpris par le déluge. C'était l'occasion de faire de bonnes affaires pour eux qui fixaient librement leurs prix. Des fêtards intrépides auraient dû affronter le courroux du ciel, montrer qui était qui en ce bas monde, faire une fois de plus allégeance à la bringue, une raison de vivre comme une autre. Les malades mentaux semblaient avoir recouvré la raison. Contrairement à l'habitude, ils étaient absents eux aussi, ne faisant pas le poirier devant une boutique de prêt-à-porter pour dames, ne se parlant pas à eux-mêmes, ne récitant pas ces formules mathématiques ou ces versets bibliques qui leur avaient fait perdre la tête.

La rue était à lui. Il en avait souvent rêvé sans soupçonner que ce puisse être à ce point sinistre. De temps à autre, une lueur émanant d'une maison, d'un immeuble, lui adressait le signe d'une présence humaine, mais il y avait surtout la froideur de l'éclairage urbain, le clignotement d'enseignes lumineuses à l'agonie. Si l'orage persistait, l'électricité serait coupée en maints endroits, le centre-ville ne serait pas épargné. Il fut bientôt devant le *Prince des Côtes*. Le grand hôtel,

joyau de la cité, avait été bâti par Conroy Mandone, son grand-père maternel. L'établissement brillait de mille feux, ses groupes électrogènes garantiraient son éclat en cas de panne. La prestance du bâtiment avait quelque chose d'irréel, on pouvait tout à fait imaginer que des extraterrestres, disposant de technologies inconnues des humains, l'aient assemblé sur leur planète avant de le déposer là, pour faire une expérience dont eux seuls connaissaient la finalité. Cette impression n'était pas due à l'architecture d'inspiration locale, conçue pour honorer la mémoire d'un fils du pays côtier que les premiers colons avaient fait pendre. C'était toute cette lumière, les flammes d'un feu nocturne, visibles jusqu'aux confins de la galaxie.

À quelques rues de là, prospérait la déveine, s'étendait le royaume de la misère. Bien des pauvres gens se trouveraient sans abri avant le milieu de la nuit. Le déluge pourrait détruire la ville, le *Prince des Côtes* résisterait, et avec lui, ses clients fortunés, mais aussi les pique-assiettes qu'ils traînaient dans leur sillage. Adolescent, il supportait mal d'appartenir à cette caste de privilégiés dont l'unique ambition était de le rester. Ce sentiment s'était amplifié à son retour, devant la dégradation du pays, le désespoir des gens ordinaires. Cela prenait en apparence des formes diverses, mais les addictions à l'alcool, au sexe ou à la prière avaient souvent les mêmes visées. Chacun choisissait, selon son tempérament, le meilleur moyen de s'absenter de son corps, de mourir un peu dans l'espoir de visiter la part de soi encore inviolée, laissée intacte par la pourriture ambiante. C'était une contrée lointaine. D'après ceux qui l'avaient atteinte, elle s'appelait : paix intérieure. L'ennui, c'était que le séjour y était trop bref, on retrouvait le plancher des vaches avant d'avoir vraiment touché au but. Il fallait recommencer, aller toujours plus loin, se faire un peu plus mal pour sortir de soi. On observait aussi des phénomènes étranges, de la part de personnes désireuses d'arracher leur dû à cette vie. Il ne s'agissait pas de ces cambrioleurs dont le nombre croissait, qu'une concurrence féroce au sein de leur corporation poussait à opérer en plein jour, à tuer le cas échéant. La fureur des déshérités produisait ailleurs cette violence, tant de films mettaient cela en scène, on cillait à peine en apprenant la nouvelle, la mort d'untel, chez lui, à l'heure du déjeuner.

Ce qui dépassait l'entendement, le sien en tout cas, c'étaient ces femmes que l'on voyait, toujours dans des lieux fréquentés, se dénuder tout à fait, puis se revêtir, imposant à leurs gestes une lenteur qui, parfois, suscitait chez elles un tressaillement. L'épreuve était rude, incontournable cependant, il fallait en souffrir chaque instant, entendre s'affoler son cœur, manquer défaillir, et poursuivre, épuiser l'offrande. Elles devaient avoir été vues, avoir affronté regards, insultes, imprécations. Plongées dans le fiel de l'invective, elles se

couvraient de roche madréporienne, se rendant résistantes à la lapidation. La pierre jetée ne ferait que rebondir, il faudrait les attaquer à coups de hache, avec vaillance, éprouver dans chaque geste leur désagrégation, l'emporter ensuite avec soi, à jamais. Ces femmes étaient désormais filmées, les images prises à l'aide de téléphones portables faisant le tour du monde en quelques clics. On entendait en tuilage les injures qu'elles recevaient, les moqueries qu'elles s'étaient préparées à entendre. Il arrivait, mais c'était rare, que l'une d'elles se laisse emporter par la houle, ne semble plus si sûre de soi. Que pouvaient comprendre ceux qui regardaient ? Que saisissaient-ils de tout cela ? Lorsqu'il avait posé des questions, la réponse avait souvent été la même : *Dis-donc, c'est la sorcellerie*. Victimes d'un mauvais mage, celles qui s'effeuillaient ainsi au croisement des rues ou au cœur des marchés étaient en quête de fortune, ne faisaient que respecter les consignes. Rien n'indiquait, d'ailleurs, que le calvaire se limite à cette épreuve, tout était possible, on ne savait pas.

La foule, quoi qu'il en soit, n'avait guère d'empathie. En ces femmes, on voyait des dévoreuses de chance. Infligeant à tous la vue de leur corps dénudé, elles s'accaparaient les bénédictions qu'ils avaient reçues en venant au monde. Or, ils le constataient chaque jour, les faveurs accordées par le destin étaient chétives et capricieuses, il fallait trimer pour les voir se matérialiser. On ne pouvait se les laisser dérober sans mot dire, peu importait que l'on fréquente soi-même les émissaires de l'obscur. Ces indécentes étaient donc noyées sous des flots d'injures, mais l'on ne s'en prenait pas physiquement à elles. Nul ne s'engageait à porter le premier coup de hache, à sentir sous la lame l'épaisseur de ce qui les avait réduites à semblable extrémité, la négation de soi comme planche de salut. Les seins exposés, les bourrelets aux hanches ou l'arrondi d'un postérieur dont la fermeté aurait pu sans mal arpenter d'autres sentes, étaient sans rapport avec ceux des aïeules, du temps où la civilisation ne s'était pas fait l'obligation de se répandre où elle n'était pas souhaitée. La transgression commise par ces femmes dans une société désormais chrétienne, musulmane et surtout vêtue de pied en cap, annihilait toute velléité de violence physique. La nudité qu'elles donnaient en spectacle n'était pas la leur, on le savait au fond de soi. Elles dévoilaient la douleur, l'impuissance de chacun, révélaient ce que l'on était prêt à sacrifier pour ne plus avoir à tirer tant de diables par la queue ou courir derrière eux, on n'aurait pu le dire.

Une fois, une seule et unique fois, Amok avait osé fendre la foule des badauds, approcher une de ces effeuilleuses. La femme avait choisi d'occuper un rond-point, le plus dangereux de la ville, s'y tenant droite sous l'ardent soleil de midi. Le monde autour s'était figé, arrêté

pour la regarder, d'abord en silence, bouche bée. Ce n'étaient pas ses chairs dodues, ses seins à la fois énormes et tombants, ni son ventre hachuré de vergetures, qui la plaçaient hors catégorie parmi les contrevenantes aux lois morales, la sacrant cheftaine des diablesses. C'étaient ses cheveux blancs. Marque de l'expérience, de la sagesse, ils confirmaient son statut de bibliothèque pouvant brûler d'un jour à l'autre⁴. Plus que cela, ils signalaient qu'elle avait entamé l'ascension, la progression vers la noble position d'ancêtre. On ne la connaissait pas, mais si, on savait qui elle était. La grand-mère de tous dans cette ville et au-delà, le visage de ce que l'on croyait encore intact quelque part, même si l'on était trop occupé pour s'en soucier vraiment. D'abord, on avait seulement ralenti, comme ça, pour voir. L'ancienne perdait peut-être la raison, chose tout à fait normale étant donné sa condition, le dialogue avec les plans élevés pouvait produire cela.

Lorsqu'elle avait retiré son pagne, libérant une paire de fesses qu'aucun sous-vêtement ne dissimulait, on avait freiné, pilé net. Ôtant ensuite le corsage dont les manches bouffantes soulignaient l'arrondi de ses bras potelés, elle était restée debout, aussi raide qu'une statue. Puis, elle avait crié : *Enfants égarés de Katiopa...* Alors, les portières avaient claqué, l'injure avait fusé, l'attroupement s'était formé, risquant d'enfanter, sous peu, une émeute. Celle-là, on avait voulu la tailler en pièces, la découper en rondelles, jeter tout ça dans le fleuve qui en avait vu d'autres, des saletés. Non contente de souiller l'univers par cette impudeur, l'obscénité de sa présence, de son existence même, elle se permettait d'ouvrir sa grande bouche, d'interpeller les gens. Ceux qui cherchaient encore la définition du mot *sorcellerie* l'avaient trouvée. Que cette femme s'adresse à la foule signifiait qu'elle attirait à elle chacune des individualités la composant, ce qui constituait, à l'évidence, le premier temps de la dévoration. Elle n'entendait pas subtiliser les bienfaits destinés aux personnes, mais s'approprier leurs vies : la chance, oui, mais aussi la puissance. Que resterait-il pour affronter la brûlure quotidienne ? Celle-là, on avait bien eu l'intention de lui déchiqueter le corps, de l'éviscérer, de s'assurer de ne laisser aucun moyen à son âme de faire retour en ce monde.

Il ne savait d'où lui était venue la force, ni même s'il fallait qualifier ainsi ce qui l'avait mû. L'homme avait repoussé un à un les corps massés là, en une des branches de la spirale humaine entourant désormais le rond-point, pour se frayer un chemin jusqu'à l'ancienne. Une fois à ses côtés, il l'avait regardée dans les yeux, n'y avait vu ni folie, ni désespoir, rien qui explique cette provocation. Elle était petite, mais trop rebondie pour que la veste de son costume la couvre. La lui ayant posée sur l'avant des épaules, il avait ramassé le pagne

jaune, la camisole blanche, rhabillé la femme qui avait laissé échapper un murmure sur lequel il ne s'était pas attardé : *Les voilà, les adorateurs de Jésus, les disciples de Muhammad. Où est l'amour ? Tchip.* Ce qui lui occupait l'esprit, c'était de la tirer de là, d'en sortir lui-même entier. La prenant par la main, il avait entrepris avec elle de descendre le monticule où jadis, une sculpture métallique avait été plantée, une chose assez hideuse, sorte de Goldorak unijambiste dont on n'avait fait qu'esquisser l'armature. Des justiciers noctambules s'étaient chargés de démanteler l'horreur, d'en vendre ou d'en faire fondre le plus petit boulon. Il ne restait depuis que cette bosse de terre cerclée de béton, quelques touffes d'herbe dessus, les quatre voies qui se croisaient là. Les noms d'oiseaux et de bêtes sauvages avaient plu, on avait craché sur leur passage, mais on ne les avait pas touchés.

Amok avait senti la tension, la fièvre, dans les corps ; la force d'une communauté qui ne savait plus que s'en prendre aux plus fragiles de ses membres. Cette puissance qui avait baissé les bras. Il avait emmené la femme dans sa voiture. S'installant sur la banquette arrière, elle l'avait remercié : *Vous êtes un homme bon, vous auriez pu me laisser me noyer dans cet océan de désamour.* Ces mots l'avaient heurté. Était-ce la vérité ? Depuis son retour, il lui semblait jouer la comédie, écrire chaque jour les scènes à interpréter, s'en tenir à cela. Avait-il commencé à se prendre pour son personnage ? La femme avait refusé toute aide, le priant, en se rhabillant, de la déposer de l'autre côté du pont, à l'orée d'un quartier qu'il ne connaissait que de nom. Il ne l'avait jamais revue. Quand il était revenu en ville, l'histoire se répandait d'une bouche à l'autre. Chez le boulanger où il s'était arrêté afin d'acheter des viennoiseries pour Kabral, on lui en avait livré une version très différente de celle entendue un quart d'heure plus tôt, devant le bureau de poste où des vendeurs ambulants de journaux faisaient une pause pour déjeuner.

Tel était le pays, tels en étaient les gens. Lui s'était trouvé au milieu de tout ça, avec enfant et femme, sans projet défini. En moins d'une année, il avait totalement changé de vie. Lorsqu'il avait fait la connaissance de Kabral, ce petit garçon qui ressemblait tant à l'ami disparu, il lui avait été impossible de ne pas l'étreindre. Et l'ayant enlacé, il n'avait plus été question de s'en séparer. Alors, la clôture de barbelés s'était affaissée. Une force l'avait poussé hors de son enclos, vers cet espace où les sentiments vous dominent, où les êtres prennent soudain une importance déraisonnable, sans que vous y voyiez à redire. Amandla avait franchi la barrière érigée avec patience et méthode, se blessant au passage. Face à Kabral, tout s'était écroulé, il avait fallu suivre la musique, quitte à improviser. Quitte à admettre qu'une décision se révèle aussi incontournable qu'insensée. Au

moment où les jeunes gens du Continent se jetaient par centaines dans des rafiots pour fuir à tout prix le trouble qui amenait des femmes à se dévêtir dans les rues, lui avait choisi de s'y établir. Pour que Kabral grandisse là où rien ne se dresserait entre le monde et lui. Là où, puissants et misérables lui renvoyant le reflet de lui-même, il se saurait homme avant tout. Kabral valait mieux que la contrainte imposée à certains de se réfugier dans la *Noirie*. C'était, à ses yeux, la pire forme d'aliénation. Cette incarcération de l'être dans la mythologie raciale. La vie au Nord, si l'on s'y investissait – ce qu'il s'était gardé de faire – conduisait inévitablement à prendre en considération la question de la race. À se situer par rapport à elle, d'une manière ou d'une autre. Son fils ne vivrait pas ainsi.

Le visage du garçonnet faisait resurgir les traits d'Ixora, le souvenir de leur vie à trois, tout ce qu'ils avaient traversé jusqu'ici. Peut-être aurait-il dû rentrer seul dans un premier temps, s'acclimater de nouveau, comprendre comment cette société avait évolué. Ensuite, Kabral et Ixora l'auraient rejoint. Il les aurait accueillis ailleurs que dans la grande maison où tant de souvenirs amers s'étaient empilés. Voyant l'émerveillement de Kabral devant la beauté des lieux, il avait remis à plus tard le déménagement, n'en avait même pas parlé. Pour ne pas revivre inlassablement les nuits de terreur au cours desquelles il trempait de sueur ses draps, il faisait en permanence tourner la climatisation dans la chambre qu'Ixora et lui partageaient. Le lit était assez grand, mais ils n'y avaient pas été très à l'aise au début, ayant toujours couché dans des pièces séparées. Cela lui sautait maintenant aux yeux, il aurait dû mieux organiser leur installation ici. Lorsqu'il était parti pour le Nord, il venait de passer son baccalauréat. Depuis, il n'avait presque pas remis les pieds dans ce pays où il prétendait élever son fils, n'y revenant que pour enterrer Shrapnel. Il ne suffisait plus de faire le mur, de mal choisir ses fréquentations, ni de s'arranger pour être exclu de toutes les écoles privées afin d'échapper à sa condition de nanti. Elle lui revenait en pleine figure, avec d'autant plus de violence qu'il faudrait l'accepter. C'était à ce prix que Kabral, convaincu de ses droits, n'irait pas noyer, au fond d'une bouteille ou dans la mer, son désespoir de ne pouvoir en jouir. Comment expliquer tout cela à Ixora ? Il avait tenté de lui faire approuver la seule stratégie saine à son avis, dans une société aussi cloisonnée. Chacun devait rester à sa place et, à partir de là, faire de son mieux pour améliorer les choses. Tout ce qu'elle avait compris, c'était que, prétendant agir de l'intérieur, il cédait au confort. Elle lui avait lancé ça à la figure, ça et d'autres amabilités, aussitôt après lui avoir annoncé sa décision de le quitter.

Amok n'eut pas envie de pénétrer à l'intérieur du *Prince des Côtes*.

Depuis la voiture, il distinguait les silhouettes de clients installés dans l'un des salons. Il se contenta d'un bip pour appeler Charles. Un groom tenant un large parapluie escorta ce dernier jusqu'à la berline. Il remarqua le costume jaune, les épaulettes déclarant leur flamme aux années quatre-vingt, le chapeau à la Kid Creole. Ce rendez-vous aurait été un moment joyeux, Ixora se serait déridée en faisant la connaissance d'un homme capable de se vêtir ainsi. Il n'était plus temps. Nulle parole amicale ne lui vint pour saluer Charles, il n'y eut que : *J'espère que tu n'es pas pressé de rentrer, on file chez mon paternel*. Il n'avait qu'une idée imprécise du temps que prendrait le trajet, les informations qui lui avaient été données à ce sujet ne devaient pas valoir pour un temps orageux. Il se concentra sur la route, ne permit à aucune autre pensée de se fixer dans son esprit, oublia vite la présence de son passager. C'était la première fois qu'il se rendait sur les terres proches de l'arrière-pays où résidait son père depuis que son épouse l'avait mis à la porte, lui enfonçant le canon d'une arme de poing dans la bedaine. Madame avait vaguement évoqué les activités de son époux dans son fief campagnard, d'incroyables histoires de plantations qu'elle n'avait pas pris la peine d'aller vérifier.

La nouvelle de cette séparation avait laissé Amok à trente-sept, cela ne changeait plus rien. Il traversa le lieudit *Plateau Bess*, ainsi baptisé en souvenir d'un navire nordiste, lequel pouvait devoir son nom à la mère ou à l'amante d'un armateur. Bess, la localité dont les Mususedi occupaient la chefferie, était l'un des plus anciens quartiers de la ville. On pouvait y voir quelques constructions coloniales à l'architecture digne d'intérêt, où l'État indépendant s'était empressé de loger ses services administratifs. Quelqu'un avait décapité la statue du maréchal nordiste qui montait la garde devant le bureau de poste, la tête tranchée avait été remplacée par une banderole exigeant que soient honorés les martyrs du pays, *femmes et hommes dont le sacrifice nous oblige*, ces mots avaient été brodés sur l'étoffe. Personne n'avait osé retirer cette banderole, mais elle ne résisterait sans doute pas à la pluie. Devant la chefferie, il accéléra sans même y penser. Angus Mususedi, son grand-père paternel, le haut fonctionnaire, avait renoncé à son titre. Aussi, ni son fils, ni son petit-fils ne siègeraient-ils sur le tabouret d'autorité. Leur nom restait malgré tout attaché au prestige de la chefferie. Depuis son retour, cela lui valait parfois d'être appelé *Sango janea, Monsieur le chef*, par les vieux de la Côte.

La chefferie. Très tôt, Amok s'était interrogé sur le caractère sacré que l'on prêtait à cette instance, la révérence dont elle faisait encore l'objet. À l'origine, les peuples côtiers ne se donnaient pas de chefs, chacun étant son propre maître et, aussi, celui de ses femmes, de ses enfants. Lorsque s'instaura le commerce avec les Nordistes, il fut le fait

d'individus opérant pour leur compte, n'en tirant avantage qu'à titre personnel. Ceux qui n'étaient pas encore les colons qu'ils deviendraient plus tard, jugèrent plus utile d'appointer des interlocuteurs référents qu'ils ne choisirent pas selon des critères arbitraires. Les élus avaient fait la preuve de leur intérêt pour ces échanges, mais aussi, pour les perspectives d'élévation qu'offrait la fréquentation des étrangers venus du Nord par les eaux. Leurs embarcations n'étaient-elles pas plus impressionnantes que les vulgaires pirogues des pêcheurs du cru ? N'arboraient-ils pas, de la tête aux pieds, toutes sortes d'accessoires, de vêtements, que l'on regardait avec admiration ? Leurs femmes ne portaient-elles pas des noms si gracieux qu'il faille en affubler des communautés entières et, ainsi, les faire venir à l'existence ? On ne savait plus ce que l'on avait été avant cet instant où le *Bess* avait pénétré dans l'estuaire. C'était en vain que les plus vieux mentionnaient encore l'animal totem du clan, les panthères ne rôdaient pas aux abords de la ville, les jeunes générations n'en avaient jamais vu. Nul ne se réclamait de l'ancien pacte conclu avec les fauves, l'alliance que les ancêtres avaient honorée en se nommant alors : *Fils de panthère*.

Un jour, l'homme avait entendu ses tantes paternelles, Judith et Sulamite, évoquer les temps bénis de la rencontre avec les Nordistes, tels qu'ils étaient contés au sein de la communauté. C'était ainsi qu'il avait découvert l'origine du nom Bess, celle de la chefferie également, fabriquée de toutes pièces pour servir au mieux les maîtres que l'on s'enorgueillissait de s'être donnés. Sulamite avait conclu par des mots souvent prononcés sur la Côte : *Si nous les avons vus les premiers, c'est parce que nous leur ressemblons*. Cela ne souffrait pas la contestation. C'était à ce point évident que les Côtiers avaient été colonisés comme les autres, ces broussards de l'intérieur, ces loqueteux sans manières qu'ils méprisaient tant. Les colons n'avaient pas eu d'égards pour les descendants de ceux qu'une de leurs reines avait honorés du titre de rois. Des *kings* pullulaient depuis dans de minuscules patelins, satisfaits de leur sort, faisant la fierté de leurs sujets. L'État colonial les avait réduits à leur plus simple expression, ce qui n'avait pas été difficile étant donné les fondations sur lesquelles reposait leur pouvoir. Toutefois, le décorum avait été préservé, on avait l'occasion de faire son cinéma. Au passage, il n'était pas exclu de ramasser la monnaie, ce dont les chefs ne se privaient pas, notamment lorsque des membres de la communauté étaient enfin délivrés de la vie ici-bas. Les familles devaient alors verser une petite somme au *king*, geste dont la signification, comme le reste, lui paraissait obscure. La mort ne ménageant nulle part ses efforts en cet âge féroce, une telle pratique était promise au plus riche avenir, on pourrait l'exporter avec succès, engranger des royalties.

Au sortir du *Plateau Bess*, la ville avait des allures de champ de bataille. Tous les belligérants avaient péri, pas un n'avait survécu pour relater les faits, ne subsistait qu'une carcasse de cité que se disputaient rouille et moisissure. Le long du boulevard de la Souveraineté, du côté droit, les bâtiments semblaient rescapés d'un séisme. Tous présentant une inquiétante inclinaison, encore plus marquée sous la pluie, on pouvait en prévoir la chute d'un instant à l'autre. La ville n'était même pas l'ombre de celle d'autrefois, c'était une tout autre cité, sœur poisseuse, famélique, de son aînée. On la disait abandonnée de l'État, lequel y voyait un fief d'opposants. L'homme ne fut pas mécontent de laisser derrière lui le cœur de la capitale économique du pays, l'une des métropoles les plus importantes de cette partie du Continent. Pensant avoir entendu Charles fredonner *Nightshift*, il se tourna brusquement vers le passager qui lui sourit. Il tenta de lui rendre la pareille, reporta son attention sur la route. Amok s'arrêta à une station-service, sortit en courant sous la pluie, se dirigea vers la boutique encore illuminée. Le pompiste devait être à l'intérieur, seul avec ses friandises, ses piles électriques, ses bonbonnes de gaz. Il aurait pu klaxonner, mais goûtait peu le mode de la sollicitation injonctive, cette façon qu'avait sa mère de crier leur nom lorsqu'elle appelait ses domestiques.

Le pompiste était une femme replète au sourire espiègle, à la chevelure entièrement blanche qu'elle avait fait natter avec coquetterie, une mèche ornée d'un cauri argenté lui tombant sur le front. Aucune ride ne corroborait ce que signalait la couleur de ses cheveux, il n'y avait que ce pli railleur au coin de la bouche. Vêtue d'un ensemble blanc à liseré d'or dont sa poitrine repoussait les coutures, elle administrait une sévère correction à un plat fumant de *mwanja moto*, y trempant un *muna dikabo* cuit à la perfection. Entre ses doigts, le pouce, l'index et le majeur, le tubercule absorbait, sans s'effriter, la sauce jaunie par l'huile de palme. Chaque bouchée, lentement mâchée, libérait une à une les saveurs des ingrédients. La femme soupirait de contentement. Contemplant d'un œil énamouré le contenu de son assiette, elle prit le temps de se lécher les doigts, de s'essuyer les lèvres, avant de s'intéresser à lui. Le gratifiant d'un clin d'œil, elle lança : *Mon fils, toi-même tu vois pourquoi je ne bouge pas d'ici. C'est une pluie sans maman ni respect. L'eau-là n'est pas simple, je te dis. Et il y a même un dangereux vent aussi...* Elle ponctua d'un tchip ces remarques qui n'appelaient pas de réponse. L'homme déposa l'argent sur le comptoir, dit qu'il se servirait seul, elle pouvait garder la monnaie.

Sur le point de quitter les lieux, il se retourna : *Vous devriez fermer. Vos clients frapperont.* Elle hocha la tête, il avait raison, c'était gentil de

se faire du souci, c'était si rare dans ce pays où l'humain n'avait que haine pour son prochain, il était un homme bon, de ceux qui endigueraient les flots de désamour qui menaçaient Katiopa. Ces compliments le troublèrent, il fut ravi de la quitter. Comme il insérait la pompe dans le réservoir, il l'aperçut du coin de l'œil. Tenant son assiette à la main, l'individue l'observait à travers la vitre. Quelque chose lui dit qu'elle ne craignait rien, au contraire, elle travaillait peut-être pour les renseignements. Tout allait de travers dans le pays, mais la surveillance avait toujours été d'un excellent niveau. Au sein de cette profession, les femmes occupaient des places de choix. Il ne la salua pas, remonta dans la berline. À peine s'y était-il installé que Charles l'interrogea sur l'endroit où restait son paternel, ce à quoi il répondit en nommant la localité en question, située à quelques dizaines de kilomètres du centre-ville qu'ils avaient quitté depuis un moment. Son compagnon de voyage lui rappela que la route n'était pas bitumée sur toute sa longueur, qu'elle n'était pas non plus éclairée, qu'il pleuvait des halberdes. Les urgences qui le pressaient ne devaient pas lui faire perdre de vue l'improbabilité d'arriver à bon port cette nuit, même en se montrant prudent.

Il n'y avait pas réfléchi, ne prit pas le temps de le faire. Mû par sa propre force, le véhicule s'ébranla, fonça sur une chaussée glissante. Les habitations se faisaient de plus en plus rares, une végétation sauvage croissait de part et d'autre de la route, ce qui avait l'avantage de retenir les torrents, évitant ainsi l'inondation. Il se félicita de la piètre urbanisation du pays, l'asphalte ou le béton n'étant pas en mesure d'absorber la pluie. L'eau ruisselait sur le pare-brise, sur les vitres des portières. Il ne put qu'y voir un reproche adressé à l'aridité de son cœur. Ixora était peut-être en train d'exhaler son dernier souffle, peut-être n'avait-elle été tirée des eaux que pour mourir au sec, entre deux inconnues. Pendant ce temps, au volant de sa voiture climatisée, lui prétendait se rendre chez son père, se mesurer à ce dernier, obtenir des réponses qui ne changeraient rien à l'horreur dont il s'était rendu coupable.

Amandla avait pu assister à la scène. Si tel n'était pas le cas, elle reconnaîtrait Ixora, prendrait le chemin de la grande maison, annoncerait le décès... Il sentit sa mâchoire se serrer, ses mains se crispier sur le volant. Maintenant que Charles se trouvait à ses côtés, faire demi-tour était exclu. Seul s'offrait à lui le choix d'aller au bout de sa bêtise, ce qu'il s'était appliqué à faire au cours des années passées. Il s'enfonçait donc, avec méthode, sans entrevoir de solution. Si d'aventure le courage de rebrousser chemin lui venait, que dirait-il à son passager pour évoquer les événements de la soirée ? L'homme réprima un soupir, épuisé d'être en vie. La voix de Kabral l'invitant à

faire une partie de jeux vidéo lui transperça la poitrine, achevant de le convaincre. Après l'explication qu'il comptait avoir avec son père, quelle conversation pouvait-il envisager avec le fils qu'il s'était choisi ? On ne pouvait décemment dire : *Ce n'est pas ma faute, les hommes de ma famille sont affligés d'un mal sans nom qui les contraint à tabasser les femmes, à les laisser pour mortes, à prendre la fuite. D'ailleurs, je ne me suis pas vraiment enfui, je suis revenu.* Parce qu'il avait lui-même été un enfant impitoyable à l'égard des adultes, ne trouvant aucune excuse à ses parents, il n'oserait dire un mot.

Voilà, c'était fini, Kabral n'avait plus de père, plus personne, à cause de lui. L'enfant devrait désormais vivre auprès de Madame, cette femme dont le mépris pour Ixora n'était pas un mystère, cette obsédée du statut social qui voudrait en faire un héritier selon ses conceptions. Cette pensée le conduisit presque à réviser ses positions, mettre fin à ses jours serait abandonner le petit, ce serait pire que tout. Lorsqu'il atteindrait le pays des morts, Shrapnel serait là, Ixora aussi. L'homme avait beau ne pas croire à la survie de l'âme, à ce voyage vers l'au-delà, il n'était sûr de rien en cet instant. Passer l'arme à gauche pouvait très bien être, dans son cas, le contraire d'une délivrance. Mais si la décision de vivre s'imposait à lui, aussi absurde soit-elle, il n'échapperait pas à la prison. À supposer qu'Ixora ait survécu, elle porterait plainte, il avouerait, ne laisserait pas son patronyme le protéger. Se concentrant quelques minutes sur cette possibilité, il secoua doucement la tête en signe de dénégation. La bastonnade éternelle que lui infligerait Shrapnel au pays des morts, les injures que lui lancerait Ixora jusqu'au Jugement dernier, valaient mieux qu'un séjour dans les geôles de ce pays. Il restait Kabral, le juge le plus terrible à ses yeux. Jamais plus il ne pourrait le regarder en face, peu importait qu'il soit mort ou vif lors de la confrontation. Plus il y pensait, plus il lui fallait se rendre à l'évidence : c'était sans issue. L'homme sentit sa chair se glacer, toute angoisse le quitter. À partir de cet instant, seul le trajet lui occupa l'esprit.

Les craintes de Charles se confirmèrent assez vite. La route n'était, en effet, pas goudronnée. On avait dû la tracer à l'époque coloniale, en abattant les arbres, en creusant à mains nues, en y laissant sa vie. Depuis, elle était là, arrachée à la terre, tentant de s'imposer à une nature déterminée à l'effacer. De nuit et sous l'orage, on n'en percevait que les aspects chaotiques, l'épaisseur d'une boue qui s'agrippait aux roues, collait aux jantes, ne se détachant qu'à peine lorsque l'on plongeait dans une crevasse. De véritables précipices pouvaient se dissimuler sous les flots dont la nuit ne permettait plus de distinguer la couleur. Les phares de la berline éclairaient faiblement la voie, ne dessinant qu'un frêle rai orangé se terminant par un point, la lumière

butant sur l'ombre devenue compacte. Charles proposa de faire halte, de trouver un abri pour cette nuit qu'ils devraient passer dans la voiture. L'homme s'entendit répondre qu'il préférerait avancer le plus loin possible, rouler tant que les conditions le permettaient. Il garda pour lui les mots que son compagnon n'aurait pas compris, le fait que le pire s'était déjà produit, que rien de plus terrible ne pouvait désormais arriver. L'orage matraquait le toit de la berline tandis que la glaise enserrait les roues, ralentissant leur progression. D'instinct, tous deux penchaient le buste en avant, plissant les yeux pour tenter de voir au travers de la barrière liquide se dressant devant eux. Des personnes apparurent sur la route, silhouettes imprécises surgissant de la brousse avoisinante, et dont les formes se détachaient de l'ombre. Il crut voir un homme reboucler son ceinturon, le groupe se précipita vers ce qui sembla d'abord une espèce de trou noir, une gueule ouverte dans la nuit. C'est en voyant les portières se refermer qu'il identifia un *opep*, une de ces estafettes dévolues au transport de voyageurs. Sans doute ceux qui venaient d'y reprendre place étaient-ils allés se soulager derrière des buissons. L'*opep* ne repartait pas, le chauffeur ayant apparemment décidé de passer la nuit sur place. Son ami lui conseilla d'en faire autant, c'était plus sage. Même lorsqu'il ne pleuvait pas, dès que la nuit tombait, on ne se risquait pas à rouler sur ces voies abandonnées de l'État comme de la divinité.

Ce ne fut pas un pur esprit de contradiction qui le poussa à refuser de garer la berline derrière l'estafette. Son passager et lui n'étaient que deux, les occupants du véhicule qui les précédait pourraient tout à fait décider de les dépouiller, y compris de la voiture. S'ils n'étaient pas en mesure de la conduire, ils la démonteraient pour en vendre les pièces, le déluge n'y ferait rien. La perspective de gagner un peu d'argent les galvaniserait, leurs yeux se feraient plus précis que des microscopes, leur peau aurait soudain la propriété de repousser l'eau. Lorsque viendrait l'aurore, pas une trace de son véhicule ne serait retrouvée, Charles et lui seraient peut-être décédés. Il prit le parti de s'éloigner, espérant aboutir en un lieu acceptable où veiller jusqu'au point du jour, car il ne fermerait pas l'œil. Il regretta d'avoir embarqué Charles dans cette aventure qui ne le concernait pas, mais le mal était fait, là aussi. L'homme manœuvra de son mieux la berline qui tanguait sur les creux et bosses du chemin. Pendant toutes ces années passées à l'étranger, il n'avait pas eu besoin de voiture, le métro ayant suffi à ses déplacements. De retour au pays, il avait fallu s'y remettre, cela lui était vite revenu, il ne s'était pas vu agir comme souvent ceux de son milieu, qui n'hésitaient pas à employer leur chauffeur vingt-quatre heures par jour ou presque.

Enoch, qui était au service de ses parents depuis des temps

immémoriaux, s'était offusqué de son choix, y voyant un signe de défiance, une invitation à prendre sa retraite. L'homme avait tenté de s'expliquer, ajoutant qu'il avait perdu l'habitude d'être pris en charge par des domestiques. Le chauffeur l'avait regardé dans les yeux, longuement, avant de secouer la tête : *Je vous respecte beaucoup, massa. C'est pourquoi je vous parle avec mon cœur. Vous êtes un responsable à présent. Il faut vous comporter. Faire travailler les gens, c'est la solidarité, c'est le respect. Vous avez les moyens. Vous ne pouvez pas obliger des hommes à tendre la main.* Ne parvenant ni à se comporter, ni à se faire comprendre, il s'était résolu à décevoir Enoch. Jusqu'à cette nuit, il avait mis un point d'honneur à prendre soin de la berline, comme l'aurait fait le chauffeur de ses parents. Ce dernier n'hésiterait pas à le rabrouer s'il l'abîmait au cours de ce périple nocturne, apportant ainsi la preuve de son immaturité : nul être doué de raison n'aurait entrepris ce voyage de nuit, au volant d'une *fancy car*, même s'il n'avait pas plu.

Malgré lui, l'homme interpella en silence une divinité quelconque, une puissance invisible, afin d'être conduit en un lieu propice au repos. Sur le point de se faire à lui-même la promesse de ne plus se mettre dans une telle situation, il se souvint que tout était fini, qu'il n'avait plus de vie donc plus rien à craindre, qu'il avait prévu de quitter ce monde bientôt. À ses côtés, Charles penchait comme lui le buste en avant, plissait les yeux, suivant du regard la ligne orangée que traçaient les phares dans la nuit épaisse. Charles vit donc, comme lui, en même temps que lui, ce qui se présentait là, sous les trombes d'eau, au cœur de cette nuit si dense qu'elle semblait palpable. Une arcade nette, sur laquelle poussait une plante grimpante piquée de fleurs blanches que la violence des éléments n'ébranlait guère. Le feuillage touffu retenait les corolles que l'on aurait crues incrustées à l'intérieur. Dessous, la voie était presque lisse, mais ce n'était pas le plus étrange. Au bout, comme cousue à même la noirceur de la nuit, une éclatante lueur brillait, fanal en cette heure tourmentée.

Ce pays l'avait mis en présence d'un trop grand nombre de bizarreries, celle-ci ne l'impressionnait pas. Aussi se contenta-t-il de murmurer : *Alors, elle est ici, la tanière du soleil.* Les anciens habitants du pays, ceux de la Côte d'où il était originaire, étaient persuadés que l'astre du jour disparaissait au crépuscule pour traverser un souterrain, y affronter un monstre. Seule sa victoire sur celui-ci lui permettait de renaître à l'aube, d'illuminer le monde, de réchauffer les vivants, d'assurer la perpétuation de toute vie. Puisqu'il gagnerait bientôt le pays des morts où l'attendaient les ancêtres n'ayant pas opté pour la réincarnation, ce serait son privilège de leur apporter la bonne nouvelle : le soleil n'avait pas à s'épuiser en combats quotidiens pour

prendre, au matin, sa place dans le ciel. Le soleil avait une planque sur la terre, dans la brousse, à quelques dizaines de kilomètres du centre-ville. Dans un cabrement, la berline s'élança vers la boule lumineuse.

La distance à parcourir ne fut pas aussi longue qu'il l'avait cru, à peine quelques mètres. Sous les roues, le chemin, qui n'avait pourtant pas été bitumé, ne présentait que peu d'aspérités. La boue n'y adhéra pas tant non plus. À mesure qu'il roulait vers ce scintillement, la lumière se faisait lunaire, douce, accueillante. Lorsqu'il gara la berline devant la maison d'où elle émanait, un flot de mélancolie l'envahit, un cri monta de son ventre pour se loger dans sa gorge, c'était une boule froide, un glaçon. Il fut pris d'une quinte de toux, Charles dut penser qu'il avait avalé de travers. Comme son ami lui tapait dans le dos en disant : *Gars, c'est how ? Calme-toi, ça va aller*, il sentit ces picotements au coin des paupières. Il agita la main, dit que ce n'était rien. D'un geste, il indiqua l'habitation, fit signe à Charles de frapper à la porte, mais ce ne fut pas nécessaire. Quelqu'un vint à leur rencontre, une lampe à gaz à la main, dont la lumière blanche éclairait les alentours. Un jardin coquet, parfaitement entretenu, de hauts palmiers royaux, une clôture de bambous comme on pouvait en voir dans les vieux quartiers de la ville quelques décennies plus tôt. La personne se dirigea vers le conducteur, se tint là, attendant qu'il descende.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'il ne pleuvait pas là, rien, pas une goutte n'était tombée sur cet endroit depuis des semaines. Voilà, tout était ainsi dans cette région du monde, il n'aurait pas été surpris d'apprendre que la giration de la planète connaissait ici des particularités, que c'était bien la terre des vivants mais aussi l'au-delà ou autre chose encore, les mots se dérobaient. Amok ouvrit la portière, on recula pour le laisser sortir, il s'entendit saluer, *Bonsoir*, on hocha la tête en silence. Il ne put détacher ses yeux de la demeure, une grande case de forme conique, à la base arrondie, comme on en voyait dans certains villages septentrionaux du pays, cette région de savanes qui se distinguait tant du littoral. C'était pour lui la maison rêvée, l'endroit qu'il aurait voulu habiter, ce qu'il aurait aimé offrir à son fils, à sa compagne. Deux fenêtres situées dans la partie supérieure de l'habitation semblaient des yeux grands ouverts sur la nuit. La porte d'entrée donnait sur une véranda plutôt inattendue, mais dont la présence ne dérangeait pas l'harmonie de la structure. La lumière qui l'avait guidé depuis la route émanait de l'intérieur. De près, elle était douce, nul n'aurait pu l'apercevoir de loin, c'était l'éclairage ordinaire d'une maison comme les autres.

On l'invita à pénétrer dans les lieux, le sexe de l'hôte était indéfinissable, la lampe à gaz diffusant un éclat trop vif. L'homme se dit que cette lumière blanche non plus n'était pas le soleil dont les

feux l'avaient attiré, mais il ravala l'interrogation qui lui brûlait les lèvres. Au loin, un éclair zébra le ciel, le tonnerre se fit entendre, la pluie ne faiblissait pas derrière l'arcade végétale dont les fleurs blanches demeuraient immobiles. Il se sentit lourd au moment de gravir la petite volée de marches menant à la véranda, ses jambes pesaient tout à coup des tonnes. Le sentiment d'être oppressé, comme entravé par une camisole le saisit, il était sur le point d'étouffer. Se tournant vers lui, la femme leva la lampe qu'elle tenait à la main, darda sur lui un regard éploré : *C'est le poids de ta culpabilité. Tu ne mérites pas de l'apprendre, mais sache que l'éprouvée vivra. Elle ne gardera pas de séquelles.* Il vacilla, son corps rencontra la pierre du petit escalier, son cœur s'ouvrit, des larmes lui inondèrent les joues. Amok sanglotait comme jamais, chacune de ses inspirations se changeant en un halètement. Il crut entendre la voix de Charles, mais n'en était pas certain. En revanche, il distingua celle de la femme : *Fils d'Oshun, tu dois t'efforcer de porter ton corps. Il faut te lever pour pénétrer à TaMery. Et tu y entreras seul. Le Palais de Shabazz accueillera ton ami, le temps que durera la traversée de ta nuit.*

La parole de l'hôtesse lui parvenait comme un écho lointain, mais il entendait clairement chaque mot, ce qui ne lui fut d'aucun recours. Sa vue s'était brouillée, le monde se dérobaît à son regard, il n'y avait que la nuit, au fond de ses pupilles comme autour. Bien qu'étendu sur le sol, Amok sentait le poids de son corps, prêt à s'enfoncer dans la terre. Il disparaîtrait sans bruit au fond de cette excavation creusée sur mesure, la glèbe se refermerait, oubliant qu'il avait respiré. Si la femme avait raison, pouvait-elle se douter que tout ce poids n'avait pas été accumulé en l'espace de cette unique nuit ? Des larmes anciennes se mêlaient à celles qu'il versait en ce moment pour Ixora, celles qu'il avait refoulées lorsque Madame, battue par son époux, interdisait que l'on pleure à la vue de ses ecchymoses. Celles aussi qu'il aurait voulu laisser couler chaque fois qu'il s'était reproché de n'avoir pas eu le courage de défier son père, de défendre, ne serait-ce qu'en paroles, l'épouse brutalisée. Il restait dans son lit, paralysé, suant par tous les pores, urinant presque dans son pyjama tant il avait peur. Alors, il en avait voulu à Madame de ne pas demander le divorce, d'accepter les coups, les humiliations, comme ce jour où son père, on ne savait sous l'emprise de quelle puissance ténébreuse, avait cru bon de la pourchasser dans le jardin. Ils étaient nus tous les deux, ses parents, Monsieur tenant d'une main la serviette de bain qui dissimulait son sexe, son postérieur, tandis que de l'autre, il brandissait un épais morceau de bois. L'épouse, dans le plus simple appareil, courait devant l'homme qui la menaçait, leurs domestiques assistant éberlués au spectacle. C'était là un de ses plus terribles souvenirs, une de ces images honteuses qui l'avaient poursuivi sans

relâche, en dépôt des années.

Parfois, lorsque Madame se mettait à persifler au sujet d'Ixora, *Cette femme que tu nous as amenée du Nord, cette sans généalogie qui n'entend rien à nos usages*, il la revoyait nue, tournant la tête vers son mari qui lui courait derrière, accélérant pour n'être pas rattrapée, portant les mains à la poitrine, deux boules molles qui ne tenaient pas en place, évitant le regard des employés de maison que la stupéfaction immobilisait. Cela, et l'impossibilité pour eux d'intervenir. Agir, c'était non seulement confirmer que l'on avait assisté à la scène, mais aussi porter un jugement sur les acteurs. Ne pas bouger, presque ne pas voir, évacuer cela de la réalité, se promettre en silence mais avec fermeté que jamais, quoi qu'il advienne, cette hallucination collective ne ferait l'objet de commentaires. Sa sœur Ajar et lui se trouvaient dans le grand salon dont les fenêtres ouvraient sur la partie avant du jardin, avec ses allées couvertes de gravier blanc. Figés, ils observaient les auteurs de leurs jours, s'interrogeant une fois de plus sur les implications d'un tel phénomène, les conséquences que cela pouvait avoir, d'être issus d'une telle folie. Ce qu'ils savaient des autres familles ne les consolait pas, bien au contraire. Un jour, passant en revue les couples de la bonne société côtière au sein desquels des violences similaires étaient notoires, ils étaient arrivés à la conclusion que la génération de leurs parents souffrait de maladie mentale.

Chez les hommes, cela se traduisait par de nombreux désordres parmi lesquels une violence conjugale aveugle. Untel s'était rendu célèbre pour n'avoir pas hésité à envoyer le couvercle brûlant d'une marmite en fonte au visage de sa chère et tendre. Tel autre, espérant égaler son camarade, avait brisé plusieurs vertèbres à sa moitié. Un troisième, désireux de se placer en tête du championnat, s'était emparé d'une lame de rasoir pour taillader avec soin les veines de sa dulcinée. Ils étaient légion, circulant en liberté dans les rues de ce pays qui accordait aux maris un droit de correction sur leurs épouses. Ces dernières ne les quittaient que rarement, ne trouvant guère d'attrait à la déchéance sociale qui en résulterait. Les coureurs de jupons ayant de plus fait l'offrande de leur semence chaque fois que possible – les occasions n'étant pas fréquentes mais permanentes –, rester mariées apparaissait comme le plus sûr moyen pour les femmes de protéger l'héritage de leurs enfants, au moins la maison où elles les avaient élevés.

Plus fortunée que son époux, Madame ne pouvait invoquer cette excuse. Elle aurait pu demander le divorce, laisser son conjoint à ses ombres, sauver ses enfants du trouble, vouloir autre chose pour eux et pour elle-même. Elle n'avait rien voulu. Sa sœur pouvait chercher, trouver toutes les excuses du monde à leurs parents, lui s'y refusait. Ils

étaient les aînés, dans une société où ce statut vous plaçait presque au-dessus de tout. La moindre des choses en pareil cas eût été de... Quoi ? Il était trop tard pour demander pardon, trop tard pour se donner, les uns aux autres, l'affection qui avait gelé dans les cœurs, trop tard pour panser les blessures, ouvrir simplement les bras, pleurer, puis rire ensemble. Il n'avait pas choisi le caractère minéral de sa relation avec ses parents, cela s'était imposé comme le seul moyen de prévenir les assauts de la folie. On ne savait jamais quand cela frapperait, quand la fragile harmonie retrouvée le temps d'un jeu avec son père volerait en éclats. Il avait fallu instaurer entre eux et lui une distance raisonnable, tenter de survivre au mécanisme qu'ils avaient mis en place sous le nom de famille. Peu lui importait de savoir comment on vivait dans d'autres grandes maisons avec piscine ou même dans des cahutes posées à la va-vite au cœur de quartiers populaires. S'il était entendu que la famille devait être cette instance mortifère, pourquoi vouloir en fonder une ? Il préférerait de loin les liens choisis, librement consentis, comme ceux qui l'unissaient à Ixora et à Kabral jusqu'à ce que, d'un geste, il détruise cela. La boue dont il était le fruit, dans laquelle il avait été formé, coulait dans chaque cellule de son être, lui interdisant d'envisager quoi que ce soit en dehors d'elle. Pensant y échapper parce que Kabral n'était pas de son sang et en raison du compagnonnage platonique pour lequel Ixora et lui avaient opté, il ne s'était pas méfié du pouvoir de la terre. Jamais ce pays ne serait, pour lui, un espace comme un autre. Ce sol n'était pas neutre. Les générations qui l'avaient précédé du côté des Mandone comme de celui des Mususedi, plongeaient leurs racines au plus profond de cette tourbe. Il en était constitué, en avait été nourri bien avant de l'arpenter.

Il avait eu mille fois raison de quitter le Nord pour arracher son fils à la *Noirie*, à ses pathologies du rapport à soi. L'erreur avait consisté à revenir ici, dans ce chez lui si peu propice à son épanouissement. Il aurait fallu tenter une aventure véritable, oser se rendre ailleurs, se donner une terre inconnue, s'offrir à elle aussi. Quelque chose l'en avait empêché. Le devoir, la responsabilité qui échoit aux hommes depuis qu'ils ont cessé de n'approcher les femmes que pour s'accoupler, les laissant ensuite se débrouiller avec la vie. Un jour, nul ne savait très bien quand, les femmes s'étaient mises à crier que c'était trop facile, faire sa petite affaire, tourner le dos sans se soucier des conséquences qui leur poussaient dans les flancs. Et les hommes avaient entendu. Un jour, les hommes avaient compris que seul le corps des femmes faisait les fils, qu'il fallait se l'approprier pour s'assurer une descendance, le soustraire aux autres hommes. Un jour, les hommes avaient été en proie à un orage, une houle intérieure, plus puissante encore que cette tension éphémère entre les jambes, cette

brûlure dans le bas du ventre. Ils n'avaient plus seulement voulu posséder le corps des femmes, mais se réfugier en elles, plus profondément. Les hommes avaient découvert la nécessité de veiller sur les femmes, afin de ne pas se trouver sans abri. Depuis, la nature des fondations sur lesquelles reposaient les couples ne changeait rien au problème, l'homme avait à remplir deux fonctions précises : celle de protecteur, celle de pourvoyeur. Leur proposer, du jour au lendemain, de s'établir sur le Continent, impliquait qu'il soit en mesure d'offrir à Kabral et à Ixora une existence confortable. Tout de suite. La sauvagerie des rendez-vous en terre inconnue, telle que l'on pouvait la découvrir à la télévision, n'était pas envisageable.

Dans la vie réelle, on ne savait quand prendrait fin la rude excursion, on ne bénéficiait pas de l'assistance d'une cohorte de gens prêts à bondir pour régler le moindre problème qui, d'ailleurs, ne serait pas filmé. Dans la vie réelle, l'apport des peuples dits premiers à la beauté du monde résidait désormais dans les musées du Nord où, privé de parole, il ne faisait plus office que de vestige d'une pensée prélogique. C'était aussi bien, on ne savait plus guère prendre soin de ces vieilleries, l'argent serait mieux employé à s'acheter des hôtels particuliers, à goûter aux bienfaits de la barbarie – car le Nord, qui n'avait su que détruire, dévoyait le terme de civilisation, c'était une affaire entendue. Dans la vie réelle, les personnes d'ascendance subsaharienne ne rêvaient pas d'immersion dans ces existences primitives où il aurait fallu tout ignorer de l'inoculation en eux, par la voie coloniale, de pratiques et de désirs nouveaux. Lorsqu'elles faisaient la promotion du retour aux valeurs ancestrales, il était admis que ces dernières épouseraient dorénavant toutes sortes de productions de l'esprit nordiste. On pouvait essayer de congédier la douleur que cela causait en affirmant, par exemple, que les Nordistes n'avaient fait que perfectionner la création des fils aînés du monde, ces aïeux dont on clamait le nom pour s'assurer d'en percevoir soi-même l'écho. Les améliorations que l'on concédait du bout des lèvres à ce Nord honni car impossible à extirper de soi, n'en étaient pas moins le fruit de sa conception du monde, et elle avait les faveurs de tous, et tous s'en faisaient les caudataires empressés. Qu'il s'agisse de la conspuer ou de la célébrer, elle était devenue l'unique référence, l'ultime ancrage.

À moins que la femme ne l'exige, il était donc exclu que l'homme se mette en tête – s'il ne s'agissait pas d'une sortie au parc d'attractions – de lui suggérer une exploration de la terre inconnue. Il existait bien quelques originales, souvent des artistes, des inadaptées sociales ; celles-là s'en iraient parfois, le long de chemins escarpés, chercher la signification de leur être en ce monde. Ainsi pouvaient-elles se

retrouver au fond d'une grotte, sur l'aile d'une falaise ou même emportées par le vent, cela ne les inquiétait pas. Amandla était de ces femmes qu'aucun homme ne pourrait protéger, aux besoins desquelles il n'y aurait pas à pourvoir, la question matérielle étant d'avance résolue par cette capacité à s'élancer vers ce qui comptait le plus à leurs yeux. C'était autre chose qu'il faudrait partager avec elles. Provenant d'une matrice très différente, l'énergie d'Ixora ne se manifestait pas de cette façon. Elle se serait défendue d'avoir jamais eu de telles attentes, mais les hommes de sa vie, qu'ils soient ou non ses amants, devraient faire plus que le nécessaire. Ce n'était pas tant l'argent qui l'intéressait que la présence, la stabilité.

Au cours des premiers temps de leur installation dans la grande maison, elle attendait son retour pour s'animer, se mettre en marche, comme une de ces poupées d'autrefois dont il fallait remonter le mécanisme, comme une fleur n'ouvrant ses pétales qu'à la vue du soleil. Tant qu'Amok n'avait pas reparu devant elle, son fils lui-même ne la déridait pas, elle le voyait à peine, restait abîmée en un lieu inaccessible aux autres, l'endroit où une fillette ne pouvait s'empêcher d'interroger l'absence du père, son existence auprès d'autres enfants. Cela n'avait pas échappé à Madame, qui s'était empressée de fustiger *le tempérament atrabilaire de cette femme que tu nous as ramenée du Nord...* Il avait souvent dû essuyer ces algarades, y répondant par cette froideur héritée d'elle, gardant pour lui les souvenirs aigres qui affluaient sitôt que Madame ouvrait la bouche. Jamais il ne lui avait jeté à la figure les mots qui, parfois, lui brûlaient les lèvres, la question sur le respect dû à une mère dont la nudité avait été exposée.

La voix de l'inconnue le ramena au présent, au poids de son corps, aux sanglots qui lui gonflaient la poitrine. Elle s'excusait de lui faire mal, n'avait pas le choix. Ne pouvant le soulever, elle allait le tirer par les épaules, ce qui serait douloureux. Il ne put répondre pour la rassurer, mais son corps ne souffrait pas, c'était ailleurs que cela se passait, dans cette zone de son être où il pensait avoir emprisonné la démence atavique. La femme dit s'appeler Ayezane, ajouta que c'était son nom de nuit. Si les choses se déroulaient comme prévu, il ne garderait qu'un souvenir confus de leur rencontre en ce lieu. Ce n'était pas le moment d'entrer dans ces considérations, il y avait à faire. Une odeur de bois fumé mêlée à des senteurs d'épices flottait autour d'elle, comme au sortir d'une de ces anciennes cuisines dont les braises du foyer se confondaient avec la terre. Son énergie était puissante, tranquille, ce que l'on entendait dans les inflexions aimantes de sa voix. Ce n'était pas cette douceur que l'on disait apanage des femmes, mais une force. L'allusion faite à son crime acheva de l'accabler, faisant redoubler ses pleurs. Il fut transporté sur la véranda, elle le

posa à même le sol, prit de nouveau la parole : *Tu dois te lever*. Afin de permettre cela, elle allait lui prodiguer les premiers soins, cela commencerait à purifier son énergie, mais il y aurait encore à faire, plus tard. L'impératif de l'instant était de le faire tenir sur ses jambes. *Je dois te déshabiller*.

Imprégnés d'éléments négatifs, son costume, ce qu'il contenait, devaient rester hors les murs de *TaMery*. La maison se voulait un sanctuaire, un lieu dévolu au réarmement spirituel de celui qui devait s'y ressourcer. Il était nécessaire d'y venir lorsque l'on avait perdu sa direction, lorsque l'on ne connaissait plus la raison de sa naissance parmi les vivants. Ayezane ne pouvait entrer dans les détails, ce n'était pas le moment, elle le répétait, il fallait se hâter. Elle alla chercher sa lampe, la posa près de lui, faisant se lever le jour sur la véranda. Lui répétant que son ami n'était plus à ses côtés, la femme poursuivit : *Il sera bien traité, le Palais de Shabazz est un lieu agréable. Ce sont les jeunes de la région qui l'ont baptisé ainsi*. Enfin, certains d'entre eux, qui cherchaient la voie, le chemin du retour dans le royaume de leurs pères. Ils ne l'avaient pas trouvé, l'espérant toujours à l'extérieur d'eux-mêmes, désireux de prendre place dans un endroit que d'autres auraient bâti. Il ne leur resterait ainsi qu'à étendre les pieds sous la table, à claquer des doigts pour que leurs besoins soient comblés. Un homme était apparu un jour, qui avait fait construire là sa demeure, et parce qu'ils n'avaient rien vu de tel, les jeunes gens des environs avaient décrété qu'il s'agissait d'un château. Amok découvrirait ce lieu, lorsqu'il retournerait dans la matière. De tout cela, il ne comprit qu'un mot sur deux, parfois moins, les phrases se succédant, comme enregistrées sur une bande que l'on faisait défiler sans relâcher le bouton.

Amok avait cessé de pleurer, mais la rigidité qui l'empêchait de bouger persistait. Agenouillée à sa droite, la femme aligna, sur sa poitrine, des cailloux verts, de la malachite selon elle, une pierre ayant pour vertu de restaurer le *ka*, l'énergie vitale. Ainsi, la faculté de se mouvoir lui reviendrait. Sa force d'amour aussi était endommagée, depuis longtemps. Sa chair, devenue pierreuse, ne savait plus ce qu'était l'amour. Elle prononça des incantations, peut-être en *medu neter*, il se dit que c'était cela parce qu'il avait reconnu le nom de *TaMery*. Ayant été à bonne école puisqu'il s'était un jour épris d'une défenseuse de la *Noirie*, Amok savait que cette désignation signifiait : *terre aimée*, dans la langue morte d'un peuple disparu depuis des millénaires. Ce qui lui échappait plus que jamais, c'était la raison pour laquelle ces billevesées ne cessaient de croiser son chemin. L'homme ne trouvait aucun attrait particulier à cette mythologie, la gloire perdue de son peuple lui importait peu, l'Histoire était remplie de

défaites, elles avaient eu toutes les couleurs. Son chagrin n'avait aucune coloration politique, et son désir était de s'y noyer une fois pour toutes. Le projet de s'enfuir se forma dans son esprit. Dès qu'il pourrait se lever, il foncerait vers la berline, même en caleçon, puisque la gardienne de *TaMery* avait consenti à le lui laisser, bien qu'il s'agisse là d'une transgression caractérisée des mœurs de la terre aimée.

Silencieuse, Ayezane le regardait dans les yeux, lui appliquant les mains sur la poitrine. Elle levait sur lui des yeux débordants de pitié, ce qui était insupportable. Il aurait de loin préféré l'entendre protester, lui reprocher son geste. Sentir son mépris, attendre le châtiment mérité. La femme ne lui accorda pas cela. Lorsqu'elle s'exprima à nouveau, ce fut d'un ton affectueux : *Fils d'Oshun, tu peux maintenant pénétrer dans ta maison, dans ton cœur. Tu ne pourras pas t'échapper, n'y pense pas. Si tu laisses faire les choses, la rosée du matin achèvera de te fortifier. Tu trouveras les réponses.* Elle se redressa, lui fit signe de l'imiter. L'homme se leva comme l'aurait fait un enfant, s'agenouillant d'abord, posant ensuite les paumes des mains sur le sol. La station debout n'était pas confortable, la tête lui tournait, sa vision se brouillait par moments. Il resta ainsi sans savoir quoi faire, la force de s'élancer vers la voiture lui ferait défaut, Charles avait disparu, comment tenter de s'échapper en le laissant derrière ? L'inconnue lui fit signe d'avancer, le précéda dans la maison. Il ne put s'empêcher de regarder une fois de plus la voiture, d'imaginer les manœuvres à effectuer, d'évaluer la distance à franchir. Lorsque ses yeux cherchèrent l'arcade fleurie qui marquait pour lui l'entrée du domaine, il ne la vit pas. Il n'y avait que l'obscurité, la pluie dont il entendait au loin les battements. Il aurait pu se croire tombé au creux de quelque abîme, un fossé dans lequel se trouvait ce lieu étrange, la femme qui s'adressait à lui. Elle répéta : *Tu ne pourras t'échapper, n'y pense pas. Fils d'Oshun, n'abuse pas de la mansuétude de l'Unique. Tu as gravement offensé l'Univers. Suis-moi.* Elle ajouta qu'un repas lui serait servi, il ne fallait pas tarder.

Il n'y avait pas d'entrée à proprement parler, on passait la porte pour aboutir, aussitôt, dans une pièce qui lui parut assez vaste. Circulaire, elle avait été séparée en demi-lunes. Ornant le sol, une longue bande de tissu *boutala* délimitait les deux espaces. D'un côté, un autel avait été placé, afin d'honorer les ancêtres, divers éléments permettant d'en identifier la fonction. Des nattes de raphia avaient été roulées dans un coin, près d'un pan de mur que recouvrait une étoffe *shoowa*, c'était la première fois qu'il lui était donné d'en voir une si grande. Des bouteilles posées sur un tabouret à caryatide arboraient des bouchons découpés dans des feuilles de bananier. De l'autre côté,

le mur avait été laissé nu, on en remarquait la couleur ocre, comme la terre dans cette région. Un palmier royal en pot s'épanouissait paisiblement, il n'y avait rien d'autre. C'est là que l'hôtesse l'attira, le priant de l'attendre avant de disparaître par une porte qu'il n'avait pas vue, à l'arrière. L'homme ne cessait de s'interroger sur la provenance de la lumière. Il n'y avait ni bougies, ni foyer, ni ampoules d'aucune sorte. La lanterne à gaz avait été éteinte, lui semblait-il, lorsque la femme l'avait précédé à l'intérieur. Ayez, qui l'avait quitté un instant, fut bientôt de retour, une étoffe pliée dans les mains. Elle la lui tendit, presque avec révérence. Il s'agissait d'une tunique en *bogolan*, un textile qui lui plaisait modérément, ce qu'Amok garda pour lui, se contentant de demander, à voix basse, si le pantalon n'avait pas été oublié.

La tunique seule lui faisait l'effet d'une robe, il ne le souligna pas, à quoi bon. Ignorant la question, la femme le pressa d'enfiler le vêtement. La technique selon laquelle l'étoffe avait été teinte en faisait un symbole de la terre, son *ka* avait besoin de cet ancrage, elle jugea utile de le lui faire savoir. Il s'exécuta, il avait du mal à penser. La femme hocha la tête en signe de satisfaction, lui souhaita à nouveau la bienvenue chez lui. Elle lui prit la main. Ils traversèrent la salle, passèrent la porte située au fond. Un escalier descendait dans les entrailles de la demeure, c'est l'image qui lui vint lorsqu'il fallut l'emprunter. Quelque chose s'éclaira soudain en lui : Amok se dit que tout cela n'existait pas, son cerveau malade, l'angoisse qui le taraudait et à laquelle il tentait de se soustraire, fabriquaient cette situation improbable. Parce qu'il n'était pas capable de retourner voir Ixora, parce qu'il était trop tard pour questionner son père, parce qu'il ne pourrait supporter le regard de Kabral, parce qu'il aurait mis fin à ses jours il y avait des années, s'il l'avait pu. Cette dinguerie naissait du mépris qu'il éprouvait pour sa propre existence, de son incapacité à y mettre un terme. La fuite était devenue son mode de vie. Où était-il en ce moment, où se trouvait-il en vérité, sinon au plus profond de son obscurité intime ? À l'heure de la confrontation avec soi-même, le mécanisme de la défection s'enclenchait, le plongeant dans l'illusion. Certains prenaient des drogues pour atteindre ce résultat. Lui n'avait rien à faire qu'être au monde.

Bas de plafond, le sous-sol dans lequel il avait été conduit avait les dimensions de la pièce principale, là-haut, où il s'était changé. Deux portes sculptées, des pièces originaires du pays baoulé, avaient été fixées au mur. Reconnaissables à la sobriété de leurs motifs, il les trouvait plus élégantes que ne l'étaient leurs sœurs des hauts de Bandiagara, un peu plus chargées. L'homme pensa que *TaMery* était décidément un lieu surprenant, sa dénomination *medu neter* appelant

une décoration d'un tout autre genre, au moins un *djed* et un *ankh* quelque part, mais il n'y avait rien de tel. La gardienne du lieu ne portait d'ailleurs pas un nom la rattachant à la civilisation défunte de la vallée du Nil. Une table basse au large plateau occupait le centre de la pièce. Verres, serviettes et couverts y avaient été disposés, une jarre aussi, mais il n'y avait pas d'assiettes. La femme lui indiqua sa place, près d'une fenêtre dont les persiennes de bois avaient été fermées, il n'y avait pas de rideau, simplement ce bois massif, l'effort d'au moins deux personnes semblait nécessaire pour pousser les battants. Glissant les jambes sous la table car il ne comptait pas s'asseoir en tailleur avec la tunique qui lui arrivait juste au-dessus du genou, l'homme exhala un soupir. Il avait entendu parler de ce trouble étrange, la paralysie du sommeil, où le sujet rêvait éveillé, quelque chose comme ça. La situation dans laquelle il se trouvait n'était pas comparable, il était en mesure de se mouvoir, d'articuler des paroles intelligibles. Au contraire, le paralysé du sommeil subissait les événements sans pouvoir réagir et, souvent, il était l'objet d'une menace. Alors, que lui arrivait-il ? Il ne s'était pas endormi. Il y avait eu cette lumière, le soleil au milieu de la nuit, et puis, ça. Cette femme, sa maison, son langage incongru, cette situation surréaliste. Corrigeant sa première analyse, il se dit que rien de tout ce qui était là ne pouvait émaner de son imagination. Ce n'était pas à lui. La proximité avec Amandla avait été étroite, mais à aucun moment il ne s'était laissé subjugué par les fadaises de la *Noirie*. S'il y avait bien une chose contre laquelle son esprit se dresserait toujours, c'était cela, cette mythologie identitaire. Alors, comment expliquer ce qui lui arrivait ? Il se sentit un peu nauséux à l'idée que tout cela soit simplement en train de se produire, et que cela ne veuille rien dire.

S'assurant qu'il était bien installé, la femme le laissa seul à nouveau. Elle revint bientôt, un grand plat fumant dans les mains, le déposa au centre de la table. Son regard croisa celui d'Amok : *Fils d'Oshun, sois tranquille, j'ai fait ce qu'il fallait. J'ai invoqué les ancêtres, leur ai servi leur part, ai imploré leur soutien dans cette traversée de ta nuit*. Elle s'assit à son tour, avouant n'être tout de même pas remontée jusqu'aux candaces, il eût fallu commencer au petit jour pour cela, les aïeules valeureuses ayant été trop nombreuses. D'ailleurs, comme cela lui arrivait quelquefois, elle ne s'était intéressée qu'à une aire précise de la mémoire, se limitant ainsi à : Mari Jan, Toya, Sesil Fatiman et Anakaona. Celles-là, parce qu'elles étaient trop souvent oubliées. Ayant évoqué ces figures honorables dont il ne se souvenait pas avoir jamais entendu parler malgré son érudition, elle leva les bras, ferma les yeux, chantonna la litanie de leurs noms comme elle avait dû le faire lors de l'invocation, ponctuant ses appels de longs *mwen rele ou koulye aaa*. La femme était à présent tout à fait détendue, d'excellente

humeur. Elle eut un rire joyeux, tapa des mains, semblant convier les invisibles à des festivités. L'homme prit enfin le temps d'observer ce personnage, le visage de son désordre intérieur. De quelle partie de son esprit émanait-elle exactement ? Il ne voyait pas. Elle coupa court à ces interrogations : *Allez, on mange. Avec ce qui nous tombe dessus, il faut prendre des forces.*

Ayezane plongea sa cuiller dans le plat sans un mot de plus. Elle prit une bouchée du gros *ekoki* qui trônait au centre, ferma les yeux, mâcha lentement, lentement, lentement. Il ne savait qui l'avait préparé, mais c'était un *ekok'a mbasi* des plus gourmands, agrémenté de légumes appelés *belembe*, de crevettes et de morceaux de poisson fumé. Le mets, présenté dans l'aumônière faite de feuilles dans laquelle on l'avait cuit, était accompagné de tubercules divers. Ce plat était l'un de ses préférés, de ceux qui lui avaient parfois manqué là-bas, au Nord, sans qu'il se l'avoue. La femme faisait honneur au repas, on aurait pu croire la circonstance ordinaire, un moment de convivialité scellant un pacte d'amitié. Lui, qui venait de reconnaître la pompiste de la station-service située à la sortie de la ville, mais aussi la grand-mère du rond-point, déclara qu'il n'avait pas faim. C'était vrai. Le souvenir de cette aînée se dénudait en plein milieu d'un carrefour à l'heure où le soleil était à son zénith l'avait longtemps poursuivi. Ce n'était pas une raison suffisante pour qu'elle prenne tant de place en lui cette nuit. Ayezane avait les cheveux crépus, aussi blancs que du coton. Elle les avait rassemblés en un chignon que retenait un ruban doré. Son *dashiki* était jaune, brodé de blanc sur la poitrine et sur le bas des manches. Chaque fois qu'il l'avait vue, ces couleurs étaient présentes. Cela signifiait-il quelque chose ? Elle lui répondit, arguant qu'il la perturbait, toutes ces questions saturaient l'atmosphère. Il avait beau ne pas les formuler oralement, cela ne changeait rien, elle les entendait malgré tout, c'était assommant, cela lui coupait l'appétit.

Alors, voilà ce qu'il voulait savoir : elle avait pour mission, dans l'existence d'Amok, de garder les passages, c'était pourquoi il l'avait rencontrée en des endroits précis. Cette tâche devant être accomplie hors de *TaMery*, elle avait endossé les identités adéquates. Les apparitions de cette nature ne s'effectuaient qu'en cas de force majeure, elles s'étaient produites parce qu'il était en grand danger, bien avant cette nuit. Baissant la tête, la femme soupira, jamais elle n'avait imaginé qu'il commette un tel acte... Enfin, les couleurs qu'il avait remarquées étaient celles du principe auquel elle obéissait lors de ces travaux diurnes, et qui étaient sa loi à lui aussi, dans l'incarnation qu'il avait choisie. Elle y reviendrait plus tard. Aucune de leurs rencontres n'avait été le fruit du hasard, il s'était agi d'alertes

visant à le remettre sur sa voie, mais Amok n'avait pas saisi ces messages. Ayezane n'aurait pu empêcher les événements de la nuit, ce n'était pas son rôle. Chacun devait connaître les mobiles de sa présence ici-bas, agir en conséquence. Précédant la question qui lui venait au sujet de Charles, la femme indiqua qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Contrairement à lui, son compagnon n'avait pas été blessé, il n'avait qu'un peu de boue dans les chaussures. *On lui en donnera d'autres au Palais de Shabazz.* Amok se demanda s'il fallait chercher à comprendre ce qui lui arrivait ou attendre, comme en proie à une insomnie, que ses angoisses se dissipent au matin. Le décor de la pièce lui plaisait. Il s'était familiarisé avec l'artisanat local dans la galerie du *Prince des Côtes*, où son père avait tenu un magasin d'antiquités. Les objets rassemblés à *TaMery* étaient ses favoris. Seule la tunique en bogolan le gênait, il aimait davantage les vêtements nordistes qu'il avait toujours portés, le reste n'était que déguisement. Amok ne toucha pas la nourriture, l'hôtesse l'en félicita : *Tu ne manges pas, c'est bien. La femme se relèvera, mais à l'heure qu'il est, elle ne peut se mouvoir... S'il te reste des questions, pose-les maintenant. D'ici peu, ce ne sera plus possible.* L'homme ne sut trop quoi demander. Tout était si étrange. Il voulait se croire en plein rêve, mais quand s'était-il endormi ? Il était certain d'avoir conduit jusqu'au *Prince des Côtes*, d'y avoir récupéré Charles qui l'attendait, de s'être arrêté à une station-service, d'avoir fait le plein... Que pouvait bien faire Charles en cet instant ?

Le Palais de Shabazz. Ce nom-là : Shabazz. Encore un emblème de la *Noirie*. Un prédicateur illuminé avait, jadis, conçu une fable selon laquelle Shabazz était le nom de la communauté originelle des Noirs. Le mythe apportait, bien sûr, des réponses aux questions épineuses qui taraudaient ceux de cette engeance. Il les rassurait : autrefois, ils portaient une chevelure soyeuse ; autrefois, leurs cultures étaient raffinées, eux-mêmes étaient les êtres les plus délicats au monde. Puis, des temps funestes étaient venus, il avait fallu aller au-devant d'épreuves. C'était ainsi qu'ils s'étaient retrouvés au cœur du Continent, dans des espaces hostiles où il avait fallu se nourrir n'importe comment, perdre en finesse, s'ensauvager. Les traits s'étaient épaissis, la texture des cheveux avait été modifiée. Shabazz, une gloire fabriquée, un nom que l'on s'était inventé pour en avoir un propre à nouveau, pour se souvenir que l'on avait été humain, qu'il était possible de le redevenir. Shabazz. Une formule magique de plus, parce que *black* n'avait pas toujours été *beautiful*, et qu'il avait fallu apprendre à le voir ainsi, concevoir des miroirs correcteurs, s'y contempler jusqu'à la transe, jusqu'à l'effacement du stigmate, au moins en surface. Ces incantations, ces talismans, ces légendes, cette ferveur à vouloir aimer de nouveau être soi. Et l'on en était toujours

là, incarcéré dans ces douleurs qui ne passaient pas. Peut-être était-il tout simplement impossible de guérir d'avoir été, un temps, banni de la famille humaine. Des hommes avaient prononcé la sentence, il était raisonnable de mettre en doute leur santé mentale, mais cela ne suffisait pas à résoudre le problème. Il y avait donc des suivants de Shabazz à deux pas d'ici, mais en quoi cela pouvait-il le concerner ? Amok aurait tout donné pour n'avoir pas pris la décision – mais l'avait-il fait – de laisser Ixora entre les mains d'inconnues. C'était là son tourment, en cet instant du moins. Son geste méritait bien un châtiment, il en convenait. Ce qu'il vivait en ce moment n'était pas à la hauteur, cela le ramena à sa présomption initiale : son esprit tentait une évasion.

Amok garda le silence un instant, puis, prononça les premiers mots qui lui vinrent : *C'était quoi, cette lumière ?* Sous la pluie, dans l'obscurité, cette lumière. La femme haussa les épaules. La lumière, pour lui, c'était cette maison. Bien des gens avaient des visions lors de leur passage sur la route qui l'avait conduit là. Sur l'écran lumineux qui leur apparaissait, chacun projetait des images. Elle n'avait rien à dire de plus. La femme évoqua à nouveau leurs rencontres diurnes, insistant sur sa bonté. Toujours, il avait eu un geste, une parole pour l'être souffrant dont elle s'était donné le visage. Descendant de voiture, il avait été terrassé par la douleur de la femme abandonnée sous la pluie, parce que son cœur n'était pas clos. Amok garda les yeux fixés sur l'inconnue. Il fallait que tout cela veuille dire quelque chose, même s'il ne s'agissait que d'une production de son cerveau malade, d'une matérialisation de son angoisse, de sa culpabilité. Cette étrangère occupait en lui tant de place, qu'elle oblitérait toute présence tangible d'Ixora dont il ne voyait plus le visage. Il ne lui restait que le nom, trois syllabes dont la musique s'évanouissait peu à peu. Parfois, mais c'était de plus en plus rare, comme si les événements de la nuit naissante avaient eu lieu en des temps reculés, il apercevait son corps dans la boue et, très vite, surgissant au pas de course, une femme, puis une autre. La gardienne de *TaMery* s'agaça : *Elle t'est inaccessible à présent. C'est en toi-même qu'il te faut regarder. Elle n'a pas besoin de toi en ce moment.*

De sa mère, il tenait au moins une qualité, la lucidité. Se raconter des histoires n'avait jamais été son genre, il n'allait pas commencer aujourd'hui. Il s'avoua donc que son désir profond était bien de ne pas reparaître devant Ixora tant qu'elle ne serait pas guérie, tant qu'elle porterait les traces des coups qu'il lui avait assénés. Cela ne suffit pas à expliquer l'absence de Charles, ni le fait qu'il se soit projeté dans un lieu tel que cette maison. Il associa la coloration kémito-nubienne de ses pensées à Amandla, qu'il avait vue porter secours à Ixora.

Cependant, sa route avait croisé celle d'Ayezán bien avant cette nuit et cela, il ne se l'expliquait pas. Tant pis. Levant les mains, il fit le geste de chasser la gardienne de *TaMery*, qui ne bougea pas d'un iota. *Laissez-moi tranquille*, souffla-t-il, *laissez-moi*. Elle lui répondit d'une voix brouillée dont les accents étaient ceux de la marchande de sable. Amok ferma les yeux. Cette fois, c'était sa volonté. S'il s'agissait de regarder en lui, fermer les yeux était un préalable. Ne plus se demander à quoi servait une fenêtre, même close, dans le sous-sol de cette habitation irréelle. Ne plus voir la femme assise en face de lui, mais consentir à la recommandation qu'elle lui faisait de s'examiner en profondeur. Il ne vit pas le regard approbateur de son hôtesse, ni ne se sentit s'affaïsser doucement, vaincu par la fatigue, toutes ces questions sans réponse.

II

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la femme avait disparu, la maison elle-même n'était plus. Il se trouvait dans la pièce unique d'une case rudimentaire dont les planches, mal assemblées, laissaient filtrer les lueurs du petit jour. La mousse du matelas sur lequel il reposait était peu épaisse, il sentait sous son dos la dureté du bois, ses aspérités aussi. En se fiant à ses sensations seules, le sommier, tel qu'il se le représentait, n'était qu'un arbre coupé en deux, dont on n'avait pas pris la peine de raboter le duramen. Il n'y avait ni drap, ni oreiller. Les coins d'un pagne élimé avaient été fixés au-dessus d'une fenêtre à l'aide de clous, ce qui signifiait que l'on ne tirait pas ce rideau de fortune. C'était une de ces étoffes wax à bon marché, dont les imprimés avaient été de couleur mauve. Le fond bleu, qui avait pâli, imitait la teinte d'un ciel tranquille. Face au lit, une natte avait été déroulée, sur laquelle reposait un autre pagne, plié en quatre, en meilleur état que le précédent. La natte n'avait de traditionnel que la forme et l'usage, les fibres de raphia ayant été remplacées par des fils de plastique aux couleurs acidulées. Cela installait quelque chose d'électrique dans ce décor démun, un cri au cœur du silence. Il ne vit pas d'autre élément de mobilier, une grande partie de la pièce échappait à son regard, peut-être y avait-il d'autres stridences, d'autres trouées dans l'harmonie des vieilles choses entre elles, d'autres hachures sur cette manière d'exister. Dans la cour, un coq entonna sa lamentation matinale rappelant aux vivants qu'il leur incombait d'honorer le temps supplémentaire qui leur était accordé, une journée au moins. D'après son père, le coq jamais ne chantait, son appel tenant plutôt de la mise en garde, c'était ainsi que les gens de ce pays le comprenaient autrefois. Leur souci était alors d'apporter, au jour neuf, ce qu'ils avaient à offrir de mieux, afin de permettre l'avènement d'un autre matin. Vivre pour ne pas laisser le monde à l'obscurité. Vivre pour faire face au retour de l'obscurité.

Amok ne savait s'il avait dormi, il se voyait fermer les yeux pour se soustraire au tumulte, à l'extérieur comme à l'intérieur, c'était là

l'ultime réminiscence de la nuit écoulée. Il n'y avait pas eu de rêve, la plongée espérée en lui-même ne s'était pas produite. Ou alors, sans doute était-ce cela, il y avait rencontré le vide, la sécheresse, quelque chose contre quoi il s'était écrasé, avant d'ouvrir les yeux ici. Cette fois, il ne s'accusa pas de provoquer une nouvelle hallucination. Réelle ou non, la situation était palpable, il y avait pris place d'une manière ou d'une autre, elle était donc une vérité. Elle était le jour à remplir, le jour à faire. Il n'avait pas vu Charles, mais dehors, une voix masculine se fit entendre, on parlait à voix basse, pour ne pas déranger, peut-être pour sceller, d'un mot, une conspiration. Malgré lui, une appréhension l'assaillit, la peur d'avoir été déplacé de *TaMery* au *Palais de Shabazz*, un lieu dont la logique voulait qu'il soit aussi fruste que celui où il se trouvait. Shabazz, le premier du nom, n'avait-il pas conduit ses disciples au cœur de ce que le mythe décrivait comme une jungle, afin de les y endurcir par une existence si rude qu'elle modifierait leur apparence et leur mode de vie ? L'être noir avait été engendré par l'épreuve, toutes les formes de narrations élaborées à ce sujet le confirmaient. Ceux qui se réclamaient à présent de l'ancêtre Shabazz pouvaient juger nécessaire de se soumettre, encore aujourd'hui, à cet impératif ascétique, les batailles menées jusque-là n'ayant été, chacun le constatait, qu'un simple tour de chauffe avant le combat dernier qui apporterait la victoire. Mourir pour renaître, mourir inlassablement, avec opiniâtreté, épuiser la durée de la mort, la traverser comme on avance dans les méandres d'un souterrain. Peut-être imiter en cela le soleil qui descend, quand vient le crépuscule, au tréfonds de l'abîme d'où il émergera victorieux sans que cette gloire ne soit un triomphe, car il faudra à nouveau décliner, se blesser, risquer de ne pas remonter. Non. Shabazz était le nom de ceux dont la trajectoire ne prenait plus modèle sur celle de l'astre du jour. Pour eux, le parcours devait connaître un terme, une résolution définitive, qui soit en leur faveur. N'existant que dans cette attente, ils avaient créé l'expérience d'une mort non arrimée à la vie dont elle n'était plus la jumelle revêche, mais l'ennemie. Le mythe de Shabazz n'avait pas été créé en ces terres, il provenait d'une autre source.

Faisant taire ces réflexions, Amok pensa se lever pour aller voir, ne plus se laisser balloter par les circonstances, faire quelque chose de son propre chef. Le jour s'était levé pour lui aussi, requérant de sa part une offrande à la vie. Plus encore que retrouver Charles, ce qu'il désirait, c'était refaire en sens inverse le chemin qui l'avait mené dans cette cabane, se présenter devant Ixora. Ce qu'il ferait alors ne lui apparaissait même pas de façon nébuleuse, mais il ne se déroberait plus. L'homme tenta de se lever, ce qui se révéla impossible. Le haut de son corps le faisait souffrir s'il bougeait, seule la tête échappait à la

névralgie. L'odeur flottant entre les murs malingres qui l'entouraient le frappa, l'odeur en premier lieu, puis il découvrit qu'elle émanait de lui. Baissant les paupières, il constata que ses vêtements lui avaient été retirés à l'exception du caleçon. Son torse était nu, une étoffe dont sa taille avait été ceinte lui recouvrait les membres inférieurs, il voyait ses orteils. Des cataplasmes lui avaient été appliqués sur les bras, sur une partie du visage. Une espèce d'argile qui ne séchait pas tout à fait, plus certainement une pâte obtenue à partir de végétaux quelconques, il préférait ne pas creuser la question. Au moins, la pâte ne provoquait-elle pas de réaction épidermique, l'odeur était déjà assez agressive, il se demanda pourquoi ses narines n'avaient pas été attaquées plus tôt.

Il n'osa toucher l'onguent, se mouvoir pouvait libérer la charge, intensifier la puanteur, la douleur aussi. Tout de même, il voulait savoir si Charles se trouvait bien là, dehors, ce qui chasserait une fois pour toutes les délires de la nuit. Il appela à plusieurs reprises. Une femme pénétra dans les lieux, replète, vêtue d'une robe d'intérieur jaune, chaussée de *sans confiance* blanches, sandales en plastique devant leur nom au fait qu'elles cassaient sans crier gare, laissant le marcheur sans défense contre les rugosités du chemin. Un foulard immaculé dissimulait sa chevelure, mais il l'avait reconnue. Le sourire aux lèvres, elle s'approcha, lui posa la main sur le front, dit quelques mots dans la langue arrachée, celle qui aurait dû lui être transmise, mais qui ne l'avait pas été. La femme était volubile, le ton de sa voix bienveillant, mais il n'entendait pas cette langue, le droit lui en avait été dénié. Pourquoi la lui parlait-elle soudain ? La veille, ils n'avaient eu aucune peine à communiquer. Amok prononça son nom : *Ayezán*, mais elle secoua la tête en signe de dénégation, elle ne comprenait pas, lui fit signe d'attendre, sortit prestement, revint accompagnée.

L'homme qui marchait à ses côtés avait le teint cuivré, les cheveux longs retenus en queue de cheval, le torse et les pieds nus. Jeune, il était grand, d'allure athlétique, portait un pantalon de jogging noir, tenait un chapeau de paille entre ses mains nerveuses. Une fois près du lit précaire sur lequel reposait Amok, il plongea son regard dans le sien : *Je me nomme Continent Noir, bienvenue dans ma modeste habitation. On dit de moi que je suis fou. Je ne sais si c'est vrai. On dit beaucoup de choses, les gens parlent tout le temps. Disons que je suis fou. Mais c'est chez moi, ici.* L'homme promena son bras dans l'espace. Un épicanthus conférait à ses yeux une forme de demi-lune. Il avait les traits extrême-orientaux, un accent local prononcé, l'élocution saccadée. Continent Noir affirma avoir trouvé Amok sur la route des éblouissements. Il avait perdu connaissance mais respirait calmement, aussi avait-il décidé de le transporter sous son toit. Rentrant chez lui,

l'homme inconscient sur les épaules, il avait rencontré cette femme sans nom. Assise devant sa case, elle avait pointé Amok du doigt, disant être venue le veiller. Continent Noir avait accepté son aide, elle avait pris soin d'Amok, qui avait dormi une journée entière.

L'homme se tut. Amok s'enquit de Charles. Continent Noir haussa les épaules. Il n'avait trouvé que lui. Côté passager, la portière était ouverte, la vitre baissée. Puisqu'Amok affirmait avoir eu un compagnon, il voulait bien partir à sa recherche, mais la tâche ne serait pas aisée. L'orage avait noyé les pistes et, même si c'était la saison sèche, il faudrait au moins laisser passer cette journée pour se déplacer aisément. Continent Noir ne possédait pas un de ces énormes scarabées motorisés, qui éventraient la terre sur leur passage. Il ne pourrait pas non plus compter sur la population du village voisin. Il y était né, mais on l'en avait chassé il y avait des années à présent. Il était fou. C'était le résultat du mélange des sangs. La tête qui tanguait, les yeux qui voyaient trop de choses, la bouche qui ne savait taire ce qu'avaient vu les yeux. Amok garda le silence. On lui annonçait que ce n'était pas, comme il l'avait cru, le lendemain de la nuit d'orage, qu'il avait passé vingt-quatre heures au moins dans cette case. Continent Noir avait évoqué un éblouissement, suggérant que la route était connue pour cela. C'était déjà ce qu'avait dit Ayezane, mais il ne comprenait pas. Il y avait bien eu cette lumière dans la nuit, cet éclat ardent s'imposant par-dessus le déluge comme en surimpression, mais cela ne l'avait pas aveuglé.

Il se souvenait parfaitement de l'arcade piquée de fleurs blanches sous laquelle il avait lancé sa voiture pour aboutir au milieu des palmiers, dans le jardin de *TaMery*. Il tut cela. Le plus préoccupant était la disparition de Charles. S'il se souvenait de la maison conique, l'idée d'un *Palais de Shabazz* lui semblait farfelue. À quoi bon s'en informer auprès d'un homme se présentant lui-même comme fou ? Continent Noir avait, en effet, l'air un peu ailleurs. Des tics faciaux lui parcouraient le visage. Quand il ne parlait pas, les yeux qu'il avait déjà étirés sur les côtés restaient plissés, presque fermés. Amok le remercia de l'avoir extrait de son véhicule, mis à l'abri. Il avait fait le choix de s'engager pleinement dans la réalité qui se déployait devant lui, de la croire vraie, de la rendre tangible par sa volonté. Pour autant, l'envie de sourire ne lui venait pas plus qu'il ne parvenait à se départir d'une certaine défiance. Les yeux rivés sur le visage du paysan, il l'écouta prendre congé. *La maman a tout fait pour toi depuis que tu es là. Elle va s'occuper de ton repas.* Il fit trois pas à reculons pour ne pas brusquement tourner le dos à Amok, quitta les lieux.

Resté seul avec la femme qui ressemblait trait pour trait à Ayezane mais avec laquelle la communication était rudimentaire, Amok ferma

les yeux, indiquant ainsi que la fatigue le gagnait. Elle le laissa à lui-même, se dirigea vers un coin de la pièce, depuis lequel il l'entendit s'affairer. Prenant soin de ne pas faire trop de bruit en déplaçant les effets dont elle avait besoin, l'inconnue se mit à fredonner une chanson dont la douceur le berça presque. Avant de sortir, elle retira le pagnon que des clous retenaient au-dessus de la fenêtre, le plia, le posa sur la natte, ouvrit les battants. La lumière du jour s'engouffra dans la case, un souffle de vent aussi, charriant des odeurs de terre encore humide. Laissant la fenêtre grande ouverte, la femme sortit. Il la vit dehors, de profil, tête penchée au-dessus d'une table ou d'une paillasse, son plan de travail. De temps à autre, elle le regardait, les yeux toujours rieurs. Il ne méritait pas cette bienveillance, mais elle s'offrait à lui avec une telle générosité que la repousser eût été une offense, la marque d'un égoïsme forcené. Alors, il sourit à son tour, ce fut comme se tenir à l'orée d'une plaine immense dont la nudité n'était pas un vide mais une invitation. Semer quelque chose, croire que l'on avait quelque chose à faire pousser, à faire vivre. Amok n'en était pas là. Il se contentait de sourire à l'inconnue intime, cette femme déjà vue, la mère qu'il n'avait pas eue, la grand-mère qu'il n'avait jamais pensé connaître. Ses larmes le surprisent, il s'en laissa inonder, ne tenta pas un geste pour se sécher les yeux.

Le retour de l'inconnue l'apaisa. Elle avait ramené de la chaleur dans l'espace, ce plein d'amour qui débordait, formant, autour de sa présence, une auréole magnétique. Continent Noir qu'elle avait appelé afin qu'il traduise ses propos se tenait dans l'embrasement de la porte, un pied dans la case, l'autre à l'extérieur, prêt à rendre service puis à s'éclipser. L'ancienne tenait à la main un gobelet en fer-blanc, un peu cabossé. Elle s'adressa à Continent Noir dans cette langue qu'Amok comprenait mal, mais il sut que l'on parlait de lui, la femme ne le quittait pas des yeux. Continent Noir expliqua : *La maman dit que tu dois boire de l'eau et te mettre dehors. La lumière va aider. Le vent va aider aussi. On doit donc te porter, nous deux et elle. Au début, on va t'étouffer, mais ça va aller.* Amok eut envie de rire, hoqueta péniblement. Jamais il n'avait su comment ni pourquoi *étouffer* était devenu, dans ce pays, synonyme de *faire mal*. Cela s'appliquait à un cas précis, la personne *étouffée* devant déjà avoir été blessée. L'*étouffement* se produisait par le toucher, voire l'effleurement de la zone sensible. Toute douleur ainsi infligée était vue comme une strangulation qui, même très brièvement, coupait le souffle. Des années qu'Amok avait entendu cela. Cette expression en fit surgir d'autres, aussi étranges, avec lesquelles Ajar et lui, enfants, aidés en cela par leur père, tissaient des récits abracadabrants.

Il avait oublié cela. Les rires. Dans la grande maison, au milieu des

chagrins ravageurs, ils avaient ri, à se rompre les côtes. Et de ces rires, nul n'avait observé la chute depuis quelque étoile lointaine. Ces irrptions de joie avaient pris naissance là, pépites dans la tourbe dont elles participaient. En temps normal, il aurait repoussé ce souvenir, des éclats de liesse soutirés à la douleur ne pesant pas bien lourd au regard du reste. La violence. Le silence qui passait derrière, de plus en plus dense, jusqu'à ce qu'il ne soit plus permis de franchir les distances qu'installait son épaisseur. À l'orée de l'adolescence, cet âge où les *enfants de la barrière* ne déambulaient pas dans les rues comme le faisaient les mal élevés des milieux populaires, Ajar et lui éprouvaient, pour leur père, un amour mêlé de terreur. Parce qu'il leur était impossible de résister à son affection, de ne pas s'abandonner à sa tendresse les jours où l'ombre choisissait de l'épargner, ils préféraient le fuir. Dévaler les marches du grand escalier quand ils l'entendaient klaxonner, avoir soudain des devoirs à faire, n'importe quoi pour ne pas le voir, le toucher, répondre à son amour et trahir leur mère. L'éprouvée interdisait que l'on pleure sur ses ecchymoses, ses dents déchaussées. Elle refusait d'être incitée au divorce. Les enfants désespérés qu'ils étaient alors avaient besoin d'agir, de faire quelque chose pour se libérer, de commencer au moins à limer la chaîne.

Madame ne s'était pas doutée de ce manège, leur protestation contre les souffrances dont elle ne se plaignait pas, le signe aussi de leur égarement. Leur existence était une déchirure, une faille à fréquenter inlassablement, puisque l'on n'en serait jamais tiré. On pouvait s'en évader, les échappées n'étaient que physiques, trompeuses. En soi, au fond de soi, le drame avait installé sa permanence. Le confort de la grande maison, la beauté de cette bâtisse que certains dans la ville appelaient : *castle* Mususedi, étaient la représentation inversée de la réalité. La demeure familiale était aussi imposante, aussi solide, que ses habitants étaient minuscules et friables, toujours au bord de la désagrégation. Avaient-ils survécu ? Avaient-ils réussi à ériger, par-dessus la faille, un habitat protecteur ? Âgée de douze ans, sa sœur avait commencé à boire, d'abord des liqueurs dont elle aimait la saveur sucrée, puis des alcools forts, dont le goût lui était resté. Jamais personne ne l'avait vue saoule, toute déchéance devant rester privée pour qui était venue au monde avec un nom, avant de posséder une identité. Elle avait pratiqué la transgression domestique en premier lieu, puis courtoise un peu plus tard, lorsque le droit de sortir lui avait été accordé. La jeune fille avait alors quinze ans, leur père lui avait tendu les clés de la grande maison, Madame n'avait pas désapprouvé le geste.

Il s'était agi, d'ailleurs, d'une mesure symbolique. Les *enfants de la barrière* habitaient des maisons gardées, dissimulées par de hauts murs

d'enceinte au-dessus desquels il était courant, en ce temps-là, de planter des tessons de bouteille pour décourager les malfaiteurs. Parfois, un molosse aboyait derrière la clôture, un petit panneau indiquant : *Chien méchant*, avait été accroché au portail en métal. La clé était superflue, on ne fermait que si l'on s'absentait durablement. Fidèle aux usages de son milieu, l'adolescente avait exercé sa liberté dans la discrétion, soucieuse de ne pas embarrasser leurs parents. Lui avait fait tout l'inverse. Ce matin, après le lamento du coq, des pensées pour le quatuor familial prenaient possession de lui, ce qui n'était pas chose rare. Cependant, des détails lui apparaissaient, minuscules trésors enfouis sous les décombres, frères cantilènes au milieu du fracas. Une émotion l'étreignait soudain, qui ne changeait pas grand-chose au gâchis qu'il avait contribué à parfaire. Il ne s'adressa aucun reproche, à quoi bon. Ce qu'il n'avait pas su garder en mémoire s'imposait à sa conscience, sans apporter remède au mal qui le consumait. Une nuit était en lui, défiant les velléités que pouvait avoir le matin d'éclorre à son tour. Dans la grande maison, il faisait sombre. Lorsque fusait un rire, il était enfanté par l'obscurité elle-même. On baissait sa garde parce que l'on ne pouvait faire autrement, c'était ainsi que l'on explorait une modalité de la joie. Elle laissait un goût amer. C'était une joie sale, on en connaissait la provenance, elle n'était bonne que sur l'instant. Une jouissance inavouable, c'était pour cette raison qu'il en avait occulté les réminiscences. C'était du strass, la joie de la grande maison, pas des diamants. Ces trésors enfouis sous les ruines de leurs âmes n'étaient même pas de la poussière d'étoiles, rien que du sable. Il avait eu la chance de recevoir d'authentiques pierres précieuses, faisait bien la différence. L'homme revit Ixora dans la boue, sous la pluie. Le jour s'assombrit, il ferma les yeux.

À la demande de la femme, Continent Noir lui signala qu'un siège avait été placé pour lui devant la case. Leur intention était de l'y installer, il serait donc *étouffé* pour la bonne cause. Il pourrait boire, recevoir un repas s'il le désirait, une matinée à l'extérieur hâterait son rétablissement. On l'assoierait ce jour, et dès le lendemain, il serait capable de marcher. Ses jambes n'avaient pas souffert de l'accident, les blessures aux bras ne masquaient pas de fractures, il avait eu de la chance. Était-il prêt ? Dès qu'il le serait, ils l'emmèneraient. Amok n'avait aucune envie d'éprouver à nouveau la douleur qui l'avait parcouru lorsqu'il avait tenté de se lever. Pourtant, il décida de se laisser faire. Passant un bras sous ses jambes, l'autre sous son dos, sans le concours de Continent Noir, la femme le souleva comme un fétu de paille. Il eut tout juste le temps de voir la couche dont la dureté lui avait torturé le dos. Ce n'était pas un arbre dont le duramen n'avait pas été poli, mais bien un lit, de facture ancienne. Étroit et taillé dans un bois massif, il montrait, sous la mousse du mauvais matelas que

l'on y avait posé, une série de figures finement sculptées. Antan, non loin des *grasslands*, les dignitaires avaient possédé de tels couchages, sur lesquels ils reposaient à même le bois, unissant leur peau à la chair travaillée d'un arbre soigneusement choisi. Qu'une pièce de cette valeur se trouve en ce lieu désolé pour y converser avec une natte en fibres synthétiques sous le regard d'un pagne en vulgaire wax, pouvait troubler. L'homme se laissa aller à l'étreinte de la porteuse, dont il ne sentit pas les muscles se contracter. Le corps de l'ancienne gardait sa mollesse, l'emporter comme elle l'aurait fait d'un bébé ne semblait requérir aucun effort. S'abandonnant à cette solidité, Amok se laissa redevenir l'enfant qu'il ne savait plus avoir été, un être confiant parce que nulle crainte ne le perturbait, un être puissant parce qu'il puisait dans les forces alentour, plutôt que d'imposer la sienne.

Peut-être n'avait-il jamais connu ni cette confiance, ni cette puissance. Ce savoir, lui semblait-il, aurait empêché certains comportements de sa part, surtout quand il était plus jeune. Makalando, la femme qui cuisinait les repas dans la grande maison, l'avait réprimandé un jour, excédée par les débordements de sa crise d'adolescence. Elle était une employée, mais avant tout une aînée, ce qui lui donnait le droit de le remettre à sa place. Ce jour-là, il ne se souvenait plus de ce qu'il avait fait, elle l'avait empoigné par le bras, tiré vers un coin du jardin où poussaient des arbres fruitiers. Là, sous le feuillage touffu d'un manguier dont les fruits – certains, encore verts, avaient été rongés par des chauves-souris – faisaient ployer les branches, elle l'avait arrosé d'une pluie de flammes. Ce n'étaient pas seulement les mots, c'était le scintillement rouge de ses pupilles, le pincement méprisant de ses lèvres, le poing dont elle retenait la chute sur le crâne, sur la face de l'impudent. Il lui fallait s'empêcher de le toucher, de le frôler même, sous peine de réduire en poussière le fils indigne. Alors, elle se tenait là, le buste penché en avant, le poing tremblant. *Toi, tu aurais pu ne pas venir au monde. Elles avaient tout fait pour que ta mère n'accouche pas. Mais elle te voulait. Elle te voulait tellement, et quand tu es venu, elle t'a donné ce nom que tu ne mérites pas.* Tchip. Asumwe mba boso, *Retire-toi de ma vue.* Makalando avait fait une pause entre chaque phrase, contenant ses rugissements et, il l'avait senti, ses larmes. Il n'avait rien dit, n'avait pas demandé qui s'était donné tant de mal pour que Madame ne soit pas mère, comment on s'y était pris. Il n'avait jamais évoqué cela avec elle, c'était l'époque où ils ne se disaient plus rien d'essentiel. Une semaine durant, pas davantage, Amok s'était tenu tranquille, tentant de pénétrer les soubassements de la parole si amèrement proférée, imaginant un temps où Madame, craignant de perdre son premier enfant, s'était ensuite accrochée à lui. Son ancre. C'était ce qu'elle avait voulu qu'il devienne. En quoi était-ce une marque d'amour ?

Avoir été mis au monde pour sauver de la noyade l'autrice de ses jours méritait-il de la gratitude ? Elle l'avait voulu plus que tout. Pour qui l'avait-elle désiré ? Que lui avait-elle souhaité ?

L'aboutissement de cette réflexion ne s'étant guère révélé satisfaisant – c'était tout l'inverse, à vrai dire – Amok avait poursuivi sur sa lancée, avec une frénésie accrue, une détermination plus affirmée. Chaque fois qu'il lui était arrivé d'évoquer la naissance de son premier enfant, tout ce que Madame avait eu à exposer, c'était le souvenir vivace de ses souffrances. Le ton sur lequel ce moment était relaté suffisait à plonger l'auditeur dans les affres endurées par la jeune femme qu'elle était alors. Madame s'était traînée à terre dans l'obscurité, à une heure où les nouvelles épousées étaient en droit d'espérer n'être pas seules. L'époux s'en était allé guincher, c'était le terme dont il usait lui-même pour désigner cette activité, un mot qui remuait du derrière, débarrassait l'existence de ses pesanteurs. Danser, ce n'était pas cela ; la danse était trop profonde, parfois grave, elle était un acte d'élévation de soi, une parole. Le mari de Madame, lui, guinchait, il le revendiquait. La ville et le monde lui reconnaissaient plus qu'une compétence en la matière, une sorte d'expertise, une capacité d'innovation aussi. Monsieur offrait donc le meilleur de lui-même à la légèreté, à l'instant où Madame, ayant perdu les eaux, luttait seule, dans les ténèbres qui avaient envahi la maison à cause d'une panne d'électricité. Elle geignait pour elle-même, pour l'enfant qui l'entendait. La jeune femme se tordait de douleur, se promettant de posséder, un jour, une ancre à laquelle s'accrocher.

Madame avait rampé de son mieux vers la commode dont l'ombre massive se dessinait au fond de la chambre, pour trouver, à tâtons, des bougies que l'on gardait dans le tiroir du bas. Le mieux eût été d'en laisser toujours une ou deux dans celui de l'une des tables de chevet, il était trop tard pour s'en faire la remarque. De quels abysses avait-elle tiré la force de dominer ce qui menaçait de lui déchirer les entrailles ? S'était-elle crue propulsée dans une adaptation tropicale de *Rosemary's Baby* ? S'était-elle massé le ventre en fredonnant, les dents serrées, s'adressant à l'enfant dans un souffle parce que c'était ensemble qu'ils franchiraient la nuit ? À ce que l'on disait, la vie intra-utérine était le commencement véritable de celle qui se déroulerait ensuite. Il ne savait ce que sa mère et lui avaient partagé dans cette intimité particulière, ce qui s'était imprimé en lui. *Rosemary's Baby*... Ce film les avait terrifiés, Ajar et lui, en dépit de la précaution prise de ne pas le voir de nuit. Ils avaient tremblé des jours durant, la cadette refusant de dormir seule dans sa chambre. Son imagination de gamin lui en avait fait relier certaines scènes aux évocations de Madame sur sa première grossesse, cette chose en elle qui ne consentirait pas à naître

sans lui avoir d'abord déchiré le ventre. Très tôt, il s'était cru le rejeton d'une force malsaine, un radeau ayant amorcé sa dérive bien avant d'avoir été mis à l'eau. C'était lui qui aurait eu besoin d'une ancre. Il avait refusé à sa mère ce qu'elle ne lui avait pas donné.

Lorsqu'il avait vu le jour à l'aube, à l'heure où se lamente le coq et où les guincheurs redeviennent des hommes, des pères, la jeune épouse, épuisée par la longue bataille qu'avait été la nuit, s'était à peine penchée sur le nourrisson. Elle avait tenu le temps de l'entendre crier. Lorsque l'on avait voulu lui faire tenir le bébé, elle s'était évanouie. L'époux avait souvent raconté cette partie-là de l'histoire, celle qui lui donnait le beau rôle. C'était lui qui avait le premier étreint son fils. Il était rentré au bon moment pour conduire Madame à la clinique, aimait se remémorer la teinte qu'avait prise le ciel comme le coq criait sa mélancolie, ce mauve strié de bleu sombre, ça et là embrasé d'étoiles, encore. L'aube idéale pour célébrer la naissance du premier enfant, le fils attendu. Les populations du pays côtier affirmaient que l'aîné choisissait ceux qui composeraient la fratrie, qu'il les connaissait depuis le réservoir des âmes, les convoquait le moment venu. Plus encore que les parents, il en était responsable, devait leur montrer l'exemple. Par chance, sa sœur avait su se passer de modèle. Ils avaient poussé l'un près de l'autre, l'un avec l'autre, se soutenant autant que possible.

L'adolescence les avait un peu séparés, mais tous deux savaient quel lien les unissait, quels douloureux secrets, quelles espérances déçues. Il avait feint d'ignorer ce qu'elle ne confiait pas, mais la ville avait partout des yeux et des oreilles. La bonne société de la Côte était, de plus, un microcosme dont les pratiques tenaient de la consanguinité. Amok avait mis un point d'honneur à s'en détacher, mais il était difficile d'y échapper tout à fait. Des employés du *Prince des Côtes*, dont il préférerait la compagnie à celle des fils et filles de qu'il aurait dû fréquenter, lui chuchotaient ce qu'ils savaient des déambulations de la petite Mususedi. La jeune fille ne se cachait pas vraiment, agir à découvert étant, en certaines circonstances, le meilleur moyen de détourner l'attention. Nul n'aurait imaginé qu'elle chassait au bar, au bord de la piscine, les jeunes gens démunis qui venaient là pour louer leur corps. D'ailleurs, ceux qui lui rapportaient ces faits riaient au milieu de leurs confidences, disant simplement qu'elle en donnait l'impression. Ils ne pouvaient rien affirmer.

Amok haussait les épaules, ne l'ayant pas vue opérer, n'ayant pas reçu de plainte. Il ne s'inquiétait pas trop pour sa sœur, elle était plus solide que lui ne le serait jamais. Ajar avait vu le jour en fin de journée, à l'heure des cocktails et de la douceur de vivre, peu après l'entrée de l'astre solaire dans les souterrains. Elle était venue au

crépuscule du soir, lorsque des escadrilles d'oiseaux envahissaient le ciel de la Côte, étirant leurs silhouettes sombres sur les voiles mauves qui s'étaient là-haut. Madame n'avait pas souffert, la fille, déjà bienveillante, était passée comme une lettre à la poste. Leurs parents, qui seuls gardaient la mémoire de la petite enfance, avaient décrit l'attitude de l'aîné. Lui, si capricieux d'ordinaire, s'était tenu, grave, près du berceau où reposait sa cadette. Hypnotisé par sa délicatesse, il ne l'avait pas quittée des yeux, tendant une menotte potelée pour lui caresser la joue, les cheveux qu'elle avait déjà abondants. Quand mère et fille avaient passé les portes de la grande maison, il avait voulu prendre dans ses bras l'enfant, lui avait offert une fleur de frangipanier. Petit, il n'aimait rien autant que les fleurs. Ajar et lui avaient erré dans la grande maison, y découvrant ce que d'autres apprenaient dans la rue, la pornographie, les mots crus des poésies érotiques. Il y avait eu des matins, il y avait eu des nuits, ils avaient grandi. Pragmatique, sa sœur était restée une fille de sa caste, spécimen d'une espèce dont les travers ne lui étaient pas inconnus, mais qu'elle ne reniait pas. C'était son monde, sa place dans le monde, elle faisait avec.

Amok avait désiré autre chose, sans savoir quoi ni où le trouver. Il s'était démené pour s'arracher au clan, délaissant, sitôt qu'il l'avait pu, les garçons bien nés avec lesquels on s'était attendu à le voir frayer. Cela n'avait pas suffi à le délivrer de ses chaînes. Frappant à d'autres portes, il avait eu l'amère surprise de ne les voir s'ouvrir qu'en raison du statut social de ses parents et de cette acculturation qui lui faisait prononcer, avec un accent étrange, les mots de la langue côtière. Bambaata, un copain des bas quartiers, l'avait un jour traité de *muna mukala*, *petit Blanc*, sans chercher à l'insulter, au contraire. Ses tentatives pour maîtriser l'idiome ancestral s'étaient arrêtées là, on avait moqué son désir, plutôt que de l'encourager. On n'avait pas vu en lui le fils perdu qui cherchait le chemin de la maison natale, mais l'étranger qui enfilait un déguisement, le traître peut-être, coupable d'entrisme. Ceux qui s'honoraient de le connaître n'aimaient chez lui que ce qu'il détestait. Ceux qui le regardaient par en dessous confirmaient qu'il y avait bien en lui quelque chose d'haïssable. Nulle part, il n'échappait à son nom. Le peuple de la Côte n'avait pas d'amitié pour ceux qui prétendaient jeter au rebut l'ascendance, son legs. Qui seraient-ils alors ?

En cette aurore nouvelle, en ce lieu inconnu, voilà ce qu'il savait : le coq avait fait entendre sa plainte, et lui découvrait la rondeur, l'épaisseur, la force d'une mère. La femme sans nom, en lui offrant son appui, se faisant ancre à sa place, ne guérissait pas les blessures causées par l'accident de voiture. Il ne souffrait plus que d'un faible

élancement entre les tempes. L'inconnue l'installa sur la chaise à dossier haut et incliné qui l'attendait. Les veilleurs de nuit, dans les quartiers résidentiels où logeaient les possédants, se servaient de sièges comme celui-là. Toute sa jeunesse durant, il avait vu ces meubles qui, dans les demeures gardées, n'étaient que les éléments locaux d'une décoration nordiste. C'était ainsi, le canapé Chesterfield, la table basse en bois massif dont on avait copié le modèle dans un catalogue nordiste – si on ne l'avait pas importée –, le bar en forme de globe terrestre et la moquette, toléraient le voisinage de quelques pièces d'artisanat subsaharien. Au grand hôtel *Prince des Côtes*, il y en avait à profusion dans les salons, dans les chambres où les assauts de l'air conditionné leur intimaient l'ordre de se taire à jamais.

Ces masques décoratifs, différents des antiquités dénichées par son père qui en faisait commerce, ne protestaient pas. Leur statut d'imitations l'interdisait. Ceux qui les taillaient, polissant le bois, l'enfouissant sous terre pour le maquiller d'une patine factice, n'en attendaient, de toute façon, qu'un peu de monnaie. Les chaises à haut dossier comptaient parmi les rares meubles de style ancien dont l'usage quotidien avait été conservé. C'était la première fois que l'occasion lui était offerte d'y prendre place, le confort d'assise l'étonna. Amok comprit vite pourquoi tant de veilleurs de nuit, que la rudesse supposée du siège devait maintenir en alerte, étaient si fréquemment surpris en train de ronfler. Continent Noir, qui n'avait pas eu besoin de l'*étouffer*, vérifia que sa posture était bonne. Cela fait, il le laissa en compagnie de la femme sans nom. À l'aide d'un linge humide, elle retira le cataplasme. Ensuite, elle retourna à l'intérieur, revint avec le gobelet en fer-blanc, rempli d'une eau claire, fraîche, dont il avala une gorgée. L'inconnue sourit. Lui aussi. Comme elle s'était écartée, il embrassa du regard le monde qui se déployait devant, autour de lui.

La chaise avait été placée près de la porte, à l'orée de la case. Celle-ci faisait partie d'une concession assez vaste pour un seul homme, un fou, qui plus était. Des palmiers royaux avaient été plantés dans le jardin, où ils côtoyaient des arbres fruitiers. Amok ne vit pas de fleurs, mais il se dégageait de l'ensemble une impression d'opulence qui contredisait son sentiment initial. La route sur laquelle on l'avait trouvé s'étirait à sa droite, mais l'entrée du domaine n'était pas là. Depuis son point d'observation, il ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla distinguer une arcade le long de laquelle aurait pu courir une plante grimpante, feuillue, piquée de grosses fleurs blanches. Regardant l'inconnue, il dit une fois de plus *Ayezán*, mais elle haussa les épaules en riant. Un margouillat passa entre ses jambes, fila sur la terre rouge. On en voyait peu quand il avait plu. Le corps de celui-là

était d'un bleu à la fois vif et foncé, sa tête violette, comme la pointe de sa queue. Le lézard s'agrippait maintenant au tronc d'un palmier, le corps adhérent à la matière. Il s'élevait, à la recherche d'un rayon de soleil. Levant les yeux au ciel, Amok découvrit les couleurs de l'aurore, un voile mauve rayé de bleu. Le coq se plaignit encore, lui s'enquit de l'heure. La femme ne répondit pas, elle n'avait pas compris, il n'insista pas.

Les couleurs du ciel attirèrent de nouveau son regard. Le mauve se dissipait doucement, se détachant du bleu, comme une amante quittant la chambre sur la pointe des pieds. L'analogie était curieuse, mais il voyait dans cet adieu une sorte de tendresse, un sentiment profond dont la fécondité résidait dans l'acceptation de la séparation. Le mauve n'avait peut-être pas le désir de s'éloigner, mais c'était ainsi, il le fallait. Ces épousailles ne pouvaient être que brèves, toujours à renouveler. Rien ne s'installait, rien ne se sédimentait, cela passait, les jours ne se ressemblaient qu'en apparence. En cette aurore, les étoiles si souvent décrites par son père n'étaient pas présentes. Si ce crépuscule matinal imitait celui de sa naissance trente-quatre ans plus tôt, c'était aussi pour lui rappeler qu'elle avait eu lieu. Comme distant de lui-même, Amok se voyait, s'examinait sous toutes les coutures.

D'innombrables levers du jour s'étaient produits, autant de gallinacées avaient crié leur lamento, leur invite à prendre place dans la lumière. Il s'était agi de ne pas y pénétrer les mains vides, d'y venir au moins dans l'intention d'apporter quelque chose à la vie. Il avait refusé d'être le pilier sur lequel sa mère prendrait appui, le fils compréhensif d'un père possédé par l'esprit d'une bête, le petit-fils serein d'un homme dont l'honneur était d'avoir collaboré à l'action coloniale. C'était ce qui l'avait le plus occupé, cette réticence à venir au monde, à faire un pas hors de la matrice. Parfois, il avait entendu la vie bruir au dehors, s'était avancé pour en capturer les rythmes. Alors, il y avait eu Shrapnel, son seul ami. Il y avait eu Amandla, l'amour trop sensuel, trop incarné. Après la perte de ces deux êtres, la vie ne s'était pas détournée de lui. Kabral et Ixora étaient apparus et, pour une fois, il ne s'était pas contenté de recevoir. Ils avaient été heureux. Ixora n'était pas son amante, mais il éprouvait pour elle des sentiments autres que fraternels ou amicaux. Dans la grande maison, ils dormaient tête-bêche, chacun tourné de son côté. La musique de sa respiration était devenue indispensable à son repos. La chaleur de son corps le réconfortait. C'était aussi parce qu'elle était là, avec lui, qu'il avait pu envisager de revenir chez ses parents. Comme celle de Kabral, sa présence l'aidait à se projeter vers l'avenir.

Mais quelque chose avait changé. Madame n'y était pas étrangère, à son avis. Il avait eu tort de la laisser si souvent l'affronter, sa mère

était redoutable. Cependant, lui seul avait porté les coups, lui seul l'avait abandonnée dans la boue. Si la nuit de *TaMery* avait eu quelque réalité, s'il pouvait accorder le moindre crédit aux propos de son étrange hôtesse, sa compagne survivrait à ses blessures, n'en garderait pas de séquelles physiques. Voudrait-elle encore de lui ? Serait-elle prête à le suivre hors de la grande maison ? Il se jetterait à ses pieds pour obtenir cela... Le jour s'était maintenant séparé de la nuit, le ciel était clair, aussi dégagé que son esprit était embrumé. Il souhaitait avoir des nouvelles de Charles, mais ne le sentait pas en danger. Du côté d'Ixora, en revanche, l'horizon était trouble. Comment lui parler ? Amok ne comptait pas invoquer la démence atavique, ce fauve qu'il tenait enchaîné depuis tant d'années et qui s'était libéré de ses liens. Ce qui était arrivé pouvait se reproduire, il ne l'avait pas vu venir, mais il voulait qu'elle reste. Était-il possible dire cela ? Qu'il ne pouvait que s'engager, promettre, faire de son mieux, qu'il faudrait le croire pour qu'il y parvienne ? Il y avait quelque chose entre eux, cela échappait aux catégories, ils s'étaient trop apporté pour se laisser.

Cela avait commencé presque comme une boutade, ils avaient saisi le prétexte de faire plaisir à Kabral, quand ils étaient, l'un et l'autre, les premiers bénéficiaires de la proposition. Le garçon avait souhaité qu'ils s'installent ensemble, les avoir chaque jour à portée d'affection. Amok avait sauté à pieds joints dans l'espace ainsi ouvert, n'écoutant pour une fois que son intuition, lui que la raison paralysait d'ordinaire. Alors, ils avaient épluché les petites annonces tous les trois, visité ensemble divers appartements, à la recherche d'un nid. Une vitalité lui était venue, une capacité aussi à organiser son emploi du temps en fonction des besoins de tiers, il avait fait tout cela dans la joie, s'était senti vivant, après tant d'années passées à tromper, sans succès, l'embarras d'être au monde. Shrapnel était mort. Il avait bien fallu cette aventure nouvelle, improbable, pour l'empêcher de le suivre dans la tombe. Le logement choisi avait eu les faveurs de Kabral. L'enfant en avait aimé la pièce à vivre lumineuse, son parquet d'époque, sa cheminée, ses moulures au plafond. Les arbustes en pot de la cour intérieure sur laquelle donnaient le séjour et sa chambre l'avaient ravi. Il s'était tout de suite imaginé dans la cuisine semi-ouverte, au-dessus de l'îlot central dont le revêtement gris pâle épousait à merveille la teinte de la crédence. Ils avaient eu de la chance.

Le propriétaire, étranger, ne souffrait pas d'a priori racistes. Leurs deux salaires, modestes mais réguliers, lui avaient convenu. L'homme leur avait trouvé une bonne tête. C'était un libertaire fortuné qui s'amusait de louer à des Noirs son bel appartement ancien. Les occasions de se révolter contre le système ne manquaient pas, mais

chacun ne pouvait saisir que les moins coûteuses. Il avait été heureux là, avec son compagnon, un Méditerranéen des zones périphériques ayant macéré dans la rumba chantée en lingala, et qui ne jurait ou ne s'exclamait que dans cet idiome venu de Katiopa. Le couple avait décidé de s'établir dans le sud, au bord de la mer, Malik ne supportant plus la grisaille de la ville capitale, le froid mordant de l'hiver, l'idée même de ce climat. Ils laissaient une partie des meubles, les nouveaux habitants n'auraient qu'à se servir, donner ou revendre le reste. Dans le sud, la décoration serait très différente, ils n'auraient pas l'usage de ces effets austères : *On n'en peut plus des taupe, des gris, des beiges...* La maison au soleil serait colorée, on y verrait des bleus, des jaunes, ce serait plus vivant, plus chaleureux. Il y aurait un jardin, peut-être une piscine, si Malik entendait raison et renonçait à ses préceptes écologistes. La négociation ne serait pas aisée, le protecteur de la nature ayant déjà dû faire une croix sur les toilettes sèches. Kabral, Ixora et lui avaient vite pris leurs marques. Peu à peu, ils avaient décoré les lieux à leur goût, laissant aux murs les beiges et taupe dont le caractère neutre accueillait aisément ce qu'ils désiraient y accrocher. L'organisation du quotidien n'avait nécessité aucun effort, les choses s'étaient mises en place de façon fluide.

Avec Ixora, il avait trouvé la relation parfaite. Elle l'aimait sans être amoureuse, n'avait pas besoin de copuler, ne serait jamais enceinte de lui. Cela l'avait détendu, relâché même. Il avait senti ses épaules s'abaisser, son corps entier abandonner ses postures défensives. Auparavant, il lui arrivait, assis à son bureau, de s'apercevoir qu'il levait un peu les épaules, qu'elles restaient ainsi, comme dans un étau, une camisole de force, tandis que les bras, rigides, se détachaient à peine du corps. Il était en permanence crispé, c'était son état normal. Avant Kabral et Ixora. Avait-il voulu se punir, s'interdire de goûter cette félicité ? Était-ce pour tout saccager, parce qu'il n'y avait pas droit, n'était pas fait pour cela, qu'il les avait convaincus de le suivre sur le Continent ? Au Nord, le racisme était l'ordinaire. Les préjugés, le refus de s'identifier à cette partie de l'humanité que l'on avait brutalisée, pensant ainsi ne pas en partager le sort. L'impossibilité pour certains de faire entendre leur voix, sauf s'ils étaient sollicités, les sujets et le ton devant leur être prescrits. Amok avait toujours su ce que certains pensaient, disaient, parce qu'ils ne pourraient rien faire d'autre que cela, penser, dire. Ces aigreur lui avaient longtemps glissé dessus comme l'eau sur les plumes du canard, il ne s'en était guère inquiété.

Dans le quartier populaire qu'il avait habité dès son inscription à l'université et encore après, il avait côtoyé de pauvres hères connaissant à peine leur langue, incapables de la lire. Ces personnes,

qui avaient loupé tous les coches, tiraient plusieurs diables par la queue. La déveine les occupait à temps complet, elle était leur unique compagne. Le privilège blanc leur faisait une belle jambe. N'était-il pas légitime qu'ils rejettent la mutation, l'étirement à l'infini de leur identité ? N'était-il pas normal, après tout, qu'ils puissent reconnaître partout leur visage ? N'était-il pas compréhensible que leur appartenance à la nation ne soit jamais mise en doute, que les critères de beauté aient été définis en fonction de leur apparence, qu'ils ne puissent se voir refuser un emploi ou un logement pour des motifs raciaux ? Cela et plus encore leur semblait tomber sous le sens : ils étaient chez eux. Et jusqu'à une période récente, leur besoin d'avoir des plus petits que soi avait été pleinement satisfait. Mais ces temps étaient révolus. La négraille ne se laissait plus marcher sur les pieds sans brailler, s'excusant presque d'avoir eu mal. Elle l'ouvrait, affirmait ses droits sur le pays, son refus de s'en laisser chasser, son intention d'en façonner le devenir. La négraille affichait désormais l'insolence de ce bac plus cinq, six ou sept, assorti d'une expérience professionnelle lui valant parfois d'être admise dans le cercle fermé de l'élite mondialisée. La négraille pouvait désormais faire valoir ses avoirs, les dégainer pour compter, elle aussi, au nombre des agents les plus performants de cette gentrification qui vous enverrait valser les pauvres loin des centres urbains, dans des espaces encore à défricher et dont les noms ne figuraient pas sur les cartes officielles. Quelque part hors du monde. Certains parmi les damnés de la terre avaient réussi à s'extirper de leur condition matérielle.

Si l'hégémonie politique des majoritaires ne faiblissait pas, ses méthodes étaient connues. À force de glisser sur les peaux de banane qu'elle avait plaisir à semer sur le chemin, on avait acquis endurance et dextérité. Plus que cela, on avait su, en observant le terrain, détecter quelques voies de contournement. La plus courue permettait d'ailleurs de joindre l'utile à l'agréable. Il suffisait de faire les choix amoureux pertinents, pour n'avoir pas à visiter seul les biens sur lesquels on ferait main basse. Recevoir et être reçu en compagnie d'une partenaire couleur locale avait pour effet de détendre les interlocuteurs, d'ouvrir l'accès aux réseaux. Pas trop grand, mais assez pour remplir d'amertume le petit Blanc sans le sou. Le descendant de vikings s'étranglait de rage à la vue de ces corps noirs accoudés au balcon d'immeubles dont il ne passerait jamais la porte d'entrée que pour glisser d'indésirables prospectus dans les boîtes aux lettres, après avoir pris son quart de galère au service de l'emploi. C'était tout ce qu'il avait trouvé pour ne pas crever de faim, peu de possibilités s'offrant au chômeur en fin de droits. Pendant qu'il tirait son diable chargé de cette paperasse juste assez bonne pour emballer le poisson ou les ordures ménagères, les macaques se la coulaient douce. Et sans

discrétion, ce n'était pas leur genre.

Il fallait qu'on les voie : ils choisissaient voiture et vêtements dans ce but. Il fallait qu'on les entende : ils riaient fort, parlaient fort, montaient le son de leur immense téléviseur, de leur autoradio. Il fallait qu'on les sente : ils ne détestaient pas un bon cigare, ne dédaignaient pas les parfums de prix. Le Blanc désargenté ne comptait pas se laisser faire, il allait lutter, l'arme était toute trouvée pour contrer cette invasion, cette colonisation au sens étymologique du terme, cette déchéance raciale. Lui qui ne s'en était plus soucié retrouvait le chemin des bureaux de vote, mettait toute son énergie à faire prospérer la droite extrême qui débarrasserait le monde de la vermine. Agir était impératif. On le voyait bien, la droite déjà très dure que l'on avait récemment élue, tentait encore de ménager la chèvre et le chou, de soigner son image. Elle avait certes compris qu'on lui demandait de laver plus blanc, ses paroles comme ses actes le démontraient, mais elle n'allait pas assez loin, pas assez vite, parlait encore d'assimilation, quand on exigeait l'éradication. Si on avait pu... Au moins, qu'on les renvoie chez eux, il y en avait partout, c'était insupportable, ce grouillement humain.

Amok avait observé les évolutions de la société, ses difficultés à choisir, à la croisée des chemins, ce qu'elle ferait de son passé récent, de ce qu'il avait imprimé en elle. Avant Kabral et Ixora, le spleen des puissants d'hier ne le dérangeait pas, les fureurs du colonialisme intérieur ne le concernaient pas. Son existence se déroulait dans un espace interstitiel, un non-lieu situé entre l'être et le néant, cela lui convenait, il n'attendait rien de la vie. Une sorte de pleutrerie l'avait empêché de mettre fin à ses jours et, alors que lui ne tenait pas à s'éterniser ici-bas, c'était Shrapnel qui était mort. En adoptant le fils de son ami-frère, des préoccupations nouvelles lui étaient venues. L'ambiance délétère qui lui avait permis d'entretenir sa détestation du monde, la floraison d'une expression raciste jusque-là inhibée, lui avaient semblé négatives pour Kabral. Comme bien d'autres enfants de son pays, il avait déjà rencontré la race, celle-ci ne s'embarrassant pas de manières pour s'introduire dans la vie des êtres, le plus tôt possible. Il savait quels effets cela produirait plus tard. Kabral méritait mieux. Il avait voulu lui faire connaître un univers plus vaste, lui transmettre un sentiment de son humanité si naturel qu'il n'aurait besoin ni de l'affirmer, ni de la défendre.

Les attraits de la *Noirie* étaient certains, le confort qu'elle procurait, le sentiment d'appartenance. Elle était cependant indissociable des circonstances de sa création et ne pouvait être vécue, au Nord surtout, que dans la permanence d'une opposition. Construite dans une binarité elle-même fabriquée, la *Noirie* ne pouvait s'en affranchir sans

se désagréger, sans se perdre. La *Noirie*, dont c'était pourtant l'aspiration, ne transformait pas la face du monde. Désirant cette métamorphose, elle en prévenait l'avènement. Le changement devait continuer à appartenir au domaine du rêve, du mirage sans cesse approché, jamais atteint. Ces questions devenaient obsessionnelles, à mesure que croissait son affection pour Kabral. Auparavant, il les étudiait un peu de loin, par habitude. La paternité l'y plongeait jusqu'au cou. Le regard des gens dans la rue, les attitudes, les mots prononcés, plus rien ne lui échappait. La placidité qui lui avait permis de traverser l'existence sans accorder d'importance aux troubles du monde le quittait. Son tourment intime lui-même passait au second plan. Son souci n'était pas que son fils apprenne à se tenir bien ou à carreau, pour tenter en vain de rassurer les tordus qui frôlaient l'attaque cardiaque s'ils pensaient avoir vu apparaître une tête grainée. Il ne lui semblait pas non plus pertinent d'inculquer à Kabral l'obligation de faire au moins deux fois mieux que les autres dans tous les domaines, de lui vendre un rêve de conformité qui se révélerait mortifère. Ce qu'il fallait avant tout, c'était conduire Kabral en une terre moins hostile, un lieu où il rencontrerait celui qu'il était, voulait être, avant de se voir assigner une place. Lui offrir un espace depuis lequel pénétrer dans le monde sans avoir à en demander la permission. Ne pas avoir à conquérir ce qui était, en principe, le bien de tous.

Ixora s'était sans mal laissée convaincre. L'idée de s'établir sur le Continent l'avait quelque peu étonnée, au début. Ensuite, pour diverses raisons, elle avait été séduite. Ce serait une aventure balisée, il était temps d'en vivre une. Il avait été proche d'Amandla, la mémoire de l'enfance blessée avait renforcé leurs liens, à un point tel qu'il avait cru impossible de retrouver pareille proximité. Sa relation avec Ixora était pourtant aussi forte, il la trouvait plus saine. Leur intimité n'était pas charnelle, mais ils s'étaient confié des choses que bien des amants ne partageaient pas, des histoires abrasives. Surtout lui, qui en avait quelques-unes dans ses bagages. Pour la première fois, il avait raconté sa découverte de la sexualité, les jeux cruels que pratiquaient les jeunes de sa caste, avec des filles qui ne pourraient pas se plaindre, que l'on ne croirait pas. Ces viols collectifs que leurs auteurs présentaient comme des partouzes portaient, à l'époque, le nom de *mpoti*, dont l'origine ne lui avait jamais été révélée. La connaissait-on ? Le procédé était simple, aussi vieux que le monde, c'était ce que disaient les durs à cuire. L'un d'eux séduisait une fille, faisait vaciller ses résistances, la persuadait de lui rendre visite seule, à une heure où ses parents seraient absents. Elle se présentait chez lui, apprêtée, apportant souvent un gâteau fait maison. Les demoiselles, en ce temps-là, étaient élevées dans l'idée que la féminité se prouvait

derrière les fourneaux. Apporter une pâtisserie était le minimum, l'heure du rendez-vous étant aussi celle du goûter, pratique sociale en vigueur chez les nantis. Certaines de ces jeunes filles étaient curieuses de ce que faisaient deux personnes nues à l'abri des regards, espéraient au moins entrouvrir le voile, quand leur hardiesse ne les poussait pas à prendre l'initiative. Celles-là ne tombaient jamais dans les rets du *mpoti*, les prédateurs ayant toujours du flair, de la méthode. Il fallait rester maître du jeu, ce que la commission en réunion de l'acte permettait aussi.

Celles qui avaient la cote étaient naïves, confiantes. Elles allaient sautillantes, s'amusant de leur poitrine bourgeonnante, accentuant leur cambrure quand elles cessaient de gambader, quand elles jouaient à être des femmes. Aucune n'imaginait ce qui se produirait, l'intrusion dans la chambre d'un, puis deux, puis trois copains, juste au moment où leur soutien-gorge avait été dégrafé. On tirait les rideaux afin de se cacher du soleil, du regard d'un jardinier ou d'un blanchisseur encore à leur travail. Les filles se débattaient parfois, mais ne criaient jamais, n'appelaient pas à l'aide. Elles avaient des noms. Des patronymes aussi respectés que ceux de leurs agresseurs. Elles étaient des filles, gardiennes de la moralité de familles entières. Celles qui oseraient en parler, même à une amie – qui se hâterait de répandre la nouvelle –, seraient toujours fautives. Qu'étaient-elles allées faire seules chez un garçon ? Elles l'avaient bien cherché. Et ces jupes façon Madonna, ces débardeurs à l'échancrure trop large. Des invites à la palpation, à la pénétration. Leur comportement était en soi une autorisation. C'était bien connu, les filles, les femmes, pratiquaient un langage non verbal, une forme antique du discours. Pour en décrypter les monèmes, il fallait interpréter gestes et attitudes. Apprendre à lire, sur le visage, sur les courbes, le tempérament sexuel d'une personne.

Amok avait treize ans, lorsqu'on l'avait convié à profiter de la présence d'une adolescente dans la chambre d'un garçon. Le sexe était l'une des préoccupations majeures de son existence, il recherchait la compagnie de jeunes gens plus âgés qui décrivaient leurs expériences en la matière. La crudité de leur langage désacralisait ce domaine réservé des adultes, ce qui lui plaisait bien : il n'y avait pas de quoi en faire un plat, c'était une affaire des plus primaires. Il mémorisait les stratégies d'approche, les détails techniques, s'identifiait à ces gars, à l'environnement dans lequel se déroulaient leurs ébats, aux situations quelquefois rocambolesques qui s'imposaient à eux. Le sexe était une puissance impérieuse, ses commandements requéraient une obéissance sans faille, une soumission qui amenait à défier les circonstances. Les regards inquisiteurs des parents, des mères surtout, ne permettaient pas d'agir à sa guise. C'était aux mères que seraient reprochés les

errements de leurs rejets. Les garçons devaient devenir des hommes, mais il leur fallait aussi, dans l'apprentissage du grand égarement qu'était la masculinité, préserver l'honneur de celle qui les avait mis au monde. On sentait sa queue enfler, elle risquait d'imploser derrière la braguette, parce que l'on avait l'obligation de se tenir correctement. Une fille était passée dire bonjour, on n'avait pu que la faire asseoir dans le salon, regarder une vidéo en buvant du Sprite, la reconduire.

En général, on saisissait ce moment-là, celui de *rythmer* la *go* jusque chez elle, pour trouver une solution. Alors, on parlait. On ne se savait pas capable de parler autant, mais l'urgence était telle que les mots venaient d'eux-mêmes, à la fois sucrés et pimentés, pour la persuader de lever la jambe derrière une haie. De se coucher à même le sol en terre battue d'une salle de classe, dans une école de quartier déserte à cette heure. Mais non, elle ne glisserait pas, si elle se donnait sur les marches de l'escalier sans garde-corps qui courait le long du mur arrière de l'église. Non, non, elle ne serait pas enceinte, cela ne se produisait pas si aisément, il ne fallait pas écouter les gens. Bon. D'accord. Puisqu'elle refusait de faire ça à la hâte, acceptait-elle au moins de le prendre dans sa bouche, hein ? Ce n'était pas de cette façon que l'on faisait les bébés, elle n'avait rien à craindre. Oui, on parlait. À s'en assécher la bouche, à en liquider le verbe. On se consumait intérieurement, mais il fallait rester un gentleman, vaincre avec patience les résistances, créer la faille à travers laquelle s'engouffrer, toujours faire en sorte qu'elle soit certaine d'avoir choisi. D'avoir décidé en conscience. On lui parlait, les lèvres sur les siennes, les mains sur ses fesses ou sous son chemisier. On ne lui laissait que peu de chance. Le corps de la fille, très tôt développé, était en proie à des émois que ces caresses ne faisaient qu'aiguiser. C'était l'âge hormonal, les années de braise. Ces histoires lui ouvraient un continent à explorer, à posséder, à dominer. Il avait hâte d'y être, cela se voyait. C'était pour cette raison qu'il avait été invité à pénétrer dans cette chambre.

Cet après-midi-là, un de ces grands dont il recherchait la connivence lui avait donné quelques pièces pour acheter des sodas à la vente-à-emporter du coin. Amok se revoyait longer gaiement la rue, passer devant le cordonnier dont l'enseigne, une pancarte en bois, indiquait *Shoe Meka*, on ne savait si c'était la Mecque de la godasse ou si l'homme se prétendait faiseur de chaussures, *shoe maker*. Sans doute y avait-il un peu des deux. Il avait tourné à l'angle, devant la cour de la vieille Anti Sue, où l'on faisait fumer du poulet dès le point du jour, sur des établis en bois recouverts de feuilles de bananier. À son retour, il avait trouvé deux amis du type, des gars qu'il connaissait. Tous se fréquentaient depuis toujours, autant par habitude que par affinités.

Leurs parents se recevaient, ils étaient allés aux mêmes écoles, la question de ce qui les rapprochait ne se posait pas. Trop jeune en principe pour être admis dans le voisinage de ces aînés, il avait acquis le statut de mascotte en rendant de menus services, endossant aussi le rôle de supporter zélé, aux abords des terrains de basketball. Il les faisait rire et les flattait. Puisqu'il était là... Ceux qui venaient d'arriver l'avaient entraîné dans la chambre d'amis, lui faisant signe de garder le silence. L'un d'eux, le technicien de la bande, avait allumé un poste de radio, mais on n'écouterait ni les informations, ni le moindre programme musical. Il avait dit : *Gars, tu me ya ?* Leur hôte, resté seul dans le salon où se jouerait une partie essentielle de la pièce, avait répondu : *Je te capte cinq sur cinq, mon frère.* On pourrait lui souffler les répliques, si d'aventure il séchait. L'unique fenêtre de la chambre d'amis donnait sur le fond du jardin. Des outils y étaient entreposés, il n'y avait personne, quelqu'un en profita pour fumer une cigarette, jeter dehors le mégot. L'attente n'avait pas été longue, ils avaient débarqué juste au bon moment, la fille arriverait un quart d'heure plus tard.

Il avait vomi ses tripes. Ses yeux avaient croisé ceux de la fille, et il avait vomi. Il n'avait pas demandé aux autres d'arrêter, il s'était enfui, la laissant aux trois garçons qui cherchaient, à tour de rôle, leur plaisir en elle. Ils ne la regardaient pas, ne la voyaient pas, elle n'était que ce creux entre les jambes. Elle n'était pas dans sa classe, mais il devait la revoir au collège le jour d'après et tous ceux qui suivraient. Chaque fois qu'il se trouvait en sa présence ou la voyait simplement passer, il vomissait. Et à chacune de ces occasions, il la sentait se dissoudre. L'humiliation était un bain corrosif. Avant la fin du trimestre, l'adolescente avait tenté de se suicider, personne dans son entourage n'avait compris pourquoi. Amok était resté incapable de dire que c'était sa honte de lui-même qui le dégoûtait. Lui, pas elle. L'écoutant relater ces événements du passé, Ixora avait voulu connaître le nom de la fille. Il n'avait révélé aucune identité, c'était étonnant, le silence ne protégerait personne, n'innocenterait personne. Le silence faisait peser, sur lui seul, les actes de ces garçons jadis admirés. Le silence faisait de la victime une figure irréelle. Tout cela s'était pourtant produit. *Si tu ne prononces qu'un seul nom, que ce soit le sien...* Il l'avait fait en pleurant, implorant le pardon, des années plus tard, trop tard.

Elle s'appelait Jóng. Paula Jóng. On avait appris son décès un soir, pendant une fête organisée pour célébrer son diplôme des Beaux-Arts. Paula s'était défenestrée, pendant que ses invités sirotaient cocktails et champagne dans le séjour de l'appartement que possédaient ses parents au Nord. Tout le monde avait trouvé cela triste, un drame. Dans le fond, pouvait-on s'en étonner ? Elle buvait trop, prenait des

cachets, ses parents ne savaient quoi faire, ne comprenaient pas. Elle n'avait manqué de rien. Un temps, Paula avait vu un psychiatre, on l'avait trouvée mieux, mais on ne savait pourquoi, cela n'avait pas duré. Le corps avait été rapatrié sur la Côte. Paula n'avait jamais rien dit. Parce que c'était sa faute. Cet après-midi-là, elle avait revêtu une petite robe qui laissait voir ses jambes, s'était maquillée comme on le fait à quatorze ans, un peu trop. C'était sa faute. Sa peau exhalait ce parfum de femme, *Ombre rose*, et elle avait pris place dans le séjour de cette villa, avec l'assurance de qui est chez soi partout. Parce qu'elle était comme ça, Paula, avant. À quatorze ans. Une enfant protégée, à qui l'on avait fait croire que le monde lui voulait du bien, qu'il ne pouvait en être autrement.

Elle avait apporté des *lamingtons*, ri en expliquant qu'il avait fallu s'y prendre à trois reprises pour réussir la génoise, qu'elle ne serait pas ce genre de femme. Le garçon avait ri, lui aussi. Voulait-elle lui montrer quel type de femme elle pensait devenir ? Paula ignorait que le *mpoti* avait parfois, pour ceux qui y prendraient part, une entrée en matière auditive. Par un système de radio élaboré, la mise en réseau de deux appareils, les garçons ne perdaient pas une miette de la conversation, l'ouverture courtoise des préliminaires. Réunis dans une pièce de la maison, ils écoutaient ce que se disaient leur ami et l'imprudente. En riant, ils imaginaient ce qu'ils lui feraient, l'un après l'autre ou en même temps. Ils allaient la *kombo* de folie. Lui fourrer leur *ndeng* dans tous les orifices. La prendre en levrette, la faire péter. *Djo, si tu la fais péter, elle ne t'oubliera jamais*. Ce serait donc le but de l'un. Faire retentir ce pet. Ils reprenaient des propos entendus, se mettaient en train. Lui n'avait pas ri. Son sang s'était figé. Sur l'instant, il y avait à peine cru. Pour lui aussi, le *mpoti* était une nouveauté, les garçons n'avaient jamais décrit la pratique en sa présence.

Le mot avait été prononcé parmi des désignations renvoyant aux positions connues. Il avait pensé qu'il s'agissait d'un code pour l'une d'elles. On disait *Prendre une go en mpoti*, et rien dans la voix du locuteur n'indiquait clairement ce qu'il fallait comprendre. Rien n'indiquait que la chambre baignerait dans la pénombre, que les rideaux tirés seraient assez épais pour ne rien laisser filtrer de la lumière du jour, que l'on entendrait *Woman is a wonder* de Maze, le groupe de Frankie Beverly, que Paula aurait le buste nu, le garçon qui l'embrassait aurait glissé une main dans sa culotte, elle gémirait, des doigts malhabiles lui triturerait le clitoris, ce serait désagréable, presque douloureux, elle se redresserait pour le lui dire, secouant la tête, se moquant un peu, parce que c'était lui, le grand, le futur bachelier.

C'était là qu'elle les avait vus, ombres mouvantes dans la pièce, se dirigeant vers le lit. Paula aurait voulu crier. Elle n'avait pu qu'ouvrir la bouche, pendant que l'un des garçons, celui dont l'ambition était de lui faire expulser des gaz, tentait de la convaincre de se laisser faire. Cela se passerait bien. Elle aurait quatre fois plus de plaisir. Paula avait secoué la tête. Mais tout était sa faute. Elle était venue, seule, chez un garçon. Les filles bien ne se le permettaient pas. Les filles bien ne couraient pas derrière les garçons plus âgés. Les filles bien savaient être discrètes, baisser la tête, attendre d'être choisies. Paula sifflait les gars dans la rue, ça la faisait rire, elle les draguait carrément, prenait les numéros de téléphone, appelait. Tous les gars en parlaient, de cette gosse. On n'avait jamais vu des manières pareilles. Une effrontée. À quatorze ans, elle était déjà chaude, mûre à point. À sa démarche, sa manière de se déhancher, on devinait qu'elle n'était plus vierge. Celui qui venait de lui enfoncer un doigt dans la fente avant de lui agacer le clitoris confirma : la voie avait été déblayée. Pourquoi faisait-elle sa mijaurée ? Elle aurait quatre fois plus de plaisir, c'était pourtant clair... Amok n'avait plus été admis dans le cercle.

Après que Paula avait tenté de mettre fin à ses jours, frappé d'épouvante mais toujours incapable de dire un mot de ces événements, il avait redoublé une première fois, perdant son année d'avance. Il s'était débrouillé pour se faire renvoyer. Changer d'environnement. Ne plus fréquenter les milieux de la bonne société, se trouver un autre monde. C'était l'âge du blanc et noir, le temps sans nuance où l'on s'imagine les bons d'un côté, les méchants de l'autre. À ses yeux, les salauds étaient là, derrière les hauts murs d'enceinte des villas, au bord de leurs piscines, dans ces écoles où ils étaient conduits en voiture climatisée. Il avait tout mis en œuvre pour être expulsé de toutes les institutions privées qui l'auraient maintenu dans les geôles de la bourgeoisie, entrant dans un conflit permanent avec ses parents, avec son rang social. C'était en débarquant dans un lycée public qu'il avait fait la connaissance de Shrapnel. Ils avaient été inséparables, mais à lui non plus, il n'avait rien dit, au sujet de Paula. Seule Ixora connaissait l'histoire, il n'avait revu aucun des garçons concernés. Tous vivaient quelque part à l'étranger, occupant des postes dans la fonction publique internationale ou dans la finance. Il avait finalement prononcé leurs noms. L'un d'eux avait eu un parcours plus atypique, puisqu'il était désormais pasteur évangélique, à la tête d'une église fondée par lui dans un pays voisin. Sa congrégation disposait d'une page sur les réseaux sociaux, des vidéos le montraient bondissant au milieu de prêches enflammés ou dansant, le tout pour faire pleuvoir la prospérité sur ses ouailles.

Ixora avait regardé quelques-uns de ces petits films, scrutant le

visage de l'individu, tentant d'y relever les traces d'une culpabilité, d'un tourment. Rien. L'homme était joyeux. Si le souvenir de Paula avait pu le troubler, tout était maintenant pardonné, les rythmes de la rédemption portaient le ministre, haut, très haut, comme la Parole le traversait. C'était spectaculaire. Ixora lui avait décrit tout cela. Amok n'avait pas vu ces images. Une fois au Nord, il avait mis encore plus de distance entre ces personnes et lui, s'était ingénié à n'être jamais dans des endroits qu'ils pourraient fréquenter. Il n'en avait pas croisé un, cela au moins lui avait été accordé. Lorsqu'il avait entendu prononcer leurs noms, c'était par Ajar. Sa sœur croyait indispensable de lui communiquer des informations non réclamées. Elle parlait d'untel, tu sais, le fils des, ou le frère de. C'était elle qui lui avait appris le suicide de Paula. Elle était là, dans le séjour de l'appartement, s'envoyant un premier *shot* de *sky*.

Il s'était représenté la scène d'après ses dires. La robe rouge de Paula, une toilette d'été, fluide, légère, courte. Son visage contre l'asphalte, on l'aurait crue endormie sans cette flaque de sang, halo sombre autour de sa tête. Des analyses avaient été demandées. Paula n'avait rien pris. Elle était sobre. Saine d'esprit. Elle n'avait pas crié. Sans une invitée qui l'avait vue se jeter dans le vide, on ne se serait pas aperçu de son absence avant un moment. Les festivités ne faisaient que commencer, on n'irait pas sur la terrasse qu'une bruine rendait peu attrayante en cette fin de printemps. Le new jack swing faisait vibrer les murs, le personnel du traiteur engagé pour l'occasion faisait passer des canapés. Il y avait plus de monde que Paula n'avait d'acointances, c'était ainsi dans ces soirées, le nombre des resquilleurs supplantait parfois celui des invités. Paula avait fait envoyer des cartons, mais n'était pas du genre à les faire présenter à l'entrée. Il n'avait pas assisté à ses obsèques. Ajar l'avait traîné à l'office donné dans un temple protestant, avant le retour au pays de la dépouille. Il s'était assis au dernier rang, avait quitté les lieux avant la fin. Paula ne saurait pas qu'il était venu. Elle ne saurait jamais ce qui l'avait fait vomir. C'était le souvenir qu'il lui avait laissé, l'image d'elle-même qu'il lui avait donnée.

À Ixora et à elle seule, il avait également raconté sa première fois. Il n'y avait pas de meilleure expression pour qualifier le moment de vie macabre qui, dans le confort feutré de la grande maison, avait bien constitué une initiation. Longtemps, son esprit avait camouflé cela derrière les images imprécises d'un cauchemar d'enfant. Puis, il s'en était souvenu et, la clarté des faits s'imposant à lui, ces réminiscences ne l'avaient plus quitté. S'ajoutant à celles qui s'empilaient déjà en lui, elles avaient intensifié la présence du passé. Amok avait résidé dans ces remembrances, traversant le présent comme s'il s'était agi d'une

hallucination. Seule était tangible la mémoire. Face à elle, il ne pouvait tricher, s'inventer, comme il le faisait à son travail, un rôle à jouer. Le passé affirmait sa fixité, son immuabilité. Il en avait parlé sur un ton égal, l'écoute attentive d'Ixora lui renvoyant l'écho de sa propre voix, neutre, maîtrisée.

Une parente, du côté de son père, était accueillie chez eux pour quelque temps. Haute et sèche, elle avait une allure de borasse mort. Sa silhouette enturbannée se déplaçait sans un bruit dans les couloirs de la grande maison, on était toujours surpris par sa présence. S'exprimant dans une langue châtiée, précieuse parfois, elle avait d'étranges façons, n'hésitant pas, les jours de forte chaleur, à s'étendre à moitié nue sur le sol en marbre du vestibule. La fraîcheur la soulageait, disait-elle, de la brûlure du soleil, mais aussi, de son feu intérieur. La femme avait la voix rauque et pourtant douce, un rire de gamine dans ce corps étonnant. Comme Sulamite et Judith, les sœurs de son père, cette parente vouait à la bière une passion sans bornes, sa préférence allant à la brune, que l'on découvrait à l'époque dans le pays. Elle avait exercé plusieurs métiers, vécu sur trois continents, ne ramenant de ses voyages que des histoires à dormir debout et un corps décharné. On n'avait pas eu de nouvelles pendant des années, à peine avait-on su où elle se trouvait, et encore, parce qu'une personne l'avait croisée. Elle avait été vue, six ans au moins avant son retour inopiné, c'était dans un casino clandestin, sur une côte du Pacifique. Celui qui l'y avait rencontrée ne s'était pas étendu sur le sujet, mais on avait cru comprendre qu'elle tenait un bar dans la ville, cela avait été dit du bout des lèvres. Le mot bar avait, dans l'énoncé de ces faits, une fonction métaphorique. Ce qu'elle faisait vraiment ne serait pas dévoilé. Cette femme déshonorait la famille mais on devait l'accueillir, c'était ce qu'avait murmuré Madame pour conclure sur ce chapitre. Ces propos lui avaient semblé absurdes, les Mususedi n'étaient nobles que par le nom, aucun n'était respectable. La dame du Pacifique ne pouvait attenter à leur honneur, même en y mettant du cœur. L'homme n'avait pu prononcer son nom, le soir où il l'avait évoquée, ne l'appelant que *la tante* ou *la cousine de mon père*. Elle était innommable.

Ils avaient dîné au restaurant comme souvent en fin de semaine, après être allés voir un spectacle, Ixora aimait le théâtre. Cette fois, la pièce n'avait pas duré trois heures, il ne s'était pas agi de se rendre au bout de la terre pour la voir, de prendre ensuite une navette afin de retrouver le monde connu, attendre le taxi pendant une demi-heure. Les soirs où assister à une représentation relèverait du périple épique, ils laissaient Kabral chez Odetta, la voisine du dessous, une dame âgée avec laquelle ils avaient sympathisé. Là, ils avaient pu sortir ensemble,

tous les trois. On les prenait pour une famille ordinaire, ce qu'ils ne démentaient pas. Kabral voulait encore que l'on lui fasse la lecture, l'homme avait découvert ce plaisir auprès de son fils. L'ayant couché, il avait rejoint Ixora dans le salon, afin de prolonger la douceur de ces moments. Cela leur arrivait souvent, ils étaient contents de s'être trouvés, se témoignaient à ce propos une gratitude silencieuse. Tout était dans l'attention accordée à l'autre, dans l'écoute de sa voix, de ses silences aussi. Ixora était bavarde, en particulier quand le bonheur lui gonflait la poitrine. Un trop-plein de mots fusait alors, n'importe comment, elle ne pouvait s'empêcher de l'interrompre, c'était de cette façon que se manifestait son excitation, le plaisir n'étant que celui de la conversation. Elle baissait la tête, s'excusait, elle avait été seule si longtemps. C'était en sa présence que le manque lui apparaissait, le besoin qu'elle avait eu d'une compagnie. Une logorrhée lui venait, verbe en fusion s'écoulant pour regagner le temps perdu, cette aire réputée inaccessible. On espérait secrètement la retrouver, y semer des essences rares.

Amok riait, ce n'était pas grave qu'elle lui coupe la parole. Il savait ce que c'était, de n'avoir eu que soi-même comme interlocuteur, d'avoir passé du temps à faire, mentalement, les questions et les réponses. Ixora disait : *Mais tu arrêtes de me ressembler, toi ?* Tout était bien. Eux, ensemble, c'était bien. Deux inadaptés pouvaient inventer quelque chose de viable, de vivable. Quelque chose qui ne se limite pas à casser du sucre sur le dos du malheur, à tenir l'un pour l'autre le rôle de garde-malade. Il achetait des fleurs pour déposer des sourires dans l'appartement, remercier la vie. Se tenait des heures dans la boutique avant de se déterminer. L'hiver, son choix se faisait le plus souvent entre hellébore et cyclamen. Il lui importait de respecter les saisons, même si l'on trouvait de tout à présent, l'année durant. Lorsque s'installait le printemps, il lui fallait savoir si des pivoines roses, presque blanches plairaient à Ixora, si elle préférerait les autres, celles couleur carmin qui mouraient en perdant les pétales du cœur. Ils tombaient en pluie sur la table, autour du vase. La mélancolie de ce spectacle l'émouvait autant qu'un vieux blues. C'était pour lui qu'il achetait les fleurs de cette variété, pour en voir s'ouvrir la corolle opulente, en observer la fanaison particulière, dernier acte gracieux d'une tragédie. Lorsqu'il s'était offert un bac pour faire pousser quelques-unes de ces fleurs sur le balcon, il avait continué d'en acheter pour les regarder vivre et mourir.

Ixora lui avait rendu l'amour oublié des fleurs. Leurs rapports ignoraient la voracité qu'induisait le désir charnel, cette volonté d'incorporer l'autre en soi, cette façon de ne lui ouvrir les bras que pour l'y emprisonner. Ainsi reposaient-ils sur l'acceptation de l'effort à

fournir pour aller à la rencontre de l'autre, constamment, surtout pour de si grands solitaires. En dehors de leur activité professionnelle, ils avaient été des êtres peu sociaux. Lui avait coupé les ponts avec ses parents, ne recevant de nouvelles que sporadiques, par le truchement de sa sœur. Ixora rendait une visite bimensuelle à sa mère, une distance était devenue nécessaire. Depuis qu'elle avait quitté le foyer de son enfance, peu après avoir été reçue à son concours de l'Éducation nationale, elle avait vécu dans la compagnie des livres. Amok, lui, avait passé plus de temps à écouter de la musique qu'à respirer, il en était certain.

Sans Kabral pour elle, Shrapnel pour lui, l'existence se serait essentiellement déroulée dans les limites d'un monde intérieur. Cette forme de claustration leur avait convenu, mais le choix de partager le même espace requérait l'apprentissage de la relation. Il ne s'agissait pas d'une colocation comme il en existait tant d'autres, pour habiter un endroit agréable sans se ruiner. Alors, ils s'étaient dit les choses. Sans espérer de la confession une espèce de rémission, ils avaient cru au pouvoir libérateur de la parole. Ils ne guériraient pas, mais quelqu'un saurait tout d'eux et, bien que le sachant, ne se détournerait pas. Cet engagement n'avait pas été formulé, aucun serment n'avait été prononcé. Ils avaient pris le risque de la confiance.

Ixora lui avait proposé du lait chaud ce soir-là. Il l'avait raillée. Le prenait-elle pour le jumeau de Kabral ? Elle avait ri aussi, son fils faisait la moue quand elle lui proposait cette boisson à l'amande qui, pour lui, usurpait le nom de lait. Seuls les mammifères en produisaient, l'amande était une graine oléagineuse, pas une vache. Ce n'était pas mauvais, mais l'enfant préférait ce qu'il avait toujours connu, la chose qui contenait du lactose. Et lui ? Goûterait-il de sa boisson à l'amande ? Elle la servirait avec des gaufres de kamut, une nouveauté dénichée dans les rayons d'un magasin bio situé près du lycée où elle enseignait. Il lui en dirait des nouvelles. Bien qu'avec circonspection, il avait pris un peu de ces mets, renonçant vite à terminer ses portions. Ce n'était pas de la nourriture. Il ne vivait pas pour manger, loin de là, mais il ne fallait pas exagérer. De toute façon, il n'avait pas faim. Par chance, ils avaient dîné dans un restaurant normal, où l'on trouvait encore, à la carte, ce que les humains de cette partie du monde cuisinaient depuis des siècles. Des patates, de la volaille rôtie. Kabral et lui s'étaient régalés. Elle leur avait fait pitié avec sa salade de lentilles.

Ixora avait répondu que son corps était un temple. D'accord, elle ne baisait pas, ce n'était pas la seule façon de prendre du plaisir, on y arrivait aussi en faisant attention à son alimentation, en découvrant des saveurs nouvelles. *La jouissance par le kamut, si je comprends bien.*

Elle avait acquiescé, d'un vigoureux hochement de tête. *Tout à fait*. Il l'avait gratifiée d'un long tchip, mais elle ne s'était pas démontée. À la voir dévorer ses prétendues gaufres, on aurait eu envie d'en prendre. Il ne s'était pas laissé impressionner, se contentant de poser, sur la platine, un vinyle de Curtis Mayfield. Il avait évité l'album *Roots*, sur lequel se trouvait le titre *Beautiful Brother of Mine*, qui lui faisait trop penser à Shrapnel. Ce soir-là, il avait opté pour le mélancolique *Sweet Exorcist* et, s'allongeant sur le sofa pour savourer la soul suave de Mayfield, Amok s'était mis à réfléchir. L'idée d'une jouissance par le kamut n'avait été qu'une boutade, à l'origine. Alors qu'Ixora rapportait son assiette vide à la cuisine, qu'il l'entendait faire couler l'eau pour laver la petite vaisselle dont elle venait de se servir, la question s'était posée à lui de savoir quelle forme prenait désormais sa jouissance. Ce qu'il ressentait en écoutant de la musique était intense, mais il n'associait pas cela au corps, plus depuis l'époque enfiévrée où Shrapnel et lui s'étaient tant amusés. Cela n'avait pas duré si longtemps, il n'avait pas été le meilleur danseur. S'il restait attaché aux denrées contenant des masses de gluten et n'entendait pas délaisser les produits carnés au motif qu'ils étaient chargés de toxines, il ne se serait pas décrit comme un gourmet.

Amok mangeait peu, n'attendait de ses repas aucune fantaisie. Certains mets de la Côte ramenaient l'atmosphère des circuits dans lesquels Shrapnel et lui se restauraient autrefois, les femmes hautes en couleur qui les accommodaient. Il ne pensait pas avoir tellement souffert de devoir s'en passer au Nord. Ixora l'avait rejoint dans le salon. Se laissant choir sur le kilim recouvrant le parquet, elle s'était mise sur le ventre, étreignant un coussin de sol comme un enfant son doudou. Avant leur installation dans cet appartement, elle n'écoutait pratiquement pas de musique. Depuis, elle en découvrait l'intérêt. Cela ne l'empêchait pas de parler en plein milieu d'un morceau, ce qu'elle avait fait sans tarder : *Et toi, comment prends-tu ton plaisir ?* Des questions anodines menèrent à des confidences qui ne l'étaient pas, la soirée tranquille prit soudain un tour grave. Non, Amok ne pensait pas éprouver de plaisir sensuel, d'aucune sorte. Il connaissait l'envie. La faim. La satiété n'était pas la jouissance, telle qu'il l'imaginait. Elle ne vous arrachait pas à vous-même, fût-ce pour opérer, ensuite, une restitution, comme une résurrection. Ixora se trompait lourdement, les plaisirs qu'elle offrait à son corps ne pouvaient remplacer la jouissance. C'était autre chose.

La jouissance comprenait quelquefois la douleur et n'excluait pas toujours la honte. La dévoration hallucinée que connaissaient les personnes souffrant de certains troubles du comportement alimentaire était différente. Il avait observé les deux processus à l'œuvre en

Amandla, dont l'existence charnelle était complexe. Ce soir-là, elle n'avait pas été évoquée. La question posée lui avait fait traverser le temps, visiter un espace occulté de l'enfance. La parente de son père, que l'on avait dû recevoir dans la grande maison parce que les portes de la chefferie lui avaient été fermées. Étant donné son tempérament, on avait craint le scandale. Elle ne se serait pas gênée pour faire savoir urbi et orbi que les Mususedi se détournaient de leur sang, qu'ils refusaient le gîte à l'une des leurs. La femme était donc venue, avec armes et bagages, littéralement. Le père d'Amok l'avait attendue à l'aéroport, il s'y était rendu en personne.

L'arrivée de la tante avait eu lieu de nuit, sa sœur et lui étaient couchés. Un bruit l'avait alerté, des éclats de voix dans le vestibule. D'abord, il avait cru à une dispute de plus, c'était devenu le passe-temps favori de ses parents. Entrebâillant la porte de sa chambre, il avait tendu l'oreille. La voix de la tante lui était parvenue, qui intimait l'ordre à Madame de baisser les yeux en signe de respect, *Tu n'es pas mon égale*. Elle lui faisait trop d'honneur en acceptant de passer quelque temps sous ce toit. Madame s'était tournée vers son époux. *Tu ne dis rien ? Ma maison n'est pas votre poubelle*. Elle les avait laissés, l'époux et sa parente, dans l'entrée. Monsieur avait installé sa cousine dans la chambre préparée à son intention. Leurs voix s'étaient éloignées, mais les derniers mots de la femme avaient longtemps résonné dans la grande maison, les mots lancés dans un rugissement rauque. *Est-ce bien la descendance de Makake Mandone qui parle ainsi ? C'est moi qui devrais me plaindre d'être jetée aux ordures par les miens. Ta présence fait de cette maison une poubelle*. Pour la première fois, Amok avait entendu le nom du fondateur de la lignée maternelle. Il lui faudrait des années pour saisir les implications d'une telle ascendance, ce que cela signifiait, sur la Côte, d'avoir dans les veines du sang de captif.

Pour lui, ce n'était pas un sujet. Cela ne lui avait pas pesé autant que l'engagement d'Angus Mususedi dans l'entreprise coloniale. Lorsque la dame du Pacifique était arrivée, il allait avoir huit ans. Les cris n'avaient pas réveillé Ajar, il n'avait pas jugé utile de lui rapporter ce qui s'était dit. Le lendemain matin, à la table du petit-déjeuner, il avait découvert le visage de la tante. Un turban à l'attaché compliqué faisait ressortir le caractère anguleux de ses traits. Elle portait une chemise noire à jabot, un jupon terre de Sienne. Les ongles de ses pieds nus avaient été vernis de rose vif. Ceux des mains, longs et courbes, étaient d'un ocre brun. Elle se balançait sur sa chaise, plongeant de temps à autre sa fourchette dans un plat d'*Exeter Corned Beef* que l'on avait rempli d'ail, d'oignons et de piment, à sa demande. La parente de son père émettait un sifflement en dégustant la

préparation, pour faire pénétrer un peu d'air dans sa bouche enflammée par le piment. La brûlure faisait partie du contentement. À son paroxysme, un pied, le gauche, battait la mesure d'un chant connu d'elle seule. Des frites de patates douces et une bouteille de bière brune accompagnaient la viande salée.

Sa sœur le suivait, il s'en souvenait, glissant ses pas dans les siens, lorsqu'il avait pénétré dans la salle à manger. La tante n'avait renvoyé que le silence à leur salutation. Dardant sur eux un regard énigmatique, elle s'était arrêtée de manger. Viennoiseries et tartines avaient déjà été apprêtées, on leur apporterait du lait chaud à verser sur la poudre de cacao. Ajar et lui s'étaient jetés sur les pains au raisin. La tante avait tchipé. Les valeurs se perdaient. Alors, comme ça, les enfants mangeaient à la même table que les adultes. Qu'espérait-on en faire avec une telle éducation ? C'était vraiment n'importe quoi. *On a été colonisés, nde nika e titi pula kwala na di ma timba nde bakala, cela ne signifie pas qu'on est devenus des Blancs.* De ce geste qu'elle aurait fait pour chasser une mouche, elle les pria de déguerpir, ils prendraient leur repas du matin à la cuisine. Diboti, le jeune homme chargé du service à cette heure-là, se présenta sur ses entrefaites, un chant dans la gorge, un sourire aux lèvres. Il aimait les petits. Les voyant quitter la salle à manger, il les interrogea des yeux, comprit à leur mine que la parente de Monsieur avait sévi. L'homme posa la cruche à lait sur la table, fit signe aux enfants de ne pas bouger, il allait de ce pas avertir Madame. Coincés entre deux injonctions contradictoires, aussi exécutoires l'une que l'autre, les enfants se figèrent sur le pas de la porte. Le respect était dû aux aînés, sans distinction de rang social. Seule Madame pourrait trancher.

Restés avec la tante, ils avaient gardé le silence, évité son regard. Tapant des mains en signe d'étonnement, la dame du Pacifique s'était exclamée : *Avec une mère comme la vôtre, il n'est pas étonnant que vous obéissiez aux employés.* Ils avaient tous deux relevé la tête, la dévisageant comme il était interdit de le faire à leur âge. S'emparant du pot à lait, la tante avait ouvert la fenêtre pour le vider sur les roses trémières qui poussaient là. Viennoiseries et tartines avaient été jetées aux oiseaux. Satisfaite, la femme était retournée à son *corned beef*, sifflant de plus belle, rythmant sa joie d'un battement régulier du pied gauche. Ce n'était pas Madame qui les avait délivrés mais leur père qui avait eu, avec sa parente, une conversation dont Amok n'avait pas oublié les termes :

— *Bana bam ba, Ce sont mes enfants.*

— *Tu ne peux l'affirmer.*

— *Je répète : Ce sont mes gosses.*

— *Tu en parles comme si tu étais le premier à en avoir.*

Elle ne comprenait pas que la famille lui reproche de n'avoir pas marché dans les clous. Son cousin, lui, avait commis la pire des transgressions, et se targuait, en plus de s'être reproduit. Il avait traîné dans la boue le nom de ses pères, tout ça pour une femme qui ne méritait même pas le statut de concubine. Monsieur avait giflé la mégère, lui appliquant deux claques sèches que les habitants de la Côte appelaient aller-retour. Ce matin-là, en fin de compte, ils n'avaient pas eu faim.

La dame du Pacifique s'était tenue coite quelques jours, ruminant sa rage, prenant seule ses repas. On avait à peu près eu la paix. Puis, elle était venue le voir. La maisonnée dormait à poings fermés. Il ne l'avait pas entendue. Se retournant dans son sommeil, il l'avait vue, silhouette ténébreuse penchée au-dessus de lui. Il avait voulu allumer la veilleuse de nuit, la femme avait retenu son bras. Le climatiseur lui avait soufflé sous les narines, l'odeur acide de l'intruse. Du dos de la main, il s'était frotté les paupières, voulant croire à une vision. Cela ne l'avait pas fait disparaître. Il l'avait sentie monter sur le lit, elle fredonnait dans une langue inconnue, quelque chose qui ressemblait à une comptine. Des voyelles ouvertes se répétaient, toujours les mêmes, il n'y avait que deux ou trois phrases. La tante avait revêtu une robe longue, peut-être un *kaba*. Elle avait levé son vêtement pour s'installer à califourchon au-dessus de son corps, sans le toucher. Plaçant son sexe sur la bouche de l'enfant, elle lui avait ordonné de la lécher. *Au moins, tu sauras faire jouir une femme. Lèche.* Là d'où elle venait, ce pays magnifique au bord du Pacifique, des garçonnets comme lui gagnaient leur vie en faisant ça. Il n'était pas mieux que ces gamins. Ils étaient pauvres, mais avaient le sang propre. *Lèche, ne suce pas. Je te dirai une autre fois comment sucer. Là, tu lèches.* Bien sûr, il n'en parlerait à personne. Bien sûr, il ne se permettrait pas de répéter ces gestes avec une fille. *Laisse les enfants d'autrui tranquilles. Tu m'as bien comprise ?* Interloqué, il était resté sans un mouvement. La longue silhouette de la tante, le turban à franges qu'elle s'était noué autour de la tête, composaient un étrange tableau. Il n'avait pas compris tout de suite ce qu'elle voulait. Elle avait lâché sa robe pour lui prendre la tête à pleines mains, le guider entre ses jambes. L'étoffe l'avait englouti, il s'était retrouvé sous des vagues de coton, avait bien dû nager. La dame du Pacifique lui tenait la tête. Le lent va-et-vient du bassin faisait passer sa langue du clitoris à la fente, de plus en plus humide. Cela avait une saveur âcre et salée, une odeur piquante.

Ajar et lui ne découvriraient qu'un an ou deux plus tard, la vidéothèque pornographique cachée dans la penderie de leurs parents. Dans aucun des films qu'ils y trouveraient, ils ne verraient l'acte

imposé par la tante. Les femmes n'y jouiraient pas comme elle l'avait fait cette nuit-là, dans un feulement sourd. C'était sa première fois. C'était ainsi qu'il l'exprimait, en dépit de la répulsion, de la honte. Il n'avait rien dit. Les enfants savent, quand ils peuvent parler. Dans la grande maison, il n'y aurait eu personne pour recueillir sa détresse. La tante était revenue, à plusieurs reprises, tout au long de son séjour. La veille de son départ, elle avait voulu faire durer plus longtemps ce qu'elle qualifiait de jeu. Comme chaque fois, elle l'avait insulté entre deux soupirs, deux gémissements. Il n'était bon qu'à ça, de toute façon. Il était bien le fils de sa mère. Incroyable que son père ait épousé une Mandone, une femme au sang trouble. On disait qu'il la battait. Elle aurait bien voulu voir ça, entendre crier la femelle, compter ses bosses, ramasser ses dents par terre. En présence de sa parente, le maître de maison avait tenu à jouer les maris modèles, afin que Madame ne perde pas la face. *Pourquoi chercher à la protéger ? Elle est impure.* Il l'était aussi. Ces choses-là suivaient le sang. Il ne s'était pas défendu. Il ne l'avait pas dénoncée. Parce qu'il savait, dans le fond, ce qu'il était. *J'aurais nié. Je t'aurais traité de menteur, mais tu serais un peu remonté dans mon estime. Un petit peu.* Elle s'était assise sur le bord de son lit, jambes écartées. Elle était nue sous les volants de sa jupe. *Viens là. Retire ton pantalon de pyjama. Et pas un bruit.* La tante lui avait passé, autour du cou, une corde épaisse, rugueuse, sentant fort le camphre. Elle avait ri, c'était ainsi que son aïeul, Makake Mandone, était arrivé sur la Côte. Entravé par des liens. Comme une chèvre que l'on sacrifierait au jour de l'an.

Elle avait tiré sur la corde pour lui faire sentir, mesurer le risque. Elle avait ri à nouveau. Son rire était léger, plein d'une joie mutine. *Allez, à genoux. D'abord, tu lèches. Quand je dis : dedans, tu enfonces lentement ta langue, tu tournes à l'intérieur. Tu sors quand je tire sur la corde, tu reviens... Qu'est-ce que tu me broutes bien, petit mouton. Je te laisserai la vie sauve, mais cela a un prix. Toute vie en a un, même la tienne.* La corde s'était resserrée autour de son cou, sans l'étrangler tout à fait. La tante s'était penchée en avant, lui avait palpé les fesses avant d'y appliquer en cadence des claques, du plat de la main. Elle ne voulait pas se salir les doigts, avait-elle déclaré. Il avait sans doute un reste de merde sur la raie. Elle avait pensé à tout, s'était trituré les méninges pour savoir comment procéder sans laisser de traces trop marquées. Son empreinte ne devait pas se distinguer d'une irritation due à la constipation. De la chose introduite dans son anus, Amok ne pouvait dire que la froideur, l'épaisseur, la densité, la rigidité. Ce n'était pas métallique. Ce n'était pas du bois. Il n'avait pas vu, pas su ce que c'était. L'enfant avait sangloté, quand elle s'était amusée à pousser, tirer, pousser, tirer. Il avait cessé de lécher, cela n'avait rien changé, rien arrêté.

La dame du Pacifique vivait pleinement son délire. À maintes reprises, il avait avalé ses sécrétions, mais jamais elles n'avaient été aussi abondantes que cette nuit-là. *Pour t'offrir de la sorte, tu dois m'aimer à ta façon. Comme un chien. Tu sais qui est le maître, tu sais que ce n'est pas toi...* Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. L'aurore l'avait trouvé fiévreux dans son lit, la comptine du Pacifique lui tournant en boucle dans le cerveau. Sa sœur lui avait appris le départ de la tante, peu avant le lamento du coq, alors que le ciel gardait ses atours nocturnes. Il avait écouté sans réagir. Pour lui, la tante était encore là. Toute la nuit, il s'était demandé ce dont elle s'était servie pour le pénétrer. Il avait pensé à un plantain vert, épluché, coupé en deux. Elle appuyait sur le bout rond et plat, là où le couteau avait tranché. Cela s'enfonçait presque entièrement. Du jour au lendemain, il n'avait plus consommé aucune sorte de banane. Sans être capable de dire pourquoi. Son esprit avait brouillé les images de cette nuit-là, de toutes celles au cours desquelles il avait été violé.

Il ne les avait revécues qu'en rêve, par bribes, sans identifier là un souvenir. Le visage de son agresseuse ne lui apparaissait pas, jamais. Il entendait un rire de fillette, l'air d'une comptine sans les paroles, se voyait à genoux, une corde autour du cou, se réveillait. Parfois, il n'y avait ni visage, ni voix, rien qu'une présence semblant celle d'un animal, un feulement qui lui ouvrait les yeux avant le terme du cauchemar. Lorsque sa sœur et lui avaient découvert les films pornographiques, il les avait regardés avec intérêt, sans interroger sa fascination. Il n'était qu'un enfant curieux du monde secret des adultes. Devant ces films, Ajar et lui n'exprimaient pas ce qu'ils ressentaient profondément. Leurs commentaires effleuraient la surface des choses. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, son désir d'être ce mâle triomphant dont la pine de cheval administrait le plaisir aux femmes, se confondait avec celui de ressentir les effets de la correction. Connaître la seule jouissance de l'homme, qui semblait un exténuement bien naturel après un exercice physique intensif, lui paraissait insuffisant. Le visionnage de ces films l'avait tôt lassé, mais une curiosité obsessionnelle s'était enracinée, une hâte de passer à l'acte.

À présent, il pensait que son esprit avait conçu cela comme une manière de défense, un moyen de dépasser la blessure. Il avait été un temps amnésique des gestes de la tante et, du brouillard de sa mémoire, une avidité avait jailli, qu'il dissimulait derrière ses bonnes manières, une réserve apparente. Ne la provoquant jamais, il attendait l'occasion d'assouvir ses désirs encore immatures, sautait dessus sans coup férir. Ainsi, il s'était frotté contre des gamines lors de blues joués aux fêtes d'anniversaire, c'était l'époque où tout morceau lent portait

le nom de blues, où les grandes personnes s'amusaient à faire danser en couple les enfants. Réticents à frayer avec l'autre sexe, la plupart se pliaient de mauvaise grâce à la manœuvre, s'assurant de laisser, entre leur partenaire et eux, assez de place pour le passage d'un autobus. Les partenaires involontaires se tenaient, bras tendus, sur deux hémisphères distants, le regard dans le vague, attendant la fin de la chanson.

Amok saisissait l'occasion du blues pour découvrir le corps de l'autre, les sensations du sien. L'exercice requérait de l'application, il se collait donc à ses cavalières, c'était le seul moyen d'obtenir un résultat probant. La consigne de danser le blues émanant d'en haut, il leur était difficile de se soustraire à son étreinte, son implication lui valait des compliments rieurs, quelque peu paillards, de la part des donneuses d'ordre, ces grandes cousines auxquelles la charge de veiller sur les petits avait été confiée. Néanmoins, il n'avait pas encore fait l'amour à treize ans, n'avait pas imaginé le *mpoti* comme entrée en matière. Ce n'était pas ce qu'il souhaitait. Ni les bavardages des garçons plus grands, ni les films pornographiques vus enfant, ne l'avaient préparé à la situation. Dans les films, lorsque le nombre des protagonistes excédait deux, il s'agissait, le plus souvent, d'un homme que servaient plusieurs femmes. Elles semblaient consentantes, ravies. Lorsqu'il avait croisé le regard de Paula, quelque chose lui était revenu. Un flash. Une de ces visions qui, pour lui, encore à ce moment-là, provenaient d'un rêve trouble. Il avait eu un haut-le-cœur.

Plus tard, au lycée, Amok avait eu une vie sexuelle intense, explorant le plus possible ce territoire, souvent avec des filles un peu plus âgées, celles qui repiquaient leur première parce qu'elles avaient une fois de plus raté l'examen probatoire sans lequel nul n'accédait à la classe de terminale ; celles qui passaient leur baccalauréat pour la troisième fois. Il attendait d'être désigné, se laissait courtiser, cédait à leur désir, les surprenant dans l'intimité par sa fougue, sa capacité à repousser les limites. Avec l'une d'elles, Katie, il avait vécu une histoire ardente, touchant presque à l'alternance des rôles qui était son fantasme. Ses formes généreuses, le teint clair et les yeux gris qui lui valaient d'être appelée *la Blanche de couleur*, affolaient les hommes. Certains avaient demandé sa main, faisant valoir les avantages matériels qu'elle tirerait d'une telle union. D'autres, ses professeurs moins fortunés, lui faisaient comprendre que ses résultats s'amélioreraient de façon significative si elle leur était agréable. À toutes ces propositions, Katie faisait la sourde oreille. Les hommes qui la chassaient ne l'intéressaient pas, elle préférait choisir ses partenaires parmi les garçons qui n'auraient rêvé attirer ses regards. Il arrivait qu'elle en voie plusieurs, on ne pouvait manger du riz tous les

jours, la variété était un gage d'équilibre.

La façon qu'avait eue Katie de se déclarer lui avait plu : *J'ai le temps jeudi soir vers 16 h, tu peux passer.* Ces quelques mots avaient contenu à la fois le salut dû à l'inconnu abordé pour la première fois, l'invitation à faire connaissance, et plus. Il lui avait souri. Elle avait conclu : *Je reste à Veuve joyeuse. Après le temple, tu dépasses un peu la fontaine. Tu me demandes à n'importe qui, on va t'indiquer.* Elle ne s'était pas donné la peine de lui rendre son sourire, il ne s'en était pas alarmé. Certaines demoiselles ne voyaient pas pourquoi s'imposer l'inutile lassitude qu'aurait causée un étirement des lèvres – celles d'en haut. Soumettre son corps à une agitation trop intense n'était pas recommandé dans un pays si chaud. Elles affichaient donc un visage fermé à double tour. Cette attitude avait plusieurs autres avantages, comme celui de ne pas laisser croire qu'elles étaient faciles, ou celui de protéger leurs pensées. Katie était de celles-là. Il aurait été impossible à l'observateur distant d'imaginer la teneur de son propos.

Le lieudit *Veuve joyeuse* avait été baptisé ainsi au début des années soixante, lorsque les habitants du quartier avaient vu débarquer la dénommée Tute, du moins était-ce le nom qu'elle s'était choisi. Après la mise en terre de son époux emporté par un mal foudroyant, elle n'avait plus consenti à porter le deuil. Dès le lendemain, elle avait revêtu une robe rouge à dos nu, chaussé ses plus jolis souliers, coincé sous son bras gauche une pochette à boucle d'or, et s'en était allée voir ce que la vie lui réservait. Elle avait à peine fait un pas, que l'abondance venait à sa rencontre, prête à lui dévoiler ses multiples visages et secrets. La femme n'avait pas réprimé sa curiosité.

Sa belle-famille n'avait pas compris cette fièvre exploratrice, et s'en était émue. Sa parentèle n'avait pas accepté cet empressement à dévorer la vie, ce reniement de l'éducation reçue. Aux deux clans réunis, la femme avait apporté les explications voulues. Chacun se souvenait que le mariage, dont le destin la libérait au bout de douze années, lui avait été imposé. À vingt-huit ans, elle entendait que le deuil ne le soit pas. Ses toilettes auraient toutes les couleurs, à l'exception du bleu marine auquel étaient astreintes les veuves. Elle ne comptait pas non plus se morfondre des semaines durant dans cette maison où les mauvais souvenirs s'étaient accumulés. Sa personne lui appartenait, elle n'avait que trop tardé à l'affirmer. N'étant pas venue au monde pour regarder vivre les autres mais pour faire, elle aussi, cette expérience, elle entendait désormais s'y appliquer, c'était son dernier mot. Les portes de la demeure autrefois conjugale lui avaient dès lors été fermées. Sa famille, qui avait dû retourner la dot, s'endettant pour cela, lui avait signifié son bannissement. Elle pouvait aller se chercher où bon lui semblerait. C'était ainsi que cette femme,

qui se ferait appeler Tute, était apparue là. Le nom qu'elle s'était donné signifiait *abondance*, et le destin pourvoirait à ses besoins.

Un homme l'ayant prise en pitié lui avait accordé quelques dizaines de mètres carrés de terrain à la lisière d'un champ de maïs. C'était le temps où la ville s'arrachait avec peine à la campagne. Pour marquer qu'elle ne possédait pas la terre sur laquelle sa demeure serait bâtie, cette dernière avait été érigée en planches. Ce toit au-dessus de la tête, Tute avait vécu tambour battant, ne laissant passer aucune des plus minuscules joies dont la vie lui avait fait cadeau. Elle ne s'était pas remariée, cela ne lui ayant rien apporté d'autre la première fois, qu'une servitude dont elle regrettait de ne s'être pas libérée plus tôt. Les femmes l'avaient aimée, car elle gardait les secrets, remboursait l'argent, n'empruntait les époux qu'avec permission et jamais trop longtemps. Les enfants l'avaient adorée, car elle ne ménageait pas ses forces au *mbang*, trichait sans vergogne aux cartes, lançait haut les cailloux du *jakasi*, et préparait les meilleurs beignets soufflés. Les hommes avaient voulu s'unir à elle par des liens sacrés car les hommes sont ainsi, ils courent derrière ce qui leur résiste, sont prêts à décrocher la lune pour celle qui ne le demande pas. Ils avaient dû se faire une raison. C'était à eux qu'elle avait dû le surnom de *Veuve joyeuse* qui n'était pas un compliment, seule une meurtrière, une sorcière, pouvant se réjouir de la perte d'un époux. Elle ne s'en était pas préoccupée. La puissance créatrice avait répandu des hommes en abondance sur la surface de la terre. Ils étaient versés, il y en avait toujours un en état de marche quand elle avait besoin de compagnie.

Lorsqu'elle s'en était allée rejoindre les ancêtres, sa case n'avait pas été détruite, les femmes de *Veuve joyeuse* n'avaient pas permis que Kambon, le propriétaire de la cabane, la fasse raser comme il en avait eu l'intention. Des anciennes avaient menacé de faire voir leur derrière à quiconque oserait, on s'était vite trouvé d'autres projets. L'esprit de la *Veuve joyeuse* y résidait toujours, on l'entendait rire lorsque le soleil déclinait, crier son plaisir lorsque la nuit avait franchi la moitié de son parcours. Certains la voyaient souvent, ils le juraient, vêtue d'une robe rouge, une pochette à la main, héler un taxi pour aller danser. À *Veuve joyeuse*, la ville n'avait pas remporté la bataille. Il restait, dans ces parages, une atmosphère villageoise. Des femmes d'âge mûr n'étaient pas gênées d'être vues en soutien-gorge. La cuisine se faisait sur des foyers rudimentaires, trois parpaings en général, que l'on disposait en triangle avant d'ajouter du charbon de bois. Les repas se prenaient dans un plat unique, une habitude depuis longtemps disparue chez la plupart des Côtiers. C'était donc là que restait Katie, c'était là qu'il était venu la trouver, ce jeudi après-midi où elle avait le temps.

Ils se voyaient dans la chambre qu'elle occupait, dans une arrière-cour, chez un oncle établi en ville. La pièce était juste assez grande pour y faire tenir un lit, une valise glissée dessous servait d'armoire pour les vêtements. Posés à même le sol, les manuels scolaires supportaient une lampe sans abat-jour que l'on branchait sur une batterie à manivelle. Il n'y avait pas de fenêtre, pas d'autre source d'éclairage, même en plein jour. L'installation fonctionnait mal. Cependant, il n'avait pas fait l'injure à Katie de la remplacer, elle ne demandait rien, l'aurait mal pris. Un après-midi d'exceptionnelle touffeur, alors qu'elle faisait durer le plaisir d'une fellation méticuleuse, sa langue lui avait effleuré l'anus. Lui avait-elle lapé l'orifice par inadvertance ? Amok n'avait rien dit pour ne pas la choquer, n'avait pas osé lui suggérer de poursuivre plus avant cette exploration. Il s'était contenté de lui rendre la pareille, ne l'avait pas questionnée lorsqu'elle avait murmuré : *Tu me lèches mieux qu'une femme*. Avec Katie comme avec les autres, il n'y avait rien eu de sentimental, ce n'était pas le sujet. Chercher à comprendre ce qu'elle avait voulu dire aurait pu l'amener à se dévoiler en retour.

Amok avait gardé pour lui ses émotions, l'excitation que lui procurait le fait de pratiquer un cunnilingus, ce geste auquel quelqu'un le contraignait dans ses cauchemars de petit garçon. Une femme sans visage fredonnant une comptine dont il ne saisissait pas les paroles. La saveur, l'odeur d'un sexe de femme humide, lui électrisaient le cerveau. Tout partait de la tête, avant d'irradier dans le reste du corps. Il avait vu Katie longtemps, presque une année scolaire entière. Avec elle, les rapports sexuels étaient complets, c'était le terme qu'elle employait, pour dire qu'il n'était pas question de se retirer avant d'avoir joui. Le sperme, tel qu'elle l'envisageait, était un aliment indispensable au bien-être féminin, l'amant ne devait pas le gâcher. Sur ce chapitre non plus, il ne l'avait pas interrogée pour savoir s'il s'agissait là d'une croyance ancestrale, les sociétés du passé accordant aux fluides humains des vertus particulières. Lorsqu'elle s'était crue enceinte, pris de panique, il l'avait moins désirée. Puis, la fausse alerte ayant été confirmée par des examens médicaux, la famille de Katie l'avait envoyée au village, arrangeant prestement ses épousailles avec un homme peu regardant sur sa moralité. Il était prêt à fermer les yeux, pour la *Blanche de couleur*.

Il ne l'avait pas dit à Ixora ce soir-là, mais quelque chose l'avait soudain frappé. Amandla avait le même type physique que cette amante de jeunesse, cette fille dont il n'avait pas été épris. Et comme Katie, Ixora avait deux ans de plus que lui. Jamais il ne s'était soucié de ce qu'elle avait pu devenir, mais elle ne l'avait pas tout à fait quitté. Sa frénésie sexuelle appartenait à une époque bien révolue.

Quand il avait été reçu au baccalauréat, Madame l'avait félicité, précisant que les désordres de son adolescence l'avaient rassurée. Elle avait craint de ne le voir jamais devenir un homme digne de ce nom, tant il avait été un enfant taciturne, replié sur lui, trop émotif. Il n'avait fallu que ces mots-là pour qu'il se sente dépossédé de la liberté conquise. Ses découchages permanents, le plaisir éprouvé à se noyer dans le corps des filles, tout cela revenait donc à la famille. Les premières années au Nord avaient été éprouvantes. D'abord parce qu'il avait dû s'y rendre contre sa volonté, ensuite parce que Shrapnel, son complice, n'avait pu quitter le pays. Il ne le rejoindrait que bien plus tard, après un périlleux périple l'ayant contraint à traverser le désert, à séjourner plus ou moins durablement dans divers territoires. Privé de sa présence, hanté par le discours maternel, Amok avait assez vite opté pour un autre mode de vie. Des aventures fades qu'il avait eues avec des filles rencontrées à l'université, il ne gardait que peu de souvenirs.

Seul lui revenait quelquefois celui de Laurette, celle qui l'avait vacciné contre les relations suivies. Venue d'un lieu pour lui exotique, où des troupeaux de vaches laitières côtoyaient quelques humains, elle était la première, parmi les siens, à s'inscrire à l'université. Laurette ne comptait pas s'y éterniser, simplement faire croître quelque peu sa valeur marchande. La jeune femme n'avait, pour toute visée, que le mariage. Une lubie avait pris racine en elle, qui lui faisait rechercher un conjoint instruit, un homme dont le métier ne consisterait pas à se lever devant le jour pour aller traire les vaches, quelqu'un qui prenne des vacances plus d'une semaine l'an. Ce désir d'autre chose, couplé à la nécessité de n'être pas dominée, l'avait poussée, en raison d'idées préconçues, à jeter son dévolu sur les Subsahariens. Au début, sa disponibilité sexuelle avait convenu à Amok. Mais dans ses bons jours, Laurette confondait amour et appropriation, demandait des comptes, s'imaginait des choses qui la faisaient pleurer. Les mauvais jours, elle se rappelait que l'inégalité des races était un acquis historique, une donnée qu'il n'y avait donc pas lieu de remettre en question. Bien sûr, jamais elle ne prononçait un mot à ce sujet, tout était dans les attitudes, dans certaines allusions aussi.

L'Histoire s'invitait alors dans leurs ébats, le sexe d'Amok devant se sentir honoré de pénétrer une chatte au duvet châtain clair. L'Histoire dînait en leur compagnie, surtout quand il l'emmenait dans des cantines, comme elle disait. Se croyant encore à l'époque où le moindre étudiant subsaharien pouvait se métamorphoser, à la fin de ses études, en président d'une République neuve, Laurette, se sentant flouée, trouvait le moyen de lui rappeler qu'ici, dans son pays, la femme blanche restait supérieure à l'homme noir. Il était fâcheux –

c'était le mot employé – que, ne l'ayant pas compris, il se permette de la sortir dans des lieux si peu distingués. Enfin, lorsqu'ils s'établiraient chez lui, sur le Continent, ils auraient fort heureusement un tout autre train de vie. Elle ne travaillerait pas, ni hors de la maison, ni au sein du foyer. Une armée de serviteurs, venus au monde pour devancer ses besoins, se presseraient pour la satisfaire. Convaincue de se hisser un jour prochain à la place qui lui était due, Laurette daignait goûter son poulet élevé en batterie, penchait la tête sur le côté, allongeait les lèvres, demandait : *Verrons-nous tes parents cet été ? N'est-il pas temps que tu me présentes ?* Prenant ses jambes à son cou, Amok avait laissé la belle visiter seule ces âges anciens dont la fréquentation formait son regard sur le monde. Un jour, attablée dans la cafétéria du campus où elle partageait avec une amie le repas peu raffiné que l'on y proposait, il l'avait vue exhiber une bague de fiançailles. Laurette, dont les yeux projetaient des étoiles visibles même pour qui l'approchait de dos, avait mis le grappin sur un gars de chez elle, un dont la famille avait du bien, des terres, et qui avait étudié lui aussi. Plus âgé, il occupait un emploi de cadre dans une entreprise de travaux publics. L'année suivante, non plus fiancée mais bel et bien épousée, Laurette avait fait ses adieux à l'université, sans se donner la peine de se présenter aux examens.

Après cela, Amok avait un peu frayed avec les prostituées pour étancher sa soif de sexe. Cela lui avait mal réussi, il n'aimait pas payer. Ce qu'il recherchait, c'était l'abandon de tout pouvoir. Non pas la soumission, mais le dessaisissement de soi, la déprise de son identité. Le discours de Madame lui avait indiqué qu'elle lui serait toujours rendue, qu'il n'y aurait nulle part de gouffre dont la profondeur soit en mesure de l'engloutir. Le recours aux travailleuses du sexe le lui avait confirmé, surtout quand elles venaient du Continent. Il lisait leur histoire dans leurs yeux, finissait par se la faire conter, les quittait sans les avoir touchées. Le jeune homme ne s'était pas laissé abattre, avait exploré d'autres possibilités, notamment celles qu'offrait le minitel, ancêtre peu révérend des sites de rencontre. Cela lui avait modérément convenu en fin de compte, il y avait renoncé le jour où, pensant réaliser son fantasme, il s'était exposé plus que de raison. De cela, il ne s'était ouvert à quiconque, n'était pas pressé de livrer ces confidences, tant l'affaire s'était révélée trouble. Éliminant les dominatrices lui promettant des saillies au gode-ceinture qui le laisseraient pantelant, il avait pensé trouver le parfait équilibre avec une *shemale*, on disait encore cela dans le temps. Ils avaient eu quelques conversations via le minitel, avant de se donner rendez-vous.

Amok avait pris la précaution de ne pas communiquer son numéro de téléphone, craignant d'être dérangé s'il ne souhaitait pas

poursuivre. Se présentant à l'avance dans le café choisi pour la rencontre, caché dans l'ombre, il avait attendu de la voir apparaître. Elle s'était décrite avec force détails, donnant en sus des informations précises sur la toilette qu'elle revêtirait le jour dit, une robe bleu électrique, des sandales jaune vif, elle aimait les couleurs flashy, tel avait été le vocable usité. Il n'avait rien eu contre a priori. Bien que partagé par de nombreux sapeurs, ce trait était courant chez les femmes. En tous points conforme à sa description, Mabel – car elle s'appelait ainsi – était arrivée à l'heure. Une beauté. Sa peau sombre, ses hanches étroites, son postérieur ferme et rebondi la faisaient remarquer. Élançée, elle n'arborait ni perruque, ni faux ongles, pas de rouge à lèvres. Sous le corsage de la robe, la poitrine était souple, mobile. Mabel s'était installée, dos au mur, pour embrasser la salle du regard, le voir surgir à son tour. Il avait attendu qu'une serveuse l'approche, la distrayant un court instant.

Elle lui avait souri, illuminant les lieux. Il avait aimé voir en ce sourire une façon de le désigner comme l'objet de son désir. Le minitel ne permettait pas vraiment cela, il avait besoin de contact, besoin de percevoir, dans les yeux, les gestes, l'approbation et le consentement. Toujours, l'envie des femmes avait suscité puis nourri la sienne. Amandla avait été la seule exception, une sorte de dérapage. En dépit des qualités qu'il lui avait trouvées, Mabel présentait une particularité troublante. Sa voix grave était indiscutablement masculine et, chaque fois qu'elle parlait, Amok était à ce point saisi que le sens des mots lui échappait aussitôt. Un instant, il avait pensé en rester là, subodorant que la *shemale* ne serait pas la créature de son fantasme : une femme dotée d'un pénis. Il s'était laissé emporter par son imagination, par sa méconnaissance aussi. Amok s'était figuré un hermaphrodisme parfait, un corps possédant les attributs des deux sexes, pleinement développés. En réalité, il ne tenait pas tant à la présence de testicules, n'ayant à leur égard aucun projet. Ce qu'il lui fallait, c'était une vulve dont les flux l'enivreraient. Ce qu'il espérait, c'était une verge à la structure honnête, pour faire, sans plus tarder, l'expérience de l'alternance. Pénétrer sa partenaire, l'être à son tour par elle.

Il avait vu cela dans un film, un soir, comme il visitait un sex-shop sans intention d'achat, une image qui l'avait excité comme rarement, avant de l'obséder. L'employé du magasin regardait une vidéo en picorant les frites refroidies dont un vieux sandwich avait été garni. Deux femmes faites comme dans sa rêverie se donnaient l'une à l'autre, explorant toutes les possibilités qu'offrait leur constitution. Elles étaient parfaites, semblant posséder le savoir acquis au devin de Thèbes, connaissance dont les dieux mêmes avaient été privés. Leur expérience était, à n'en pas douter, plus intense que celle prêtée à

Tirésias par le mythe, puisqu'elles manifestaient, de façon simultanée et constante, le masculin et le féminin. C'était là l'idée qu'il se faisait de la *shemale*, un miracle vivant, une réplique de la divinité. Sous les images de leurs sexes doubles et dénués de testicules, on lisait, en caractères gras, une mention explicite : *Sexy Hermaphrodites*. Son être entier s'était embrasé. C'était la première fois qu'un film pornographique suscitait en lui une émotion véritable, un désir qui n'aurait pas été celui de s'écraser au fond de cette ravine dont il sentait en lui la béance.

Il n'avait pas eu, avant ce soir-là, l'occasion de contempler, dans la réalité, ces corps qui avaient souvent traversé son imagination. Ces visions se formaient dans son esprit lorsqu'il se masturbait, marmonnant, à l'intention de partenaires virtuelles, des mots d'une rare crudité, des mots imprononçables en pleine conscience. C'était toujours dans sa solitude qu'elles le visitaient, s'évanouissant dès lors qu'il avait joui, et que la question lui venait de savoir pourquoi. Ce désir. Pourquoi cette attirance pour la bizarrerie. Ce qu'il croyait savoir de l'hermaphrodisme ne se rapportait qu'à une version inaboutie des corps vus dans ce film. Les individus concernés ne présentaient pas deux sexes aussi bien développés, seuls les mythes évoquaient de telles figures. Ce n'était apparemment pas le cas, il avait voulu à tout prix explorer cette contrée. Sans doute avait-il mal formulé son annonce, mais il ne s'était pas vu écrire *Jeune homme subsaharien cherche femme, même origine préférée, pourvue d'un vagin et d'un pénis – bourses facultatives – pour jeu de rôles alternatifs*. Alors, il avait un peu noyé le poisson, évoquant le trouble dans le genre, l'entre-deux, il ne savait plus trop. Adolescent, il avait aimé entendre parler crûment de sexe, mais ne s'était jamais trouvé de grand talent pour cela. L'origine lui avait importé. Le voyage étant déjà assez insolite, il avait préféré l'entreprendre avec une compagne dont les traits auraient été ceux de l'humanité, telle qu'il l'avait connue en ouvrant les yeux sur le monde.

Parmi les réponses reçues, celle de Mabel lui avait semblé correspondre à sa quête, il ne l'avait interrogée que pour la forme, confirmation du phénotype, âge, disponibilités. Amok n'avait pas vu l'intérêt de questions supplémentaires, plus profondes, derrière le petit écran du minitel. Une fois chez Mabel, alors qu'il avait pris place sur un fauteuil cramoisi, un étonnant polyptyque déroulant, au-dessus de sa tête, des représentations subsahariennes du Christ et de ses apôtres, ses craintes s'étaient confirmées. Le pénis de Mabel était tout à fait de naissance, et visiblement opérationnel. L'envergure des testicules était telle qu'elle ne pouvait dissimuler de vulve. La poussée des seins pouvait avoir été stimulée par une prise d'hormones sans effet sur le

timbre de la voix, ni, d'ailleurs, sur la petite boule qui faisait monter ou descendre son collier ras de cou. Amok n'y avait pas tout de suite prêté attention, un œil du tigre ornant le bijou en son centre. On voyait la pierre, pas la protubérance qu'elle masquait. Face à la vérité qui s'était révélée à lui tandis que Mica Paris chantait *Young Soul Rebels*, Amok avait rapidement évalué la situation, se demandant jusqu'où il serait prêt à aller. Devant lui, Mabel se tenait nue, cette nudité n'était pas uniquement celle du corps. Dans ses yeux qu'un fin trait de khôl soulignait, se lisait la douleur provoquée par l'incompréhension des autres, l'habitude du rejet. Le monde n'était pas tendre avec ses particularités, se sentait menacé par sa sensibilité. Mais c'était elle. Ce corps dérogoire était la demeure de son esprit. Qu'elle ait eu ou non recours à la médecine, son choix n'avait pas été celui d'une apparence. Sa décision avait été celle de vivre, de rendre cela possible.

La beauté de Mabel ne se limitait pas à la régularité de ses traits, leur délicatesse, l'harmonie des formes entre elles. L'étroitesse des hanches. La longueur, le fuselé des jambes. L'arrondi, la fermeté des fesses. C'était aussi cette contravention aux normes, l'équilibre inattendu des caractères sexuels primaires. L'extrémité de la verge circoncise semblait celle d'une arme dont l'usage avait poli la lame, sans en émousser la capacité létale. La douceur des seins rendait encore plus désirable la mort promise. Amok en avait été bouleversé, il n'avait pas souhaité être, pour une personne aussi exceptionnelle, la cause de nouvelles blessures. Après tout, c'était lui qui avait mis en marche son minitel, rédigé cette annonce, dit *Non, pas mercredi, plutôt vendredi*. Se sachant, lui aussi, une bizarrerie de la nature, une probable anomalie, il s'était refusé à la heurter. Il avait donc fallu jouer cartes sur tables. *Limitations free*, clamait l'interprète de *My One Temptation* et de *Breathe Life Into Me*. Dans la chambre de bonne que louait Mabel sous les combles d'un immeuble situé dans une rue où s'alignaient les magasins de confection, deux autels se faisaient face. L'un avait été dressé en l'honneur des ancêtres subsahariens, l'autre proclamait son intimité avec le Christ, mort sur la croix pour racheter les péchés de tous. Ce n'était pas un lieu pour badiner, en attestait la scène biblique dont les protagonistes, vêtus d'*adire*, baissaient vers lui le regard. N'y allant pas par quatre chemins, Amok s'était déclaré.

La voix mâle de Mabel avait fusé pour dire que *Non, non, non, tsst, tsst, Alors là, pas du tout, non*, elle ne pratiquait pas la pénétration, *No way*. Elle voulait bien le sucer, c'était d'ailleurs prévu, mais puisque l'on se disait les choses, que pouvait-elle attendre de lui ? Prétendre n'avoir pris aucun plaisir à ces ébats serait hypocrite, la connaissance qu'avait Mabel du corps masculin surpassant les aptitudes de toutes

les femmes qu'il avait connues jusqu'alors. Le mélange de délicatesse et de passion qu'elle avait mis dans la plus petite caresse l'avait transporté. C'était d'abord pour exprimer sa gratitude qu'Amok avait voulu à son tour lui offrir une fellation, ignorant qu'il toucherait, par cet acte, à une forme de félicité. La peau de Mabel avait à cet endroit un parfum doux, acidulé, une subtile saveur d'huître. C'était surtout la forme, l'épaisseur, les réactions de ce sexe dans sa bouche, qui lui avaient presque fait perdre la tête. Au bord de l'ivresse, Amok ne s'était arrêté qu'en l'entendant le supplier de ne pas la faire jouir ainsi. Il l'avait mise sur le côté pour voir son visage, lui embrasser la joue, la tempe. Puis, il l'avait montée sur *Chris'Tal*, tube oublié du groupe Dis bonjour à la dame, procédant avec douceur, comme il l'aurait fait pour enfourcher un cheval indompté. Mabel avait un corps aux courbes parfaites. Sous la caresse de sa main, ses seins avaient eu les réactions escomptées.

Amok avait remarqué quelques fines vergetures sur les fesses, ce qui l'avait fait sourire. Jadis, les Côtiers de son pays recherchaient les femmes dont la peau portait ces marques, y voyant un signe de fécondité. Les seins de Mabel étaient peut-être des pièces authentiques, on ne pouvait pas tout savoir, la nature faisait parfois des choses troublantes, c'était son privilège. La nuque, dégagée par la coiffure courte, avait su accueillir les baisers. Mabel à la peau de velours avait, de plus, eu la bonne idée de n'être pas une amante bavarde. Découvrant l'incomparable sensation que lui procurait l'étroitesse de l'anus, l'impression de parfaire le forage d'un puits, Amok avait fermé les yeux, s'imaginant à la place de son amante, tentant de percer le mystère de cette autre satisfaction, sans perdre rien de celle qui lui était donnée. Les efforts conjugués de l'esprit et du corps lui avaient fait approcher les limites extrêmes du bien-être, jusqu'au moment où, sentant croître son plaisir, Mabel avait jappé avant d'hululer dans une langue jaillie des profondeurs de Katiopa. C'était là, alors que lui-même jouissait, que le visage de la tante lui était revenu, le foulard à franges lui enserrant le crâne, le volant de sa robe, le sexe déjà humide qu'elle lui avait collé sur les lèvres la première fois.

Il s'était effondré sur le dos de Mabel que ses pleurs avaient désarçonnée. Plusieurs minutes s'étaient écoulées avant qu'elle n'ose le repousser, avec douceur, sur le côté du lit. Le regardant d'abord en silence, elle s'était levée pour rejoindre l'autel au Christ, s'y était saisie d'un chapelet. Puis, elle était revenue auprès de lui, l'avait pris dans ses bras : *Je sais ce que ça fait, la première fois. Nous sommes les enfants de Dieu...* Quand elle s'était mise à chanter un cantique, sa voix grave emplissant la petite pièce aux murs bleu ciel, les sanglots d'Amok

avaient redoublé. Il lui avait fallu du temps pour se calmer. Mabel s'était rhabillée, avait réchauffé quelque chose, mis la table, une nappe en wax pliée en deux, qu'elle avait posée à même le sol. Au centre, un plat contenait des morceaux de *kwanga*, un autre du poisson salé. *Viens. On mange à la main. Quand on a de la peine, il faut un peu de chaleur. Les couverts, c'est glacé.* Elle aurait voulu lui servir un bon *liboke* de capitaine frais, ça l'aurait retapé en moins de deux. Elle en préparait parfois, mais jamais quand elle voyait un inconnu. La chambre empestait la poiscaille des jours durant, ce n'était pas glamour.

Amok avait remis son pantalon, s'était lavé les mains dans l'évier, avait mangé sans dire un mot, sans savoir s'il avait faim. Mabel avait passé une robe en bazin bleue, brodée de mauve sur la poitrine. Elle s'était croisé les jambes sur le côté, comme on apprenait aux filles. Laqués de rouge, les ongles de ses pieds nus brillaient tels de petits bijoux. Ses cheveux courts faisaient ressortir le dessin de ses traits, le profil nubien, les lèvres charnues. Elle avait dit les grâces avant de l'inviter à manger, souri en le voyant scruter des yeux les scènes du polyptyque fixé au mur : *Un révolutionnaire noir, ce Yeshua. Ce sont eux qui meurent de cette façon.* Elle n'était pas tellement plus âgée que lui. Il n'avait pas cherché à savoir ce qu'elle n'avait pas dit. Comment elle était arrivée dans ce pays, ce qu'elle faisait pour gagner sa vie, quand elle avait commencé à prendre des hormones. Il espérait qu'elle ne se fasse pas opérer, ce serait dommage de rentrer dans le rang, mais Amok ne pouvait dire cela. Pas sans lui promettre de l'aimer ainsi, tous les jours qui suivraient. Il n'avait, à l'époque, aucun projet d'aimer. Mabel ne présentait aucune pilosité faciale, mais il n'y avait pas de conclusion à en tirer. Peut-être resterait-elle ainsi, divine, réunissant la femme et l'homme. Il ne le saurait pas. Mabel était sur son chemin, elle mettait un pied devant l'autre, avec plus de courage qu'il n'en aurait jamais. Elle pouvait tomber parfois, la route vers soi étant semée d'embûches, mais elle se relevait, continuait. C'était simple. Vivre. Cela pouvait être aussi simple qu'un plat de stockfish salé, accompagné de *kwanga*.

Elle avait fait la vaisselle en fredonnant *Mama Said*, on entendait des aigus dans ses graves, qui laissaient deviner l'ampleur de sa tessiture, facilement les quatre octaves d'une Sarah Vaughan. Même ainsi, à voix basse, elle chantait mieux que la créatrice du morceau, qui n'était pourtant pas mauvaise. Connaissant les paroles de la chanson, Amok y avait perçu un message, s'était fait l'effet d'un monstre, même s'il n'avait pas été question entre eux de sentiments. Il avait éprouvé l'envie de se défendre avec ironie, de dire que, selon sa mère, son inconduite était le signe d'une masculinité saine. Sans doute

n'avait-elle pas imaginé qu'il franchisse pareil cap, mais elle l'avait encouragé, ce qu'elle faisait rarement. Amok s'était tu, la plaisanterie ne l'aurait pas amusé lui-même. Se tournant vers lui, Mabel l'avait fixé des yeux : *D'abord, on pleure toutes les larmes de son corps, sans en oublier une seule. Ensuite, on reste tranquille, pour penser à ce qui fait mal. Pour finir, on danse, chez soi ou ailleurs, mais on danse parce qu'on est vivant. C'est comme ça qu'on chasse la douleur ou qu'on en fait une partenaire, parce qu'elle revient toujours. Va, maintenant.* Ils s'étaient dit au revoir, le mot adieu étant quelque peu tombé en désuétude, mais il ne devait pas y avoir d'autre rendez-vous. Il avait marché longuement à travers la ville, perdu dans ses pensées, en exil dans ce monde. Sans rien se reprocher, il s'était posé des questions sur ses motivations profondes.

Amok ne savait quelle émotion s'était emparée de lui, comment désigner la froideur qui figeait les cellules de son corps. Il avait passé les portes d'une brasserie, commandé une sole qu'il n'avait pas mangée, examinant chacune des images mentales qui affluaient. Au cours de cette dernière nuit, la veille du départ de la tante, il n'avait pas étouffé ses pleurs. Il avait crié, appelé. Le silence de la grande maison lui avait répondu, le rire de la dame du Pacifique avait suivi. *Tu te réveilles un peu tard, ils ne viendront pas, tu sais qu'ils ne viendront pas. Il n'y aura que moi.* Quittant le restaurant, il avait sauté dans un bus pour rentrer chez lui. Dans la glace de l'ascenseur, il avait regardé le reflet de son visage pour ne voir que les traits confondus de ses parents. Ceux qui n'avaient pas entendu ses cris. Ceux qui louaient ses errements. Dans la solitude de son appartement, il avait longtemps pensé à sa présence au monde, à ce qu'il y avait lieu d'en faire. Certaines questions n'avaient rencontré que le silence. D'autres, dont la réponse semblait évidente, l'avaient sévèrement ébranlé. Peu à peu, il avait pris le chemin de l'abstinence, qui n'était pas chez lui une ascèse, un moyen de se purifier, mais tout l'inverse. Le sexe était entré dans sa vie sans y avoir été convié, sans lui laisser le temps de comprendre. L'épisode du *mpoti* auquel il s'était soustrait sans le dénoncer ouvertement, avait été une alerte. Incapable de l'interpréter comme il se devait, il s'était enfoncé toujours davantage dans un abîme intérieur. Amok était tout de même arrivé à une conclusion : ce qu'il y avait en lui d'obscur y avait été déposé par la famille. C'était alors qu'il avait commencé à s'assécher. En quatrième année de faculté, alors qu'il achevait des études en finance sciemment suivies hors des écoles cotées, il s'était transformé.

Amandla avait rencontré un homme qui faisait du jogging pour dominer ses pulsions, se shootant aux endorphines comme on emprunte une déviation, la dernière issue de secours. Il n'avait pu

résister à l'envie de la connaître, se reprochait encore de lui avoir fait perdre son temps. Comment aurait-elle pu comprendre puis accepter sa névrose ? Ce trouble né d'un long conflit avec ses ascendants, donc avec une part de lui-même ? Bien sûr, sa personnalité était singulière, et il pensait avoir échappé à tout déterminisme social. Pourtant, le lien était là, insécable. Refuser de les voir ne suffisait pas à les effacer de sa mémoire, à lui procurer un autre passé, une histoire différente. Il n'y avait rien d'autre. Il ne pourrait rien contruire qui se détache totalement de cela. Alors, il ne bâtirait rien. Il avait pensé aux paroles de sa sœur, chaque fois qu'il énonçait une critique à l'endroit de leur grand-père, le colon. Ajar haussait les épaules. Si Angus Mususedi avait fait le mauvais choix, cela lui appartenait, les humains avaient droit à l'erreur. Ce qu'elle observait de la part des indépendantistes et autres pseudo-révolutionnaires, c'était qu'ils s'en allaient se terrer dans le giron de l'ancienne puissance coloniale dès qu'ils se sentaient menacés. C'était leur honte d'avoir déserté le champ de bataille qui les poussait à le recréer là où ils se trouvaient, à vouloir imposer ailleurs ce qu'ils n'avaient pas eu le courage d'ériger chez eux. Le comportement d'Angus avait au moins été cohérent. Il n'était plus de ce monde. Ceux qui pensaient faire mieux avaient donc le champ libre. Sur ce point, Amok n'avait rien à redire, ce qui ne l'aidait pas à faire la paix avec la figure du grand-père.

La jouissance sexuelle, la vie charnelle, n'étaient plus que de lointains souvenirs, lorsqu'il avait rencontré Amandla. Il se souvenait avec douleur des efforts à fournir pour la satisfaire. Le cunnilingus passait encore, mais elle demandait autre chose. Il ne la faisait jouir qu'au prix d'une concentration surhumaine, se retirait sans avoir pris de plaisir, ce qui était aussi un problème. Comme Katie autrefois, elle exigeait de recevoir le sperme de son partenaire, d'être traversée par les sept à huit secousses de l'orgasme masculin, de sentir ensuite couler hors d'elle les fluides mêlés. Quand d'autres inspectaient le drap nuptial afin d'y trouver une preuve de pureté, elle se plaisait à le sentir humide sous ses fesses, portant la marque de ce qui était, à ses yeux, un acte spirituel. C'était trop pour Amok, la sacralisation de la baise, même fou amoureux, il ne comprenait pas. Tout ce qu'il avait pu lui confier, c'était son refus d'être père. Il y avait là une part de vérité. Pour étancher l'inextinguible soif d'Amandla, l'homme avait dû simuler une fois ou deux, elle ne lui avait pas laissé le choix, s'en était aperçue sans le dire, il en avait la certitude. La plupart du temps, il avait eu des pannes. Ce soir-là, la conclusion de sa confession à Ixora avait tenu en quelques mots : sa chair était morte. Quand il écoutait de la musique, le groove lui montait au cerveau, au cœur peut-être, de façon métaphorique. Le rythme ne lui descendait pas dans les membres. La jouissance sexuelle ne lui manquait pas, plus maintenant,

il s'en passait depuis si longtemps qu'il ne saurait comment la retrouver, où la chercher. En revanche, il ne comptait pas vivre sans Ixora. C'était avec elle qu'il souhaitait voir grandir Kabral. Sans elle à ses côtés, la paternité lui paraissait une épreuve insurmontable. Partager avec Madame l'éducation de son fils lui était inconcevable. La garde alternée, outre qu'elle perturberait Kabral, ne paraissait pas un mode de vie acceptable, dans ce pays.

C'était aussi pour lui-même, pour ce qu'elle représentait désormais, qu'il en avait besoin. De toutes les femmes qu'il avait connues, Ixora était la seule avec laquelle l'intimité ait été possible sans qu'il soit question de sexe. L'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ne serait pas menacée par l'appel de la chair. Elle n'avait jamais joui, n'avait aucune idée de la signification de ce mot, puisqu'elle imaginait la chose comparable à la saveur des gaufres de kamut. Aussitôt qu'elle prendrait son poste de professeur au lycée nordiste, tout pourrait rentrer dans l'ordre. Pour cela, il devait obtenir son pardon et quitter sans délai la grande maison. Cela avait été une folie d'y venir. La demeure de son enfance ne pouvait abriter la vie nouvelle qu'ils s'étaient promise. Elle le ramenait vers le passé, lui maintenait la tête sous l'eau saumâtre des histoires familiales. Il devait tenter sa chance. Si jamais Ixora le repoussait... Voir son père ne lui semblait plus si urgent, cela ne changerait rien à son geste, cela n'effacerait pas les coups portés à sa compagne. Il avait beau chercher, Amok ne voyait pas quelles paroles prononcer pour convaincre une femme de rester quand on l'avait battue, laissée pour morte dans la boue.

Les hommes de la génération de son père, qui brutalisaient leurs épouses, les tenaient de diverses façons. Ixora ne lui devait rien. Leur fils était le sien avant tout, même s'il l'avait adopté. Et à lui, à ce petit Kabral qu'il chérissait, que faudrait-il dire ? Il était mieux placé que quiconque pour savoir que la violence au sein du couple démolissait les enfants. Certes, Kabral n'avait pas assisté à la scène. L'enfant n'avait pas connu le tremblement, l'épouvante qui saisissait les petits dont les parents s'étrépaient dans la pièce voisine. C'était là une piètre consolation. Si sa mère survivait à ses blessures, elle en garderait peut-être des cicatrices. Il ne lui mentirait pas. À Kabral également, il demanderait pardon. L'enfant l'avait choisi. C'était grâce à lui que la perspective d'une existence apaisée, voire heureuse, s'était dessinée. À la simple idée de ces conversations, le cœur d'Amok battait à tout rompre. Ce n'était ni le trac, ni l'angoisse, mais une terrifiante lucidité devant ses responsabilités. Il n'y avait pas d'échappatoire, les enjeux lui donnaient le vertige.

Le ciel avait la teinte blanche que lui conférait le soleil à midi. Des voix lui parvenaient, des chuchotements, comme à l'instant de son

réveil. Il regarda autour de lui, ne vit que le jardin planté de palmiers royaux, deux cabanes au fond, peu distantes l'une de l'autre, pouvant servir de sanitaires et de remise à outils. Peut-être l'un de ces abris tenait-il lieu de grenier, de garde-manger. À en juger par l'ordonnancement de la case qui lui avait été prêtée, la folie de Continent Noir ne méprisait ni l'ordre, ni la logique. Il savait vivre en ce monde. Peut-être avait-il simplement un pied dans un autre, l'oscillation entre les deux univers le rendant insaisissable pour ceux qui l'avaient banni de leurs rangs. Au moins n'avaient-ils pas attenté à ses jours. Amok se souvint d'histoires que racontait son père, après avoir fait de la balançoire avec Ajar et lui, leur offrant une glace, une pâtisserie. Hochant la tête pendant que ses enfants dégustaient des douceurs, l'homme parlait d'hier, d'aujourd'hui, d'époques dont on ne savait si elles avaient été, si elles adviendraient. Son imagination était aussi fertile que sa mémoire était fidèle. Petit, Amok aimait l'écouter. La voix de son père, tissage de soie et de cuir, était rassurante. Elle contenait la douceur qui apaise, la force qui protège.

Le garçonnet qu'il était alors tendait l'oreille, se laissait pénétrer par la voix, se lovait en elle. Dans le souvenir qui lui revenait, son père racontait la vie d'autrefois, le châtiment infligé aux auteurs d'actes dont la gravité menaçait la cohésion du groupe. On ne disposait pas de prisons pour les y enfermer à perpétuité, cette pratique était inconnue. Et pour les crimes jugés impardonnables, il n'y aurait ni remise de peine, ni sentence de mort. Celui dont on avait établi la culpabilité se voyait alors conduit hors du village, où une ration de nourriture lui était remise. Puis, la direction à prendre lui était indiquée, il s'y avancerait jusqu'à ce que ses pas ne puissent plus le porter, ne devait plus reparaitre parmi ceux qui avaient été les siens. Ce bannissement, opérant pour le groupe comme la mise à mort symbolique d'un être nuisible enfanté par lui, laissait au fautif la chance de se racheter. S'il survivait à ce voyage dont nul ne connaissait l'issue, il pourrait faire le choix de s'amender.

Continent Noir ne s'était pas beaucoup éloigné de son village natal, ce qui lui était reproché ne relevant pas de l'offense majeure au divin. Autrefois, il n'aurait pas été banni. On ne chassait pas les gens uniquement parce qu'ils déraillaient un peu. Amok pensa une fois de plus à son père, ce grand amour contrarié. Que pourraient-ils se dire ? En fin de compte, il ne souhaitait pas l'interroger, lui demander ce qui avait empoisonné la sève de l'arbre généalogique. Poser la question de cette manière revenait à faire de ses ascendants plus que des humains l'ayant précédé sur terre. La généalogie devenait une raison ontologique, une puissance en soi, qui dédouanait les êtres de leur responsabilité. Ce n'était pas le mauvais sang hérité de ses pères qui

avait agi. Amok avait frappé Ixora parce qu'il ne s'était plus contrôlé. Il l'avait abandonnée dans la boue parce qu'il s'était habitué à se rétracter en lui-même pour éviter les conflits, la douleur, la honte. Il ne savait pas très bien où il était, mais le moment était venu pour lui de quitter cet endroit. Retrouver la vie. Il se sentait toujours habité par un monstre, mais ne le voyait plus comme enfanté par l'expérience silencieuse des hommes de sa famille. L'animal, c'était lui. C'était son double aberrant, celui que sa mélancolie morbide avait conçu. Ixora accepterait-elle de partager la vie de cet autre en lui ? Si elle y consentait, serait-il capable, de son côté, de congédier à jamais la bête pour n'être plus que cet homme aimant les fleurs et la musique ? Quelque chose manquait à son raisonnement, il le sentait. Sa pensée allait dans un sens puis dans l'autre, revenait à son point de départ, et cette confusion persisterait tant qu'il ne se mettrait pas en mouvement.

Sans y réfléchir, il se leva. Le tournis qui l'avait contraint à garder le lit avait disparu, il ne sentit aucun élancement. Alors qu'il allait avancer, faire quelques pas, trouver la femme sans nom dont les traits étaient ceux d'Ayezán, Continent Noir surgit de l'une des cases situées au fond du jardin. L'homme s'approcha en courant, se planta face à lui sans rien dire. Amok garda son calme. Vêtu d'un bas de survêtement noir, torse et pieds nus, Continent Noir tenait un vieux *ghetto blaster* posé sur son épaule droite. L'appareil n'émettait aucun son, mais Continent Noir secouait la tête en cadence, fixant Amok du regard. Il se présenta à nouveau, dit que cette maison était la sienne, qu'il l'avait bâtie de ses mains. C'était son père qui l'avait baptisé de ce nom peu courant. Il ne l'avait pas vraiment connu. L'homme, venu dans la région avec un groupe de compatriotes, s'en était retourné dans son pays une fois son travail dans les mines achevé, laissant derrière lui ce fils qu'il n'aurait pu légitimer. Tant qu'il avait été là, la communauté au sein de laquelle il s'était choisi une concubine n'avait pas maltraité l'enfant. On avait chuchoté dans les cases, lorsque le père, se refusant à déclarer son fils à l'état-civil, s'était contenté d'une cérémonie improvisée, au cours de laquelle, officiant seul, il lui avait donné le nom de Continent Noir. L'étranger avait ri, c'était ce qui se racontait, présentant le bébé à la terre et au vent, on avait souri pour l'accompagner, partager sa joie, sans bien comprendre. Un matin, il avait bouclé sa valise. Une famille attendait son retour au loin, il n'était pas question d'évoquer l'existence d'un enfant au sang impur. Il serait déshonoré là-bas, au pays du soleil levant.

La mère avait eu de la chance. Sensible à sa disgrâce, un homme du village en avait fait sa quatrième épouse, la famille n'avait pas demandé de dot. L'enfant, que son père n'avait jugé digne ni de porter

un nom issu de sa nation, ni de l'y suivre, était devenu un poids pour ses proches. Continent Noir n'avait pas été initié avec les jeunes gens de sa classe d'âge, la connaissance n'étant pas transmise aux dégénérés. On l'avait toléré jusqu'à ses quinze ans. *La première chose, en arrivant ici, ce n'est pas la maison. Ça, j'ai fait après. D'abord, je me suis circoncis. Comme j'ai bien cicatrisé, je suis resté ici. Là où j'ai enterré ma peau, c'est chez moi. C'est le pays de Continent Noir.* Il ne se sentait jamais seul. Parfois, il marchait sans but précis, sans autre intention que celle de la marche. C'était de cette façon qu'il avait découvert l'autre territoire, l'État, celui dont il aurait été un citoyen si sa naissance n'avait été cachée, celui dans lequel se trouvaient sa case, ses maigres possessions. Il était toujours revenu ici. Enfouie, dans la terre, sa chair l'appelait. Il n'avait honte, ni de son nom, ni de son histoire. C'était sa destinée.

Continent Noir s'assit, maintenant toujours l'énorme radiocassette sur son épaule, la main accrochée à l'anse. *Je t'ai dit, tu as eu un éblouissement. Tu n'es pas le premier, tu ne seras pas le dernier, c'est la route. On l'a tracée au centre du village masqué. Auparavant, quand il y avait encore les gens et la vie, je veux dire avant avant.* De sa main libre, l'homme indiqua le lointain passé auquel il faisait allusion. *Avant, quand on prenait les gens comme on cueille les mangues mûres, le village disparaissait. Les anciens de ce coin avaient le secret. On voyait une lumière, ça brillait tellement que les chasseurs d'hommes étaient aveuglés. Le village se cachait. C'est donc là que les sans couleur ont mis la route. Au milieu du village. Les gens sont partis, ils ont laissé la lumière.* Amok resta silencieux, l'homme se tut. Appuyant sur un bouton du *ghetto blaster*, il se remit à parler, tentant de couvrir de sa voix celle de Bobby Hebb qui chantait *Sunny*. *Nous on ne sait pas. On a perdu le secret des vieux pères d'avant. Mais parfois, on entend des choses, les esprits envoient des messages. Ils peuvent envoyer quelqu'un aussi. Tu la connais, hein, cette chanson.* L'homme dit qu'il l'écoutait, cette chanson que sa radio jouait en boucle, lorsque l'invisible lui avait parlé. La parole s'était insinuée dans celles du morceau, c'était ainsi que l'on procédait pour s'adresser à lui, parce qu'il n'écoutait rien qui ne soit musical, il le priait d'ailleurs de ne pas lui répondre, c'était inutile.

À propos des éblouissements, Continent Noir avait encore à dire, avant d'en venir au motif de sa présence. Eh bien, certains prétendaient que ces manifestations lumineuses n'avaient commencé à se produire qu'après que les cendres d'une chanteuse renommée avaient été en partie répandues là. La diva, morte sept ans plus tôt, revenait à la vie lors des orages de saison sèche, quand une pluie inattendue s'abattait sur la Côte. C'étaient d'elle et de sa musique que l'on percevait l'éclat, elle et sa musique que l'on contemplait derrière

un rideau de pluie. Voir la musique pouvait sans nul doute perturber les conducteurs inconscients qui s'aventuraient là de nuit. Certaines variantes de la fable disaient que la musicienne jouait du piano debout, tout en virevoltant nue sous la pluie. C'était n'importe quoi. Continent Noir n'accordait aucun crédit à ces fariboles que propageaient les femmes des environs. Elles disaient avoir interrogé le *ngambi*. L'oracle leur avait alors révélé le nom de cette chanteuse dont elles n'avaient jamais entendu parler, ce qui devait suffire à prouver qu'elles disaient vrai. L'artiste avait souhaité que ses cendres soient répandues en trois lieux précis de Katiopa. Ici, c'était dans la grande ville que l'on aurait dû procéder au rituel, mais les dignitaires, dont certains se souvenaient du caractère fantasque de la dame, avaient craint que, même depuis l'au-delà, elle ne vienne troubler l'ordre. Il fallait songer qu'on l'avait vue, cette sœur venue de l'autre bord, danser nue sur les tables. Malgré tout, il n'avait pas été question de lui faire trop violente injure, en refusant de recevoir ses restes. Alors, on l'avait jetée ici, dans la brousse, sans battre le tambour ni entonner un chant. D'après les femmes, c'était pour être vue jusque dans les endroits qu'elle avait aimés, que Eunice Kathleen Waymon, dite Nina Simone, projetait sa lumière aveuglante au risque de faire mourir les imprudents qui prenaient leur voiture quand il pleuvait à torrents, au cœur de la saison sèche.

Les femmes d'aujourd'hui étaient prêtes à tout pour se faire remarquer, se donner de l'importance. Lui, Continent Noir, connaissait la vérité. Son *ghetto blaster* était une ligne directe avec l'invisible. La chanson de Bobby Hebb s'achevait sur un rappel du thème musical de *James Bond*, quand l'étonnant personnage se décida à livrer le message des plans occultes. Continent Noir se leva, avança d'un pas, posa sa radiocassette entre Amok et lui. Après ce geste solennel, l'homme recula, se tint droit. La voix d'un animateur d'émission radiophonique annonça le titre suivant, *Un bon funk de derrière les fagots, les connaisseurs apprécieront. Voici Come on Down, par Greg Perry. On écoute ça*. Les premières notes de musique lui tirèrent des larmes. Évidemment, Continent Noir s'étant lui-même présenté comme un fou et ne cessant de confirmer ce diagnostic par son comportement, rien ne justifiait un tel émoi. De plus, Amok ne croyait pas à l'invisible, aux morts qui, n'étant jamais partis, résidaient dans l'ombre qui s'éclaire comme dans l'ombre qui s'épaissit⁵ et, sans doute aussi, dans le *ghetto blaster* de Continent Noir. Pourtant, si Shrapnel avait voulu se signaler à lui en cet instant, il aurait choisi *Come on Down*. D'abord parce qu'il aimait infiniment cette chanson, ensuite parce que les paroles contenaient une exhortation à retrouver le plancher des vaches pour affronter la réalité. Il s'agissait d'une chanson d'amour virile.

S'adressant à son aimée, le poète, la sachant attirée par un autre, tenait à lui remettre en mémoire une vérité qu'elle négligeait de prendre en considération. Cette femme lui appartenait, elle avait peut-être consommé des stupéfiants, elle avait des hallucinations, d'où cette exaspération amoureuse : *Get your feet back on the ground, Stop your fooling around...* Lui aussi aimait le groove de ce titre tombé dans l'oubli, les suppliques d'un homme qui, craignant de perdre l'élue de son cœur, ne prononcerait jamais des mots du genre : *Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton chien, Ne me quitte pas...* Si Shrapnel s'était vraiment trouvé là, ils auraient eu cette sempiternelle conversation sur l'Histoire qui avait amené les Noirs à habiter leur masculinité de façon quelque peu tonitruante. On leur avait tout pris, ils ne possédaient que leur corps, leur âme, de moins en moins leurs femmes. Amok aurait répondu que l'Histoire n'avait rien à y voir, que les hommes étaient partout des phalocrates, qu'ils entendaient bien le rester, que la virilité défaisait les hommes⁶. Il avait à la fois le cœur serré et une folle envie de rire, de dire *Tu es tellement con*. Mais Shrapnel n'était pas là. Lui faisant face, Continent Noir, imperturbable, n'avait pas bougé d'un pouce et, dans le ciel dont l'éclat du soleil avait effacé la teinte bleue, pas un nuage n'avait pris la forme du visage de son ami-frère. L'animateur n'annonça pas le morceau suivant. Amok n'eut pas le temps de dire un mot, Continent Noir s'en retournait en courant d'où il était venu, le *ghetto blaster* collé contre l'oreille. Il n'y eut plus que lui, sous le ciel incolore, au milieu d'un silence tel qu'il lui sembla entendre couler le sang dans ses veines.

Royalty jam

Chorus

Il avait essayé plusieurs tenues avant de se fixer sur ce costume
jaune pastel Se trouvait des airs de Luther Vandross La teinte douce
faisait ressortir le noir de sa peau Brun mahogany aux subtils rouges

Le port de vêtements colorés n'était guère aventureux Les élégants
ambianceurs rivalisaient d'outrances pour le démontrer

Bwana avait imposé ses vêtements mais son idée du bon goût ne
s'était pas acclimatée Les ancêtres n'avaient pas été défaits Ils avaient
laissé leur empreinte sur les âmes L'amour de la parure et des parfums
Un talent inné pour la flamboyance L'habillement comme langage

Ces traditions étaient revisitées Réinventées La mutation identitaire
s'énonçait sur le terrain vestimentaire Elle ne se disait pas à bas bruit

Parfois il n'y avait pas de propos Parfois se vêtir ne semblait plus un
art mais l'expression d'un trouble mental Regal n'aimait pas porter de
jugement Il s'en gardait Absolument Liberté chérie

Tout de même

Le spectacle qu'offraient ceux qui s'étaient donné le nom d'*allureux*
le plongeait dans une perplexité voisine de l'angoisse Sans doute était-il
un peu vieux jeu en dépit des apparences Un brin classique

L'allureux se faisait fort de repousser les limites Il lui fallait faire
voler en éclats le cadre des trois couleurs Règle incontournable de
l'élégance Cette dernière ne le concernait plus

Seule importait l'allure

Un au-delà descendu ici-bas Chaussures dépareillées sur chaussettes
imprimées Cravate rayée sur chemise à losanges Le tout sous veste à
pois Plus de quatre couleurs sans compter le pantalon Et ça trimballait
un tas de bijoux Gourmettes Chaînes

Surtout des chaînes

La coiffure quant à elle défiait toute tentative de description Il y avait là un cri trop strident pour être compris Cela ne faisait qu'agresser les oreilles Comme la rythmique ensorcelée de certains groupes locaux

Regal préférait la musique langoureuse de Luther Vandross

Ever living

Son regard erra alentour La modestie de l'appartement L'ordinateur qui serait frappé d'obsolescence avant d'avoir été intégralement payé Le bureau occupant en totalité l'espace de la pièce à vivre Le mobilier spartiate de la chambre où il se trouvait Un futon posé sur un tatami Un *ndop* servant de couverture

Il le pliait tous les matins N'utilisait ni draps ni oreillers Cela ne dérangeait personne Il ne recevait pas d'étrangers

Seuls quelques habitants du quartier étaient autorisés à pénétrer chez lui La petite Jamaïka dessinait dans un coin pendant qu'il lisait Ses mères venaient la chercher Il y avait aussi le vieux Kambon qui lui louait le logement C'était à peu près tout Son appartement était un lieu intime

L'endroit abritait sa précieuse et abondante garde-robe Ses travaux de recherche Cette dernière ne lui permettait pas de gagner sa vie Les sciences dures n'avaient pas la cote dans ce pays C'étaient des affaires de *wat* Ceux qui avançaient de tels propos ne savaient rien d'eux-mêmes Il ne perdait pas de temps à les démentir

Leurs ancêtres n'avaient rien inventé Ils en étaient convaincus

Il comprenait ces réticences L'expression d'une méfiance inconsciente Ces sciences-là avaient joué de mauvais tours aux peuples du Continent Elles avaient fabriqué la race et l'eugénisme Stérilisé les femmes Inoculé aux malades des remèdes douteux Ces virus qui n'apparaissaient que chez eux comme par hasard Ces expériences réalisées sous couvert de campagnes de vaccination

La science du *wat*

Sa magie

Regal enseignait à l'université pour subvenir à ses besoins Il avait été recruté après sa thèse Un miracle dans un pays où tout s'obtenait par cooptation Ses maigres émoluments étaient rarement versés à temps Il aimait la recherche Parler en public n'était pas son fort

Il passait donc de longues heures à préparer ses cours Les rédigeait

afin d'en distribuer des photocopies Se tenait le plus possible à la disposition des étudiants Se revoyait au même âge Faisait de son mieux pour afficher une image soignée Soucieuse de soi C'était important La manière dont on se tenait devant la jeunesse de ce continent meurtri Les mots que l'on employait pour parler de soi

L'homme ne se pensait pas destiné à faire triompher le bien sur la terre Loin de là Prenait sa part du chaos Certains de ses collègues n'étaient que des usurpateurs Les autres lui renvoyaient le reflet de la misère érigée en système Grossissaient les rangs des pauvres hères truandés par le régime Dictature si sûre de sa puissance qu'elle ne muselait plus la presse

Les dernières protestations connues dans le pays avaient été sanctionnées par une brutale répression La foi du peuple en un avenir avait été ébranlée Cassée On habitait désormais la vision de soi la plus étiquée L'allure signalait que l'on savait cela

Regal n'avait à offrir à ses étudiants qu'une idée de la dignité Il ne possédait que lui-même Sa tête levée Son dos droit Ses costumes impeccables à la coupe un peu datée Se les faisait tailler d'après de vieux patrons Ceux du temps où il rêvait de s'offrir de tels ensembles C'était son unique folie Par chance il ne payait qu'un faible loyer Versait surtout une participation au fonctionnement de la communauté

Les habitants de *Veuve joyeuse* s'étaient réunis au sein d'une association Chacun donnait selon ses revenus On se faisait plus ou moins confiance sur ce point L'argent récolté servait au nettoyage de l'espace commun Au transport des écoliers Aux soins médicaux Les femmes âgées avaient toujours une assiette quand son salaire se faisait attendre Il ne manquait de rien

Il avait un temps résidé à *Vieux Pays* Un autre quartier de la ville Mais *Vieux Pays* n'était pas pour lui Les hommes y étaient bienvenus Contrairement à ce que l'on disait Les fondatrices de la communauté avaient surtout une exigence à l'égard des personnes de sexe masculin Il leur était demandé de vivre en accord avec leur *autre côté*

Telle avait été la parole des anciennes lors de son arrivée Elles y avaient apporté de nécessaires précisions L'accord de l'homme avec son autre côté ne signifiait pas qu'il se prenne pour une demoiselle Il ne s'agissait pas de ces futilités C'était d'harmonie intérieure que l'on parlait ici

L'âme qui s'était incarnée dans un corps masculin était venue au monde pour y faire l'expérience d'une vie d'homme On ne revenait pas là-dessus C'était la loi Il importait en revanche de comprendre ce

qu'était une vie d'homme Ce que signifiait être un homme Pas un mâle L'autre côté était la puissance qui faisait les hommes

Les matriarches se refusaient à employer la désignation de force féminine Récusaient ce terme pour les erreurs qu'il induisait L'énergie en question n'était pas la possession des femmes Celles-ci ne la manifestaient pas toujours de la meilleure manière Elles n'en avaient pas été les gardiennes les plus avisées

Les mâles ne s'étaient pas enfantés seuls Ils étaient nés de l'autorité des femmes Sacrifiée aux fils qu'elles avaient élevés Donnés pour époux à d'autres femmes Les mâles étaient venus au monde lorsque les femmes avaient accepté d'être la propriété d'hommes Pères ou frères qui les échangeaient contre des biens Époux qui les avaient achetées Elles étaient à présent les janissaires zélées du pouvoir qui les comprimait Elles avaient dévoyé le nom de femme

Regal n'était qu'un jeune adulte à l'époque Ne comprenant pas un mot à ce que racontaient les anciennes Trop épuisé par ses soucis pour décrypter leur langage Il venait d'un autre univers De la vie concrète Terre à terre Un monde n'ayant que faire des principes évoqués par les matriarches de *Vieux Pays*

Les vieilles l'avaient mis à l'épreuve avant d'approuver son admission On l'avait observé Sondé L'une d'elles était venue le voir au terme de neuf semaines

Il s'éveillait alors d'une sieste

La silhouette de Sisako Sone était apparue Le cadre de la porte faisait de cette vision une œuvre picturale Étrange Inquiétante Il l'avait reconnue aux formes

Les contours de son corps

Les volants de sa jupe longue

Il n'y avait pas eu de couleur

Les vêtements devaient être rouges ou bleus

La *nganga* en titre avait déclaré *Les matriarches décrètent que tu es un homme entier Tu es chez toi chez nous*

Alors Regal avait vécu là À l'abri Il y avait eu des rires d'enfants Jeunes circoncis vêtus d'un pagne noué à l'épaule Fillettes arborant à la taille une ceinture de perles Nourrissons dont on calmait le hoquet en leur posant un bout de fil blanc sur la fontanelle

Il y avait des femmes partout C'était cela qui faisait le plus jaser Là-bas En ville Et même dans d'autres régions On parlait et on déparlait à

propos des femmes de *Vieux Pays*.

Les mots de la légende avaient été semés à travers la ville Avaient germé dans la terre rouge des ruelles la poussière brune des sentiers la mince couche d'asphalte des artères principales Cela avait poussé Produit des arbres robustes La légende était ce que l'on savait de cette communauté On se la contait en pinçant les lèvres en crachant par terre en réprimant difficilement un haut-le-cœur

Hum la gynécocratie de *Vieux Pays* Oh les déviances de *Vieux Pays* On regrettait les temps de l'excision punitive Alors on leur aurait fait passer cette perversion Aux femmes de *Vieux Pays* On les aurait soulagées d'un clitoris trop proéminent Cette chose qui se prenait pour un *ndeng*

Regal ne disait pas qu'il avait été l'un des résidents de ce village de diabesses Qu'il y avait vu un havre de paix Un paradis conquis par des individus ayant eu l'audace de façonner un univers à l'image de leurs rêves

Il avait quitté *Vieux Pays* en raison d'une incompatibilité profonde Elle n'était apparue à personne Lui seul la connaissait C'était pour ne pas sembler ingrat qu'il n'en avait rien dit *Vieux Pays* était un environnement trop normé à ses yeux Trop spirituel aussi

Regal était un esprit séditieux Peu lui importait que sa complétude soit saluée Cela ne lui disait rien de vivre en accord avec cet autre côté dont il ne sentait pas en lui la vibration L'énergie féminine L'idée lui paraissait curieuse Il se sentait un concentré de masculinité C'était cela et rien d'autre qui le poussait vers d'autres hommes Il s'était tu pour avoir la paix S'en irait un jour Aussitôt qu'il s'y sentirait prêt Il avait su cela dès le premier instant

Vieux Pays lui avait permis d'accepter sans en avoir honte son attirance pour d'autres hommes Il avait fallu des années C'était surtout Sita Toko qui lui parlait de ces questions Il pouvait s'éprendre d'hommes Avoir avec eux des relations sexuelles Rien ne s'y opposait C'était sa manière d'aimer

Le fait de s'être incarné lui conférait malgré tout l'obligation de procréer De donner la vie à son tour Il devrait donc s'accoupler avec une femme La rendre grosse Prendre soin de sa progéniture Devenir père La stérilité elle-même ne le délivrerait pas de la paternité Il devrait s'occuper d'enfants Être appelé *papa* Veiller conseiller éduquer montrer l'exemple

Coucher avec une femme n'était pas hors de sa portée Ce n'était pas ce qu'il préférait mais il en était capable Être appelé *papa* le dérangeait en revanche Regal ne comprenait pas ce devoir de

constituer une famille Il avait quitté *Vieux Pays* le jour de ses vingt-sept ans S'était rendu à l'aube chez Sita Toko Avait dit *Je te rendrai visite à la boutique Merci pour tout* Et il était parti C'était ainsi qu'il avait atterri à *Veuve joyeuse*

Ce quartier se distinguait du précédent par une fragrance de souffrière qui piquait les narines de quiconque s'y aventurait

Chacun y vivait à sa manière Même après que l'on avait décidé de mettre en commun certaines ressources On pouvait être homme à moitié aux trois quarts ou pas On y avait sa place Un tripot jouxtait l'église pentecôtiste Le pasteur et ses ouailles quittaient l'une pour l'autre le dimanche matin Sans se poser de questions On visitait de même la jeteuse de sorts ou le *nganga* dont les missions étaient complémentaires Des prostituées vivaient dans la même cour que des bigotes Certaines étaient les deux à la fois La verdure des échanges ne laissait pas indifférent

On apostrophait une voisine en disant *La fille-ci lep mon gars Cherche ta part Les hommes sont versés* Et l'interpellée répondait *J'ai ramassé l'homme en route Il n'y avait pas d'étiquette sur son corps En tout cas je n'ai pas vu ton nom* Et les filles s'empoignaient Et les tissages arrachés s'élevaient vers le ciel Et les faux ongles vernis d'écarlate se perdaient dans la poussière On s'envoyait du sable dans les yeux Se mordait à la gorge Déchirait le semblant de t-shirt collé sur un petit morceau du corps Tel était *Veuve joyeuse*

La vie avait déposé un brin de crasse sur les âmes Un rai de lumière aussi parfois La morale ancestrale renouvelée à *Vieux Pays* n'avait pas cours *Veuve joyeuse* était un chaos-monde Un présent issu de lui-même qui se dirigeait vaillamment vers son futur incertain Même pas peur *Veuve joyeuse* était cette terre à la sauvagerie urbaine Un état de nature antéfuturiste Enchevêtrement de possibles contradictoires Les racines s'y faisaient rhizomes pour enfanter on ne savait pas quoi

On verrait bien

C'était la vie Le bal des humains Les étincelles jaillissant de leurs frottements L'inévitable imprévu

Chacun avait quelque chose à cacher De la beauté à révéler Chacun se savait impur Mille fois défait Chacun recelait au tréfonds une puissance Une forme de grâce Ce trouble permanent n'empêchait pas de verser son dû au pot commun Cela n'empêchait pas de bêcher ensemble la terre du jardin dont les récoltes étaient équitablement partagées On pouvait en venir aux mains Faire briller dans la nuit la lame aiguisée d'un surin Cela ne gênait pas Regal Il trouvait rassurant que la violence côtoie la bonté Que l'on soit capable du meilleur

comme du pire

Il se sentait libre Les habitants des maisons en planches de *Veuve joyeuse* n'exigeaient pas que sa semence soit productive Il pouvait la dilapider selon son bon plaisir Les soirées du GeeBees le lui permettaient Il faisait parfois des rencontres ailleurs Draguait dans les dancings des grands hôtels

Cela n'arrivait que les soirs où les ombres du passé l'attiraient à elles Regal avait alors besoin de palper ces autres peaux S'introduire dans ces autres corps S'entendre refuser d'être payé Invité à dîner Tout allait bien Il était là pour le plaisir Seulement pour le plaisir Il n'avait besoin de rien On ne se reverrait pas pendant le séjour du type Ce n'était pas l'idée Il avait juste eu envie de baiser avec quelqu'un dont c'était aussi le désir

Il rentrait aussitôt chez lui Dès que c'était fini Quelle que soit l'heure Il retrouvait son antre Son refuge Et ce goût de défaite le quittait Le GeeBees était une bénédiction Il y maintenait ses postures de dominant Le rôle qui lui prodiguait un sentiment de sécurité Mais le sexe au GeeBees était un amusement Il n'y avait d'autre enjeu que le plaisir Le lieu n'était pas ouvert aux étrangers Pas de touristes cherchant à s'encanailler Aucun expatrié venu effectuer à moindres frais son enquête ethnologique

Le GeeBees était le royaume de l'*Akata* Il n'était pas le seul à voir une victoire dans cette acceptation de soi Entre soi Il ne s'agissait pas de retrouver des pratiques connues des ancêtres On s'en fichait Les habitués du lieu ne voulaient être qu'eux-mêmes Vivre leur vie Partager ensemble le petit-déjeuner Regagner leurs pénates le cœur content le corps repu Capables d'affronter l'adversité Surtout lorsque leurs penchants étaient connus hors du cercle protégé du GeeBees

Regal n'ouvrait pas les portes de sa demeure à ses partenaires du GeeBees Il avait plus en commun avec eux qu'un type de sexualité La manière dont ils l'avaient découvert Les errements de chacun sur ce chemin vers soi La honte Les blessures La peine parfois à marée haute Encore Cela ne lui disait rien S'épancher là-dessus Écouter les autres se raconter Pleurer avec eux

Le lieudit *Veuve joyeuse* était un éden Le pays rêvé Un étage avait été ajouté à la case de Tute La femme dont le petit nom était devenu celui du quartier C'était là qu'il coulait des jours paisibles Son appartement surplombait ce qui avait été un champ de maïs Les habitants en avaient fait un potager communautaire On s'y relayait Chacun y avait intérêt Regal n'avait jamais vu de maison à étage construite en *carabote* Le vieux Kambon qui la possédait l'avait déjà

prêtée à Tute dans le temps

L'ancien s'enorgueillissait de l'idée géniale qui lui était venue L'écologie avait le vent en poupe au Nord Sa maison était dans le coup L'agrandir permettait de promouvoir une nouvelle manière d'habiter Les fondations avaient été renforcées afin de soutenir un niveau supplémentaire Les panneaux étaient plus épais que les habituelles planches en contreplaqué De solides rondins de bois visibles çà et là rassureraient les craintifs C'était une maison en *carabote* amélioré Aucun traitement chimique cependant Une maison vivante

C'était en voyant un reportage à la télévision que le vieux avait pensé à ouvrir le rez-de-chaussée de la maison Un petit sujet au journal du soir Sur le câble qui vous livrait à demeure la folie du monde

Dans tous les formats et coloris imaginables

Ce reportage On y voyait des Nordistes saturés de bien-être post-moderne Désireux de renouer avec la nature que l'on savait irrémédiablement polluée Ils tournaient le dos au système néo-libéral qui les asphyxiant Mangeaient cru parce que la nourriture devait vivre Elle aussi Y compris dans les corps Consommer des aliments morts était néfaste On pouvait en mourir Ce n'était pas le sort de l'être humain La mort était une hérésie

Il ne fallait consommer que des aliments capables de se reproduire s'ils étaient mis en terre Ainsi on se régénérerait en permanence On ferait croître en soi la vie éternelle Cette alimentation venait à bout du gras et d'un grand nombre de maladies Sinon de toutes Elle procurait en outre une joie constante La dépression rendait gorge une bonne fois Il suffisait pour cela d'une poignée quotidienne de graines germées dont on aurait saupoudré des rondelles de tomates anciennes

L'homme ahuri avait observé le tardif revirement de ceux qui s'en étaient allés de par le monde bétonner l'existence Dévier des cours d'eau Faire disparaître la nuit elle-même Enfouir sous la terre leurs déchets toxiques Cette œuvre colossale accomplie au fil des générations leur paraissait désormais peu appréciable Ils n'allaient pas s'en excuser Simplement changer leur fusil d'épaule C'était ce qu'ils appelaient civilisation

Tout piétiner

Se rendre compte quelques siècles plus tard qu'ils avaient détruit de la vie de la beauté de la grandeur Et que rien de cela ne leur était extérieur Ils s'étaient mis à mort dans chaque crime perpétré

Les inventeurs du progrès voulaient à présent résider dans des

maisons en *carabote Ouais fils Je te jure que j'ai vu ça avec mes yeux-ci*
Ces baraques étaient les mêmes Exactlyement les mêmes que celles des
pauvres gens qui peuplaient *Veuve joyeuse* Regal serait bien ici
Kambon lui en donnait l'assurance Il devait penser à aimer la page du
vieux sur les réseaux sociaux Ce serait sympa

L'homme souhaitait attirer des Nordistes adeptes du tourisme vert
Leur louer des chambres sans confort Juste les murs le lit les
moustiques les geckos Un petit déjeuner garanti sans gluten sans
protéines animales sans céréales d'aucune sorte Des repas sans rien s'il
n'y avait que ça pour les contenter C'était facile ici Simple comme
bonjour

Ses fils serviraient de guides à ces visiteurs en quête d'authenticité
Les randonnées seraient si épuisantes qu'ils se confondraient en
remerciements lorsqu'on les reconduirait dans leurs chambres Là Au
rez-de-chaussée de ce qui avait été la maison de la *Veuve joyeuse* Les
grands de ce monde voulaient bien faire pénitence pour les dommages
causés à une nature qui ne s'en remettrait pas Ils refusaient aux
humains la parole apaisante Soit On leur ferait les poches On se
servirait sans rien demander Ce serait piètre justice mais bon

On garderait le silence lorsqu'ils évoqueraient les générations
futures dont il importait de préserver l'environnement On ne leur
dirait pas qu'ici le futur était attendu de pied ferme Quel qu'en soit le
visage On était prêt On lui survivrait comme au reste Quant aux
générations à venir Eh bien elles se débrouilleraient *C'est ce qui est sûr*
Le vieux Kambon devait atteindre une *masse critique* de *followers* sur la
toile Histoire d'asseoir sa crédibilité Faire connaître l'existence de ce
qu'il avait sobrement baptisé *Maison vivante de Joy* Le mot *veuve*
n'était pas vendeur Un de ses fils lui avait conseillé de s'en passer *Joy*
agrémentait le tout d'un parfum toujours agréable de décontraction
Regal avait bien ri Ce n'était pas à *Vieux Pays* qu'il serait tombé sur ce
bonhomme

La vie était brutale hors du quartier comme à l'intérieur La légèreté
s'était fait la belle avec les années quatre-vingt Jamais il n'avait connu
l'insouciance Mais quelquefois une allégresse avait flotté dans l'air
Cela n'était plus Chaque jour confirmait ce constat Ce soir en
particulier la nostalgie l'avait gagné Il avait rendez-vous avec une
vieille connaissance Un type qui le faisait retomber en adolescence Ils
ne s'étaient rencontrés qu'une fois par le passé Cela avait été assez
inoubliable pour que chacun y pense souvent

La vie leur avait organisé des retrouvailles Presque dans les mêmes
conditions Comme autrefois ils attendaient leur tour dans le hall d'un
centre administratif Ils s'étaient reconnus tout de suite L'homme s'était

enquis de sa passion pour les sciences Cela n'intéressait personne Il n'avait pas l'occasion d'en parler C'était une passion solitaire Dans ses rêves les plus fous il n'aurait pas imaginé que l'on veuille le soutenir financièrement Cette seule pensée illuminait son existence autant qu'elle le blessait

C'était facile pour ce type Un gars bien né qui avait obtenu la bourse d'études dont lui aurait eu besoin autrefois Regal éprouvait pour cet homme des sentiments peu amicaux Il ne lui en avait pas voulu à l'époque C'était comme ça C'était la vie Il voyait les choses sous un angle différent aujourd'hui Il s'était souvent remémoré leur rencontre Les noms des boursiers avaient été lus aux jeunes gens venus de tout le pays Savoir si l'on misait sur eux Si une chance de briller leur serait donnée

Il avait obtenu son baccalauréat avec les meilleures notes Mais il n'avait pas été sélectionné L'autre oui Ses parents avaient des relations Ceux de Regal n'étaient que des paysans ayant accueilli chaque nouvelle naissance comme un don fatal de Dieu Un ventre de plus que la famine ferait gargouiller Ils l'avaient baptisé Charles-Bronson Parce que la vie le rosserait chaque fois qu'elle le pourrait Il devrait avoir le cuir aussi solide que l'avaient les personnages incarnés par son homonyme

Amok était maintenant Monsieur Mususedi Fils de ses pères Homme de sa caste C'était cet ancrage lui-même qui l'autorisait à faire fi des règles À se rendre en personne dans les services administratifs À fréquenter des gens qui n'étaient pas de son milieu Ils s'étaient vus à quelques reprises Regal avait senti la culpabilité d'Amok Elle ne s'était pas exprimée dans les mots Il y avait eu cette prévenance détestable Cette manière de payer à sa place ses consommations Ces invitations au restaurant du *Prince des Côtes* Comme si tout le monde en rêvait Comme si cela pouvait réparer l'injustice d'hier

Il avait parlé de ses recherches par politesse Peut-être un peu pour se faire valoir Il s'en était voulu après N'avoir pas été capable d'assumer sa condition de petit professeur de faculté Il avait eu besoin de donner du lustre à tout cela Avait donc évoqué son invention L'autre avait trouvé cela épatant Formidable Vraiment *Ça ne m'étonne pas de ta part* Quelques jours plus tard il avait proposé de le financer Il fallait déposer un brevet C'était la première étape S'assurer que nul ne s'empare de cette innovation Ils devaient vite se revoir pour en parler

Regal avait eu envie de se faire beau pour ce rendez-vous Ne pas avoir l'air d'un mendiant Ne pas offrir à l'autre la possibilité de se racheter La rédemption du bourgeois ne passerait pas par lui Chacun porterait jusqu'au bout sa croix C'était ça La vie L'idée d'ajouter à

Luther une touche de Kid Creole l'avait réjoui Il avait choisi le chapeau adéquat Pour les chaussures en revanche on restait classique Stan Smith noires assorties au t-shirt

Il avait reculé d'un pas pour se voir en pied dans la glace de l'armoire La perfection Il chatoyait avec grâce Sans verser dans l'allure Il s'était adressé des félicitations En toute modestie Il avait vu le ciel s'assombrir Par la fenêtre D'un coup Des paquets gris sombre là-haut Comme d'énormes balles de coton souillé Ce n'était pas la saison L'orage néanmoins s'annonçait dru

Regal s'était dépêché de sortir Il ne possédait pas de voiture *Veuve joyeuse* était assez éloigné du centre-ville Il avait pensé à *Vieux Pays* Sans savoir pourquoi Peut-être parce qu'il y avait été accueilli l'année où Amok et lui s'étaient rencontrés Il venait d'avoir dix-huit ans Avait été brillamment reçu au baccalauréat Sa famille s'était réunie Elle avait assez investi dans ses études Cela avait déjà été dit lors d'un précédent rassemblement familial Il était un homme à présent Il lui faudrait gagner sa vie

Personne parmi ses proches n'était allé plus loin que l'école élémentaire On n'avait pas les moyens de lui offrir des études hors du pays Ni même sur place On comprenait à peine ces sciences dont il parlait On avait bien voulu attendre la décision de l'État Elle était maintenant connue Le jeune adulte devait prendre ses responsabilités

L'oncle qui l'avait hébergé en ville pendant la durée de ses années de lycée lui avait trouvé un emploi Un bon travail La famille était heureuse de le lui annoncer Un quincailler voulait bien de lui pour tenir ses comptes Il se chargerait aussi de prendre les commandes Une situation idéale pour *un long crayon* tel que lui

Des applaudissements avaient fusé Des chants s'étaient élevés Vibrants et vigoureux Il allait pouvoir soutenir ses parents Leur être un bâton de vieillesse Un rocher auquel accrocher leur quotidien laminaire Tel était le sens de l'existence L'humain venait au monde pour prendre en charge ses ascendants Donner naissance à une descendance qui en ferait autant Vivre c'était entrer dans cette ronde

On avait fait bombance

Il y avait eu de la viande De cet incomparable cochon braisé que l'on préparait dans la région Du *pepe soup* de chèvre Du porc-épic aux graines de courge Gibier apporté exprès de la campagne Une orgie en prévision de celles que ses revenus lui permettraient d'offrir Bientôt Souvent On avait dépensé des sommes inouïes pour ce repas de fête C'était une manière d'affirmer sa confiance en l'avenir Dans sa famille le don c'était cela Un investissement Regal n'avait pas attendu cet

instant pour le découvrir

Il s'était rendu chez le quincailler Ce pourvoyeur d'un bon travail En fait de magasin il s'agissait d'un étal de rue On le repliait en fin de journée Cela devenait ainsi une caisse tenant lieu de remise On la faisait rouler le soir pour la ranger Elle passait la nuit dans le garage de son propriétaire Il lui reviendrait d'aller la chercher et de l'installer tôt le matin Du lundi au samedi

Le jeune homme s'était interrogé à propos des commandes que ce comptoir-là pouvait bien honorer Jusqu'au jour où il lui avait été demandé de faire du porte à porte Vanter la marchandise En susciter l'acquisition Les gens avaient toujours besoin de quelque chose Des clous Des ampoules Du fil de fer Certains ne pouvaient se déplacer Beaucoup manquaient de moyens pour payer Il leur était proposé de verser un acompte Même minime C'était en cela que consistait la prise de commandes Les arrhes faisaient office d'achat ferme On revoyait ces clients jusqu'à épuisement de la dette On leur proposait autre chose peu avant l'échéance Histoire de précéder leurs besoins Voire de les leur suggérer Ils devaient toujours un peu d'argent

Un bon travail L'idéal pour un *long crayon* Courser les pauvres Leur soutirer la plus petite pièce Tenir à jour le registre de leur endettement Réclamer sans cesse Avec le sourire Mais avec fermeté Regal ne s'était pas vu faire cela Il avait vendu sa propre chair Devenir un agent du consumérisme lui paraissait bien plus dégradant Ceux qui lui étaient présentés comme des clients potentiels devaient surtout être aidés

Ses rapports avec l'oncle qui l'hébergeait n'étaient pas les meilleurs Ce dernier lui avait trouvé un emploi pour se faire rembourser Le voir déguerpir au plus vite Il n'avait pas attendu d'être chassé Les rues de la ville lui avaient semblé moins hostiles que le cercle familial où nul ne l'aurait approuvé C'étaient les grandes vacances Il avait peu à peu fait son deuil des possibilités qui lui auraient été offertes à l'étranger Décidé de s'inscrire à l'université locale

Regal avait erré plusieurs jours S'était imposé de ne rien dépenser Pas tant qu'il serait sans abri Sans solution pérenne Il lui restait les *dos* de sa mauvaise vie Il avait décidé d'y mettre un terme Déjà avant de quitter la maison de son oncle Il ne se prostituerait plus pour se donner le droit de toucher d'autres hommes Il avait marché sans but Besoin d'échafauder un plan Rien n'était venu Le vide

La chance lui avait souri dans son malheur Il était tombé d'inanition aux abords du Marché central Le soleil de ce pays était sans pitié Même en pleine saison pluvieuse À son réveil quelqu'un était penché

sur lui Il avait été transporté à *Vieux Pays* Dans la case d'un être éblouissant qui s'était présenté sous le nom de Sita Toko Il y avait été soigné Nourri

L'épouse de Toko s'était assurée de son confort Le couple l'avait adopté sans autre forme de procès Sans lui poser la moindre question C'était lui qui avait éprouvé le besoin de tout leur raconter Toko avait levé la main *Ne t'inquiète de rien Sois le bienvenu chez toi Tout ira bien désormais* Regal avait souri en se remémorant ces instants Toko et lui continuaient de se voir

Il s'était précipité dehors pour devancer la pluie La petite Jamaïka jouait comme d'habitude trop près de la chaussée Le gris tombant du ciel caressait sa peau d'albinos Cela lui donnait un teint lunaire Elle était magnifique Il lui avait baisé le front Jamaïka s'était d'abord raidie Puis elle avait souri S'était collée à lui Petite guerrière au cœur tendre On l'avait ramassée dans l'herbe folle Non loin de ce qui était à présent le potager commun

Elle venait à peine de naître Ne pleurait pas Ses petites mains faisaient des moulinets dans l'air On l'avait quand même trouvée Elle attendait Sans peur Déjà Jamais on n'avait su qui l'avait laissée là Emmaillotée dans une étoffe bleue À peine venue au jour Près du jardin où l'on faisait pousser légumes et tubercules Les plants de citronnelle marquant la limite du domaine l'avait protégée des serpents

Une prostituée nommée Ayona lui avait donné le biberon et la lumière du jour Une grenouille de bénitier appelée Sara avait veillé sur ses nuits Toutes deux continuaient à la faire pousser Elles s'étaient découvertes grâce à l'enfant Les mêmes blessures les avaient amenées à faire des choix différents Chacune voyait en l'autre ce qu'elle aurait pu devenir Et plus encore Ce dont elles ne s'étaient pas senties dignes

Parfois elles s'asseyaient ensemble L'après-midi Sur le perron de leurs cases Elles changeaient en fonction de la lumière La position du soleil dans le ciel Regardaient ensemble leur petite qui jouait Ayona portait des robes ouvertes partout Des ébauches de vêtements Sara arborait des choses aussi indescriptibles qu'innommables Tout ce que l'on pouvait dire c'était qu'elle disparaissait entièrement dessous Seules sa tête et ses mains demeuraient visibles

Jamaïka détestait s'éloigner de *Veuve joyeuse* Elle fréquentait l'École sous l'arbre Ayona l'y conduisait aux aurores Pendant que Sara quittait *Veuve joyeuse* pour l'hôpital où elle travaillait comme infirmière L'école se tenait au fond du quartier Une institutrice à la retraite y dispensait des cours basiques Une association de

commerçantes avaient souhaité apprendre à lire et à écrire Jamaïka était la seule enfant Elle restait après la classe des adultes Suivait un programme plus complet Était un peu en avance sur ceux de son âge Ses mères devraient un jour l'inscrire à l'école publique Ce serait le seul moyen pour elle d'accéder au collège

Elle devrait passer le concours national d'entrée en classe de sixième Regal le leur avait dit Elles avaient hoché la tête en silence Leur regard posé sur la fillette était lourd D'un amour aussi enjoué qu'il était inquiet Elles craignaient que le monde ne la touche Trop tôt Avant qu'elle ne sache se défendre Avant qu'elle ne sache les mots pour le dire

Les éperviers étaient là Rôdant ici même à *Veuve joyeuse* Ayona les connaissait Ils n'attendaient qu'une occasion Ils étaient l'horreur et l'agonie Elles verraient pour l'école publique Jamaïka n'en avait pas encore besoin Elles secouaient la tête de droite à gauche Dans un même mouvement Jamaïka n'avait pas besoin de quitter *Veuve joyeuse* Pour l'instant

Regal n'avait pas aperçu le moindre véhicule de transport Pas un clando Pas un *bensikin* à la ronde Il avait pensé marcher un peu Mais la pluie ne tarderait pas Il avait rebroussé chemin Demandé à Jamaïka d'appeler Eposi Une jeune conductrice de taxi qui ne travaillait que de nuit Il la ferait sortir juste un peu plus tôt qu'à l'accoutumée Lui verserait un supplément *Dis-lui que je lui revaudrai ça* Il avait adressé un signe de la main aux mères de la fillette Elles avaient installé deux chaises devant la maison de Sara

La nuit n'allait pas tarder Ayona s'était levée pour accompagner l'enfant Elles étaient revenues en compagnie d'Eposi qui avait bien voulu le déposer au *Prince des Côtes* Les premiers éclairs zébraient le ciel quand ils s'étaient séparés La nuit tombait Masse noire sur la ville Regal n'avait pu prendre place sur la terrasse comme prévu C'était au bar qu'il avait attendu Il avait décidé de refuser l'offre d'Amok Poliment Faisant valoir pour cela des arguments imparables Son invention requérait les moyens d'un État Ce serait déjà bien de la faire breveter

Il n'y avait pas songé

On verrait cela

La vérité était qu'il n'avait pas envie de devoir quoi que ce soit à celui qui l'avait spolié par le passé Ni confort Ni notoriété Il se refusait à passer du baume sur la mauvaise conscience du chic type Il était toujours très chaleureux lorsqu'ils se voyaient Sans en penser moins Il avait perçu en l'homme une tristesse Cela l'avait intrigué

Regal reconnaissait ses pairs Tous ceux qui devaient arracher leur existence à une blessure Il espérait en savoir plus Découvrir ce qui pouvait ternir le regard d'un bonhomme qui conduisait ce genre de bagnole portait des fringues comme celles-là se levait le matin pour poser son cul dans un bureau climatisé Il ne faudrait pas brusquer les choses Il se donnait le temps d'arriver à ses fins

Son amertume se dissiperait s'il parvenait à mettre ce mec dans son pieu Une seule nuit suffirait Ensuite il lui ferait confiance Le passé serait aboli Il n'y aurait plus à prendre sa revanche pour l'un À se payer une conscience pour l'autre Il ne voulait pas entretenir de liaison Parler d'amour Ce qui l'intéressait c'était de lui soutirer quelque chose De le voir dans ses yeux chaque fois qu'ils se croiseraient La soirée s'était écoulée Les allées et venues des clients de l'hôtel l'avaient distrait

L'oncle qui l'avait hébergé ne s'était pas cru obligé de le nourrir Cela lui avait servi de prétexte La faim Le dénuement Quelle plus belle excuse Regal ne se demandait plus ce qui l'avait vraiment poussé à louer sa peau La monnayer pour lui trouver de la valeur Sita Toko l'avait interrompu quand il avait voulu se confesser Tout dire de la mauvaise vie Puis il l'avait fait asseoir Un jour

Le jeune Regal avait alors écouté Une histoire venue du fond de la mémoire ancestrale Il s'en souvenait comme si c'était hier Toko avait revêtu une ample robe verte S'était paré de sautoirs aux perles jaunes et rouges Regal avait écouté l'aîné lui raconter Une terre non loin d'ici Un peu plus bas sur le Continent Au sein de l'immense aire bantoue Jadis les garçons s'aimaient en toute liberté Là-bas Dans ce pays frère Autrefois Avant l'arrivée des étrangers venus du Nord par les eaux

En ce temps-là donc Les garçons s'aimaient dans la lumière du jour Se déclaraient à leurs parents respectifs Présentaient l' élu de leur cœur Offraient des présents à sa famille Déposaient à leurs pieds la bête tuée à la chasse Un plein panier de victuailles Ensuite ils se bâtissaient une case Les amoureux vivaient tranquilles Un temps Seulement un temps

Un jour il faudrait s'unir à une femme Avoir des enfants Pour que vive la communauté Il n'était pas exigé qu'ils renoncent l'un à l'autre Le nid d'amour n'était pas détruit Ils s'y retrouveraient lorsque leurs obligations d'adultes le permettraient Les épouses devaient connaître ces amants de jeunesse Ces amants pour la vie Parfois cela durait jusqu'à la mort Jusque dans la mort L'autre côté de la vie Les garçons devenus hommes continuaient de s'aimer

Regal devait savoir que les aïeux n'avaient pas tous condamné

l'amour Ils avaient parfois su en accueillir les diverses expressions
Avaient rarement jugé utile de réduire les êtres à leur façon d'aimer
De nommer cela

Les ancêtres n'avaient été que des humains Certains s'étaient
illustrés par la bêtise D'autres avaient été sages Ceux du pays frère
avaient codifié les choses à leur manière Les sociétés ancestrales
avaient recherché un équilibre Entre les besoins du groupe et ceux de
l'individu Il leur était aussi arrivé d'échouer Regal ne devait éprouver
aucun malaise Il était le fils de ses pères Jamais ses désirs Ses
sentiments Ne leur avaient été étrangers

Ici dans leur pays les colons avaient banni ces usages Rédigé des lois
réprimant certaines amours Fait du *beau vice* l'apanage des Nordistes
Une déviance réservée aux êtres supérieurs

Colons et missionnaires avaient répandu bien des mythes sur le
Continent Pouvait-on le leur reprocher Ils n'étaient pas venus en amis
Ne s'en étaient pas cachés L'un d'eux avait laissé des souvenirs aigres
Il n'y avait pas si longtemps Son nom était encore sur les lèvres des
anciens

Léon-Pierre Audeberge

On ne prononçait ce nom qu'à voix très basse

On disait surtout *le faiseur de rois* Ce politicien nordiste qui aimait la
chair fraîche Les jeunes gens du Continent Rassemblés dans une
association dont il avait jadis la charge Sita Toko avait entendu de ces
choses Les soûlards d'un bar voisin de la parfumerie qu'il tenait au
Marché central parlaient L'alcool leur déliait la langue

C'était ainsi que Toko avait entendu l'histoire De la bouche d'un
homme ayant vécu la scène Un dénommé Archibald Kula La ville
entière le connaissait Il avait été le premier ressortissant du pays à
accéder aux grandes écoles Celles du Nord bien entendu Toujours
classé parmi les meilleurs

Archie avait accumulé les diplômes On le savait promis à un bel
avenir Lui-même n'en doutait pas Il avait pris des risques Joué Perdu
Entamant une carrière de haut fonctionnaire international Archibald
Kula s'était tout seul savonné la planche

Le bougre avait une passion pour les femmes des autres Seules les
dames mariées suscitaient son désir Il en perdait la tête Mettait tout en
œuvre pour les séduire Y parvenait la plupart du temps C'était ainsi
qu'Archibald Kula avait été surpris avec l'épouse de son supérieur
hiérarchique Un Côtier d'ici comme lui

Se taper la femme d'un homme revenait à enfile le gars lui-même

Pareil affront ne pouvait être pardonné Autrefois cet acte valait à ses auteurs la mort ou la servitude L'adultère était source d'instabilité Trouble dans l'harmonie de la communauté On lui préférait la polygamie

Archie s'était peut-être attendu à une mise à pied Au pire à une brève mise au placard Il était trop brillant pour être écarté

Il avait joué Il avait perdu Cette périlleuse partie de jambes en l'air lui avait coûté son poste Le pays avait récupéré ce glorieux fils Major en pure perte de bien des promotions

Depuis plusieurs décennies Archibald Kula était sans emploi Son existence se déroulait à siffler des bières dans les bars Parfois il arrivait encore à se faire offrir des omelettes aux nouilles dans les *turnedos* de la ville Ce privilège était de plus en plus rare Ces restaurants servaient les travailleurs du matin Les forces vives d'un pays oublieux de ses gens Les vieux oisifs comme Kula portaient la poisse Ce n'était pas son âge C'était le vide Le néant de sa vie d'homme

Archibald Kula n'avait pas *construit au village* Sa propre famille ne le soutenait pas Ses parents n'avaient pas laissé de patrimoine Ses beaux-frères refusaient de l'introduire dans leurs cercles Il pourrait à nouveau mal se conduire Ils en paieraient les pots cassés On n'avait jamais entendu quiconque se vanter d'être le rejeton d'Archibald Kula Et l'on connaissait par cœur ses histoires du temps passé

L'homme était désormais prié de se faire tout petit aux abords des *turnedos* Seuls les bars l'accueillaient encore Et pas tous Au début les salons de la ville l'avaient reçu avec les honneurs Cette fragrance de disgrâce ne se faisait pas encore trop capiteuse Le fort-en-thème parlait bien Possédait encore quelques costumes décents Des chapeaux Des gants Oui Des gants de cuir Des mocassins Des bottes On pouvait au moins l'écouter Le regarder Contempler à travers lui cet inaccessible horizon Le Nord L'hiver La blancheur de la neige La *blanchité* des maîtres de l'univers Archie avait diverti la ville Et même l'arrière-pays

On l'avait désiré fêté Partout C'était un chômeur cinq étoiles Une espèce rare Puis l'on avait remarqué Ces parements élimés Ces souliers rarement cirés Ces favoris mal taillés Ces ongles souvent trop longs On s'était souvenu qu'on le rinçait à l'œil Qu'on le gavait de même L'air conditionné en prime Son insolvabilité avait soudain dérangé Beaucoup Elle s'était faite pestilentielle

Sa cote avait chuté Les femmes mariées de la bonne société n'avaient plus souhaité sa compagnie Ses diplômes étaient périmés Ces

dames nanties avaient lu des livres Voyageé au Nord et ailleurs Des hommes plus jeunes et moins onéreux leur tendaient les bras

Le sieur Kula n'avait plus impressionné que dans les quartiers populaires Les lycéens inscrits en série scientifique venaient le voir sous les réverbères Il semblait avoir connu en personne Messieurs Cessac et Delagrave Aucun exercice ne lui résistait On lui offrait son assiette de beignets-haricots Sa ration de maquereau braisé On lui gardait une lampée de *matango* Les bons jours il pouvait siroter des Beck's

Archibald Kula versait alors des libations à ceux qui n'étaient plus Regardait amoureusement les bouteilles Leur trouvait une couleur smaragdine Écrin de verre pour matière précieuse Oui Archibald Kula s'y entendait pour faire un sort à la boisson Cela forçait le respect des souïards les plus patentés Et ils étaient doués Très capables Mais lui Cet homme-là était grand On admirait sa maîtrise Il imbibait de bière chaque cellule de son corps Parfois on croyait voir ses ongles gonfler comme des éponges

Archibald Kula buvait Mais il ne coulait pas Et les souvenirs les plus lointains refaisaient surface Des images du passé Bordées d'écume mais tout à fait rutilantes Très nettes Le vieux Kula avait gardé une mémoire intacte de ses années d'études Ère bénie durant laquelle il avait tutoyé tant de cimes La bière Beck's le faisait voguer vers cet antan C'était alors que s'effectuait la déclamation Cette psalmodie du souvenir

La mélopée d'Archibald s'écoulait de son gosier vers l'extérieur Inondant une bonne partie du tumultueux Marché central Sans haut-parleur Seule la puissance des réminiscences portait la voix L'ardeur qui s'emparait de l'homme comme il revivait ces temps à jamais enfuis

Ce n'était pas la première fois que Sita Toko subissait le chant sauvage du pochard Cette houle menaçant de tout emporter sur son passage Une *bayam selam* bien connue l'entretenait vaguement Le chevauchait lorsque l'envie lui en prenait Lui remettait quelques pièces une fois satisfaite Archibald Kula était donc souvent dans les parages

Ce jour-là Toko supervisait une livraison d'articles commandés il y avait belle lurette Des huiles parfumées venues d'Orient Ses clientes en raffolaient Il se tenait sur le seuil de sa boutique Un œil sur les palettes L'autre sur le jeune homme qui déchargeait la marchandise La voix de Kula avait roulé jusqu'à lui Charriant d'incroyables révélations Sita Toko se souciait peu des bavardages En général On parlait beaucoup dans ce pays Mais là Les plus blasés auraient tendu l'oreille

L'homme Kula avait à dire sur un haut personnage Il affirmait l'avoir vu Indiquait l'adresse Décrit l'agencement des lieux Archibald avait vu le président de la République L'actuel Alors étudiant Dans la chambre du député Audeberge Se cachant sous le lit pour n'être pas repéré Puis cessant de se cacher D'abord parce qu'il avait été reconnu Puis parce que son amant était assez coureur

Le président de la République qui n'était pas même secrétaire d'État Mais qui entendait bien gravir les échelons Le président de la République alors inscrit en droit Jeune homme au visage poupin et à la fesse molle Un *genu valgum* lui donnait déjà cette démarche peu stable Peu fiable Cette particularité physiologique le faisait remarquer de loin On l'identifiait même dans la pénombre Le mieux pour lui eût été de revêtir une *manjuwa* Une jupe trapèze Chacun devait tenir compte de sa morphologie avant de se choisir des vêtements C'était la base de l'élégance Lui Kula en savait quelque chose Le pays était gouverné par des broussards On pouvait admirer le résultat

Les pontes du régime en avaient après lui L'avaient toujours jaloué Lui Kula qui les dépassait de plusieurs longueurs sans même ouvrir la bouche tant ils étaient stupides et grossiers Ils se gaussaient de son malheur Cette bande de complexés Chaque fois qu'il s'était présenté à leurs bureaux Oui chaque fois Il avait trouvé porte close Les plantons l'avaient introduit d'un air dédaigneux auprès des secrétaires Ces assistantes l'avaient à peine regardé Il avait dû faire du bruit pour qu'elles consentent à l'annoncer Et là On avait refusé de le rencontrer Sans même se donner la peine d'inventer une excuse

Archibald Kula en avait gros sur le cœur Son pays préférait se passer de ses talents On raillait son incomparable intelligence Elle ne lui avait guère été utile Elle ne l'avait pas aidé à se tenir Parfois il les avait vus Ces hauts fonctionnaires Ces messieurs dont l'embonpoint faisait se plisser la nuque Ils s'enorgueillissaient du nom de *cous pliés* que leur donnaient les gens Cela signifiait qu'ils étaient bien nourris Les autres pouvaient crever Ils avaient les cuisses qui se touchaient Tant ils bâfraient Montgolfières sans cervelle

Ces ignares oubliaient qu'il savait des choses À commencer par leur chef La fesse toujours plus molle Kula se remémorait le temps où ce gars-là se comportait comme une vulgaire harengère *Oui Oui Oui Le capo de tutti capi himself* L'homme fort du pays Il allait voir ses rivaux Se tenait devant eux Chalumeau dans le regard Tchip à la bouche Mains sur les hanches Son *genu valgum* déformant le pantalon du beau costume payé par Audeberge Celui qui présiderait un jour aux destinées d'un peuple roulait des yeux Toisait l'impertinent qui avait osé attirer l'attention de son amant et protecteur

Puis il lançait *Tchip Tu crois que Léon-Pierre peut me laisser pour toi* Il accompagnait cela d'un geste de la main Ce geste bien connu des gens d'ici Ce geste qui levait tout soupçon quant à la nature de l'individu Le poignet cassé Les doigts pendants Oui Le président de la République L'homme fort de ce pays Il avait réussi avec son derrière Pas seulement Cela n'aurait pas suffi à le hisser si haut Mais sa fesse molle et sa patte folle qui lui donnait une démarche de donzelle l'avaient aidé Ainsi s'exprimait le vieil Archie

Sita Toko n'aurait encouragé personne à accorder foi aux paroles de Kula A priori L'état général du phénix l'interdisait Une chose était toutefois avérée Archibald Kula était incapable du moindre mensonge quand il avait bu Aussi se gardait-on de le faire taire en ces circonstances On ouvrait grand les esgourdes On lui payait une Beck's supplémentaire si le *divers* en valait la peine

Le plus insignifiant badaud de ce pays avait entendu parler de Léon-Pierre Audeberge On savait qu'il avait récompensé ses amants à travers le Continent Ce pays-ci avait été son chef d'œuvre Sans doute y avait-il trouvé un terreau favorable Un limon propice à la floraison de toutes les dépravations

Léon-Pierre Audeberge s'était épanoui en ces parages Ses mignons avaient reçu en cadeau cette nation encore embryonnaire Y avaient formé une caste d'hommes ayant de lourds secrets à protéger Ce désir qu'ils ne vivaient plus que sur le mode du vice Ne reculant pas devant le crime pour l'assouvir On leur devait la haine du peuple pour les *depsos* Sa croyance dans le caractère mystique de ce qui n'aurait dû rester qu'une manière d'exprimer l'amour De donner de l'amour

Le député Audeberge avait longtemps dirigé une confrérie Une sorte de société secrète Après l'association d'étudiants Il avait fallu trouver une autre instance pour les réunir Et les tenir De son temps l'accès au pouvoir politique avait été arrimé au commerce sexuel On était passé du *beau vice* réservé aux Nordistes à une pratique magico-libidinale

Le député nordiste avait passé l'arme à gauche comme tout humain Le système qu'il avait mis en place avait prospéré S'était ensauvagé On n'avait plus fait de quartier On ne s'était même plus donné la peine de récompenser les garçons D'acheter leur silence Le peuple avait vu ses fils défaits Violés Quelquefois massacrés

C'était dans cet environnement que Regal devait atteindre la plénitude Les mots de Sita Toko l'avaient en partie rassuré Il n'était pas un monstre Il n'y avait cependant pas de quoi se réjouir Le pays n'avait pas de tendresse pour les gens de son espèce La fabrique des boucs émissaires y tournait à plein régime

Regal n'attendait pas l'homme de sa vie Il n'avait de goût ni pour le martyre ni pour le militantisme Encore moins pour la romance Il continuerait à picorer çà et là Se rendre au GeeBees Faire une excursion dans un pays voisin pour varier un peu son ordinaire Y trouver un gibier différent Son existence ne lui déplaisait pas C'était une vie d'homme

Le barman et lui avaient épuisé leur lot de blagues Il n'avait pu s'offrir qu'un cocktail sans alcool Tout était hors de prix dans cet endroit Le manège de la bonne société se pressant dans les salons du *Prince des Côtes* avait commencé à le lasser Cette jeune femme tout juste arrivée du Nord l'exaspérait L'alcool la désinhibait Elle s'égosillait Cherchait à se faire entendre des Nordistes Ses discours sur le racisme et l'intégration les visaient

Les migrants nordistes étaient sommés d'inscrire leurs enfants à l'école locale De fermer sous peu ces instituts culturels servant à épandre leur vision du monde Ils avaient assez semé la pagaille dans l'esprit des gens Que faisaient-ils encore là Hein Quel plaisir trouvaient-ils dans la compagnie des grands singes Qu'ils débarrassent le plancher

C'était la galère chez eux Ils n'avaient que haine pour l'humain À commencer par leurs propres concitoyens qu'ils gavaient de pesticides La pollution était dans chaque aspect de leur vie Les salariés devaient se droguer pour survivre aux méthodes cruelles de leur hiérarchie Les travailleurs pauvres faisaient les poubelles À voir le monde que ces gens avaient bâti pour eux-mêmes Ce qu'ils faisaient chez eux Entre eux

La *mbenguiste* s'époumonait Ne prenait pas la peine de déglutir De respirer entre les phrases Elle était remontée à bloc Regal avait perçu un tremblement dans la voix de l'énervée Un tressaillement indiquant qu'elle ne resterait pas ici Le pays n'était pas fait pour les émotives dans son genre Ici les pesticides et autres poisons n'avaient pas de nom Mais ils étaient là Bien sûr Puisqu'on l'avait permis

Il l'avait observée Sa toilette avait dû coûter le salaire annuel d'un enseignant comme lui Sans doute une héritière Elle était chez elle dans les salons élégants du grand hôtel Ses parents l'y menaient déjà quand elle était enfant Elle y était revenue plus tard avec ses copines Prendre le thé Grignoter des *scones* Partager un *Victoria sandwich* Elle avait toujours été *en haut d'en haut* comme on disait ici Mal préparée à se prendre dans la figure le mépris de ce Nord où son nom n'avait aucune signification et n'impressionnait personne Où la couleur de sa peau la définissait Où l'on ne se souciait guère de son individualité

Son être s'était dissout dans des flots d'amertume L'homme qui l'accompagnait rougissait d'embarras On s'attendait à le voir disparaître sous la table d'un instant à l'autre Un grand brun un peu sec Pas assez solide pour apaiser la furie Il avait déjà entendu ces mots Plus d'une fois Son amour n'y pouvait rien Regal s'était demandé comment vivaient ces couples Comment ils protégeaient leur intimité Comment ils s'y prenaient pour n'être pas affectés par tout ce qu'exposait la femme Comment ils supportaient les carences de ce pays-ci L'impossibilité pour eux de s'y épanouir

Ces deux-là n'étaient pas faits pour la dinguerie d'ici Cela crevait les yeux Ce soir la fille aurait voulu flinguer les clients nordistes du *Prince des Côtes* Demain midi elle voudrait passer au fil de l'épée *feymen* et charlatans locaux avant de fomenter un coup d'État Il avait souhaité à ce couple de ne pas procréer

Le téléphone de Regal avait sonné C'était son rendez-vous qui venait aux nouvelles Maintenant il attendait de le voir arriver S'était approché des baies vitrées L'orage n'avait pas l'intention de faire profil bas Bientôt une berline gris métallisé apparut Le conducteur avait revêtu un costume blanc que l'on remarquait de loin Se tournant vers le barman Regal demanda s'il y avait un parapluie Il ne voulait à aucun prix endommager l'étoffe délicate de son complet jaune pâle Son chapeau non plus n'était pas fait pour ce climat

On lui envoya un de ces grooms en livrée Un jeune type qui l'escorta jusqu'au véhicule L'abritant sous un large parapluie Amok lui ouvrit la portière Il se glissa dans l'habitacle climatisé du véhicule Crut entendre cette vieille chanson des Commodores *I bet you're singing proud I bet you'll pull a crowd* Les chœurs sirupeux à souhait Il mit cela sur le compte de la nostalgie Les années quatre-vingt ne se laissaient pas aisément oublier

Il eut tout juste le temps de boucler sa ceinture de sécurité Amok démarra en trombe Il l'entendit lui dire *J'espère que tu n'es pas pressé de rentrer On file chez mon paternel* Il avait l'œil rivé sur la route Une souffrance qui épaississait le silence sourdait de lui Un cri Ancien Trop pesant pour la voix Trop tranchant pour le verbe Une brûlure intérieure qui ne s'exprimerait qu'à travers des gestes Des mises à mort de soi

Regal connaissait bien cela Il s'abstint de parler Ce n'était pas à lui de le faire Et il savait se taire Cela avait longtemps été une spécialité *On file chez mon paternel* Une phrase désinvolte Comme *On fait un saut là-bas et je te pose Juste après Ce ne sera pas long* Ce serait tout l'inverse On ne rendait pas de petites visites à cette heure Par un temps pareil L'orage interdisait de se presser

Ils roulaient vers les limites de la ville La route avait été en partie goudronnée Un des pontes du régime avait sa résidence secondaire peu après la sortie La voie y menait Autour c'était la nature originelle Un petit hameau et ses habitants Très vite la route n'était plus qu'une piste Terre rouge à perte de vue Boue gluante les jours de pluie

Regal se demanda où logeait le *paternel* À la dérobée il regarda l'homme dont les mains se crispaient sur le volant La mâchoire serrée Tout en lui n'était que tension La visite au père n'avait pas des visées chaleureuses S'enfonçant dans son siège Regal se concentra sur sa respiration Il ne s'était pas douté de la tournure que prendraient les événements

Tout au plus avait-il imaginé passer la nuit à l'hôtel À cause de cet orage Amok et lui seraient restés ensemble Bien des choses auraient pu se produire Il ne l'aurait pas sauté tout de suite Cela n'aurait pas été une riche idée de se déclarer Cela devait venir de l'autre Regal savait se faire désirer Allumer des hommes n'ayant pas envisagé de coucher avec lui et qui ne s'en remettraient pas C'était cela qu'il voulait Faire envie Se laisser goûter Le jeter en disant *Je préfère qu'on reste amis*

Ce soir ils ne parleraient d'aucun projet scientifique à financer Ils iraient chez le paternel C'était un excellent début Quelque chose se révélerait à lui dans ce face à face père-fils Il n'aurait qu'à les observer pour nommer la douleur du gosse de riche La famille y était forcément pour quelque chose C'était d'abord là que ça déconnaît

Encore cette vieille chanson Comme un souffle Une exhalaison Quelque part dans la voiture Regal avait toujours cru aux forces invisibles Cela n'entraînait en contradiction ni avec son esprit scientifique ni avec son incompétence spirituelle Il ne fallait pas tout mélanger La matière avait son domaine Tout ce qui existait n'en relevait pas Il tendit l'oreille C'était bien dans la caisse Sa main à couper C'était tout de même curieux Le choix de la chanson Il y avait pire Certes Mais on avait fait tellement mieux

Il se demanda qui cela pouvait être *Nightshift* recelait-il un code Regal décortiqua mentalement le texte Enfin C'était une désignation ambitieuse Le texte Rien de précis ne le frappa La chanson était rivée aux circonstances de sa création Difficile de l'extraire de son cadre Aucune énergie négative n'était perceptible On voulait établir le contact Peut-être transmettre un message Sans s'en apercevoir il se mit à fredonner Un contrechant Tout bas Il eut l'impression d'entendre rire dans le moteur Cela ne dura pas

Regal sursauta Amok s'était brusquement tourné vers lui Une sorte

d'effroi dans les yeux C'est là qu'il remarqua D'abord les taches Quelque chose avait giclé sur l'élégante veste blanche Le revers et la poche tiroir du côté droit en étaient mouchetés Puis il nota cette ressemblance Comment ne l'avait-il pas vue plus tôt

Il ne détacha plus le regard de ce profil Les contours du visage Comme taillés au couteau Regal reconnaissait ces lèvres charnues Ces pommettes Ces narines en ailes de papillon se détachant d'une arête rectiligne Le véhicule s'arrêta Une station-service L'homme fonça vers la boutique Le pompiste devait s'y trouver Il n'y avait personne dehors Regal reprit ses esprits

Oui Dans le temps il y avait eu cette fille Il l'avait rencontrée au *Prince des Côtes* L'hôtel appartenait à cette famille Cela se tenait Elle pouvait très bien être la sœur de celui qui filait chez son *paternel* Il ne lui avait jamais demandé s'il avait une sœur Ne s'était pas posé la question

Cette fille Elle ne devait pas avoir plus de seize ans à l'époque Elle était à la pointe de la mode Ni *curl* ni *wave* Mais du gel dans les cheveux Le fameux look mouillé Elle portait parfois de grandes créoles dorées Et presque tout le temps des *cowgirl low boots* La même était sur le sentier de la guerre Elle avait de la maille pour la mener Sa bataille contre le mâle Elle ne semblait avoir peur de rien Mais à l'intérieur ça crissait Elle l'avait payé pour se dévierger Pas pour qu'il le fasse Il n'avait été que son instrument Jamais il n'avait revécu pareille situation

Sita Toko qui aimait tant l'instruire des usages ancestraux lui avait appris que cela se faisait autrefois Au sein de certaines communautés de l'aire bantoue Les filles en âge de se marier se débarrassaient seules de leur hymen

Regal avait levé un sourcil intrigué L'aîné avait ri Il ne fallait voir aucun militantisme dans le geste de ces jeunes femmes Ce serait anachronique On avait cette fâcheuse tendance à ne lire le passé qu'avec les yeux du présent Lorsqu'elles agissaient de la sorte c'était pour sauver la face

Arriver vierges au mariage signifiait qu'elles n'avaient aucune expérience de la sexualité Elles ne pourraient donc satisfaire leur époux S'introduire un tubercule ou quoi que ce soit d'autre dans le vagin était un moindre mal Les femmes les plus recherchées avaient vécu Et même enfanté Ainsi était-on certain d'en tirer le meilleur avantage Le savoir érotique et la fécondité

Regal était resté quelque peu dubitatif après avoir reçu ces informations L'espace bantou était décidément divers Un sacré bordel

On y trouvait tout et son contraire Bantou signifiait *les humains* L'explication tenait dans ces deux mots Son petit doigt lui disait que l'adolescente de ses souvenirs ignorait ces anciennes techniques Elle n'était pas venue à lui dans l'intention de préserver son honneur Du moins en avait-elle une tout autre conception

Ce qu'elle voulait c'était conserver la maîtrise Ne laisser à personne le loisir de s'approprier sa virginité son corps Il revivait la scène Elle ne l'avait pas regardé Cette fille Il y avait en elle une âpreté Le souvenir qu'il en avait lui fit penser à un aphorisme yoruba *L'arme dont use la mort pour éliminer les vivants devra leur servir à lui échapper* C'était ça qu'elle voulait Flinguer la mort

Regal avait longtemps pensé à cette gosse Un jour elle était revenue le voir Elle ne voulait pas de sexe Un sourire sarcastique lui inclinait les lèvres Elle souhaitait le connaître Cette déclaration l'avait rendu suspicieux Il l'avait laissée seule devant son verre de sky Pas le temps de faire mumuse avec ça Et puis C'était lui qui l'avait cherchée Trouvée Là où elle avait dit Les épreuves du bac approchaient Il craignait que la bourse demandée ne lui soit pas attribuée Que ferait-il alors À qui parler Il n'y avait eu qu'elle Parce qu'il ne la connaissait pas vraiment Parce qu'il ne serait pas obligé de la revoir

Il regarda Amok enfoncer la pompe dans le réservoir La remettre à sa place Regal laissa claquer la portière Le véhicule n'avait pas démarré quand il demanda *Gars Ton pater reste même où comme ça* La route n'était pas goudronnée sur toute sa longueur Il n'y avait pas non plus d'éclairage Ils seraient peut-être contraints de passer la nuit dans la berline Ce serait d'ailleurs le plus sûr moyen de s'assurer qu'elle ne soit pas dépecée Ou volée Ils ne voyaient personne mais il y avait quelqu'un Toujours On n'était jamais seul

Amok nomma leur destination Regal ne manifesta aucune émotion particulière Se contenta de recommander *Beta on falla un mapan pour nang* Le conducteur maintint le cap Au bout d'un moment il lança *On wait que la route finisse Après on voit Ce qui est sûr c'est qu'on ne peut pas back* Regal se remit à fredonner *Nightshift* Amok avait cette façon particulière de mêler accents et registres de langue Cela lui venait sans calcul Il était d'ici et d'ailleurs Un peu de nulle part donc

Regal s'abîma dans une réflexion à ce sujet La conclusion lui vint vite Tout le monde était un peu comme ça dans le pays Bigarré du dedans Ce qu'il y avait de gênant chez les membres des vieilles familles bourgeoises n'avait rien à voir avec cela C'était la prégnance de l'influence nordiste Elle prenait plus de place que toute autre Ils étaient d'abord cela On ne pouvait se reconnaître en eux

Ses craintes furent bientôt confirmées Le risque de s'embourber Cette opacité que les phares de la berline trouaient à peine À croire que plusieurs nuits s'étaient agglomérées pour former celle-ci L'obscurité recouvrait le paysage Aucune habitation ne s'en détachait Les gens du coin n'avaient pas l'électricité

L'orage ne faiblissait pas Une chance qu'aucun arbre ne vienne leur écraser la tête Contre toute attente des silhouettes apparurent Ombres attirées par l'éclat orangé des phares Les deux hommes se penchèrent en avant sans se concerter Les formes mouvantes se pressaient vers ce qui sembla d'abord être une caverne

C'est en voyant se refermer les portières qu'ils comprirent Il s'agissait d'un *opep* Une estafette destinée au transport de personnes Le chauffeur et les passagers n'iraient pas plus loin avant le point du jour Trop risqué Ceux qui remontaient dans le véhicule avaient dû sortir pour se soulager derrière un buisson Regal réitéra ses recommandations

Amok acquiesça de la tête Il préférait tout de même s'éloigner un peu Le voisinage de ces inconnus ne lui disait rien Ils étaient au moins une dizaine là-dedans Eux n'étaient que deux Par chance la route était encore praticable Il fallait se montrer prudent Ne pas se hâter Incliner le buste en avant Plisser les paupières Croiser les doigts pour que les ornières ne soient pas trop profondes Ce n'était pas le moment d'avoir à laisser la voiture dans une crevasse

L'avancée fut lente La berline n'avait pas été construite pour ces chemins Les ruelles cabossées de la ville la soumettaient déjà à rude épreuve La voie qu'ils empruntaient à présent n'était qu'un reste de piste Regal savait comment se déroulait le passage des véhicules dans la journée Les populations vivant non loin se faisaient rétribuer Elles apportaient une aide nécessaire Pour pousser l'engin embourbé Jeter sous les roues une pelletée de gravier Parfois les gens ne faisaient que barrer la voie Une latte de bois suffisait Il pouvait s'agir d'un tronc d'arbre Un gamin accourait alors Dépêché par la communauté qui surveillait de loin Nul ne viendrait à cette heure

Les deux hommes fixaient de leur mieux ce qui se déployait devant eux Les broussailles poussant de part et d'autre de la route semblaient se rejoindre Formaient un arc de cercle touffu Il y avait des fleurs blanches De la taille d'un poing On les distinguait dans le noir L'orage les fouettait sans succès Pas une ne se détacha de l'arcade Quelque chose brillait derrière La végétation entourait ce scintillement inattendu

Ils se dirent que les passagers de l'estafette n'auraient peut-être pas

été la plus terrible compagnie Amok marmonna *Alors elle est ici la tanière du soleil* L'allusion à la quête du fils de Craô ne les fit pas rire Ils n'étaient pas à la recherche de ce lieu mythique Se seraient contentés d'un coin tranquille où attendre l'aurore La voiture s'élança vers la lumière qui emplit l'espace de la nuit

Il y eut un bruit Énorme Fracas de tôle froissée Comme si la berline n'avait été qu'une petite boîte de conserve écrabouillée d'une main par une créature surnaturelle Regal ne comprit pas tout de suite Il faisait trop sombre pour y voir La tête d'Amok reposait sur le volant Quelque chose avait aplati une partie du toit de la voiture Un gros arbre peut-être Il fallait sortir de là

La pluie continuait de violenter le monde La portière de son côté était bloquée Celle d'Amok lui était inaccessible et celui-ci ne bougeait pas Il approcha la tête de la sienne L'homme respirait Il n'entendait pas ses appels Mais il respirait Les seules personnes rencontrées sur le chemin étaient les passagers de l'*opep* Ils les avaient laissés derrière Ces gens ne pourraient les secourir avant le matin Encore faudrait-il qu'ils passent par-là

Amok avait suivi une légère bifurcation avant cet éblouissement D'abord la lumière avait été vive mais lointaine Elle s'était transformée en une boule immense lorsque la voiture avait avancé à sa rencontre Ce feu les avait enveloppés Soulevés de terre Puis ils étaient retombés Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde mais c'était ce qu'il avait vu ressenti Vécu Ce qu'il aurait à dire s'il fallait témoigner

La lumière s'était adoucie mais elle était là Tout autour d'eux Il n'en distinguait pas la source Il plissa les yeux Ce fut le mouvement qui lui vint pour tenter de percer cela Voir au travers Un chemin Une habitation Un arbuste Quelque chose Regal resta ainsi un moment Les yeux fixés sur la lumière devant lui Il crut apercevoir une silhouette Une femme dont le corps nu épousait une courbe du halo Elle dansait sous la pluie Son corps était à la fois l'eau et le feu Pluie et soleil appariés au cœur de la nuit En un lieu sans nom

L'homme se reprit Ferma les yeux Secoua la tête Il croyait à l'invisible Cette scène était sans rapport avec cela Une illusion d'optique due au choc Fouillant dans la poche de sa veste il en sortit son téléphone Réflexe inutile Pas de réseau De toute façon il n'aurait pas pu appeler les secours C'était dans les séries télévisées du Nord que les gens faisaient cela Son regard glissa vers l'homme qui avait perdu connaissance Amok semblait dormir Ne s'inquiétait de rien Lui qui avait imprudemment pris la route sous l'orage à la nuit tombée Jeté sa berline dans les flammes

Regal lui souhaita de vivre Il demanda aux forces qui l'avaient embarqué dans cette galère de ne pas s'arrêter en si bon chemin Que soit donnée à ses mains la puissance de modeler cet enfant trop gâté par la vie D'en faire sa chose Alors il retira son chapeau Le posa sur le tableau de bord Se mit à parler à l'homme endormi Attraper un morceau de cette conscience assoupie La maintenir dans le réel D'abord il dit qu'on ne l'appelait pas Charles mais Regal Oui cela signifiait bien *royal* Il s'était posé une couronne sur la tête Fantaisie de déshérité Un blase qui claque Donc Regal Il raconta sa vie

Il ne s'aperçut pas que la pluie avait cessé Des bourrasques de vent faisaient voler feuilles et branchages Le souffle régulier d'Amok ne laissait rien envisager d'autre qu'un épuisement Seules les tentatives de Regal pour le réveiller l'avaient convaincu du traumatisme Il lui avait palpé la joue Touché le front Quelque chose de poisseux lui était resté sur le bout des doigts Un peu de sang Certainement Il avait accueilli cela sans trop d'émotion Regal savait l'en dessous de la vie Cela plus que le reste Il avait su aménager son existence de façon à ne laisser paraître de lui que le meilleur Enfin ce qui lui semblait acceptable

Les autres aspects de sa personnalité ne lui causaient pas d'embarras Il tenait simplement à ne pas avoir à s'en expliquer Les nuits du GeeBees ne se prolongeaient jamais dans son appartement de *Veuve joyeuse* C'était sa planète Quelques-uns parmi ses étudiants habitaient ce quartier où l'on pouvait se loger à moindre frais Ceux qui l'avaient reconnu au GeeBees gardaient cela pour eux

Nul ne prenait le risque d'évoquer le GeeBees qui restait ce qu'il devait être Une vente-à-emporter tout à fait banale où l'on se fournissait en produits du quotidien Il fallait avoir été invité par un habitué pour découvrir le sous-sol Près de la remise Le nom de GeeBees n'était inscrit nulle part à l'extérieur On se le passait dans un murmure Ceux qui fréquentaient la maison chérissaient leur marginalité Ils n'avaient pas choisi ce qui les rapprochait Ils y trouvaient cependant une beauté que la conformité sociale abîmerait

D'autres voyaient différemment les choses Ceux-là ne venaient pas au GeeBees Se rendaient dans les boîtes de la ville Militaient le jour pour qu'une place leur soit accordée dans une société délétère dont ils auraient l'honneur de perpétuer les usages Le couple La famille Regal n'avait rien à déclarer Il ne se cachait pas Ne s'exposait pas Sa vie n'était pas un spectacle

Il n'avait pas d'idéal Rien que ce corps à la frontière d'univers irréconciliables L'homme un peu guindé que connaissaient professeurs et étudiants ne laissait rien deviner de son jumeau trouble Le fauve Le

croqueur de garçons qui détestait la romance Regal n'aimait pas les hommes Il les désirait sur le plan sexuel Ce qu'il savait de l'amour était différent C'était l'attention de Toko L'étreinte rigide et muette de la petite Jamaïka Et c'était bien ainsi

L'homme dont la tête reposait sur le volant de la berline n'entendait rien à ses confidences Ce n'était pas grave Il racontait à voix basse les choses qui lui passaient par la tête Et c'était cela Sa manière d'habiter le monde Le confort de la solitude La fureur de ses appétits Ce besoin qu'il avait de susciter des affections qui ne seraient pas rendues Dominer Peut-être parce qu'il s'était soumis Peut-être parce qu'il avait eu honte et pensé mettre fin à ses jours Peut-être parce qu'il avait espéré que ses clients d'autrefois s'attachent à lui Qu'ils deviennent des amants des amis Et le sauvent

Ce n'était jamais arrivé Certains l'avaient pris en pitié Ils l'avaient payé un peu plus cher Et ils s'en étaient retournés vers leurs vies normales Auprès d'épouses et d'enfants qui n'avaient pas idée de ce qu'ils venaient chercher sur le Continent Auprès de compagnons présentables Il en avait longtemps souffert C'était fini à présent Lui non plus n'aimait pas les faibles Il n'avait que faire des affamés d'amour Se contentait de prendre ce qui s'offrait à lui La seule limite qu'il s'imposait concernait les étudiants Il ne les touchait pas Même après les avoir vus au GeeBees

Regal appuya sur le bouton servant à baisser la vitre Sans intention ni attente précise Il fit cela Elle glissa vers le bas dans un chuintement La surprise l'immobilisa un instant Puis il se dit que ça en valait la peine Tenter de se glisser au dehors Trouver de l'aide Il pencha la tête à l'extérieur Balaya du regard les alentours Ne vit rien La lumière s'était éteinte Rien ne l'avait remplacée Dans l'obscurité ses yeux ne purent distinguer que des ombres Une végétation fuligineuse dansait et mugissait sous le vent

Il regarda le sol Ne put s'en faire une idée claire Regal ne prit pas de décision hâtive Un orage violent s'était abattu sur la région La terre n'avait pas encore absorbé l'eau Plonger buste en avant dans la boue ne semblait pas une idée brillante Il lui serait plus difficile de rentrer dans la voiture Ses jambes pouvaient par ailleurs heurter Amok Ce n'était pas de cette façon qu'il imaginait le contact de leurs corps Il lui était possible de procéder autrement Sortir le buste Se hisser vers le haut en s'agrippant au toit Lever les membres inférieurs Les plier Non Pas cela non plus Il avait de bons abdominaux Mais pas assez d'espace Pas la meilleure prise sur le toit humide

L'homme garda son calme Puis il eut ce réflexe Le geste que l'on faisait dans bien des cas ici Lorsque les voitures ne s'ouvraient pas de

l'intérieur Il passa la main dehors Atteignit la poignée Tira vers le haut Ouvrit

Un véhicule mieux adapté au réseau routier de ce pays l'aurait mieux protégé Une vague boueuse s'engouffra dans la berline Son empressement à refermer la portière ne le préserva pas Il sentit ses Stan Smith et son pantalon s'imbiber de cette mélasse Amok se mit à tousser Cela eut pour effet de lui secouer le haut du corps Il resta néanmoins collé au volant Tranquille dans son inconscience

Regal dont la violence ne s'exerçait que dans le domaine sexuel éprouva une furieuse envie de le cogner pour le réveiller Il n'en fit rien Se dit seulement que la nuit serait longue Qu'il ne fermerait pas l'œil Qu'on ne le verrait pas à l'université le lendemain Il n'avait plus envie de parler Pas à cet Amok qui ne lui apportait que des ennuis Il lui avait volé sa bourse d'études Et maintenant ça Les possibles du passé ne lui seraient pas restitués Mais il avait cru tenir une occasion de s'amuser Se servir à son tour

Repousser la générosité de Monsieur Mususedi L'attirer dans son lit Le faire jouir Se refuser ensuite à lui Offrir son amitié dans un sourire La main tendue Ouverte Comme pour dire *On est quittes* S'assurer qu'ils ne le soient pas Jamais Jeter une ombre dans la vie de cet homme Partager avec lui un coupable secret Il hocha la tête pour lui-même Dans le silence

La nuit soufflait un air frais par la vitre baissée de la voiture Cette nuit n'était pas la fin Il en avait vu d'autres et tiendrait bon Lorsqu'Amok ouvrirait les yeux Dans six mois Dans un an Il le trouverait à son chevet

Regal ne lâcherait pas ainsi sa proie C'est à lui-même cette fois qu'il conta sa vie Ne la prenant que par les bouts les plus douloureux La chose lui fut aisée Cette rumination emplie d'aigreur le renforça Il n'avait que des raisons de vivre De ne le faire que pour lui Dans son seul intérêt et pour son seul plaisir

Une aurore blafarde dissipa la nuit Regal avait les yeux rouges de sommeil D'inquiétude aussi Amok avait gémi puis pleuré sans ouvrir un seul instant les yeux Sans laisser échapper le moindre mot comme on pouvait le faire au milieu d'un cauchemar Regal se rassura en se disant qu'un coma aurait été plus silencieux Il n'en savait rien au fond L'homme se cramponna à la sourde colère qui avait pris possession de lui C'est à travers elle qu'il inspecta du regard le paysage Il pencha la tête par la vitre baissée

Une eau rougie par la terre argileuse semblait se reposer Le tumulte de l'orage avait ravagé la contrée Des arbustes au tronc tordu ne se

résignaient pas à tomber Des arbres plus imposants avaient chu
Déracinés Peut-être avant leur arrivée en ces parages La route avait
disparu sous les flots de latérite La berline n'aurait pas pu rouler
Impossible de descendre Il n'avancerait pas Le vide Pas une case Pas
âme qui vive Il se tourna pour voir si l'*opep* approchait Il ferait signe
aux passagers Afin que l'on appelle quelqu'un Qu'on ne les laisse pas
ainsi

La fatigue le gagnait Son corps ankylosé le faisait souffrir Il avait
fallu le lever du jour pour qu'il pense à rabattre son siège La nuit
aurait été plus confortable Il était trop tard pour cela à présent Il lui
fallait rester visible Quelqu'un pouvait passer Regal connaissait cette
route Il eut pourtant l'impression de la découvrir De n'être nulle part
en ce monde

Les événements de la nuit lui revinrent Tout le parcours depuis le
Prince des Côtes Son esprit ne cessait de buter contre cette boule
lumineuse d'abord aperçue de loin Au-delà d'une allée Derrière une
arcade sur laquelle courait une plante grimpante piquée de fleurs
blanches

La berline avait bondi vers cela Et tout s'était arrêté dans ce
cabrement Il n'y avait pas trace du chemin Aucune des plantes
poussant par là ne présentait de floraison immaculée Il prit la décision
de garder pour lui ce qu'il pensait avoir vu Ne dirait rien non plus du
halo qui avait entouré la voiture De la vision qu'il avait eue d'une
femme Il chassa cela L'envie de boire s'empara de lui Rien d'autre
n'exista que cette sensation de soif L'impossibilité d'assouvir ce besoin

Regal eut une pensée peu consolatrice pour les cohortes de jeunes
que ce pays jetait sur les routes Traversant à pied le désert où les
avaient abandonnés les passeurs Ils connaissaient une soif plus terrible
Recueillaient peut-être leur urine pour la boire Il n'hésiterait pas S'en
prendre à Amok était en cet instant le cadet de ses soucis Il avait envie
de crier Hurler Que le monde s'éveille et vienne à son secours
Quelqu'un Je vous en prie

La dernière fois qu'il avait supplié s'était perdue Effacée de sa
mémoire consciente Il avait su arracher à la vie ce qui ne lui aurait
pas été accordé sans cette hargne Il avait échappé à une existence de
comptable sans formation employé par un quincailleur de rue Il avait
rompu avec sa famille de sang pour se créer un univers où se sentir
libre Ne s'excuser de rien Ne pas s'entendre dire qu'il était un démon
une abomination Que l'on ferait pratiquer un exorcisme

Il n'était pas riche Son appartement de *Veuve joyeuse* lui convenait
Le futon dont il aimait la fermeté C'était la couche idéale pour lui Son

oncle l'avait fait dormir à terre des années durant Il jetait un vieux pagne sur le sol Posait dessus son corps Attendait pour cela que son épuisement soit tel qu'un matelas d'épines lui aurait paru accueillant

Regal avait payé seul son inscription à l'université ses manuels ses photocopiés ses trajets quotidiens D'abord avec les économies de ses dernières passes Ensuite avec l'argent de petits boulots Souvent pour le compte de commerçants De petits artisans Il avait passé des années à faire de la manutention À décharger des palettes À faire le pousseur Cette période lui avait donné l'impression de ne s'être pas affranchi des desseins familiaux De vivre en deçà quelquefois

Il avait mis toutes ses forces dans son projet Vivre sa vie Ne rien demander à personne N'avoir jamais charge d'âme Ne pas être le bachelier qui nourrirait les bouches édentées des nourrissons et des vieillards Il avait étudié Soutenu sa thèse Poursuivi ses recherches pour le plaisir de la découverte Cela ne pouvait prendre fin de la sorte *Quelqu'un Je vous en prie*

Son cœur faisait des embardées dans sa poitrine Il n'en pouvait plus de cette nuit que le jour hésitant rendait interminable Le silence l'oppressait C'était le matin Pas un chant d'oiseau n'avait retenti Pas un cri d'animal tapi dans les fourrés Regal s'était fait une amie de la solitude Il aimait être un monde à lui seul Vivre parmi les autres Interagir avec eux Et n'être jamais qu'avec lui-même Le vide en revanche le terrifiait C'était l'absence de vie La vitre était toujours baissée Il manquait d'air cependant Se sentait étouffer *Quelqu'un Quelque chose*

Il se tourna à nouveau Resta ainsi Comme si son regard fixé vers ce néant pouvait y créer quelque chose Faire surgir une vie Il aurait tout donné pour apercevoir un chien une singe une tortue Une créature quelconque avec laquelle nulle conversation n'aurait été possible Il ne cillait pas Forçant ses paupières à demeurer immobiles Voir ne serait-ce qu'une mouche l'aurait rassuré

Le pare-brise arrière de la berline était maculé de taches Une boue ocre y avait laissé des marques semblant des empreintes de doigts Il n'y avait rien Seulement lui Le long sommeil d'Amok Cet interstice entre nuit et jour Une durée dont la course s'était interrompue C'était tout ce qu'il y avait à appréhender La compacité du temps

Regal sentit bientôt un picotement au coin interne de l'œil Montée de larmes Jamais il n'avait entendu dire que cela puisse désaltérer l'humain privé d'eau Il refusait de pleurer De se rendre au désespoir

Il vint quelque chose Un mouvement dans le lointain Comme il luttait pour faire refluer l'écoulement Un bruit de moteur De roues

pendant prudemment l'eau rougie Une camionnette bâchée roulait à l'allure d'un escargot La carrosserie était jaune Les grosses lettres vertes d'une inscription traçaient une demi-lune sur le capot *Black no de crack*

L'appropriation locale de cette maxime le fit rire Regal rit Pleura de rire de joie de soulagement d'émotions inconnues Il comprenait d'instinct le sens donné ici à l'expression *Black don't crack* Cela ne visait plus la résistance de la peau noire au vieillissement On parlait de l'être lui-même De sa capacité de résilience De son aptitude à faire face aux pires conditions Il fallait croire en cela à vrai dire Pour envisager de rouler sur cette route après le déluge de la veille Le conducteur de la camionnette n'avait pas attendu que le soleil ait commencé à faire son œuvre

Regal se mit à s'agiter dans l'habitacle de la berline Il ne pouvait sortir Se tenir près du véhicule Interpeller par des gestes amples celui qui serait peut-être le seul à passer par là avant des heures La paume de ses mains heurta le plafond Il se cogna le coude au rétroviseur intérieur qui se décrocha Il voulut appeler Donner de la voix Signaler à grand bruit la présence d'un humain La vie d'un homme ayant traversé le tunnel nocturne Faire entendre son triomphe sur les ténèbres et sur le vide Un coassement lui échappa

Sa gorge aride lui refusait tout secours Ses larmes alors ne furent pas de joie La camionnette poursuivit sa lente avancée Celui qui la conduisait penchait de temps à autre la tête vers l'extérieur Regardait en bas Tentait d'évaluer la profondeur de crevasses invisibles Regardait derrière On s'embourbait sans le savoir Il était trop tôt pour que quiconque vienne lui porter secours Jeter sur la voie des pelletées de sable Du gravier

Celui qui s'était aventuré sur cette route se savait assez homme pour affronter l'épreuve

Black no de crack

Oui

Pas de folie cependant La montagne ne se gravissait pas en courant Il fallait prendre son temps Sortir devant le jour pour saisir la vie au collet Se montrer patient dans cette lutte Les forces en présence étaient inégales

L'homme n'avait que son ingéniosité son intelligence son intuition La nature avait l'antériorité la puissance l'imprévisibilité de ses réactions Il pouvait se remettre à pleuvoir Les crevasses noyées d'eau se révéler des fossés des précipices Tombeaux ouverts dans l'attente d'être occupés Regal comprenait Il eut malgré tout envie d'uriner Ce

besoin couplé à celui de boire rendait la situation intenable

La camionnette fut bientôt à sa hauteur Il entendit des voix Les premières notes d'un morceau du Tout Puissant Ok Jazz La radio Le conducteur penchait la tête dehors Du côté gauche Regal et la berline se trouvaient à droite Il tendit une main vers le véhicule jaune Poussa un cri silencieux Cet homme avait forcément vu la voiture d'Amok Au moins cela Peut-être l'avait-il crue abandonnée

Il fallait appeler Se signaler Faire quelque chose De longues planches dépassaient de sous la bâche rouge brique Elles étaient entourées de chaînes solidement fixées Le chargement tanguait un peu Les circonstances justifiaient l'extrême prudence du chauffeur L'état du terrain Ces éléments sans doute à livrer quelque part dès la première heure

Craquer n'était certainement pas une option Regal se dit que pour lui non plus L'homme tourna les yeux vers lui à l'instant même où il allait de nouveau crier Faire ce qu'il pouvait sur le plan vocal Quitte à se déchirer des organes Leurs regards se croisèrent Le temps se remit à l'arrêt L'homme éteignit la radio Coupa le moteur Pas une parole ne fut échangée Le chauffeur de la camionnette s'adossa un instant Fixa la route devant lui Une rivière de boue Il ne descendrait qu'une fois à destination

Il inclina le buste à droite Découvrit la tête d'Amok sur le volant Ses yeux remontèrent vers ceux de Regal qui secoua la tête *Il n'est pas mort Nous avons besoin d'aide* Le son de sa voix fut inaudible pour lui-même Il dut improviser un discours gestuel

La camionnette contourna la berline par l'avant S'en approcha autant que possible La portière s'ouvrit côté passager afin que Regal monte On ne pouvait lui tendre une des planches rangées à l'arrière Il devrait puiser dans ses ultimes forces pour se hisser dans le véhicule Il ouvrit pour sortir La mélasse de la veille s'était épaissie Elle ne l'attaqua pas cette fois Il étira une jambe vers la camionnette Non Cela ne marchait pas Un trop grand espace séparait les deux engins On ne pouvait le réduire sans refermer la portière de la camionnette

Regal abaissa le dossier de son siège S'agenouilla sur l'assise Projeta son corps vers ce radeau inespéré que lui envoyait l'Univers Ce plongeon le fit pénétrer à moitié dans la camionnette Il ramassa ses jambes pour qu'elles n'aillent pas se perdre dans la boue Il en vint un peu tout de même Le conducteur ne le félicita pas L'effort de Regal pour sauver sa vie ne sembla lui faire que peu d'impression Il tchipa et le gratifia d'un *Balock* Encore des enfants de la barrière qui s'étaient crus plus puissants que la nature

Les gens normaux s'étaient barricadés chez eux la vieille Tous avaient vu que cette pluie n'était pas simple Tous avaient prié pour n'être pas emportés Connaître la grâce d'un jour de plus On pouvait en faire des choses en une journée Racheter une faute Exprimer son amour Demander pardon Sourire à quelqu'un On voulait un jour de plus Pas eux apparemment

Tout le monde craignait cette route lors des nuits pluvieuses Surtout pendant la saison sèche Des éblouissements se produisaient qui causaient des accidents On n'en revenait pas toujours Ils avaient eu de la chance Enfin Peut-être pas Regal avait les yeux rivés sur ses Stan Smith Ses pieds avaient macéré toute la nuit dans l'eau Tout était certainement en train de se décomposer

Il leva la tête vers l'homme qui lui parlait *Mon ami devait voir son père de toute urgence* Si tel avait été le cas il ne serait pas sorti sous un orage de saison sèche Pas pour emprunter cette route *Mon ami vient de Mbeng Il ne know plus le pays* Alors il aurait dû le dissuader d'entreprendre ce périple Avec une voiture de poupée L'homme parlait en faisant le tour de la berline Il retrouva sa place initiale Face à la voie liquide qui devait le mener où ses planches et lui-même étaient attendus S'enquit de l'état de l'autre type

Regal répondit qu'il avait perdu connaissance mais vivait encore Son sauveur ouvrit la boîte à gants En sortit une bouteille de whisky que l'on avait remplie d'eau *Bois* Regal avait bien mérité qu'on le laisse mourir de soif Mais le son de sa voix était insupportable *C'est pour moi que je te donne à boire Pas pour toi* Regal et son ami n'avaient même pas l'excuse de la jeunesse Ils avaient au moins son âge

L'homme dit s'appeler Misipo Il indiqua sa destination Un bourg peu distant Mais avec l'état des voies Bref Une fois là-bas ils signaleraient la présence de l'autre type Restait à savoir qui prendrait le risque de se déplacer pour le secourir avant que l'eau n'ait été absorbée Il n'y avait là qu'un petit dispensaire de campagne Ils verraient bien C'était la seule solution Il y avait bien un petit village avant la commune où il se rendait Quelques paysans sans autre moyen de transport que leurs jambes et les *opep* qui sillonnaient la contrée

Regal remercia pour l'eau Il en avala une gorgée Remercia une fois de plus Vraiment Il ajouta que le bourg en question était précisément l'endroit où résidait le père Misipo voulut savoir de qui il s'agissait Il connaissait bien les habitants du lieu Regal prononça le patronyme d'Amok Le chauffeur de la camionnette se tut Coula vers son passager un regard aussi long que le fleuve qui traversait une partie du pays Il tapa dans les mains en signe d'étonnement Et de très visible désapprobation

La journée s'annonçait sous de sombres auspices L'homme dont le nom venait d'être prononcé était son client Il attendait ses planches sur un chantier Il ne serait pas question de laisser son fils blessé au milieu de la route des éblouissements Misipo ne pourrait être mis à contribution Devait retourner en ville pour des raisons personnelles Une importante visite à rendre après l'orage de la veille Il déposerait son chargement et s'en retournerait aussitôt d'où il était venu Misipo voulait être rentré dans l'après-midi La pluie de la veille avait affecté bien des gens Il lui importait de savoir si ses proches n'en avaient pas souffert Il serait intraitable sur ce point

Ils arrivèrent en milieu de matinée Les derniers kilomètres avaient été plus aisés à franchir Les jeunes gens du village proche de là avaient déversé sur la route du sable et du gravier Ils avaient glissé d'épaisses branches sous les roues de la camionnette lorsqu'elles tournaient sur elles-mêmes sans pouvoir avancer Le sol était très glissant par endroits Misipo leur avait tendu quelques billets Ils les avaient refusés Il y avait eu un éblouissement la veille Ils en avaient aperçu l'éclat de loin Un cercle lumineux Des événements graves avaient pu survenir Non Ils ne prendraient pas d'argent dans ces conditions

Regal et Misipo avaient gardé le silence Poursuivi leur chemin La demeure d'Amos Mususedi était apparue au milieu d'une parc planté de flamboyants et d'ébéniers Il n'y avait pas de clôture Aucun accès direct pour un véhicule à quatre roues Le visiteur devait garer à l'extérieur son automobile et suivre à pied une allée menant à la porte d'entrée On la voyait de loin On supposait l'épaisseur du bois dans lequel ses deux battants avaient été taillés L'esthétique de l'ensemble avait quelque chose d'antique et d'inédit

Les murs ocres s'étiraient sur une bonne longueur du terrain Des tourelles semblant des bras levés cherchaient le ciel Regal douta que la structure ait été bâtie en terre crue Plus personne ne faisait cela Encore moins pour des constructions aussi imposantes Un chantier de cette envergure ne pouvait qu'être perturbé par les aléas climatiques La saison des pluies s'étalait sur des mois Elle contraignait à l'abandon des travaux pour une durée imprévisible Et cette démesure architecturale ne s'était pas érigée en deux ou trois jours Il se demanda si l'on ne s'était pas inspiré d'une mosquée sahélienne bien connue Une vision plus fantaisiste s'était greffée là-dessus

Le résultat était un blasphème complet Il ne s'agissait pas d'un hommage au divin C'était le royaume d'un homme Son adresse à lui-même Son rêve Misipo lui apprit que la maison n'était pas achevée Cela ne pouvait se voir de l'extérieur Seul le rez-de-chaussée était en

partie habitable Divers matériaux de construction s'empilaient dans bon nombre de pièces Le maître des lieux avait un projet original Son idée était d'inventer l'architecture future du Continent Le caractère expérimental de l'affaire sautait d'ailleurs aux yeux Cela ne ressemblait à rien

Regal ne voyait pas les choses ainsi Cela se ressemblait à soi Il n'était pas certain que le Continent entier veuille adopter cette esthétique particulière Elle recelait néanmoins une idée Tout n'était pas à jeter dans cette audace créative On pouvait sans doute l'épurer Il eut une pensée pour son logeur Kambon Le promoteur de la maison vivante

L'absence de clôture lui plut Chacun pouvait pénétrer ici Frapper à la porte C'était ce qu'il comprenait On n'avait pas cherché à susciter l'envie À en imposer aux sans-grade L'ampleur de la bâtisse leur était offerte Comme une destinée nouvelle Un chaos fondateur

Il tarda soudain à Regal de rencontrer le vieux Mususedi Il aurait aimé le faire en d'autres circonstances Ne pas avoir à lui dire que son fils dormait d'un sommeil suspect au volant de sa voiture Après un accident sur la route dite des éblouissements Cette pensée fit retomber son enthousiasme

Il n'y avait personne devant la maison La plantation derrière laquelle se dressait le bâtiment était entretenue avec soin Elle n'avait que peu souffert de l'orage Quelques branches cassées traînaient à terre Fruits et feuilles étaient tombés en quantité modeste Un peu d'eau s'était accumulée dans une ou deux allées Le domaine baignait dans le silence Misipo gara sa camionnette là où la route bordait la plantation Il klaxonna et fit voler en éclats la tranquillité des lieux Un homme arriva en courant Il venait de derrière la maison dont la porte d'entrée s'ouvrit au bout d'un moment

Regal ne vit pas qui avait tiré les battants de l'intérieur L'homme qui les avait rejoints salua Misipo Il était exact au rendez-vous en dépit de la pluie On avait cru ne pas le voir La plupart des ouvriers seraient absents aujourd'hui On allait tout de même décharger la camionnette Ranger les planches On poserait le parquet le lendemain s'il pouvait revenir avec ses apprentis Misipo dit que tout cela pouvait attendre un instant Il fit un geste vers Regal *Cet homme doit parler au patron*

L'employé répondit que Monsieur était levé On allait lui servir son repas dans le jardin L'homme prit enfin la hauteur de Regal *Bonjour Suivez-moi* Regal descendit de la camionnette L'état de ses Stan Smith et de son pantalon attirèrent l'attention *Non Vous ne pouvez pas aller*

dans le jardin On allait lui laver les pieds Lui trouver un pantalon propre Une paire de babouches L'homme indiqua l'arrière de la maison d'où il avait surgi

Regal dut avoir l'air confus Misipo expliqua que le jardin se trouvait dans la bâtisse Ils se dirigeaient vers les dépendances du personnel L'employé les précédait d'un pas vif Il eut de la peine à le suivre Ses pieds avaient passé la nuit dans ces chaussures imbibées de boue Cela avait séché Il arborait des sarcophages de latérite en guise de souliers Ce n'était pas la sensation la plus agréable Il ne se plaignit pas La marche lui parut durer le temps de plusieurs révolutions terrestres L'inutilité d'une clôture était évidente Quiconque voudrait pénétrer dans la maison devrait s'armer de patience Il mesura mieux la distance qui les avait séparés de l'entrée quelques instant auparavant C'était aussi son importance qui l'avait empêché de voir qui ouvrait la porte Il était trop loin

Les quartiers du personnel étaient en réalité des cases individuelles Il y en avait trois Assez grandes pour abriter une famille de quatre personnes chacune Elles semblaient confortables Bien des habitants des quartiers populeux de la ville auraient rêvé de telles demeures

Ce n'était pas l'habituel banco des cahutes villageoises Ni les mauvaises briques de ciment des habitations ordinaires que l'on voyait en ville Un toit de paille avait été harmonieusement posé sur ces bâtiments circulaires La pluie n'y avait causé aucun dommage particulier Des bidons avaient été disposés de part et d'autre des bâtiments En guise de réservoir Pour recueillir l'eau de pluie

On entendait des voix féminines Des rires Des protestations d'enfants Il n'y aurait pas d'école ce matin Il fallait quand même se lever Les beignets et la bouillie allaient refroidir Regal sentit gargouiller son estomac Son dernier repas remontait au milieu de la journée précédente L'employé s'arrêta devant la plus imposante des maisons Une odeur de café s'en échappait On y avait incorporé de la cardamome Ce n'était pas une épice courante dans le pays

L'homme héla quelqu'un Une fenêtre s'ouvrit par laquelle une adolescente lui sourit Figure échappée d'un temps et d'un espace où le Continent avait porté le nom d'Alkebulan C'était Makeda telle que l'on pouvait se la représenter à quinze ou seize ans Sa beauté n'était pas originaire de cette partie du Continent Sa chevelure n'avait été nattée qu'en partie De la nuque vers l'avant Une frange mousseuse lui descendait sur le front Ses yeux brillaient d'espièglerie

L'employé se radoucit à la vue de sa fille Des questions essentielles assaillirent Regal Cette apparition n'était pas banale Les femmes

originaires de l'est du Continent étaient rares par ici L'homme dont la famille habitait cette maison en avait pourtant trouvé une Il ne s'était pas contenté de l'admirer de loin Peut-être était-ce une Haal Pulaar Une Baggara Il y en avait dans la région septentrionale du pays Mais ces femmes se mariaient au sein de leurs communautés Ses yeux se posèrent sur l'employé Ses traits lui parurent tout à fait bantous Et sans grâce particulière

Misipo se tenait à l'écart Il adressa un hochement de tête à la jeune fille qui apportait une bassine d'eau afin que Regal puisse se laver les pieds On le conduirait ensuite à l'intérieur pour changer de pantalon Regal fut reconnaissant à l'employé et à Misipo de s'éloigner un peu pour discuter L'adolescente était rentrée dans la maison Il bénéficia de l'intimité voulue pour découvrir ses pieds Il avait acheté ses Stan Smith d'occasion Elles lui avaient coûté un bras et demi

C'étaient les grolles les plus *shap* qu'il ait en sa possession Peut-être avec deux ou trois autres paires Elles n'avaient pas été conçues pour ce destin de pelures de manioc Et pourtant Regal craignait de voir se détacher des morceaux de ces chaussures adorées La plante de son pied collait à la semelle Certainement pour toujours Il scruta un instant le sarcophage argileux qui lui enserrait les pieds Entreprit de dénouer les lacets

Une pensée inamicale lui vint pour Amok Il ne perdait rien pour attendre L'état de ses baskets renforçait son désir de revanche Il s'avouait que c'était cela Depuis le début Depuis le jour où ils s'étaient revus dans un service administratif L'autre faisant la queue comme s'il y était contraint Mépriser les privilèges dont on jouissait était une expression paroxystique de la supériorité sociale

Regal expulsa un tchip féroce Que ses chaussures demeurent presque intactes ne le soulagea pas Il ne les porterait plus Ne les retrouverait pas Son pantalon aussi était fichu C'était moins grave Son tailleur remédierait au problème Mais les Stan Smith Il ne vit pas s'approcher Misipo Le son de sa voix le fit sursauter Il allait décharger les planches avec l'aide des ouvriers qui résidaient sur place Puis il irait saluer le patron et reprendrait la route

Regal reçut un sarouel mauve et des tongs taillées dans des pneus usagés Son chapeau était resté sur le tableau de bord de la berline Luther Vandross et Kid Creole l'avaient délaissé Il n'avait pas idée de l'image qu'il pouvait renvoyer Cela le mit mal à l'aise Il marcha tête basse derrière l'employé qui l'avait prié sans aménité de le suivre dans le jardin où se trouvait le maître de céans

La bâtisse avait été érigée sur un terrain escarpé On ne le voyait pas

de l'autre côté Là où passait la route On ne s'en rendait pas compte non plus depuis les dépendances Une vallée en escalier se déployait à cent mètres de la façade arrière Elle faisait bien partie du domaine Une autre section de la plantation se trouvait là Il y avait aussi des champs À perte de vue

Il fut introduit dans un couloir dont la hauteur de plafond l'impressionna La voûte était au moins à huit mètres du sol Une fresque y avait été gravée Il eut à la fois le vertige et la nausée Se concentra sur les talons de l'homme qui marchait devant lui Et sur les propos à tenir Il n'avait pas réfléchi à ce qu'il dirait pour annoncer la nouvelle Quels mots Il lui revenait d'informer un homme que son fils était inconscient depuis de longues heures Dans sa voiture Sur une route impraticable

Il avait à peine touché Amok N'avait pas songé à rabattre son siège pour l'installer en position allongée Veiller à la bonne ventilation de l'organisme La colère l'avait emporté On retrouverait peut-être son corps sans vie Regal avait la gorge sèche quand son regard croisa celui de l'homme qui se levait pour l'accueillir La table avait été mise Un festin pour crudivore Le père Mususedi avait revêtu un *sanja* en velours noué à l'épaule Il avait le torse nu Cela ne se faisait pas dans ce pays

Ce type de pagne était de plus un vêtement d'apparat Les hommes de la Côte le portaient lors de cérémonies Mais les messieurs de la Côte ne se levaient pas lorsque leurs domestiques pénétraient dans la pièce en compagnie d'un inconnu Regal avait l'âge d'être le fils de celui qui souriait en interrogeant L'étranger avait peut-être besoin d'aide Tant de gens devaient avoir été affectés par cet orage inopiné *Na titi jemba nu sango Je ne reconnais pas ce monsieur* L'employé secoua la tête *Le menuisier dit que cet homme doit vous parler C'est lui qui l'a amené*

Regal sentit se désagréger ses os lorsque le regard du vieux Mususedi se posa de nouveau sur lui Il allait retourner en poussière sans avoir prononcé une parole Les images de la nuit défilèrent à toute vitesse dans son esprit Elles se superposèrent à celles des gestes qu'il aurait pu exécuter pour avoir une meilleure perception de l'état d'Amok Le soleil serait bientôt à son zénith La carrosserie de la berline entrerait en fusion Regal sentit ses jambes se dérober sous lui Il était à genoux lorsqu'une parole lui vint *Dans la voiture C'est votre fils Là-bas Sur la route des éblouissements*

Resurrection blues

I

Amok pensait avoir perdu la raison. Rien de ce qui l'entourait ne lui semblait réel, même si c'était vrai. Il était en train de vivre tout cela, quelque part, il ignorait où. La réponse à cette question ne l'intéressait plus vraiment, il lui fallait voir Ixora, lui parler. Rien d'autre n'avait d'importance. En prêtant l'oreille à sa douleur, Ixora l'avait autorisé à vivre. Plus encore que celle de Kabral, c'était sa présence à ses côtés qui lui ouvrait la possibilité de réinventer son existence. Il voulait faire ce chemin avec elle, le découvrir et l'embellir chaque jour davantage. Ils ne feraient peut-être pas l'amour selon l'expression convenue, mais ils pourraient s'en donner bien plus que de nombreux couples amoureux. L'idée qu'elle refuse de lui pardonner le paralysait. Amok tenta de se projeter dans la vie qu'ils auraient après cette nuit de violence, après sa défection. D'abord, il importait de quitter la grande maison, de se libérer autant que possible de l'histoire familiale. Il avait cru s'y être employé au cours des années passées, mais c'était tout l'inverse. Quitter la grande maison pouvait également signifier renoncer à ses activités, aux revenus qu'il en tirait. Il ne lui serait pas aisé de trouver un emploi aussi lucratif, personne ne comprendrait qu'il ait besoin d'en rechercher un. Ses études en finance ne lui seraient pas très utiles non plus, il n'avait jamais exercé dans ce domaine, et les rares places étaient prises.

L'homme ne pouvait prendre seul aucune décision. Tout dépendrait d'Ixora dont il n'avait pas de nouvelles. Il éprouvait en cet instant un tel sentiment d'impuissance qu'il eut envie de prendre la fuite une fois de plus, de repousser encore un peu l'échéance de cette confrontation. Il lui fallait parler à quelqu'un. Mille interrogations tournoyaient en lui à la manière de poissons survoltés dans un bocal trop petit. Il comprit pourquoi l'on faisait parfois n'importe quoi dans certaines situations, pour quelle raison le mensonge, la corruption, le recours à la sorcellerie pouvaient être envisagés. Mais ses compétences en ces matières étaient nulles, et il voulait Ixora libre. Qu'elle le choisisse. Ils s'étaient installés ensemble à la demande de Kabral, sans se dire l'un à

l'autre, au cours de leurs longues conversations, combien cela leur avait été salutaire. Ils n'avaient pas mis de mots sur leurs sentiments, sur la qualité du lien qui les unissait. De tout cela, l'homme se refusait à parler au passé.

Amok se leva à nouveau, sentit craquer ses genoux, tandis qu'un élanement lui traversait les épaules, le haut du dos. Il resta immobile un moment, les yeux baissés, inspira et expira longuement. Il ne se sentait pas capable de marcher, craignait de tomber, de perdre connaissance, d'ouvrir les yeux dans un lieu différent de celui-ci. Se tournant vers l'intérieur de la case, il aperçut sa veste, mouchetée de taches. Il n'avait pas envie d'appeler à l'aide, c'était à lui de la décrocher, d'en fouiller les poches pour trouver son téléphone, de voir s'il pouvait s'en servir. Il se mit en marche, faisant de son mieux pour n'écouter que son esprit, pas son corps rétif à lui obéir. Dans la pièce, il s'appuya sur l'un des murs latéraux, le longea à pas lents. Concentré sur son objectif, il ne se laissa pas distraire par le contenu de la case. Il n'y eut que cette veste, elle n'avait pas été nettoyée, on l'avait suspendue à un clou. Lorsqu'il fut assez près pour s'en saisir, il buta contre quelque chose, un ustensile laissé là, se vit chuter, se reprit. Ses doigts fébriles tirèrent sur l'étoffe, il prit dans ses mains le vêtement, évitant des yeux les marques laissées par la boue.

Cela ne suffit pas à chasser de son esprit l'image d'Ixora étendue sous la pluie. Amok avait les yeux baignés de larmes, lorsqu'il mit la main sur son téléphone. Il s'assit à même le sol de la case, s'adossa au mur en planches, la coque gris métallisé de l'appareil lui semblant ridicule. Ce n'était pas lui, le costume blanc, la berline, ce joujou tellement superficiel dans lequel il voyait en cet instant une bouée de sauvetage. Partager son chagrin, lui faire face en l'énonçant, serait autre chose que cette lamentation intérieure, ce serpent qui se mordait la queue. Cela restaurerait la réalité, l'y ramènerait. Ensuite, il n'y aurait plus nulle part d'échappatoire. Une seule personne au monde était en mesure de recevoir sa parole, quelqu'un qu'il appelait rarement, qui l'exaspérait souvent. Il attendit la réinitialisation du téléphone, ne prit pas la peine de vérifier la possibilité d'émettre un appel depuis cette case perdue. N'ayant pas enregistré ce numéro la dernière fois qu'ils s'étaient parlé, Amok dut faire défiler la liste des appels reçus, scrutant l'écran pour s'assurer de reconnaître l'indicatif d'un pays étranger, posa aussitôt le doigt dessus. Il ne porta pas le téléphone à son oreille, ce qui n'eût pourtant pas été insensé.

Quand il se rendit compte que l'on avait décroché puisque cela se voyait, l'homme se demanda comment formuler les choses. Que dire ? Fixant des yeux le téléphone, il mit le haut-parleur. Cela l'aidait à converser dans une posture naturelle, n'être pas au téléphone mais en

train de parler à sa sœur. Le son de sa propre voix l'étonna. Il l'avait entendu plus tôt dans la matinée, mais ce côté sépulcral ne l'avait pas frappé, cette dimension autoritaire non plus, qui ne pouvait trouver, dans les circonstances, aucune justification. Ajar ne se laissa pas impressionner. Quand elle lança *C'est how ? Tu veux me sisia ou bien*, il fut certain d'avoir pris la bonne décision, se félicita qu'elle ne puisse le voir, tremblant comme une feuille, assis dans ce lieu improbable. Lorsqu'il lui arrivait de penser aux personnes dont la présence dans sa vie était un cadeau, le nom de sa sœur ne lui venait pas à l'esprit. Elle avait toujours été là, même quand il refusait tout contact. Ajar traversait la ville pour lui rendre visite, maugréait, réprimandait, disait ne pas comprendre, et revenait. Personne ne lui avait été plus fidèle, personne ne le connaissait aussi profondément. Elle portait bien le nom de Tiki, la précieuse, que lui avait choisi leur mère. Celui d'Ajar qui lui venait de leur père lui allait à merveille aussi. Il parlait de mystère, de caractère, on l'aurait cru emprunté à quelque figure antique. Ils s'étaient donné des surnoms, elle disait *Double Bee* ou *Big Bro*, lui disait *Sissy*.

Il n'avait pas le cœur à rire, ses mots se perdirent dans un sanglot lorsqu'il voulut parler. Comment lui dire ? Il revit les enfants qu'ils avaient été, deux corps minuscules dans le ventre de la grande maison, faisant de leur mieux pour n'être pas broyés, se serrant l'un contre l'autre pour se protéger. Ils avaient respiré en un seul souffle, tant de fois. Il s'entendit, dans ce passé qu'il n'avait jamais quitté, exprimer le plus profond mépris pour ceux qui s'en prenaient physiquement à leurs compagnes. Alors, il n'interrogeait pas le comportement de ces hommes, n'en recherchait ni la source, ni les significations. La voix paisible d'Ajar l'interrompit *Double Bee, calme-toi, je suis déjà au courant. Elle a été conduite à l'hôpital, ses jours ne sont pas en danger*, le plus important était que l'on sache où il se trouvait. Tout le monde le cherchait. Madame n'avait pas voulu alarmer l'époux avant d'en avoir appris davantage sur le sort de son fils. Elle ne s'attendait pas à être contactée par son mari, ce dernier lui annonçant qu'un accident était survenu, que la berline avait été découverte, sans personne à l'intérieur.

L'orage avait rendu la zone où se déroulaient les recherches difficile à parcourir, mais les gendarmes avaient été prévenus. Ajar voulait savoir d'où il téléphonait, afin de rassurer leurs parents. Madame le découperait sans doute en tranches fines avant de le jeter, un morceau après l'autre, dans la tombe qu'elle aurait creusée à son intention, mais il ne faudrait y voir que l'expression d'un amour sans limite. Amok ignorait ce qu'il ressentait. Il aurait voulu parler d'Ixora, parler à Ixora, comprendre de quelle façon leur père avait été averti, mais il

était sans voix. Comme à son habitude, il repoussa le problème, l'écarta de lui pour en avoir une meilleure vue. Lorsque sa sœur lui demanda une fois de plus le chemin à indiquer pour le trouver, Amok répondit qu'au point où en étaient les choses, rien ne pressait et d'abord, elle ne lui avait pas dit de quelle façon leur père avait été informé. Ajar lui apprit qu'un homme s'était présenté, un certain Regal, qui avait raconté les événements et fait connaître l'emplacement de la voiture. Le véhicule était bien là où il l'avait laissé, mais il n'y avait pas trace du chauffeur. Les hypothèses les plus folles avaient été envisagées, aucune ne laissant espérer l'appel téléphonique de son frère.

Amok savait que Charles était aussi Regal, il l'avait mis sous surveillance plusieurs jours durant, avant de lui proposer de financer son invention. De retour au pays après une si longue absence, il avait pris soin de mettre à jour ses informations sur les personnes que ses affaires l'amenaient à rencontrer. Il n'aimait pas agir ainsi, fouiller dans la vie des gens, mais son statut l'y contraignait, dans cette société où la hyène savait se grimer en colibri. Les masques ancestraux avaient été kidnappés, remplacés par des répliques inertes et sans parole. On en avait conçu d'autres, des masques d'un genre nouveau, qui ne transmettaient plus les messages de l'invisible, ne donnaient plus forme à l'irregardable. Ils étaient façonnés pour dissimuler, tromper. Et ils étaient partout, devenus plus puissants que ceux qui les arboraient. À l'inverse des objets destinés aux touristes désireux de ramener chez eux des souvenirs, le camouflage social vivait, dévorant celui qui le revêtait. Charles ne se cachait pas vraiment, mais il se montrait discret s'agissant de certains aspects de sa vie, Amok comprenait pourquoi. Il demanda des nouvelles d'Ixora, ce qui permettait à sa sœur d'affirmer que tout irait bien.

Un sentiment d'horreur l'écrasa, lorsqu'il découvrit qu'Amandla l'ayant reconnu, elle avait pris contact avec Madame. Leur mère s'était donc rendue chez l'ancienne maîtresse de son fils. *Pour te donner la version courte, Ixora a été transportée à la clinique*, elle y recevait les meilleurs soins, et ses premiers mots avaient été pour lui, elle avait voulu savoir s'il allait bien. Son fils avait posé la même question, on l'attendait, on en perdait le sommeil, il serait charitable de sa part de signaler à tous qu'il était en vie, deux jours que l'on se rongeaient les sangs, elle voulait croire que son égoïsme, bien que depuis longtemps affirmé, ne le conduise pas au mépris d'une sollicitude parfaitement imméritée. Et elle apprécierait qu'il cesse de pleurer, car il avait battu cette femme, lui, pas une créature surnaturelle, et il s'en était allé, la laissant pour morte dans la boue, et il téléphonait deux jours plus tard, et il se faisait prier pour répondre à des questions qu'il aurait dû

devancer.

Amok partageait cet avis, cela ne rendait pas les choses moins douloureuses, il n'était plus convaincu de souhaiter cette seconde chance avec Ixora, il n'en était pas digne, comment les regarder désormais dans les yeux Kabral et elle. Il se garda d'acheminer ses plaintes jusqu'aux oreilles de sa sœur qui recevait ses braiments sans menacer de raccrocher. Lorsqu'il fut en mesure de dire un mot, l'homme murmura qu'il aurait bien voulu répondre, mais qu'il n'avait pas la plus petite idée de l'endroit où il se trouvait. On lui avait indiqué le nom d'une localité, mais il avait toutes les raisons de douter de l'existence du village en question, ce n'était d'ailleurs pas le plus important. Si la route qu'il avait prise cette nuit-là existait bel et bien, si la berline y avait été retrouvée, ceux qui le cherchaient finiraient par lui mettre la main dessus. Si Ajar et lui avaient bien cette conversation en ce moment, il y avait de bonnes chances pour que ces personnes ne soient pas accueillies par un cadavre. Le problème n'était pas le lieu où il se tenait physiquement, mais ce marécage intérieur dans lequel il pataugeait depuis tant d'années. Ces eaux croupies avaient débordé, se déversant sur Ixora sans qu'il ne puisse rien y faire. Il n'avait pas pensé la battre, il n'avait eu aucune pensée à ce moment-là, seulement cette macération dans laquelle il s'était immergé, et qui avait pris le dessus. Cela ne lui semblait pas une excuse valable. Au contraire, mettre cela en avant reviendrait à manipuler son entourage, Ixora en premier lieu, qui aurait du mal à quitter un handicapé émotionnel, un malade. Les souffrants ne doivent pas être abandonnés, c'est mal, ne pas leur venir en aide c'est mettre en péril sa propre humanité. Il voulait être aimé, pas être pris en pitié. C'était en le disant à sa sœur, avec cette simplicité, qu'il admettait lui-même la nature de ces besoins.

Ajar l'écoutait en silence, elle faisait toujours cela lorsque l'on venait à elle, offrant plus qu'une épaule sur laquelle pleurer. Il l'avait remarqué en observant la relation qu'entretenait sa sœur avec leurs parents, cette manière de recevoir le poids dont les autres se déchargeaient, de ne jamais s'en plaindre, de ramener le calme. *Sissy, tu ne vas pas résoudre mes problèmes. Parle-moi de toi.* Ajar se mit à rire, il n'était pas sérieux, on lui avait changé son frère, celui pour qui les petites bourgeoises dans son genre n'avaient que du temps à perdre, pas de vies à elles. Eh bien, elle s'était mise à son compte comme agent d'artistes, une opportunité saisie sans réfléchir, l'envie d'exercer une activité qui lui plaise. Sa cliente la plus importante, celle qui lui assurait les rentrées financières les plus conséquentes, était une chanteuse de jazz adulée du public et crainte des professionnels. Elle, s'amusait à les soumettre au pouvoir de sa notoriété. Il ne lui suffisait

pas de faire inclure à ses contrats des clauses léonines, d'exiger une autre chambre d'hôtel après que des aménagements avaient été réalisés pour lui complaire, ou de réclamer, quelle que soit l'heure, une tasse de thé bleu à une température précise.

Outre cela et de nombreux autres caprices, il était formellement interdit, à quiconque croisait son chemin lorsqu'elle traversait le couloir menant des loges à la scène, de lever les yeux sur sa personne. Tous devaient baisser la tête, se figer sur place, attendre qu'elle soit passée pour être à nouveau autorisés à respirer. On ne comptait pas ébruiter la chose, mais l'obligation était faite aux organisateurs de spectacles de veiller au respect de cette clause, sous peine que la représentation soit annulée, et les trois quarts du cachet versés. Amok connaissait bien sûr cette chanteuse, même s'il n'écoutait pas sa musique, des compositions semblant toutes revisiter *Lush life* de Billy Strayhorn. C'était rasoir au possible. De plus, il lui trouvait l'air pas commode. *Non, détrompe-toi. C'est une femme affectueuse et douce. Ça l'amuse que des Blancs lui lèchent les bottes, voilà tout.* Si son entreprise de production avait été baptisée *Field Negress' Rule*, c'était pour rappeler l'histoire de sa communauté, mais aussi pour embarrasser tous ceux qui pouvaient l'être. Elle en riait. *Je leur rends service, ma petite Ajar, tu vois combien ils ont besoin d'expiation...* Ce n'était pas faux, et qu'elle ne soit pas issue d'une de leurs anciennes colonies lui conférait un avantage. Celui de n'être à aucun titre leur chose, leur fabrication. Ils étaient des *whitefolks* cependant, ayant accepté ce legs et entendant le faire fructifier sur les mêmes bases que celles jadis établies par leurs prédécesseurs. Elle s'employait à les combattre, usant pour cela des armes à sa disposition.

Au contact de cette femme, Ajar découvrait des souffrances jusque-là appréhendées de façon abstraite. Elle revendiquait néanmoins le droit de ne pas s'intéresser à la dimension politique des choses, de ne rechercher que son bien-être individuel. C'était, à ses yeux, une attitude tout aussi indocile que celle consistant à affronter cette force à laquelle sa cliente donnait le titre de *patriarcat impérialiste suprématiste blanc capitaliste*, mentionnant toutes ces épithètes dès qu'il lui venait une pensée à ce sujet, c'est-à-dire plusieurs fois par jour. Ajar ne s'employait qu'à jouir de la vie, c'était de cela que l'Histoire avait cru priver les personnes issues du Continent, et tel était son unique positionnement politique. Amok approuva d'un mot ce choix, précisant que c'était surtout de son autre vie qu'il voulait parler. *Vois-tu quelqu'un ?* Sa question rencontra un long silence, puis une sorte de grommèlement affirmatif qui le fit presque rire. *Sissy, je ne te demande pas les détails, je trouve qu'on ne se parle pas beaucoup.* Elle voulait bien répondre, cela ne la dérangeait pas, mais lui pourrait être un peu

troublé. Il ne le pensait pas, mais ce n'était peut-être pas l'instant idéal. Cela viendrait.

Après tout, ils avaient vécu, ensemble, des choses difficiles à partager avec d'autres. Ils avaient été deux fétus de paille ballotés par des courants violents. À vrai dire, il n'y avait pas de bonne raison pour qu'ils soient encore présents au monde, et à peu près sains d'esprit, même si cette dernière proposition ne pouvait s'appliquer à lui. Pas après ce qui s'était produit. Il n'avait pas voulu cela, ne savait comment vivre avec désormais. Ajar n'avait pas de réponse, elle espérait qu'il comprenne les raisons de son acte, c'était ainsi qu'il pourrait éviter de le répéter. Amok pensait qu'il était trop tard pour entreprendre une thérapie. L'environnement le lui interdisait d'ailleurs, il ne croyait pas au secret professionnel pour les personnes ayant un nom dans cette société. Parler de lui serait aussi dévoiler l'intimité de leur famille. Les bruits de la grande maison s'étaient souvent échappés, médecins et infirmières avaient vu le corps couvert de bleus de Madame, son visage enfoncé par les coups. On avait su, chaque fois que l'époux avait changé de carrière, chaque fois qu'il s'était investi dans un projet foireux, et tout le monde savait que la fortune du couple Mususedi était celle de la femme. Cela ne facilitait pas la démarche. Et il y avait autre chose. Dans cette grande maison, chacun des éléments du quatuor désaccordé qu'ils formaient avait vécu ses propres expériences, connu des batailles solitaires. Parce que cela avait néanmoins été éprouvé dans l'intimité familiale, il était difficile de le percevoir comme distant et personnel. De toute façon, il doutait des vertus de la thérapie, ne se voyait pas dans ce cadre. Peut-être s'y résoudrait-il si jamais Ixora l'exigeait. Lorsqu'il exprima sa volonté de tout tenter pour faire repartir son couple sur des bases saines, un silence fit écho à ses propos, puis sa sœur lui recommanda de voir Ixora sans tarder. Il crut déceler dans sa voix une sorte de mise en garde, renonça à l'interroger à ce sujet. La révélation aurait lieu à son heure, il la sentait se rapprocher. *Sissy, je t'aime. Tu n'es pas obligée de dire que toi aussi, j'en ai eu bien des preuves. Je t'aime.* Ajar était un *tough cookie*. Aussi ne pleura-t-elle pas, ce qui aurait embarrassé son frère. Il lui fut difficile de masquer son émotion, mais elle ne se laissa pas vaincre, lança : *C'est complètement ton genre de faire ça. Le jour où tu rentres à la maison, c'est avec les mains sales, et il faut qu'on t'accepte tel quel. Tu sais qu'on le fera.*

Amok prit congé, pour ne pas épuiser la batterie du téléphone, mais aussi parce qu'il n'était plus seul. La conversation avec Ajar ne l'avait pas délivré de son geste, rien ne le pourrait, il se sentait malgré tout plus calme. Pas tranquille, un peu moins fébrile, moins égaré. Il plongeait les yeux dans ceux de la femme sans nom dont le visage était

celui d'Ayezán, se demandant quelle était en réalité, pourquoi ce visage le poursuivait avec cette insistante douceur. Elle tenait un bol que d'autres auraient pris la précaution de poser sur un plateau, il s'en échappait de la vapeur, un fumet de légumes. Il lui fit signe de le laisser sur la natte, là-bas sous la fenêtre. Il n'avait pas faim, mais se forcerait pour lui être agréable. La première impulsion qui lui vint fut de se déplacer à quatre pattes, il craignait de se faire mal en retrouvant la station debout, la tête lui tournait un peu, son cou et ses épaules semblaient bloqués. Il se pencha en avant, mais voyant ses mains approcher le sol, il se redressa, se dit qu'il valait mieux accepter la douleur. Tout ce qu'il avait voulu fuir lui était revenu en pleine figure, sans ménagement, et lourd de conséquences. L'effort lui coupa le souffle, fit perler la sueur à son front, décupla la sensation de brûlure qui lui traversait le haut du dos. Lorsqu'il fut sur ses jambes, il s'adossa au mur, manqua se cogner la tête contre le clou auquel sa veste avait été accrochée. La femme vint prestement à son aide, lui offrant sa rondeur et sa force, la bienveillance de son regard. Il lui agrippa le bras, colla son front au sien, un geste d'affection auquel l'ancienne répondit, accentuant le mouvement, bougeant la tête d'un côté puis de l'autre. Amok aurait aimé avoir avec elle des échanges d'une autre nature. Le silence le contraignait à une attention inhabituelle, une qualité d'écoute qu'il ne pouvait que pauvrement explorer, étant donné son état. Il s'y plia de son mieux, tentant d'instaurer un dialogue, au-delà du regard et du toucher. La femme prit place en face de lui, sur cette natte dont les couleurs criardes et la matière synthétique l'avaient interpellé.

Baissant la tête pour goûter le bouillon qu'elle avait apporté, une soupe de légumes du pays agrémentée de racines, il ferma les yeux. La présence de la femme l'enveloppa, il se sentit bientôt entraîné vers un autre lieu, un espace où l'inconnue le conduisait parce qu'elle était là, le rythme de sa respiration soutenant le silence. Il la retrouva en lui, non seulement dans la vision qui se déployait derrière ses paupières closes, mais à l'intérieur de son être. La femme n'était plus distincte de lui, elle était un élément de ce qui le constituait au plus profond, attachée à la part de lui qui avait traversé des âges, épousé des formes, au-delà de ce qu'il était capable d'envisager sur le plan rationnel. D'abord, il se rebella contre cette idée, mais elle eut raison de ses résistances. Il ne s'agissait ni d'une hypothèse ni d'une éventualité que son esprit entraîné à la critique, à la contradiction, pouvait mettre à distance pour l'analyser. Il ne s'agissait pas non plus d'une sorte d'intuition s'emparant de lui pour se convertir en sensation, puis en émotion. Amok écouta la voix en lui dont les inflexions étaient bien celles entendues chez la femme sans nom, sans qu'il lui soit possible de la dissocier de ses propres pensées. Devenue sienne, la voix de

l'inconnue s'exprimait dans une langue qu'il comprenait parfaitement, qu'il avait toujours maîtrisée, bien qu'elle ne soit parlée par aucune population dont il ait connaissance. *Tu t'étais promis de ne pas me perdre. Avant de naître parmi les vivants, avant ton départ pour ce voyage dont tu avais choisi les étapes, tu t'étais promis de ne pas me perdre. Je ne t'en veux pas... Ils viendront bientôt te chercher. Je les aperçois d'ici.* La voix intérieure d'Amok le pria de ne pas suivre ceux qui étaient en chemin, ceux qui viendraient bientôt. Il passerait une nuit de plus à *TaMery*, c'était indispensable. Avant de retourner dans le monde pour y porter le poids de ses actes, car il ne pourrait déroger à cette obligation, il lui fallait descendre en lui-même, planter les fondations de sa nouvelle existence. Il devait l'avoir fait avant de revoir ses proches. La nuit de l'éblouissement, il avait opposé trop de résistance au travail d'Ayezane. Elle avait dû le suivre dans le jour, dans le monde tangible, où ses forces étaient amoindries. L'assentiment de l'homme était à présent nécessaire, pour que s'achève la traversée de sa nuit.

Rien ne serait plus comme avant l'orage, il le savait. La nuit avait bien sûr été le moment habituel où les vivants sommeillent, espérant l'avènement du lendemain, le lamento du coq et ses recommandations. Pour lui, cette nuit-là, enfantée par d'autres, avait été une plongée dans son obscurité intime, dans le chaos de son âme. Qu'en avait-il retiré ? La voix disait qu'il fallait se garder de précipiter le lever du jour, il n'avait pas terrassé le monstre. Non pas la force dont il se pensait le jouet, la bête enchaînée dans une région de son être, et qu'il n'avait su retenir. Ce fauve avait existé et agi parce qu'il lui avait donné vie, parce qu'il l'avait nourri, renforcé, avant de le lâcher. Sur lui-même, sur l'existence dont il acceptait le déroulement et la durée sans avoir conçu de projet véritable, n'y trouvant aucune signification. Aussi brutale que lui semble cette nouvelle, Ixora et Kabral n'étaient pas le but de sa vie, n'avaient aucun moyen de lui donner du sens.

Meurtri pas son geste, il avait eu la présence d'esprit de chercher la voie de *TaMery*, mais il s'était rétracté devant la portée de cette démarche, et les contours de la terre aimée n'avaient plus été que ceux du rêve que d'autres avaient fait. Ces errants de la *Noirie*, comme il aimait à les voir, égarés dans un tourment auquel il pensait avoir échappé. Peut-être avait-il raison sur ce point, s'il était possible de se soustraire tout à fait à la douleur de ceux parmi lesquels il vous avait été donné de venir au monde. Ce n'était pas le sujet, de toute façon. Ce que l'on tentait de lui faire comprendre, c'était qu'il existait en chacun une terre à aimer, un sol à partir duquel l'être faisait germer ses offrandes à la vie. S'il n'y avait poussé que solitude et chagrin, Amok les avait cultivés. Ce n'était pas cela qu'il lui était conseillé d'examiner plus avant, ces éléments n'étaient pas dénués de valeur. *Tu*

t'étais promis de ne pas me perdre. Avant de naître parmi les vivants, tu avais choisi les étapes du parcours. Tu nous savais assez solides, et parlais de sublimation. Une fois devant l'épreuve, tu t'es détourné...

La pièce baignait dans une lumière bleutée, pareille à celle qui s'était mêlée au mauve de l'aurore. Elle avait pénétré là par la fenêtre et par la porte, toutes deux laissées ouvertes. Face à lui, à nouveau distincte, la femme sans nom souriait avec cette bienveillance dont elle ne se départait pas. Il perçut néanmoins une gravité dans son attitude, qui lui fit penser qu'il n'avait pas imaginé cet échange. Lorsqu'elle hocha la tête, Amok sut que ce n'était pas seulement pour approuver le fait qu'il ait vidé son bol de bouillon. La femme le fixait des yeux, attendant une réponse. Hochant à son tour la tête, il dit : *Je resterai*. Elle se leva, l'aida à en faire autant, le soutint jusqu'à la couche sur laquelle il s'étendit. Le bois du lit ne lui sembla pas aussi inconfortable qu'au matin. L'inconnue se dirigea vers la porte, et Continent Noir apparut. Amok ne l'aperçut que de loin, mais le reconnut, le vit bientôt pénétrer dans la pièce, emporter le bol vide. Sur le seuil, l'homme se tourna vers lui, resta un moment ainsi. Ce n'était plus l'énergumène venu à lui plus tôt, au pas de course, poussé par les esprits lui ayant dicté un message à vociférer pour couvrir, de sa voix, celle de Bobby Hebb. L'éclat qui répétait le crépuscule du matin, repliant la journée sur elle-même, conférait à sa peau cuivrée, à son corps tout entier, un caractère pictural. Il quitta les lieux sans un mot, l'échine légèrement courbée, le poids d'une défaite sur ses épaules musculeuses.

Amok ignorait qui cet homme lui rappelait. Le nom approchait son esprit, se déroba avant que sa mémoire ait pu l'étreindre. Cela lui reviendrait. Le moment venu, cela lui reviendrait. La femme prit place à ses côtés, sur le tabouret laissé là, elle se tint coite. Continent Noir reparut, sans pénétrer cette fois dans la case. Il se tint à l'extérieur, leur tournant le dos, croisant les bras, prêt à recevoir ceux qui se présenteraient avant le crépuscule. Amok n'avait pas eu besoin que ces choses soient dites, d'être prévenu qu'à la nuit tombée, cet endroit et le chemin y conduisant ne seraient plus accessibles à la vue du commun. Ceux qui venaient à sa rencontre arriveraient, à l'heure où cela leur serait permis, dans les restes du jour, et s'en retourneraient presque aussitôt. On ne leur dirait rien de sa présence, ceux qui étaient à sa recherche le trouveraient en temps voulu. Alors, Amok saurait pourquoi vivre et comment. Des voix lui parvinrent bientôt, une conversation animée dont il ne saisit pas la teneur. Il ne vit pas les interlocuteurs de Continent Noir, lequel faisait une barrière de son corps, pour garder ce qui n'aurait que l'apparence du sommeil.

Le coq n'entonna pas sa complainte matinale. Amok savait qu'il ne reverrait pas l'entité dont les visages et les noms lui avaient été révélés. Il ne la perdrait plus, se demandait comment il avait pu s'en détacher à ce point. Il se leva, balaya la case, la mit en ordre, pensa qu'il aurait voulu y laisser des fleurs. Un seau d'eau avait été laissé à son intention sur le pas de la porte. Un morceau de savon végétal avait été posé sur une serviette de bain pliée en quatre. L'homme pensa d'abord emporter tout cela dans la cabane, mais il se ravisa. Il aurait été regrettable d'éclabousser le sol à peine nettoyé. Le jour se levait doucement, retenant encore sa lumière, laissant la nuit se retirer à son rythme. On ne savait déjà plus quelle nuit cela avait été, on ignorait encore ce que le jour apporterait. Cet instant n'était donc ni celui d'une éclosion, ni celui d'une fanaison. Pourtant, il ne s'agissait pas non plus de la vie telle qu'elle s'écoulait entre les deux. Cela le frappa soudain. L'idée que le crépuscule du matin, qui ouvrait un espace entre nuit et jour, ne le faisait que pour mieux se soustraire à ces deux instances. Empruntant à l'une comme à l'autre, il n'appartenait qu'à lui-même.

On avait voulu se rassurer par l'invention d'un système horaire fractionnant la durée, y incluant ce qui ne pouvait en faire partie. Amok n'avait donc pas de mots pour définir ce qui n'était pas un moment à proprement parler. C'était un passage, la voie qu'empruntaient jour et nuit pour venir à la rencontre du monde, le quitter ensuite. L'homme s'avança dans le jardin, plaça le seau près de l'un des palmiers royaux qui poussaient là, espèce vicariante d'une plante originaire de l'autre bord. Là, il se devêtit, entreprit de se laver comme il l'avait si souvent vu faire dans les quartiers populaires de la ville. D'abord le visage, l'intérieur de la bouche. Puis, le corps entier, de la tête aux orteils. L'eau fraîche le revigora, cela faisait longtemps qu'il n'avait plus senti la vie le traverser avec autant de force. Un sentiment proche de la joie s'éleva en lui, qu'il tempéra sans brutalité. S'y abandonner était prématuré, il avait à faire auparavant, ne se déroberait pas.

La terre sous ses pieds était tiède. Il sut que la lune n'avait pas toutes les nuits la froideur que l'on lui associait. Alors qu'il achevait de se rincer, se vidant le seau sur la tête, Amok revit le visage de la femme qui, pour le visiter deux nuits de suite, s'était appelée Ayezán. Venant à sa rencontre dans cette dimension, elle s'était baptisée d'un nom évoquant celui d'un esprit connu pour garder les passages, lieux et moments dévolus au choix. Cette puissance était aussi celle de la guérison, de la transmission du pouvoir de guérir. Le palmier royal en était la représentation végétale. Ceux du jardin poussaient haut, leur feuillage paraissait un assemblage de plumes immenses dont la nature

leur avait fait une coiffe. Une couronne. La serviette avec laquelle il se séchait en cet instant était d'un blanc éclatant. Il avait placé, sur une feuille de goyavier arrachée par le vent, le morceau de savon végétal dont il s'était servi. Amok se dit qu'il emporterait avec lui la savonnette. Il en avait l'odeur sur la peau, un parfum de bois fumé, de terre et de fruit frais. Elle avait la couleur jaune du *kasimangolo* arrivé à maturité. S'étant enroulé la serviette autour des hanches, il ramassa son pagne, le suspendit sur son avant-bras gauche, mit le porte-savon de fortune au fond du seau vide, vérifia la propreté de la savonnette, la rangea de même. Dans la case, il s'aperçut que sa veste avait été lavée, son pantalon et sa chemise aussi. Il lui était cependant devenu impossible de porter ces vêtements, cela le ramènerait en arrière, quand il se sentait la force et le désir d'avancer. Amok ne se posait plus ces questions qui, tournoyant dans son esprit, accroissaient son angoisse.

Il chercha du regard dans la pièce, espérant trouver une tenue de rechange. Un simple pagne aurait fait l'affaire. Continent Noir n'était pas un dandy. Il ne possédait que peu de chose, et tout lui était nécessaire. Amok haussa les épaules. Il n'avait encore mis la main sur rien qui fasse son affaire, mais il ne s'agirait que d'un emprunt. L'homme allait fouiller dans une malle sur laquelle de pauvres éléments de vaisselle avaient été empilés avec soin, quand il entendit tousser. Continent Noir était là, long et cuivré, aussi frais qu'au sortir du spa d'un hôtel luxueux. Son large sourire ajoutait à l'étirement de ses yeux, ce qui lui donnait l'air espiègle. *L'ancienne a laissé ça pour toi.* Il lui tendit une courte tunique en bogolan, le pantalon bouffant qui allait avec, des chaussures de tennis en toile. Amok rendit son sourire à Continent Noir. L'homme ne sortit pas pour le laisser s'habiller. Il resta là, l'air joyeux, une innocence infantile sur le visage. Le prier de se retourner eût été inélégant, une offense à la pureté de son regard. Amok dénoua la serviette, enfila le pantalon puis la tunique, s'assit sur le lit pour se chausser. Continent Noir hocha la tête. *Tu es prêt.* Il ne mangeait pas le matin, ne pouvait donc rien offrir de consistant, mais il avait fait du café. Amok l'honorerait en partageant avec lui ce breuvage, avant de le quitter. Ayant obtenu le consentement de son invité, Continent Noir lui fit signe d'aller chercher la natte qu'il avait roulée puis rangée dans un coin de la case. *Installe-toi devant la maison, je viens.* Sur ces mots, il se retira.

Le coq se lamenta, et son cri repoussa les nuages, comme on ouvre le rideau afin qu'apparaisse la scène. Les hommes burent ensemble, en silence, pendant que le soleil prenait place dans le ciel. Le faux poivre mêlé aux grains de café donnait à la boisson une saveur de cubèbe puis de muscade. La première fois qu'Amok avait bu de ce café, c'était

Shrapnel qui le lui avait servi. Au cours du voyage de plusieurs années qui l'avait conduit au Nord, son ami-frère avait traversé de nombreux pays, il en avait rapporté usages et saveurs, dont celle du café Touba. Il eut pour lui des pensées émues, Shrapnel serait toujours dans sa vie, il lui avait laissé un fils. Continent Noir n'avait incorporé que peu de sucre à la boisson, une mélasse épaisse et brune. Amok aurait voulu parler, demander qui s'était présenté la veille, il avait entendu des voix. Cela n'avait pas d'importance. Il fallait rester là, être dans ce moment, dans la présence de l'enfant mal aimé qui s'était fait homme tout seul. Continent Noir ne demandait rien de plus à la vie qu'elle-même, comme elle venait, un jour après l'autre. Il ne connaissait pas la solitude parce qu'il était habité, parce qu'il avait marché à la rencontre d'autres, les ramenant dans ses pas à chaque retour sur son lopin de terre. Il avait, lui aussi, des histoires à raconter. Celle de son *ghetto blaster*. Celle de ce café que l'on ne parfumait pas ainsi dans le pays. Bien d'autres choses encore, qui ne le rivaient pas aux injustices de sa jeunesse. Peut-être ne voyait-il pas les choses ainsi, mais Amok le trouvait beau, puissant, suffisamment pour devenir, le temps d'une chanson jouée à la radio, le messenger d'un dieu vivant. Cela faisait partie des choses qu'il ne révélerait à personne, la certitude que Shrapnel lui avait rendu visite. Son ami-frère avait été présent tout au long de l'épreuve, chuchotant dans les paroles, les mélodies de vieilles chansons. Les adieux aux frères des Commodores et de Bobby Hebb la lamentation virile de Greg Perry. Il se leva pour prendre congé, Continent Noir l'imita, lui tendit la main. *J'ai vu qu'on avait enlevé ta voiture*. Amok n'avait pas eu l'intention de conduire la berline. Il voulait marcher. Il serra la main de Continent Noir, l'étreignit, se dirigea vers la route.

Amok ne se retourna pas. La main dans la poche de son pantalon, il se cramponnait au téléphone portable qu'il avait craint d'oublier, au portefeuille contenant sa pièce d'identité. Certain que ce dernier ne l'accepterait pas de sa main, il avait laissé son argent dans la case de Continent Noir. Il se relâcha, laissa tomber ses bras le long de son corps. La latérite rouge avait séché, il ne fut pas seul sur la piste. Il croisa un paysan auquel il demanda son chemin, des écoliers en uniforme, des marchandes de vivres espérant le passage d'un *opep* ou d'un taxi clando, une chèvre attachée à un arbre. Lorsque le soleil atteignit son zénith, il s'écarta de la route, se mit à l'ombre des arbres poussant de part et d'autre, marcha moins vite. Amok s'efforçait de ne laisser son esprit se fixer sur aucune des pensées qui lui venaient. Sentant la fatigue le gagner, il s'assit au pied d'un arbre, s'adossa, allait fermer les yeux, quand il les vit. Sans doute était-ce l'heure du déjeuner, il n'avait pas regardé, mais rien d'autre n'aurait pu les pousser hors de leurs quartiers sous un tel climat. Un soleil soudain

enragé menaçait d'en finir avec les vivants. Il fallait une bonne raison pour prendre le volant d'une Jeep. Or, tout était tranquille, une journée ordinaire à la campagne. Ils étaient pourtant là, peu pressés à vrai dire, pour des gendarmes affamés. L'un d'eux, plus que ses collègues, scrutait des yeux les environs. Ils étaient trois, assez jeunes, il s'étonna que leurs supérieurs les aient autorisés à se déplacer dans ce véhicule presque neuf, un Wrangler de couleur kaki. Amok n'avait pas l'intention de faire un mouvement. Son regard croisa celui de l'observateur, qui tapa aussitôt sur l'épaule du chauffeur.

Deux hommes bondirent hors du véhicule, firent un pas vers lui, s'arrêtèrent pour échanger quelques mots. Se tournant à nouveau vers lui, ils crièrent de les rejoindre. Sa tenue attirait l'attention, ce n'était pas la mode du pays, le bogolan était un textile étranger. Il obéit, c'était ce qu'il y avait de plus raisonnable. *C'est votre terrain ici ?* Autrement, il n'avait aucun droit de prendre ainsi ses aises. On lui posait la question par politesse, le propriétaire de ces terres était connu. En revanche, lui ne l'était pas, on ne l'avait jamais vu par ici, qu'il veuille bien présenter ses papiers. Comme il plongeait la main dans la poche de son pantalon, se félicitant d'avoir gardé son portefeuille, l'interrogatoire se poursuivait. *Vous allez où ?* Il indiqua le nom de la localité, ajouta que cela ne devait plus être trop loin, il se reposait un moment avant de se remettre en route. *À pied ?* Tendant sa carte d'identité, Amok hocha la tête. Oui, il se déplaçait à pied. Un silence suivit sa réponse. Celui des gendarmes qui avait saisi le document le fit tenir à son collègue qui regarda à son tour. Ils ne dirent pas que son père les avait alertés, qu'ils s'étaient chargés d'enlever la berline, de la confier à un garagiste. Ils ne dirent pas qu'ils étaient à sa recherche depuis plus de deux jours à présent, que rien ne les obligeait à battre la campagne pour retrouver un homme adulte, mais qu'ils l'avaient fait, tout le monde dans la région avait du respect pour Monsieur Mususedi. Seul un grand mystique – on n'osait dire un sorcier – pouvait mener ce genre de vie, habiter seul un lieu pareil...

La veille au soir, ils s'étaient présentés chez un homme, un type un peu dérangé. Sa cabane était la seule habitation qu'ils n'aient pas encore visitée. D'ailleurs, ils n'avaient pas insisté. Cet attardé mental s'exprimait comme un enfant, et ne connaissait pas le mensonge. Quand il avait rassemblé son pauvre vocabulaire, le forçant dans son bégaiement pour affirmer n'avoir vu personne, ils l'avaient laissé en paix, s'étaient promis de poursuivre aujourd'hui les recherches, sans grand espoir, à vrai dire. De nombreux témoignages mentionnaient une lumière dans le ciel, l'apparition subite d'un soleil nocturne, au cours du récent orage. Ce n'était pas la première fois que cela se

produisait, et il était arrivé que les accidentés de la route ne soient pas retrouvés, dans ces circonstances. Ils ne dirent pas cela, ni que certains ne se remettaient pas d'avoir été éblouis. Ceux-là restaient dans le coma ou perdaient la raison. Surtout, ils se gardèrent de dire que, partageant les croyances des habitants, ils se posaient à son sujet des questions sérieuses, se méfiaient. L'étrangeté de son costume ajoutait à leurs craintes informulées, le fait qu'il se tienne devant eux sans une égratignure, en parfaite possession de ses sens, ne faisait que les confirmer. Selon la procédure, ils auraient dû l'emmener à la gendarmerie, le questionner, consigner par écrit ses dires, décider ou non de le remettre à son père. Ils ne se concertèrent pas pour s'accorder sur ce qu'il y avait lieu de faire.

Les jeunes gendarmes lui rendirent sa carte d'identité, l'invitèrent à les suivre, Amok se garda de regimber. Il remarqua que la Jeep prenait la direction de la commune où résidait son père, la gendarmerie devait s'y trouver aussi, cela arrangeait bien ses affaires. Ni lui, ni ses compagnons de route n'avaient prononcé une parole, lorsque le véhicule s'arrêta devant une immense bâtisse que l'on eût dite de terre crue. L'un d'eux descendit de voiture. Ils le virent prendre l'allée trop étroite pour la Jeep, qui menait à l'entrée du bâtiment. Amok avait un vague pressentiment, qu'il ne laissa pas se solidifier, se sédimenter pour devenir une émotion. Peut-être ignorait-il ce qu'il ressentait, ce qu'il convenait de ressentir. Les arbres plantés devant l'habitation ne lui étaient pas inconnus. C'étaient ceux que son père aurait voulu voir pousser dans le jardin de leur maison familiale, et que Madame trouvait trop imposants pour entourer une villa urbaine. Il ne s'était pas attendu à semblable démesure, mais cela non plus n'était pas surprenant. Cette folie des grandeurs, cette excentricité, cette poésie aussi, étaient la marque de son père. L'homme qui racontait le lamento du coq, le crépuscule du matin, les époques révolues où la parole importait, où les malfaisants étaient chassés de la communauté qui les confiait au destin, à la mansuétude ou à la colère du divin. L'homme dont la tendresse et l'humour laissaient brutalement place à des fureurs destructrices. Il ne l'avait pas vu depuis une quinzaine d'années, n'avait pas donné de nouvelles, n'avait pas pensé lui téléphoner pour annoncer son retour. Voyant le corps d'Ixora dans la boue, c'était vers cet homme qu'il avait couru, ce père dont les gènes empoisonnés lui avaient été transmis. Qu'avait-il à lui dire à présent ? Que faire du lien insécable qui les unissait, toute cette beauté trempée dans la douleur ? Il ne savait pas. Devant la maison de son père, la paix descendue sur lui à l'aurore vacillait.

Amok voulait garder en lui cette tranquillité, résister au tourbillon de questions sans réponse confortable. La porte de l'immense demeure

s'ouvrit, le gendarme ôta son couvre-chef, s'essuya les pieds sur le paillason, dans un mouvement qui sembla durer des heures. Amok avait un gong dans la poitrine, un battement aussi lent qu'assourdissant, auquel il ne tenta pas d'échapper. C'était là. En dépit de la distance, malgré le long silence. C'était là. L'amour le plus profond, la colère la plus vive. Les deux, avec la même intensité qu'au jour de son départ pour le Nord. Mais il n'était plus le tout jeune adulte qui, se drapant d'amertume, avait décidé de se couper de ses parents, de ne plus revenir dans ce pays qu'il ne voyait pas comme le sien. Ça n'avait plus été que la terre des ascendants, des secrets mal gardés, des blessures incicatrisables. Puis, sa vie avait changé. Sans qu'il ne l'ait prévu. Il y avait eu un enfant, une femme. Lorsqu'il s'était agi de les protéger, il n'avait rien trouvé de mieux que son pays natal, la maison familiale. Peut-être avait-il commis une erreur, mais elle était lourde de sens. Il était revenu là où il avait failli être détruit, là où il avait été aimé, attendu, désiré, bien avant tout cela. Amok essuya ses mains moites sur sa tunique. Dans la voiture, les gendarmes étaient impassibles, muets. L'un d'eux ouvrit la boîte à gants, en extirpa un paquet de *kilichi*, se mit à mâcher, mâcher, mâcher, sans déglutir, sans se départir de sa froideur. Son collègue piocha dans le cône en papier journal, mastiqua à son tour, car c'était là tout l'intérêt du *kilichi*. Amok ne s'aperçut qu'il ouvrait la portière que lorsqu'une voix fusa, *Attendez dans la voiture*, sans qu'il sache lequel des deux hommes avait parlé.

Celui des gendarmes qui avait pénétré dans la bâtisse en sortit. Il fit quelques pas dans l'allée, s'arrêta, se retourna. Charles fut le premier à lui emboîter le pas. Amok reconnut de loin sa haute taille, sa manière féline de poser les pieds sur le sol, la teinte acajou de sa peau. Ensuite, cet homme, vêtu d'un pagne en velours comme son père en portait parfois le matin, pour prendre son petit-déjeuner. Enfants, Ajar et lui en riaient, c'était en réalité un vieux jeté de lit, l'étoffe trop longue traînait à terre, leur père devait la remonter à chaque pas, enroulant une fois de plus le pagne. Avant qu'il ait atteint la salle à manger, une bouée textile lui entourait la taille, ce qui ne le dérangeait pas. Il se sentait bien, comme un enfant ayant décidé de passer la journée en pyjama. Celui qui se tenait maintenant entre Charles et le gendarme avait noué autrement son *sanja*, imitant le style des dignitaires de l'ouest du Continent. Il avait le torse nu sous l'habit cramois, on ne lui voyait pas les pieds. D'un mot, Amok fut autorisé à descendre. La portière ne claqua pas dans son dos, il n'avait eu la force que de l'ouvrir. Son avancée fut lente, il n'eut pas la sensation d'en être le responsable, mais la distance s'amenuisait, entre ceux qui l'attendaient et lui. Il ne distinguait pas encore l'expression des visages, des détails lui apparaissaient néanmoins, les cheveux blancs de l'homme d'âge

mûr, le bout de ses souliers, il sut aussitôt que c'étaient des bottes. Sans s'être jamais initié à l'équitation, l'époux de Madame avait toujours rêvé de tels souliers. Elle s'était moquée, cet homme était muni d'un réservoir de lubies plus ridicules les unes que les autres, toutes aussi improductives.

La langue acérée de Madame s'était saisie de cette envie futile pour apporter, à voix haute, des commentaires longs de plusieurs chapitres sur chacune des fantaisies, petites ou grandes, qui avaient pu germer dans l'esprit de son époux. Ce qui amusait les enfants était insupportable à Madame, l'horripilait la plupart du temps. Amok ne se souvenait pas d'avoir jamais ri, joué avec sa mère. Il n'avait entendu que ses recommandations, ses exigences, sa souffrance, son refus d'être plainte. Des scènes de l'enfance l'assaillirent, défilant à vitesse accélérée dans sa mémoire. Tout avait été gâché par la violence de l'époux, du père. Il s'arrêta au milieu de l'allée. Des fleurs de flamboyant pendaient aux branches, rouges, délicates. Quelques-unes tombèrent sur la roche concassée qui tapissait l'allée. Ses yeux ne virent plus que cela, ces fleurs encore fraîches, déjà mortes. L'homme qui vint à sa rencontre ne pouvait être haï. C'était là le problème, ce qu'il sentait crisser en lui, de façon plus aiguë depuis que lui-même avait porté la main sur sa compagne. Son père le serra dans ses bras, lui caressa la tête, le visage. Il avait toujours été ainsi, affectueux, rassurant. Sa voix disait ce qu'elle avait toujours dit, qu'il était prêt à écouter, qu'il n'y avait pas de sujet tabou, de question proscrite, qu'il ferait de son mieux pour aider. *Junior, viens*. Sa mère se faisait un sang d'encre. Il fallait lui téléphoner sans tarder.

II

Ils s'étaient installés dans le parc, après avoir visité la maison. L'arrivée matinale des premiers ouvriers l'avait tiré du lit. Amok s'en voulait presque d'avoir si bien dormi. Il avait ouvert la fenêtre, s'était demandé comment le mot *gouvernante* se disait au masculin, cette fonction étant celle de l'homme qu'il avait vu quitter les dépendances pour pénétrer dans la maison. Il était sorti. Le chant des ouvriers émanait de l'étage, la partie encore inachevée de la bâtisse. Ils travaillaient avec entrain dans le jour neuf, on les entendait plaisanter, rire. Amok avait trouvé son père dans le jardin intérieur. Un puits de lumière y faisait descendre le jour. C'était là que poussaient les fleurs, là que se prenaient les repas. Les deux hommes n'avaient échangé que des banalités, le fils ne s'étant pas préparé à la conversation. Contrairement à ce qu'il aurait fait par le passé, il avait préféré se reposer, remettre cela au lendemain. Charles devait les quitter dans la matinée. Son père et lui prendraient la route en tout début d'après-midi. Le retour d'Amok en ville ne pouvait attendre davantage. À la vue de son fils, l'homme s'était levé, ouvrant les bras. Cette fois, il ne s'était pas avancé, laissant Amok le rejoindre, accepter ou refuser l'étreinte. Il y avait pensé une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de lutter contre le sommeil, ses réflexions l'avaient poursuivi jusque dans ses rêves.

Il n'y avait pas eu d'images, seulement des voix, la sienne surtout, les tombereaux de reproches qu'elle avait déversés, celle de son père qui n'avait pu dire que : *Je te demande pardon*. Cela l'avait rendu encore plus furieux, ce n'était pas ce qu'il voulait, l'entendre s'excuser, il ignorait ce qu'il voulait. Cette partie-là de l'histoire était écrite, nul n'avait le pouvoir de l'effacer. Dans ce rêve, il n'avait pas osé poser la question qui le tourmentait, et dont la réponse aurait pu indiquer qu'il y avait, entre son geste et ceux répétés de son père, une différence de nature. Certains prenaient plaisir à infliger la violence, cela lui était étranger, mais à son père ? Amok se refusait à croire que l'on perde régulièrement le contrôle parce que les mots s'en étaient allés, qu'il ne

restait que les coups. C'était ce qui lui était arrivé, ce qui ne se produirait plus, il voulait le penser. Au réveil, le tumulte s'était apaisé. Il n'y aurait pas de question à poser. Il faudrait écouter.

Amok avait embrassé son père. Ils s'étaient attablés devant un repas inhabituel pour Monsieur Mususedi qui dévorait, pour ouvrir les jours d'antan, une omelette au jambon servie avec des frites de patate douce, ou les restes du dîner. Dans ce cas, il pouvait s'agir de *miele ma sese* et de sauce d'arachide au poulet, mets connus pour être encore meilleurs lorsqu'ils avaient passé la nuit. L'abondante végétation qui recouvrait la table avait de quoi surprendre. Amok avait levé un sourcil. C'était de cette façon que la conversation avait commencé. La participation du fils s'était limitée à des acquiescements, à des regards, pour marquer sa présence. Son père avait pris les choses par la dernière extrémité, annonçant qu'il n'était pas très en forme. Il prenait des médicaments, beaucoup, mais n'était pas à plaindre. Il pouvait payer, et son médecin, un ami de longue date, ne le jetterait pas en pâture aux commères. Son hygiène de vie avait radicalement changé, il pensait que cela lui faisait du bien. Le jour où Madame lui avait enfoncé une arme de poing dans le ventre, lui demandant de quitter les lieux, il allait s'arrêter. Se sachant déjà malade, la vue du sang au front de sa femme l'avait effrayé, il reculait quand elle avait parlé. Il ne savait pourquoi, la raison ne lui était revenue qu'à ce moment-là.

Bien sûr, il lui aurait été facile, avec un peu de mauvaise foi, de clamer qu'ils étaient tous les deux responsables, elle et lui, de la piètre qualité de leur relation. Qu'il n'était pas aisé de partager la vie d'une femme convaincue non pas de l'égalité des sexes, mais de l'infériorité des hommes, seul son père, Conroy Mandone, trouvant grâce à ses yeux. Que la première fois qu'il avait levé la main sur elle, Madame s'était gaussée de l'échec d'un projet lui tenant à cœur, le noyant sous des vagues de mépris, avant de conclure : *C'était couru d'avance. Tu te crois plus malin que les autres, mais tu n'as vraiment pas la bosse des affaires. Enfin, ne t'inquiète pas, je suis là. Je vais arranger ça, mais la prochaine fois, tu m'en parles, hein ? Ce soir, je dors dans la chambre d'amis. Tu peux mettre la bonne dans ton lit.* C'était cette phrase-là, ces derniers mots, qui avaient déclenché sa fureur.

Le lendemain, meurtri, honteux, il avait demandé pardon, juré. Il avait été en dessous de tout, il ne recommencerait pas, ferait ce qu'elle voudrait. L'empreinte de ses doigts sur son cou, les bosses sur son visage, avaient été la vision la plus terrible. Il avait quitté la maison quelques jours, ne sachant comment se racheter, se traitant de tous les noms. Cela avait été sa deuxième erreur, la deuxième, parce qu'il y en avait eu tant. Il l'avait trouvée furieuse, tournant dans la maison comme un fauve en cage. La suite ne méritait pas que l'on s'y attarde.

Ils avaient été quatre à la vivre, chacun à un endroit différent, chacun en souffrant à sa manière.

L'homme n'avait pas semblé se chercher d'excuses. S'il s'était pensé, su la proie d'un trouble psychologique, il ne l'avait pas dit. Ses propos avaient dépassé ce qu'un père pouvait dire à son fils, dans la société dont il était issu. Le mot : SIDA ne pouvait être prononcé, c'était exclu, mais Amok avait compris. Le cas, fréquent, restait particulièrement indicible dans leur milieu. Les gens mouraient de méningites foudroyantes, de longues maladies innommées, de cancer parfois. Jamais de ça, ce mal qui sanctionnait la mauvaise vie, le vice. Son père n'avait pas d'enfants illégitimes, la ville aurait porté la nouvelle à ceux qu'il avait reconnus. La dureté de Madame n'avait pas été la cause de sa violence, elle n'avait fait que lui offrir un support. Il y avait autre chose, mais cela ne concernait pas Amok, qui traînait ses propres fardeaux.

Ils avaient peu mangé, quelques bouchées de crudités, des morceaux de papaye solo. Son père s'était levé, lui proposant de le suivre à la découverte de la maison, sa création. *Sais-tu que les jeunes des environs l'ont baptisé Palais de Shabazz ? Ils ont de ces idées...* Amok avait souri, son père n'avait jamais dû entendre la légende. Prononçant avec tendresse le prénom de son épouse, l'homme avait confié son espoir qu'elle vienne un jour, il l'inviterait solennellement, lorsque les travaux seraient achevés. Le résultat l'impressionnerait, c'était certain. Et quand elle verrait les plantations. Pour l'instant, leur rendement n'était pas à la hauteur de ses espérances, il ne pouvait encore exporter sa production vers les pays voisins. Cela viendrait. Les ananas étaient victimes d'un parasite, on avait perdu des orangers, comme cela, sans raison claire, mais tout serait bientôt arrangé. Amok avait eu, face à lui, un homme rongé par la culpabilité. Quelqu'un qui, n'ayant pas su se remettre en question à temps, ne vivait plus que de rêves. Il faisait de grands gestes pour expliquer d'où lui était venue l'inspiration, raconter qu'il avait fallu parfois détruire ce qui avait été bâti, le résultat ne ressemblant pas à ce qu'il avait imaginé. Il était question d'inventer l'architecture future du Continent, tel était le projet. La maison devait être un modèle, le témoignage concret de la possibilité de s'inspirer des joyaux architecturaux de Katiopa, d'inscrire dans la matière la trace du passé, les promesses de l'avenir. Cela donnait cette bâtisse qui rêvait de l'immense Nzi we mabwe, de la légendaire Tin-Buktu, de l'ancienne Ityopya. Cela ressemblait à son père : c'était inachevable, il faudrait plusieurs vies pour en venir à bout, l'homme serait mort avant d'avoir pu inviter celle dont il n'obtiendrait pas le pardon. Il ne l'avait demandé qu'entre deux raclées infligées à sa femme.

Amok se souvenait, n'oublierait jamais, le jour où son père, empoignant Madame par les cheveux, l'avait traînée à l'extérieur de la villa, jusque sur la route qui n'avait pas encore été goudronnée à l'époque. Pour l'épouser, il avait versé une dot aux Mandone, bovins, alcools, tissus, monnaie sonnante et trébuchante. Elle était donc sa propriété, comme les bibelots qu'il avait achetés, comme sa voiture ou ses cravates. Elle pouvait appeler la police, on ne lui ferait rien. Il y avait quelque chose, il avait quelque chose. En toute objectivité, Amok ne se pensait pas atteint de cela. Il se l'avouait, sans avoir le sentiment d'abandonner son père à son mal. L'un d'eux au moins devait en réchapper, cela seul les réconcilierait. Amok l'aimerait sans en souffrir, s'il s'interdisait de tomber dans les mêmes travers. Jusque-là, il s'était cru la réplique de son père, se verrouillant de tous côtés pour ne pas libérer la chimère. Elle l'avait dévoré de l'intérieur.

Ils avaient arpenté les couloirs si hauts de plafond que l'on ne pouvait les regarder sans tourner de l'œil aussitôt, à moins d'être Monsieur Mususedi, cet homme qui planait, cet être un peu hors-sol. Il parlait de ce qui avait été réalisé, de ce qui le serait. Le second aspect l'enthousiasmait davantage, ses visions lui faisaient briller les yeux. Puis, la visite était oubliée, l'homme évoquait à nouveau son épouse, leur rencontre. Il ne l'avait pas remarquée tout de suite, mais après qu'ils s'étaient parlé, il n'avait plus pensé qu'à elle. Il avait voulu qu'ils s'établissent au Nord, où ils s'étaient connus, mariés. Un emploi lui était promis à la fin de ses études. Ils n'auraient pas été riches, mais anonymes en ce pays, ils se seraient libérés des pesanteurs de la société côtière, du poids de leurs deux noms. Rien ne l'avait convaincue. Madame avait préféré vivre ici, chez eux. Dès le départ, leurs aspirations s'étaient révélées divergentes. Il disait cela. Puis, *Tu sais, mes parents sont restés mariés pendant quarante ans*, et Amok se demandait où il voulait en venir. Madame n'avait pas demandé le divorce. C'était elle qui payait pour ce Nzi we mabwe, pour les plantations d'où proviendrait l'alimentation des habitants de cette partie du Continent.

Dans la bibliothèque dont les proportions gigantesques et les rayonnages aux trois quarts vides invitaient au silence, Amok avait découvert un mur dédié à la mémoire de son grand-père paternel. Il connaissait la plupart des photographies. Toutes en noir et blanc, elles ne dévoilaient de l'aïeul que la carrière, il n'avait pas eu d'autre existence. Quelques photographies supplémentaires, prises lors de son enterrement, montraient qu'il avait été pleuré, que l'on s'était déplacé, endimanché, pour avoir l'honneur de le conduire à sa dernière demeure. Amok n'avait pas voulu en voir plus. Ajar s'était beaucoup intéressée à celui dont ils portaient le nom, pas lui. Il ne voulait pas

savoir, n'entendait pas, lorsqu'on lui disait *Il t'aurait adoré, tu lui ressembles beaucoup*. Sa réticence, il le sentait, dépassait l'implication d'Angus Mususedi dans l'histoire coloniale, le fait qu'il n'ait pas choisi le camp des indépendantistes. Il n'aimait pas cet homme, la dureté de son regard, la morgue qui lui couvrait le visage. Ce n'était pas lui que l'on voyait sur les photographies mais son armure, il espérait que la ressemblance entre eux se limite aux traits physiques. Contrairement aux pièces qu'il avait visitées, la bibliothèque était de style nordiste, pas un objet, pas une forme, ne rappelait le Continent. Cela ajoutait à la froideur du lieu. Il avait fait signe à son père de sortir, se tournant vers la porte sans attendre, quand une vitrine avait attiré son attention. Posés sur des supports à peine visibles, deux fusils avaient été placés à la verticale. Ils lui avaient paru aussi imposants que dans son enfance, quand Ajar et lui avaient découvert ces armes sous le lit de leurs parents.

Il aurait dû les voir en pénétrant dans la bibliothèque. Proches de la porte, ils se tenaient, rigides et silencieux, tels des totems. Son père s'était approché de la vitrine, ne l'avait pas ouverte. Son admiration était indéniable, sa crainte aussi. Après un long moment que l'on pouvait dire de recueillement, il avait laissé échapper un soupir : *Tu sais, fils, on ne peut critiquer ses parents*. Amok avait gardé le silence. Son père n'avait jamais dit le moindre mal d'Angus Mususedi, ce géant, cet incomparable. Pourtant, ces quelques mots, les premiers qui lui étaient venus depuis qu'ils se trouvaient là, suggéraient qu'il y avait matière à critique. Amok avait imaginé son père seul en ce lieu, sans doute y venait-il parfois. Quelles conversations avait-il alors avec le héros, le médaillé de guerre ? Son père lui avait semblé tout petit, un garçonnet au pied d'un colosse de pierre, un être sensible qui aurait eu besoin d'être écouté. En silence, il l'avait remercié d'avoir été différent. Très imparfait, coupable d'actes graves, mais ouvert à la parole de ses enfants qu'il avait choyés, voulus libres. Il leur avait offert ce qui ne lui avait pas été donné, ce qu'il ne recevrait plus à présent, la force, non pas de tuer le père, ce qui n'avait pas beaucoup de sens, mais de le laisser à sa place, de ne pas s'en encombrer.

De son bras, il lui avait entouré les épaules, *Viens, papa, allons prendre l'air*, l'avait entraîné hors du mausolée. Il avait eu l'impression de déplacer une statue, un monument de silence. Son père parlait aisément, il l'avait encore démontré au petit-déjeuner. Ses mots, cependant, ne franchissaient jamais un certain seuil. Face à Angus, l'homme affable qu'Amok avait toujours connu se condamnait au mutisme. La ville entière connaissait son alacrité, elle lui avait été précieuse dans son commerce. La ville entière avait eu vent de ses fureurs, la houle qui emportait tout sur son passage. Mais nul ne savait

qui il était, on ne voulait pas le savoir. Amok lui-même s'était montré réticent à approcher ce territoire, ne pensait pouvoir le faire. Il n'en saisissait que les ombres et lueurs, rien qui permette de le circonscrire. L'homme qui était à ses côtés, cela lui était clairement apparu, n'avait pas besoin d'apprendre que sa parente avait violé son fils, ni que ses enfants lui avaient voué un amour épouvanté.

Ils s'étaient installés dans le parc, derrière le flanc droit de la maison, les dépendances occupant le gauche. De là, on pouvait voir une partie du domaine agricole qui s'étendait en contrebas, une cascade de roche rouge y menait. Amok ne vit pas d'autre voie d'accès, espéra qu'il y en ait une. Son père hésita : *Junior*... Ce petit nom le fit sourire, il allait avoir trente-quatre ans. Son père avait voulu lui donner son prénom et l'avait fait. L'employé de mairie chargé d'enregistrer les naissances avait, par erreur, inscrit un *k* au lieu d'un *s* à la fin. Plein d'humour et de fantaisie, Amos avait trouvé formidable que son fils s'appelle Amok, en fin de compte. Cela sonnait bien. Il y avait là plus de caractère que dans le prénom Amos, que son origine biblique rendait poussiéreuse. Pourtant, il ne l'avait jamais appelé que *Junior*. Madame s'était découverte enceinte d'Ajar, alors que le couple visitait, à l'ouest du Continent, une région dont c'était le nom. L'époux avait vu là comme une évidence. Dans les deux cas, Madame avait laissé faire. Elle leur avait choisi leurs *mina ma mundi*, leurs *noms du village*, et ne les appellerait pas autrement. Ses enfants étaient Dio et Tiki. Comme beaucoup parmi les jeunes gens de sa génération, il avait vu ce film adapté de *Cry the Beloved Country*⁷, roman que les lycéens de son temps lisaient en classe de première. À l'instar de la série *Roots*, diffusée à la télévision, ce film dépeignant la violence de l'Apartheid avait été un choc, le catalyseur de révoltes, d'engagements politiques.

L'époque était aussi celle où naissait le rap. Trouvant à son tour du caractère à son prénom, Amok l'avait porté avec fierté, ne l'avait plus quitté. Sa lecture tardive de Stefan Zweig ne l'avait pas conduit à le rejeter. Elle était arrivée au moment où, convaincu d'abriter un monstre, l'extravagance de son père lui avait semblé prémonitoire. Analysant plus profondément la question, il avait vu, dans l'apparente légèreté d'Amos, une manière de lui transmettre le fardeau, une réinvention du rituel consistant, pour les pères, à cracher dans la bouche de leurs fils pour transvaser en eux un pouvoir, quelle qu'en soit la nature. L'homme qu'il avait vu dans la bibliothèque n'avait à transférer aucune prépotence. Il ne l'avait pas reçue. Il y était encore soumis, d'une certaine façon. *Junior*... *Cette femme, ta compagne nordiste... Si tu l'aimes, quitte-la... Tu sais, ton grand-père avait ça, lui*

aussi. Amok prit la main de son père. Ses doigts tremblants, piqués de poils gris. Il y avait des larmes dans les phalanges, de la douleur au bout des ongles. L'impuissance. Le rêve fiévreusement entretenu d'une seconde chance qui ne serait pas accordée.

Les hommes ne pleurèrent pas pour les mêmes raisons, mais ils pleurèrent ensemble, sans un bruit. Son père ne lui avait, à aucun moment, reproché sa longue absence. Il l'avait attendu sans espérer le revoir, sans trouver la force d'aller au devant de lui, cessant d'écrire au bout d'un moment. Ils s'étreignirent, la tête enfouie dans le cou de l'autre. *Je n'ai rien dit à ton ami*. Amok hocha la tête. Lorsqu'ils se séparèrent, il garda dans la sienne la main de son père. Des travailleurs étaient maintenant dans la plantation, hommes et femmes s'activant au désherbage. Le chant des maçons ne leur parvenait que de loin, mais on les entendait rire. La présence de Charles les surprit. Une voiture le ramenait en ville, il venait les saluer. Amok se leva pour lui serrer la main, l'accompagner jusqu'à la route. Ils ne s'étaient pas beaucoup parlé, mais ils pourraient bientôt rattraper le temps perdu. Les salutations entre son père et Charles furent chaleureuses, Amok trouva le regard du plus jeune des deux un peu appuyé, un peu aguicheur. Cela le fit sourire, il était persuadé que Charles avait eu des vues sur lui. Lorsqu'ils atteignirent la sortie de la propriété, une voiture dépourvue de plaques d'immatriculation était là. Des ficelles avaient été attachées sur le coffre, des régimes de plantains en contrariant la fermeture. Le véhicule semblait, malgré tout, en assez bon état pour prendre la route. Amok tapa dans le dos de Charles : *Gars, je te call dès que je back*.

III

Son père prit lui-même le volant pour le reconduire à la villa. On enverrait Enoch, le chauffeur de la famille, récupérer la berline, une fois celle-ci réparée. Il emprunterait un *opep* à l'aller. Ils se dirent au revoir devant la maison, l'époux doutant que sa présence soit appréciée à l'intérieur. D'ailleurs, l'instant n'était pas indiqué, pour faire connaissance avec Kabral et Ixora. En partant maintenant, il serait rentré avant la nuit, quitter la campagne lui devenait de plus en plus pénible. Amok ne s'attendait pas à voir Kabral se précipiter vers lui, à l'entendre crier *Pops, qu'est-ce que je suis content*. Lorsque l'enfant courut en sens inverse pour annoncer son retour, il sut qu'il ne lui parlerait pas. Ce jour-là viendrait, mais auparavant, il aurait tout mis en œuvre pour se racheter. Ixora et Madame étaient assises dans le petit salon, il les sentit un peu tendues. Elles se levèrent d'un même mouvement. Il s'avança pour les embrasser, d'abord Ixora, pensant que le pire n'avait pas été de frapper sa compagne, mais de devoir la regarder dans les yeux après cela. Elle avait encore la lèvre supérieure enflée, une entaille à la pommette de droite, une marque foncée sous l'œil, du même côté. Ils s'assirent tous trois. Amok ne baissa pas la tête, mais son regard ne se fixa sur rien de précis. On parla peu, on parla à peine. Tout à sa joie, Kabral allait et venait entre le salon et la cuisine, où Makalando avait apparemment préparé un festin. Amok reconnut l'empreinte de Madame. Elle ne laisserait éclater sa colère que bien plus tard. D'abord, elle allait le nourrir, veiller à ce qu'il se repose. Puis, elle le hacherait menu, prévoir un enterrement serait inutile, il ne resterait rien de lui. Les mets dont Kabral s'amusait à réciter les noms étaient ceux qu'Amok, enfant, avait le plus aimés. On tenait à ce qu'il se souvienne qu'on avait toujours su lui faire plaisir, qu'il s'employait depuis longtemps à tout gâcher. L'homme qu'il était quelques jours auparavant n'aurait pas hésité à lui jeter à la figure des mots cruels : *Si tu avais divorcé, ton fils ne se serait pas cru autorisé à battre sa femme*. Il revenait de trop loin. Profitant de l'absence de Kabral, Amok se leva : *Maman, excuse-nous*. C'était à lui de faire cela, d'initier la conversation. Il ne savait pas ce qu'il dirait. Il avait beau y

avoir pensé, rien de précis ne lui était venu, Amok n'avait pas de plan. Ixora le suivit, il s'écarta pour la laisser passer devant. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre, Amok se demanda si elle y dormait encore, comprit que non. Qu'avait-on dit à Kabral ? La vie de l'enfant avait commencé à changer, il était trop intelligent pour ne s'en être pas aperçu. Ixora avait un pied hors de la grande maison, qu'elle quitterait une fois rétablie. Il avait pensé la supplier de rester, n'avait au cœur que ce désir. Pourtant, Amok ne se sentait pas le droit de forcer les choses, de larmoyer pour la faire fléchir, d'essayer de gagner du temps.

Ixora s'était assise sur le lit, tout au fond, le dos au mur, les jambes ramassées sous elle. Elle portait, comme souvent, une jupe courte dont l'ourlet remonta presque en haut des cuisses. Resté debout, l'homme fit quelques pas vers la fenêtre, tira le rideau, mal à l'aise dans cet ensemble en *bogolan* qui ne lui ressemblait pas. Il se retourna : *Toi d'abord*. Amok ne reçut pas la bordée d'injures à laquelle il aurait pu s'attendre. Le ton d'Ixora ne fut pas agressif pour lui apprendre qu'elle avait rencontré quelqu'un, qu'elle était à la recherche d'une maison où s'installer avec cette personne. Amok eut besoin de s'asseoir, ce qu'il fit aussitôt, se laissant choir sur la moquette. *Parce que cet homme est sans domicile ?* Il ne cherchait pas à se montrer sarcastique. Sa question, posée de façon puérile, était sincère. Ixora sourit, ce qui acheva de le désarmer. *C'est une femme. Je pense que Kabral ne serait pas à l'aise là où elle vit actuellement.* Amok ne demanda pas où la rencontre avait eu lieu, quelles avaient été les étapes de l'affaire. Son travail l'avait accaparé, Ixora avait eu tout le temps de voir des gens, il s'étonnait que Madame ne se soit pas empressée de lui annoncer qu'elle sortait seule. Il se souvint d'être tombé sur elle une fois, au détour d'une rue, en fin d'après-midi. Cela lui avait fait plaisir, elle prenait ses marques, s'acclimatait bien. Il l'avait ramenée à la maison sans une arrière-pensée, ils avaient dormi tête-bêche comme à leur habitude. Bien sûr, il l'avait vue se transformer, sans savoir à quoi attribuer cela, l'avait trouvée de moins en moins indulgente à son égard.

Il y avait donc quelqu'un. De toute évidence, la jouissance par le kamut n'était plus à l'ordre du jour. Ixora n'était pas en train de tomber amoureuse, on l'avait touchée. Amok savait que cela donnait des ailes. Le sentiment, mais aussi le plaisir. Il hocha la tête, se remémora la mise en garde non formulée de sa sœur. Elle savait. Et Kabral ? *Le petit. Qu'est-ce que tu lui as dit ?* Madame et elle avaient tourné autour du pot deux jours durant, jusqu'à ce que l'on ait des nouvelles d'Amok. Puis, lorsque l'on avait reçu un appel d'Ajar, disant qu'elle avait parlé à son frère, qu'il se portait bien, les deux femmes

avaient pris le risque d'inventer une histoire, espérant son retour au plus vite. Madame s'était chargée de parler au garçon, toutes deux avaient jugé bon de ne pas lui apprendre ce qui s'était passé avant la disparition d'Amok. Alors, Kabral pensait que ses parents avaient été agressés, son père séquestré par les malfaiteurs, on n'était pas entré dans les détails. Il savait qu'elle cherchait une maison, l'agent immobilier était passé la veille, Kabral avait mis cette décision sur le compte des relations déplorables d'Ixora avec la maîtresse de la grande maison. *Il trouve qu'on s'entend mieux depuis que j'ai décidé de partir. J'ai pensé que tu devrais lui dire. Que tu ne vivrais pas avec nous.* Serait-ce aussi à lui de révéler qu'elle aurait une compagne ? Elle ne répondit pas.

Ixora avait prouvé sa capacité à le surprendre, mais il la connaissait. Pour l'instant, elle ne mettrait pas son fils dans la confiance. Deux femmes ensemble pouvaient encore passer pour des amies, on ne se méfiait pas. La mère de Kabral, telle que la connaissait son fils, n'avait pas de vie sexuelle. *Écoute, Ixora, je te demande pardon pour ce qui est arrivé. Et... Je n'ai pas d'excuses. Mon intention était de te prier de rester. Avec moi. Mais bon. Ça m'a l'air un peu compromis.* Néanmoins, c'était de sa bouche à elle que Kabral apprendrait qu'elle aimait une femme. Elle le lui annoncerait quand elle le pourrait. Et puis, de qui s'agissait-il ? Lorsqu'elle le lui dit, il hocha de nouveau la tête. *Je vois.* Elle allait dans le mur, cela ne durerait pas longtemps. La coiffeuse attitrée de Madame était certainement une femme sensuelle, pleine de précieuses qualités, mais il ne pensait pas qu'elle sache lire. Pour l'instant, leur amour était surtout charnel, Ixora découvrait les besoins de son corps, en explorait les possibilités. Elle avait des années à rattraper, il lui laisserait volontiers cela.

Le jour viendrait où son intellect réclamerait son dû. Masasi ne pourrait satisfaire cette exigence. À moins qu'elle ne se découvre des talents de chasseuse, Ixora aurait alors un moment de flottement. Il serait là. Tellement. Elle n'avait pas idée à quel point. Il lui offrirait l'existence la plus sûre qu'elle puisse avoir dans ce pays : être en ménage avec un homme qui n'avait pas envie de la sauter, continuer à voir toutes les femmes qu'elle voudrait. Il trouverait, lui aussi, un logement. Elle n'aurait plus qu'à y poser ses valises, le moment venu. *Ixora... D'accord, très bien. Je te souhaite d'être heureuse... J'aimerais que Kabral me rende visite souvent. On s'arrangera ?* Amok faisait un pari sur l'avenir, et acceptait de perdre. Il serait là, quand prendrait fin ce qu'il percevait comme une aventure. Peut-être Ixora voudrait-elle retourner au Nord. Cela ne lui échappait pas. Rien ne s'était passé comme il l'avait imaginé. L'intrusion d'un tiers dans l'équation affective ne lui avait pas un instant traversé l'esprit. Il n'avait pas vu, pas entendu. Ce

qu'il avait senti lui paraissait alors superficiel, Ixora devenait irritable parce qu'elle était inactive, cela changerait vite, l'affaire de quelques semaines... La séparation devait prendre effet sans tarder. S'il s'était écouté, Amok aurait quitté le premier la grande maison, pris une chambre au *Prince des Côtes*, le temps de savoir ce qu'il souhaitait faire. Des questions affluèrent, qu'il tenta aussitôt de repousser. Ce n'était pas la peine de se demander s'il s'était, tout d'un coup, glissé dans un costume de mâle ordinaire. Ce n'était pas ainsi qu'il se voyait, il n'était pas un primate. Il avait eu un coup de sang, un seul, s'en était rendu malade. C'était son problème à présent. Ixora n'était plus l'amie intime qui pouvait recevoir les confidences les plus pénibles à formuler. Lorsqu'elle aurait rompu avec Masasi, leur vie ne serait plus la même. Ixora aurait des appétits sexuels à rassasier, sortirait le soir après le travail, ne rentrerait pas forcément, s'attacherait à ces femmes ou à l'une d'elles, ce serait compliqué. La femme de trente-six ans qui ne s'était jamais accroupie pour découvrir son sexe dans un miroir n'était plus. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle était devenue. Quelque chose en lui s'accrochait malgré tout, il était trop tôt pour renoncer.

Alors, il s'efforçait de se concentrer sur un aspect du sujet qui lui faisait face, de voir avant tout en Ixora la mère de Kabral. C'était à ce titre seul qu'il pouvait envisager un avenir avec elle. Ce n'était pas rien, mais cela ne lui suffisait pas. Amok s'avoua que leur situation initiale lui convenait bien davantage, que c'était celle-là qu'il aurait voulu voir se prolonger, qu'il tentait minablement de rafistoler. Cela le dérangeait bien moins d'être celui des deux qui, ayant connu les transports du plaisir sexuel, y avait renoncé. L'abstinence par ignorance qu'avait pratiquée Ixora ne le perturbait pas tant que cela. Ce dont elle n'avait pas l'expérience ne lui manquait pas, quelle raison aurait-elle eue d'aller le chercher à son âge ? Voilà que tout cela volait en éclats. Sans s'en apercevoir, il se prit la tête entre les mains, se noyant peu à peu dans les pensées auxquelles il avait d'abord voulu échapper. La voix d'Ixora le fit sursauter : *Peut-être pourrais-tu garder Kabral les premiers temps ? Il se plaît beaucoup ici. Je le verrai en fin de semaine et pendant les vacances.* Pas un mot ne lui vint pour répondre à cette proposition. Amok découvrait le déchirement de l'abandon, l'étrange sensation que cela procurait d'être quitté par une femme dont on ne se savait pas épris. Ce qui hurlait en lui, cette envie de l'enchaîner pour qu'elle ne fasse plus un pas loin de lui devait pourtant avoir un lien avec l'amour. Cette inclination dont il s'était cru préservé, parce qu'il ne la désirait pas.

Rien ne plaidait en sa faveur, il n'avait pas d'argument à faire valoir. L'idée le traversa qu'ils n'en seraient pas là s'il avait consenti à sortir de lui-même, autrement que par la parole. S'il l'avait vue, non

pas comme une image, mais comme une femme. S'il avait pris conscience du caractère préoccupant de l'abstinence qu'elle s'était imposée parce qu'elle n'avait pas aimé faire l'amour avec Shrapnel, parce qu'elle ne s'était pas imaginée dans les bras d'une femme. C'était sa présence auprès d'eux qui avait détaché le corps d'Ixora de celui de Kabral. Sans la toucher jamais, il avait mis de la distance entre son fils et elle, lui avait rendu sa chair. Aurait-il dû aller plus loin ? Amok était resté le même sur ce plan. Il ne prenait pas l'initiative sans y avoir été invité. Cela ne lui venait tout simplement pas à l'esprit. Pas plus qu'Ixora, il ne s'était figuré qu'elle n'avait pas envie de lui parce que les femmes l'attiraient. Il ne lui avait pas parlé de Mabel, l'aventure borderline qui l'avait amené à s'interroger sur sa sexualité. Il n'avait pas évoqué son fantasme de l'alternance, l'idée un peu folle de pénétrer une femme qui puisse lui rendre la pareille.

Amok n'avait pas dit combien il avait été bousculé de voir apparaître le visage de la tante, à l'instant même où il éjaculait dans le postérieur ferme de Mabel. Ni combien il lui avait fallu éduquer sa volonté pour ne pas retourner frapper à la porte de la créature divine, complète. Le souvenir aussi troublant que récurrent de Mabel l'avait-il poussé vers Amandla, une femme sans ambiguïté comme Katie, comme toutes celles qui avaient précédé la *shemale* ? Les hanches larges, la taille marquée, la poitrine débordante, les cuisses rebondies. Pour fuir la bizarrerie que l'initiation macabre avait logée en lui. S'il avait parlé de Mabel, peut-être Ixora se serait-elle dévoilée. Peut-être aurait-elle avoué un désir pour les femmes qu'elle avait réprimé, craignant d'être rejetée. On ne découvrait pas ses penchants sexuels à trente-six ans. On ne se les autorisait pas enfin pour faire machine arrière. L'homme hochait la tête en silence, enfoui en lui, oublieux de la question posée. Ixora prit cela pour une réponse : *Bien. Je vais retrouver la famille. On a le temps de leur annoncer. Tu te changes pour dîner ?* La femme le laissa seul, prenant soin de ne pas claquer la porte. Ixora n'était que délicatesse, elle ne faisait pas de bruit.

Amok traversa les jours qui suivirent, plus qu'il ne les vécut vraiment. Pour la première fois depuis son retour au pays, il ne se rendit pas au bureau. Il ne donna pas l'occasion à Madame de dire quoi que ce soit, prit les devants pour que la maison d'Ixora soit trouvée au plus vite, paya les huit mois de loyer exigés, la fit accompagner par Enoch pour ses courses. À aucun moment il ne s'immisça dans ses choix, se limitant à donner son avis quant à la localisation de la villa. Il ne fronça pas les sourcils, ne sourit pas plus, fit cela avec l'élégance d'un mime entraîné. Il s'écroulerait bien assez tôt, ferait en sorte que cela ne se voie pas, comme d'habitude, comme toujours. Kabral ne sembla pas le moins du monde perturbé de voir

s'en aller sa mère. Une bienveillance trop mature dans le regard, il l'aida à faire ses valises, pliant les robes, retrouvant les chaussures égarées, le flacon de parfum oublié sur une étagère du dressing. La présence de la coiffeuse le jour où Ixora pendit la crémaillère ne dérangerait pas l'enfant. Il l'avait vue souvent dans la grande maison, puis au chevet de sa mère à la clinique, ne se posait pas de question.

À table, Ixora et Masasi ne se trahirent pas, n'échangèrent ni regards entendus, ni sourires complices. Amok fut désarçonné de voir Ixora adopter si bien les usages du cru, ce louvoiement auquel les femmes étaient contraintes, pour arracher au qu'en dira-t-on, leur bien-être et leur liberté. Autour du repas, alors que l'on se passait les plats de *misole* et de *ñomo* braisé, le *matété* de scampi puis le chaudéau de fruit à pain, rien ne transpara. Il fallait connaître Ixora depuis un moment pour savoir que, d'ordinaire, elle ne se glissait pas de bijoux dans les cheveux, ni n'arborait de robes aussi amples que celle en *ndop* qu'elle avait revêtue. Il émanait d'elle une force qu'Amok constata, un peu surpris. Ixora était sereine. Il eut le sentiment de n'avoir jamais existé, de ne l'avoir amenée dans ce pays que parce qu'elle devait y venir. C'est elle qui proposa de finir le dessert sur la véranda, chacun emporta sa coupelle de chaudéau, on échangea peu de mots dans la douceur du soir. On regarda clignoter les lucioles dans l'herbe, tandis que le ciel se couvrait d'ombre.

Kabral commença l'école, la grande maison redevint ce qu'elle avait été dans le souvenir d'Amok, une forteresse de solitude. Madame et lui s'évitaient sans effort, il y avait assez de place pour cela, des heures assez longues aussi. L'homme éprouvait le besoin d'exprimer son désarroi, l'envie de se confier. Qui voudrait écouter la litanie de questions qui, de nouveau, occupaient en lui toute la place ? Les rêves qu'il avait faits après l'accident, le confort intérieur qu'il avait ressenti avant de quitter Continent Noir, ne lui laissaient plus que la sensation de divagations sans signification. Il s'était cru meilleur, persuadé d'être allé à la rencontre de sa personnalité véritable. Une illusion de plus, une facétie de l'esprit pour lui rendre plus acceptable la douleur d'être. Amok trouvait la vie interminable, ne voyait comment la remplir, où cueillir un semblant de joie. Seul Kabral lui allégeait quelque peu le cœur, mais les moments partagés se faisaient rares. Désormais très occupé, plus entouré que jamais de copains qu'il invitait autant que ces derniers le recevaient, l'enfant, comme un vaisseau ayant atteint sa vitesse de croisière, avançait sans lui. Il était un tuteur dispensable, sa disparition ne constituerait pas une perte insurmontable. Deux jours après la pendaison de crémaillère, Kabral demanda la permission de passer le week-end chez Kumar, son tout nouveau meilleur ami.

Après l'y avoir conduit, goûté le délicieux *palak paneer* servi à la table des parents de Kumar, et un *aloo matar ka pulao* tout aussi savoureux qui le rassasia, Amok retourna dans le vide de la grande maison. Il n'eut rien à faire de lui-même, peu désireux de s'occuper du *Prince des Côtes* ou du patrimoine immobilier des Mandone sur lequel sa mère gardait, du reste, un œil avisé. Il s'avachit sur le sofa du salon dont les baies vitrées donnaient sur le jardin, regarda, halluciné, les cinq ou six épisodes de *Law and Order* que diffusait une chaîne nordiste accessible par le câble. Aussitôt vue, chaque image fut oubliée, il ne sut rien de ce que racontaient ces films, s'interrogea sur ce qu'il ressentait vraiment. Dans les pires moments, regarder la télévision n'était pas une option, Ajar et lui avaient passé trop de temps à voir, à revoir des vidéos. Enfants, ils sortaient peu, ne s'étaient jamais rendus deux jours pleins chez des amis quelconques, ne recevaient pas de visite en dehors de la famille. Ils avaient attendu l'adolescence pour faire l'expérience d'une vie sociale, l'école en ayant tenu lieu jusque-là. Amok pensa téléphoner à sa sœur, moins pour s'épancher que pour entendre une voix, échapper au silence. Il se ravisa, cela ne lui sembla pas très correct de se faire soudain si envahissant. Le soir allait descendre quand il prit le break, il ne conduisait plus la berline.

La voiture suivit une route qui le mena chez la seule personne en mesure de l'écouter. Il avait songé se rendre chez elle, y avait renoncé, ne sachant trop quoi dire. Lorsqu'il descendit de voiture, des enfants jouaient encore à pousser des pneus crevés à l'aide d'un bâton, à faire rouler dans la poussière des bolides construits avec des boîtes de conserve. Ils s'immobilisèrent un instant, reprirent leurs jeux, y mettant assez de ferveur pour battre de vitesse la nuit. Amok se dirigea vers la petite maison d'où une femme était sortie sous l'orage, afin de secourir Ixora. Une lanterne éclairait le fronton, la porte était fermée. Il fit le tour, les habitations de ce type disposaient souvent d'une courette, laquelle n'était pas clôturée. Là non plus, il ne vit personne. Amandla cultivait un potager, il n'en fut pas étonné. Autrefois, elle rêvait d'une case en terre rouge, de légumes du jardin, de doses d'huile achetées à une marchande de rue. La maison était en planches, mais son aspect sommaire était conforme à son désir de simplicité. Il longea un des murs latéraux, s'approcha de la fenêtre entrouverte qu'il avait remarquée, espérant la voir, cela lui donnerait une idée. Les premiers mots à dire pour entamer la conversation.

Il la vit en effet, ce qui lui coupa le souffle. Bien sûr qu'elle avait quelqu'un. Il n'était pas venu lui faire la cour, loin de là. D'ailleurs, il n'était pas mécontent pour elle, mais cela ne le décida pas à s'en aller. Il la voyait de dos, les mains de l'homme qu'elle chevauchait lui

pétrissant et lui écartant un peu les fesses. Elle avait relevé ses locks pour ne pas les recevoir sur le visage, Amok connaissait ce coiffage de l'amour, le geste vif de la tête qui laissait tomber en avant les cheveux, celui des mains se saisissant de mèches placées sur les côtés, les enroulant pour faire un nœud. Cela donnait une queue de cheval haute, plantée sur le milieu du crâne. L'amant qui la regardait dans les yeux semblait tout à fait vigoureux, digne de sa voracité. Ils ne se parlaient pas, du moins Amok ne percevait-il pas de mots. Pas un cri non plus, ça aurait été comme montrer sa culotte au tout venant, c'était encore une heure de passage, des enfants jouaient tout près de là. Amandla gémissait et ahanait faiblement dans l'éclat orangé d'une lampe de chevet, ondulant sur son partenaire qui lui palpa les seins d'une main, gardant l'autre sur une fesse. D'un coup de reins, il la fit basculer, elle laissa échapper un rire. Les yeux d'Amok croisèrent furtivement ceux de l'homme, lorsque celui-ci se leva pour passer derrière la femme. Il vint fermer la fenêtre sans rien dire, considérant qu'il était inutile de signaler la présence d'un voyeur. Celui qui épiait ainsi les ébats des autres n'avait pas la carrure d'un rival. L'homme était sûr de ce qu'il partageait avec cette femme, savait quelles fondations soutenaient cela. Il émanait de lui cette sorte de tranquillité que l'on prenait pour de l'autorité, simplement parce que l'on s'en remettait à elle. Ce n'était pas le calme apparent dont Amok était un spécialiste, ce flegme de pacotille sous lequel prospéraient tremblements intérieurs ou crampes d'estomac. Il n'eut plus qu'à quitter les lieux. Devant la porte d'entrée, il s'attarda, pensa écrire un mot, le glisser là, dessous, qu'elle sache qu'il était venu. Il commença à griffonner sur son calepin, arracha la page, la froissa. Pas la peine. Leur histoire était morte, il y avait mis un terme sans se retourner. Elle garderait de lui le souvenir de la violence, il devrait vivre avec.

Appels, réponses, rires d'enfants, boniments de petite marchande des rues s'élevaient alentour dans une harmonie de chorale, sous les couleurs changeantes du couchant. Une brise venue du fleuve offrit sa caresse aux vivants qui la reçurent comme un dû, la journée avait été chaude, ce n'était pas trop tôt. Une marchande de beignets, déjà installée derrière son foyer, servait les premiers clients, d'autres arrivaient, l'assiette en émail à la main, prenant leur place dans la file, chacun aurait sa part, on ne cherchait pas à passer devant. Il reprit le volant, roula lentement au début pour capturer cet instant de vie simple, le garder en lui, se faire receleur de beauté. Son geste terrible n'avait pas endommagé cela, le drame ne vivrait qu'en lui, et c'était bien ainsi. Dans la voiture, la radio jouait *In the Mood*, par les Whispers. Musique sirupeuse pour le vendredi soir. Qui écoutait encore ces chansons ? Il revit le clip vidéo, se surprit à rire, lui que la vie n'avait doté d'aucun humour, absolument. Les Whispers avaient

tous l'air trop vieux pour la fille que l'on voyait dans la vidéo, se mettant seule dans l'ambiance, pendant qu'ils descendaient une rue, lui susurrant de loin les points de leur programme. Ils étaient engoncés dans leurs manteaux à l'élégance déjà désuète, un *boys band* d'hommes mûrs, lisses à l'extrême, qui allaient de ce pas faire des choses à la dame. L'un d'eux, à la barbe abondante, avait des airs de gros ours en peluche et d'ogre, un *sex appeal* bien à lui. Amok se laissa envelopper dans la douceur miellée de la chanson, les paroles lui revinrent sans effort, la mémoire d'instantanés chaloupés aussi, heures joyeuses chapardées çà et là, car il y en avait eu.

La vue d'Amandla n'avait pas éveillé ses sens. Elle l'avait seulement renvoyé à sa solitude du moment. Il n'y avait personne pour lui, ce n'était peut-être pas si grave. Cela le deviendrait s'il le décidait, il était déjà passé par là. Amok appuya sur l'accélérateur. Le centre-ville était animé comme de rigueur le soir, surtout en fin de semaine. Une hâte langoureuse était dans les gestes, il fallait s'y connaître pour déceler, dans la nonchalance des attitudes, l'empressement, l'avidité. D'ici peu, tout cela serait plus vif, plus cru, on dévorerait à pleines dents ce que l'on ne goûtait encore que du bout des lèvres. Les rythmes de la ville se feraient électriques, on frôlerait la cacophonie, le diable s'inviterait aux tables, sous les peaux. Certains n'y survivraient pas, c'était ainsi, la nuit faisait le ménage, implacablement. Le big bang se jouait chaque nuit dans la ville, l'âme et la chair humaines en étant les éléments explosifs. Amok s'engouffra dans une papeterie, sourit à la vendeuse qui ne le lui rendit pas, elle n'avait pas fait un chiffre mirobolant mais c'était l'heure, elle allait fermer. Il régla son achat, reprit le volant, fit une nouvelle halte pour emporter de quoi manger, quelque chose à partager tout de suite. On ne l'attendait pas, mais il serait reçu. La nuit était tombée, lorsqu'il atteignit le jardin planté d'arbres fruitiers et de palmiers royaux.

La cabane de Continent Noir était bien où il l'avait laissée, il fut content de ne l'avoir pas inventée. Une lampe-tempête avait été posée devant la porte, près de la chaise ayant accueilli sa convalescence. Une autre avait été accrochée au mur, au-dessus de la traverse supérieure. Continent Noir se trouvait à l'intérieur, vêtu du costume blanc laissé par Amok, sans chemise ni souliers, mais l'habit avait été nettoyé. La pièce baignait dans la pénombre, l'unique lumière provenant de l'entrée, ce qui répondait à une logique qu'il n'interrogea pas. Assis en tailleur sur sa natte en fibres synthétiques, l'homme tournait les pages d'un livre ouvert, trop vite pour les lire vraiment. Arrivé au bout, il recommençait, encore et encore, le sens des mots finirait par lui apparaître, il ne semblait pas en douter. Amok toussota. Continent Noir se retourna, le sourire aux lèvres, lui fit signe

d'approcher comme s'il n'attendait que lui, chuchota : *Je m'appelle Continent Noir. Je suis fou.* Amok s'aperçut que l'homme tenait à l'envers l'ouvrage dont il ne cessait de tourner les pages. C'était un recueil de poèmes, écrits dans une langue que Continent Noir ne devait pas maîtriser. Amok hocha la tête. Ce n'était pas grave, d'être fou. Il pensait l'être aussi, ne le dérangerait pas, leurs troubles étaient compatibles. Il avait des choses dans la tête, voulait les mettre en ordre, les rédiger dans un cahier. Peut-être cela donnerait-il une histoire. Il allait se projeter dans des personnages, des figures ayant marqué sa vie, les découvrir de l'intérieur mais aussi les réparer. Rien ne serait effacé, tout serait au contraire regardé en pleine lumière, déposé à sa juste place.

À son hôte, il tendit le repas acheté dans la rue, des *miele* cuits à la braise et arrosés d'un filet de *njabi*, quelques brochettes de bœuf. Non, lui-même n'avait pas faim. Il passerait deux jours ici, le lieu lui semblait propice à son entreprise. Pour se restaurer, Continent Noir avait posé son livre à plat, ouvert à la dernière page sur laquelle son index s'était posé. Amok regarda, lut les célèbres vers de William Ernest Henley, sourit. La folie de Continent Noir lui fournissait ce dont il avait besoin. Il ne lisait pas la langue du poète, ce n'était pas nécessaire. Ce qui était au-delà du langage venait à lui, en lui, peu importait la manière dont il tenait le livre. Amok alla s'asseoir sur le seuil de la case. Posant son cahier sur ses genoux, il nota, de façon un peu scolaire, son nom de plume et, plus bas, l'intitulé de son écrit :

Amok

Retour à TaMery

Puis, tournant la page, il nota deux citations qui lui tiendraient lieu de boussole. L'une résumait les raisons de son retour, l'autre se rapportait à sa vision pour la population dont il avait choisi d'endosser le destin, puisqu'il était là, puisqu'il allait vivre là, puisqu'il donnait ce pays à son fils, puisque c'était à partir de ce territoire qu'il entendait offrir le monde à son enfant :

Il est possible de se réconcilier avec le fait que sa propre vie soit ruinée, mais lorsque c'est la vie de ses propres enfants qui est ruinée, il n'est plus question de réconciliation, mais de désespoir. James Baldwin.

Nous devons chercher une nouvelle manière d'être au monde... Jean-Marc Ela.

Les mots de ces aînés l'éclairaient et le renforçaient, il avait besoin de les savoir à cet endroit, d'y revenir constamment, mais ne les ferait pas apparaître dans l'ouvrage final. Les relisant, il pensa que la traductrice de Jimmy aurait pu se donner la peine de trouver des synonymes, afin d'éviter les répétitions qui alourdissaient la phrase.

Elles pesaient d'un poids plus lourd dans la langue d'arrivée que dans celle de départ. Il se retint de corriger. La parole de Jean-Marc Ela lui importait. Il l'avait tirée d'un essai dans lequel le prêtre-sociologue énonçait la plus vive critique du renvoi des peuples du Continent à des mythologies identitaires. Pour Amok, ce que disait Ela de la Négritude, s'appliquait tout à fait à la *Noirie* telle qu'il la concevait. Son projet n'était pas d'écrire un essai. Cette forme, lui semblait-il, ne lui permettrait pas de s'examiner en profondeur, de comprendre assez bien celui qu'il était, la façon dont cela s'était constitué. Il lui fallait aussi savoir ce qu'il transmettrait à Kabral. L'heure sonnait de s'ouvrir à d'autres modalités de la pensée, de n'être plus uniquement un adepte de la pratique spéculative, qui plaçait hors de soi ses objets d'analyse. S'il y avait bien en lui une force obscure, s'il la tenait de ses ascendants, c'était à lui de s'en emparer et de la gouverner. Il avait failli à cette tâche, remettant entre des mains tierces ce qui était son pouvoir. Transformer son héritage était impossible sans une acceptation, une possession totale de celui-ci. La matière sombre dont il avait voulu se dissocier n'était pas le mal en soi, mais une force dont lui seul maîtriserait les effets. Dans le cas contraire, elle le dominerait, se retournerait contre lui, il en avait eu la preuve.

Ixora s'en était allée, emportant avec elle les secrets qu'il lui avait confiés, l'affection qu'ils s'étaient donnée. S'il subsistait entre eux un lien, il ne les unirait plus de la même manière, Amok avait bien dû l'admettre, se confronter à sa nudité. Resté avec lui dans la grande maison, Kabral ne pouvait être un rempart contre cela, ce n'était pas son rôle, son fils aurait droit à l'enfance. Il n'y avait plus que lui, en un point de départ, une croisée des chemins. L'œuvre qu'il allait entreprendre ne lui apparaissait pas comme une simple thérapie, un acte destiné à le guérir. Plus que cela, il la voulait généreuse, l'offrande faite à ceux qui voudraient bien la recevoir, de ce qu'il aurait perçu à travers sa méditation. Car il s'agissait de cela, découvrir, en les arpentant, les espaces qu'ouvrirait une pensée tournée vers l'intérieur, les propositions d'agir qui en émaneraient. Le voyage spirituel auquel l'avait convié celle qui s'était d'abord présentée sous le nom d'Ayezán, trouverait ici son aboutissement. Si, comme il l'avait compris, elle était une des figures de son âme, sa part aimante et créative, elle l'aiderait à franchir la distance séparant encore la nuit du jour.

L'ombre, qui descendrait à nouveau, jamais ne serait aussi épaisse qu'elle l'avait été, il la traverserait avec plus d'aisance. Sans baisser les yeux, il remonterait le cours de l'enfance, le texte commencerait et s'achèverait dans le jardin de la grande maison. Il écrirait pour se pardonner, remettre à ses parents leurs failles qui n'étaient pas les

siennes. Pour se faire entendre de Paula, l'étreindre, lui demander la route. Connaître enfin toutes ces filles qu'il n'avait même pas prises, attendant d'être invité à s'abreuver en elles. Parler encore à Shrapnel, l'ami-frère, le dieu vivant à tête d'Olmèque, dont le personnage fictionnel se nommerait Shabaka. Prononçant le nom de l'arbre tutélaire du défunt, Amok eut l'impression fugace de le sentir près de lui, il accueillit cela, sourit à l'invisible. Il y avait tant à écrire. Les histoires de sa vie ne se dérouleraient pas, sur les pages, telles qu'elles avaient existé, il n'en voyait pas l'intérêt. Réinventées, elles seraient débarrassées de leur pouvoir vénéneux, il n'en resterait que les possibles encore à explorer, un monde à faire. Il se sentait vivant, ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé cela de façon aussi intense.

L'homme souhaitait aussi retrouver son corps, l'habiter sans se reprocher d'en avoir un, prendre du plaisir sans y voir, ensuite, un avilissement. Ne plus souffrir de tant aimer pratiquer les actes auxquels il avait été contraint enfant. Accepter que cela lui ait laissé des désirs peu communs, arracher sa chair des mains osseuses de la tante. Être enfin libre de ses appétits. Que les silhouettes de ses ascendants mâles ne se coulent plus dans chaque éjaculation, ne plus imaginer leurs têtes au bout de ses spermatozoïdes. Il se ferait stériliser. Se reproduire de cette façon ne l'intéressait pas, Amok ne pensait pas évoluer sur ce chapitre, une vie ne suffisait pas à s'élever à ce point. Avoir une âme était sans doute une excellente chose, il verrait à l'usage, mais cela ne ferait pas tout. Pour l'heure, conscient d'avoir durablement refoulé ses pulsions sexuelles, de les avoir presque éteintes, il comptait les retrouver par l'imagination d'abord. Le souvenir de Mabel lui serait précieux. Son double littéraire porterait un nom de déesse, il l'appellerait : Oshun. Et sur ces pages, il la couronnerait de son amour.

Negro Spirit

Coda

Pour le moment, Shrapnel se trouvait dans le moteur de la berline, savourant sa condition, une fois n'était pas coutume. Avoir été débarrassé de son corps le protégeait de l'odeur, de la chaleur, il ne sentait rien. Tout de même, il aurait voulu mieux maîtriser sa traversée d'une dimension à l'autre, faire cela avec plus de précision. Son projet avait été de se glisser dans l'esprit d'Amok, son ami-frère, de lui parler de l'intérieur, de se faire un peu sa conscience. Ce n'était donc pas ainsi qu'il se l'était figurée, mais sa présence parmi les vivants tenait déjà du miracle. Les autorités ne lui avaient accordé que peu de temps, il n'apparaîtrait pas aux mortels, ne pourrait ni les toucher, ni leur parler sans le truchement d'un tiers. Ces restrictions lui compliqueraient la tâche, mais il se félicitait d'avoir obtenu cette faveur, l'occasion d'agir dans la vie d'un être aimé. Avec vigueur, il avait plaidé sa cause, fait entendre qu'un cas de force majeure s'était imposé à lui, argué qu'il aurait été inhumain de ne pas se retourner en entendant les voix de ceux qui l'appelaient depuis le monde. Oui, oui, les consignes avaient été claires, cependant il venait à peine de s'extirper de sa peau, n'était qu'un amas d'émotions privées de l'enveloppe charnelle qui les avait jadis contenues. Lorsque Gabrielle s'était mise à crier qu'il s'était moqué d'elle, qu'il n'avait voulu que la sauter, il s'était retourné pour clamer son amour, dire que jamais il n'avait tant aimé une femme, expliquer qu'il était mort, comme ça, bêtement, un soir ordinaire.

Ce mouvement instinctif avait eu pour effet d'interrompre son avancée le long de la voie menant à l'Esprit, cette entité que beaucoup appelaient Dieu. Ras, celui des gardiens des passages l'ayant accueilli à l'orée du pays des trépassés, l'avait prévenu : s'il souhaitait s'élever vers l'Esprit, recevoir les réponses à ses questions, il fallait faire la sourde oreille, ne surtout pas regarder vers la terre à laquelle il n'appartenait plus. Telle était la condition pour accéder au grade

d'ancêtre, avoir le pouvoir de marcher dans les rêves des êtres cher, de converser avec eux. C'était aussi un impératif si l'on voulait se réincarner, ce qui ne lui disait rien, à vrai dire. Shrapnel aimait le gars qu'il avait été, celui dont la vie avait pris fin après une journée de travail semblable à celles qui l'avaient précédée. Renaître dans la peau d'un autre ne l'intéressait pas, d'autant que cela pouvait signifier changer de sexe, ce qui était exclu. Le Bouddha lui-même avait déclaré qu'une femme n'atteindrait l'éveil qu'en se réincarnant en homme. Or, sa virilité était minimale, il ne passait pas pour un phallocrate, ne révérait pas les vierges, ne craignait pas la chevelure des dames, c'était un type correct, ce Bouddha. Donc, Gabrielle avait hurlé, ses mots lui avaient fendu le cœur, il avait voulu lui parler, la regarder dans les yeux, c'était là qu'il avait été éjecté du chemin conduisant à la Source, balayé comme un tas de crottes de bique séchées.

Shrapnel avait glissé sur le côté, dans les broussailles immatérielles, parmi ces autres hommes qui n'avaient pu que tenter de faire un signe aux innombrables qui pleuraient leur décès. Ils étaient retenus pour l'éternité dans ce qui n'était ni le purgatoire ni l'enfer, certainement pas le paradis. Aucun n'avait la faculté d'arpenter les songes des vivants, aucun n'était en mesure de leur adresser des recommandations, aucun ne ferait retour vers le monde physique, aucun ne serait appelé auprès de l'Esprit. Peu importait qu'ils aient mené des existences honorables, qu'ils aient à leur actif des mutations positives, que des cultes profanes leur soient bruyamment rendus. Peu importait la clameur de peuples les interpellant du fond de leur désespérance : ils n'étaient pas devenus des ancêtres, des entités dotées du pouvoir d'intervenir dans le monde après l'avoir quitté. Ces hommes n'avaient atteint ni *Sodibenga*, demeure des aïeux méritants qui leur était promise, ni *Sisi* où séjournaient les simples défunts. La mémoire de leurs luttes n'irriguait pas *Wase*, la terre des vivants, il ne restait d'eux que des posters, des t-shirts à leur effigie, des vidéos sur la toile, de vaines incantations. L'homme qui avait fait un rêve. Celui dont le nom d'esclave avait été remplacé par l'antépénultième lettre de l'alphabet. Celui qui avait voulu faire de son pays une nation d'hommes intègres. Ceux-là et d'autres encore, icônes du Continent ou de ses diasporas, se noyant dans des torrents de larmes. Pour endurer l'ennui, ils jouaient aux cartes, aux dominos, mais rien n'apaisait leurs sanglots. Sachant ce qu'il était advenu de leur message, ils n'avaient plus un regard pour le monde, s'abîmaient dans un chagrin sans fin. Cet agrégat d'âmes en peine n'était pas la meilleure compagnie, on avait beau les admirer, on en avait soupé au bout d'un moment.

Ayant échoué à les tirer de l'inondation lacrymale, Shrapnel s'était éloigné de ses anciennes idoles, suivi en cela par quelques-uns qui,

comme lui, n'avaient pas respecté les consignes du gardien des passages. Auprès de ceux-là, qui n'étaient certes pas dénués de défauts, les choses avaient quelque peu évolué. Secondé par le dénommé Tupac Amaru Shakur, il avait pu les persuader de protester contre l'injustice qui leur était faite. Pouvait-on châtier l'amour ? Car telle était la force les ayant empêchés de se conformer au règlement : ce sentiment encore, par-delà la mort, cet attachement à des êtres. L'ordre des choses était mal conçu, qui imposait l'indifférence aux âmes à peine dissociées de la chair. C'était l'inverse qui aurait dû inquiéter, que des personnes depuis peu décédées n'aient pas le moindre égard pour leurs proches laissés dans l'autre dimension. Les autorités auraient pu ignorer les appels des protestataires, mais ce raffut s'ajoutait aux sanglots des grands hommes, cela perturbait les nouveaux venus sur la voie.

Deux gardiens des passages avaient été dépêchés auprès d'eux. Ras, qui accueillait les trépassés et Kalunga, qui dirigeait les aspirants à l'incarnation. Afin de marquer la solennité de l'instant, Ras avait délaissé sa *manjuwa* pour un costume de pharaon. Kalunga, quant à elle, avait revêtu une toilette rappelant celles de candaces prêtes au combat. Le groupe l'ayant logiquement élu comme porte-parole, Shrapnel s'était exprimé au nom de tous. Son propos avait tenu en un mot : injustice. Il eut l'impression que Ras et Kalunga avaient déjà entendu cela, tant ils se montrèrent intraitables. L'épreuve à laquelle devaient se soumettre les humains décédés était sans rapport avec l'impassibilité, il leur était permis de pleurer, la plupart ne s'en privaient pas, le long du chemin conduisant à l'Esprit. Il leur était cependant demandé de consentir à avancer jusqu'au bout sans tourner le dos à la lumière comme ils l'avaient si souvent fait lors de leur séjour terrestre, on précisait que ces manquements ne leur étaient pas reprochés. Beaucoup réussissaient, c'était ainsi que Shrapnel avait eu la chance, durant son incarnation, d'être accompagné par l'âme de sa grand-mère. Il n'était qu'un enfant lorsqu'elle lui avait été arrachée.

Les cris dont il avait empli l'univers avaient été une torture pour l'ancienne, mais elle avait pris conscience des risques encourus, si d'aventure elle se laissait fléchir. C'était pour lui qu'elle avait enduré l'épreuve, pour demeurer présente dans sa vie. Ras se souvenait de son passage, du poids de chacun de ses pas, elle s'était arrêtée à plusieurs reprises, tremblant des pieds à la tête, le regard brouillé. Il ne lui restait qu'une courte distance à franchir quand elle s'était agenouillée sur la voie, accablée de chagrin, en appelant au soutien d'Inyi, la figure féminine de l'Esprit. La vieille Héka était restée dans cette attitude pendant des semaines qui, dans le monde des vivants, représentaient des mois. Puis, se redressant, elle avait marché sans se

retourner, atteignant *Sodibenga*, la résidence des aïeux valeureux. C'était le règlement, une loi immuable, on n'allait quand même pas refonder tout cela parce qu'une bande de mollassons avaient été incapables de se hisser vers les plans supérieurs, car c'était cela, cette douloureuse avancée. Ces procédures avaient été mises en place dès les premiers temps du monde, le supplice était nécessaire à l'âme des défunts. La transition, le retour à la Source, était une affaire sérieuse, pas un numéro de cirque, la proximité avec l'Esprit se méritait.

Sans se laisser impressionner, Shrapnel avait interrompu les gardiens dont les voix se mêlaient : *Ça n'a pas de sens d'imposer à tous la même épreuve, nous n'étions pas égaux devant la mort. Héka était déjà un grand esprit, quand elle vivait sur la terre. Vous avez décrit le parcours difficile qui fut le sien. Comment espérer que des âmes ordinaires lui arrivent à la cheville ?* Les envoyés de la divinité avaient fait silence un moment. Ras allait reprendre la parole, mais Kalunga l'avait devancé : *Nous ne pouvons vous en dire davantage, mais sachez que l'univers est troublé. Une situation à la fois grave et inédite. Il est impensable de réviser des lois aussi anciennes dans de telles circonstances, et pour un groupe aussi nombreux que le vôtre.* L'appelant Shabaka, elle avait ouvert un espace entre eux, lançant : *Regardez.* Encore ému que la gardienne des passages lui ait donné le nom du *moabi* de son enfance, ce double végétal à l'abri duquel il avait grandi, il s'était contenté de la fixer des yeux. Elle avait répété : *Regardez.* Alors, il avait vu. Amok, son ami de toujours, son fils Kabral et Ixora, la mère de l'enfant, avec laquelle il entretenait des relations exécrables. Les trois se trouvaient dans la salle d'embarquement d'un aéroport, prenaient l'avion, quittant le Nord pour le Continent. La condition de trépassé avait ses avantages, avaler de travers ou hoqueter de surprise lui était désormais impossible.

Ces désagréments lui ayant été épargnés, Shrapnel avait pu se concentrer sur les scènes, tendre l'oreille, essayer de comprendre. La situation ne le gênait pas, il était touché que son ami-frère ait adopté Kabral qui semblait s'être attaché à lui. Il allait demander à Kalunga ce qu'elle tenait tant à lui montrer, quand il avait entendu la dispute, vu piler la berline gris métallisé. Il s'était mis à crier, *Gars fais pas le con, putain arrête*, en vain. Ixora gisait à terre, sous une pluie battante, tandis que son vieil ami remontait en voiture. Il aurait aimé avaler de travers, hoqueter de surprise, ne pas sentir monter en lui cette douleur. La gardienne des passages avait dit : *Elle s'en sortira, son heure n'est pas venue. Vous voudriez ne plus être coincé ici, vous manifester dans la vie de ceux qui vous furent chers. Nous vous permettons de rendre visite à votre frère.* Sa mission était de contribuer à délivrer Amok de sa pulsion de mort, il était plus dangereux pour lui-même que pour les

autres. Son ami s'était toujours tenu en lisière de l'existence, pensant ainsi, non pas se libérer d'un mal atavique, mais au moins, le contenir. Cette nuit, la digue avait cédé, il avait pris la fuite, épouvanté par son propre geste. Que ferait-il à présent ? Mettrait-il fin à ses jours ? S'il prenait la décision de vivre, tirerait-il sa mission de l'opacité afin de l'accomplir ? La destinée d'Amok semblait une série de questions sans réponses.

Les vivants étaient maîtres de leur sort, la Puissance créatrice n'intervenait pas dans les affaires du monde, il fallait assumer sa liberté. En revanche, les ancêtres pouvaient prêter leur concours. Kalunga appuierait plus aisément les doléances du groupe si Shrapnel apportait la preuve de son utilité aux vivants, on lui accordait quelques jours terrestres pour faire la démonstration de ses talents. Son cas n'ayant pas tout à fait été tranché, il ne pouvait lui être permis de toucher quiconque, ni d'apparaître aux yeux de tous, seuls ceux qui communiquaient avec les plans supérieurs le verraient. Les autres ne lui seraient accessibles que par les trois autres sens, cela nécessiterait un support, à lui de trouver le moyen d'établir le contact et de se faire comprendre, on le mettait en garde, ce ne serait pas simple. À son retour, la situation serait réexaminée. D'autres entités entouraient les vivants, chacune jouant auprès d'eux son rôle, il devrait les respecter, les persuader de s'associer à lui, si elles partageaient ses objectifs. Encore une fois, l'Esprit ne pourrait être sollicité, on avait envoyé dans le monde pléthore d'émissaires pour faire entendre cela à tous, mais rien n'y faisait, les vivants préféraient se laisser berner par les maîtres en génuflexion, les enseignants de la prosternation. On en avait assez des prières dont le bourdonnement plaintif emplissait l'univers, on ne savait quoi en faire, où mettre ce désespoir accumulé, bien souvent, la seule solution était de le retourner à ses expéditeurs, on leur avait tant parlé, ils avaient si peu écouté. Kalunga ne pensait pas qu'il puisse agir dans ce domaine, mais on ne savait jamais, peut-être amènerait-il au moins un individu à chercher au fond de lui-même les réponses qui ne se trouvaient nulle part ailleurs.

Il n'avait pas eu le temps de recueillir les avis de ses camarades protestataires, une rafale de vent l'avait projeté vers le monde des vivants. Il était donc là, tapi dans le moteur de la berline gris métallisé que conduisait Amok. Le véhicule, fonçant sous la pluie, dévorait les kilomètres. Le conducteur comme le passager gardaient le silence, tandis que lui se demandait à quel moment il serait opportun de se manifester, comment il conviendrait d'agir. Il aurait voulu avoir autre chose à l'esprit que cette chanson des Commodores, c'était ce qui lui était venu. Les images du clip vidéo affluaient à leur tour, les membres du groupe se tartinant la figure de poudre et de fond de teint pour se

donner l'air propre, faire en sorte que l'on voie bien qu'ils étaient des êtres humains, des types civilisés. Ils faisaient cela dans la bonne humeur, gommant, à l'aide de leurs houppettes, les stigmates des hommes noirs. *Black* n'était *beautiful* que depuis peu, quelque chose persistait de l'ancien temps, comme une incertitude, le poids de cette autre humanité que la race avait fabriquée. Les gars avaient l'air *so casual*, au-delà du *cool*, tandis qu'ils achevaient de se crayonner les paupières, de se peigner moustache et barbe, de se parer d'un pendant d'oreille. Ensuite ils souriaient, dansaient, esquissant ces pas bien élevés, même un peu rigides, la sauvagerie n'était pas leur style. Cette application à la congédier faisait sauter aux yeux tout ce qu'ils désiraient dissimuler. Plus ils étaient lisses, plus on imaginait les heures de travail acharné pour échapper au destin funeste des Noirs dans leur pays comme partout ailleurs.

Plus la chanson semblait facile, plus on prenait en considération les batailles menées pour en arriver là. Jamais il ne s'était renseigné à ce sujet, ignorait tout de la biographie des musiciens en question, son approche de la musique ayant toujours été plus sensuelle que savante. Les images, les sonorités qui lui revenaient en mémoire le touchaient parce qu'il percevait ce qu'elles tentaient de faire oublier, ce contre quoi elles se dressaient. Il aimait aussi que des bonshommes se soient rassemblés, mis sur leur trente-et-un pour saluer deux des leurs, deux frangins talentueux, deux étoiles dans ce qui était bien plus que le firmament de la musique. Quel que soit le domaine, la réussite était une victoire sur la mort, ce chant funèbre n'évoquait pas la tristesse mais la gratitude, l'importance que revêtait le fait d'avoir vu ces astres illuminer le monde. *Jackie, you set the world on fire...* Cette simplicité, cette apparente naïveté, ces pétales de rose dans chaque note, valaient bien des milliers de poings levés. Pas un cri, pas une larme, encore moins de supplique ; seulement des têtes hautes, des voix claires, des nippes colorées, pour ce salut aux immortels.

Sans doute serait-il en mesure de fredonner un titre plus tonique lorsqu'il aurait atteint la banquette arrière. *Nightshift* lui plaisait bien dans le fond, c'était un témoignage d'amour, un au revoir empreint d'admiration, comme celui de Mingus adressé au Prez avec son *Goodbye Pork Pie Hat*. Le balancement tranquille de la chanson lui permettait de réfléchir : il lui fallait un plan, il n'en avait pas. Contrairement à Kalunga, il n'avait aucune idée des événements à venir, ne savait comment s'y préparer. La voiture s'engageait à présent sur des voies non bitumées. Avec cet orage de dingue, le véhicule en prendrait plein la figure, l'eau recouvrirait des crevasses, des précipices peut-être. Il se dit qu'on ne l'aurait pas envoyé là si le pire devait se produire cette nuit, sans qu'il ait eu le temps d'intervenir. La

gardienne des passages lui avait accordé plusieurs journées terrestres, plus d'une en tout cas, cela le rasséréna. Une fois à destination, il verrait comment agir de façon concrète.

D'ici là, son ambition était de gagner la banquette arrière de la berline puisque personne ne le verrait, le type assis sur le siège du passager ne pouvait être un médium, attifé comme il l'était. D'accord, il avait chaussé des Stan Smith noires, indémodables, mais le reste tenait de l'attentat vestimentaire, plus personne ne portait de ces vestes à épaulettes. S'il y avait bien une chose à ne pas regretter, c'étaient les sapes des années quatre-vingt... Shrapnel aurait pu le faire, se déplacer là maintenant, la matière ne lui était pas un obstacle, il l'avait éprouvé lorsque, son décès lui étant apparu comme un fait avéré, définitif, il ne lui était plus resté qu'à se diriger vers le pays des trépassés. Il avait parcouru la ville, passant à travers les murs, visitant des appartements dont les occupants ne percevaient pas sa présence. Cette expérience lui avait prouvé sa capacité, en cet instant, à s'installer sur le siège arrière si tel était son vœu, mais c'était plus fort que lui, tant que la voiture était en marche, bouger lui semblait périlleux. Sa chair lui avait été retirée, mais le souvenir qu'il en avait demeurerait prégnant, il se percevait comme un corps ayant une âme qu'il lui restait à découvrir, plutôt que comme une âme à laquelle l'obligation de s'incarner avait été faite, autrefois. En fin de compte, il appartenait encore plus à ce monde qu'à l'autre, ce qui ne faciliterait pas l'accomplissement de sa mission.

Il voyait à travers le capot les cordes s'abattant sur la ville, des lustres qu'il n'y était pas revenu. Shrapnel n'avait pas assisté à la mise en terre de son corps, il ne l'aurait pas supporté, son décès subit lui était apparu comme une mauvaise plaisanterie. Sur les rues qu'Amok et lui avaient arpentées adolescents, il pleuvait comme vache qui pisse. Cela ne lui faisait courir aucun risque, mais il aurait préféré un climat plus paisible pour ses retrouvailles avec son pays, si cette expression avait encore un sens. De l'endroit où il se trouvait, il n'apercevait que le bas des édifices, la partie inférieure des maisons, les artères défoncées, les amoncellements de détritrus écrasés ou dispersés par l'orage. Il n'avait pas besoin d'en voir davantage, la ville avait frôlé la désagrégation, rien n'avait survécu de la cité d'autrefois, ces années où le monde découvrait le hip-hop, l'époque où il se serait damné pour des Air Jordan. Il ne restait que des miettes du passé, rien de reconnaissable à vrai dire, c'était désormais une ville étrangère : vidée de ses habitants par le déluge, elle semblait encore plus sinistre. Son regard s'accrochait à ce paysage, on aurait dit les prémices de l'univers désolé de *Beyond thunderdome* ⁸, la flotte en plus, ce qui n'arrangeait rien.

À mesure que la berline avançait, il se dit qu'au moins, on avait fait en sorte de le plonger dans le bain, dans la réalité du pays. C'était bien un *thunderdome* ; même sous le soleil, la vie devait être désormais un combat à mort, les plus jeunes le savaient sans doute bien avant d'avoir mémorisé leur propre nom, d'en avoir saisi la vibration. Une sorte de frisson le parcourut, il n'y avait pas d'autre manière d'exprimer cela. Cela allait de mal en pis, depuis le temps où la population de son village avait été dépossédée de ses terres, déplacée afin que des promoteurs étrangers fassent de la forêt ce qu'ils voudraient, l'État leur en ayant donné le droit contre espèces sonnantes et trébuchantes. Ses yeux – il le pensait encore ainsi – cherchaient des repères, voulaient reconnaître les quartiers, les arbres, le bas des échoppes, quelque chose. Il n'y avait rien de tel, rien que ses souvenirs. Bientôt, la périphérie de la métropole ne fut plus à ses yeux que celle d'avant, il revit les maisons en *carabote* disséminées dans le fourrés lorsque l'on quittait la ville, le cimetière dont les tombes étaient régulièrement éventrées par des détrousseurs de cadavres, les champs de maïs dans lesquels les fillettes hardies s'aventuraient pour arracher des épis dont les feuilles d'enveloppe et la soie leur serviraient à se fabriquer des poupées. Cela ne pouvait pas avoir tellement changé, on n'avait rien prévu pour elles mais les gamines devaient être encore là, à esquisser les mêmes gestes que leurs aînées, dans ces quartiers envahis par des foules sans titre, légions désireuses d'approcher ce *thunderdome* où l'on gagnait sa croûte au péril de sa vie.

Chassant le spleen, il reporta son attention sur le véhicule, en examina de nouveau les passagers, se demanda qui était le type que son ami était passé prendre au *Prince des Côtes*, un bonhomme qui revêtait encore ces vestes à épaulettes larges, ces pantalons à pinces, comme s'il avait été cryogénisé dans les eighties. Le port d'un costume jaune pâle, surtout pour sortir le soir, tenait de la déclaration de guerre à la masculinité comme au bon goût. Dans le fond, cela aurait pu rendre sympathique celui qui avait osé aller jusque-là, s'autoriser le port d'un chapeau à la Kid Creole. Shrapnel ne détestait pas la fantaisie. Vivant, il lui était arrivé de regretter les frasques vestimentaires de Larry Blackmon ou de Rick James, mais de telles extravagances appartenaient à la scène, au spectacle. Le reste du temps, il était bon que l'homme noir se préoccupe d'élégance, de style, mais les bouffonneries lui étaient interdites, il y avait trop en jeu. Il eut l'impression que l'inconnu fredonnait lui aussi *Nightshift*, s'interrogea sur cette coïncidence, était-il possible qu'on l'ait entendu ? L'idée l'amusa, il rit aux éclats. La voiture fit halte à une station-service, Amok en descendit au pas de course, fonça vers la boutique où devait se trouver le pompiste.

C'était l'occasion ou jamais de s'extirper de sous le capot, sa pensée le propulsa à l'extérieur, ce n'était pas là ce qu'il souhaitait, mais c'était déjà ça. Il plana au-dessus de la berline, se laissa pousser par la curiosité vers la boutique où avait pénétré son ami, tira la langue à la pompiste, une femme ronde vêtue d'un uniforme trop juste pour ses chairs abondantes. Kalunga lui avait dit que seules les personnes connectées aux plans supérieurs le verraient, cette femme ne pouvait en faire partie, il s'en désintéressa. Il observa Amok, se demanda s'il fallait dès à présent tenter quelque chose. Son vieux camarade, lui non plus, ne frayait pas avec les puissances de l'esprit, il était bien placé pour le savoir. Shrapnel soupira, s'approcha un instant des barres chocolatées, des bouteilles contenant du miel de forêt, reconnaissable à sa couleur brun foncé. L'envie lui prit d'en goûter, il y avait si longtemps, il se rappela les arômes de bois, la saveur un peu fumée aussi, le goût sucré qui ne s'exprimait qu'en tout dernier ressort, le liquide était presque noir quelquefois. La frustration le poussa à retourner dehors, il laissa Amok remplir le réservoir, se glissa sur la banquette arrière, se dit qu'il ne connaissait pas cet endroit, ce n'était pas la sortie de la ville telle que sa mémoire en avait imprimé l'image.

L'orage redoubla d'ardeur, on l'entendait tambouriner sur le toit de la voiture, même avec la climatisation. Il lui semblait pourtant que ce n'était pas la période. Il n'en était pas très sûr, mais une pluie aussi violente en pleine saison sèche avait de quoi inquiéter. La scène vue plus tôt lui revint, Amok envoyant des coups de poing à Ixora, il avait dû lui écraser le visage, elle était tombée sur le dos, n'avait plus bougé. Lorsque son ami-frère avait rebroussé chemin après s'être enfui, deux femmes portaient la blessée vers une cabane. L'une d'elle était cette Amandla dont Amok avait été amoureux, après des années passées à ignorer les femmes. C'était lui qui avait traîné son ami à cette rencontre de la *Fraternité atonienne*, mouvement militant dont elle était alors la porte-parole. Sans adhérer à toute leur philosophie dont quelques-uns des aspects lui paraissaient plus que contestables – notamment l'interdiction de fréquenter des leucodermes en dehors du cadre professionnel ou administratif –, il comprenait ce qui les avait poussés à se réunir. Ces jeunes défenseurs d'une nation noire transfrontalière, ancrée dans sa matrice kémito-nubienne, habitaient mentalement un univers parallèle, se référant à un ancien calendrier selon lequel ils étaient en 6247. Tant pis pour ceux qui, derniers venus au monde, se croyaient en 2010. Les membres de la *Fraternité atonienne* avaient vu le jour dans un pays qui ne voulait rien savoir d'eux, poussé dans une société où leurs parents avaient vécu l'échine courbée, quand ils n'avaient pas été broyés. Décidés à ne pas subir à leur tour ces humiliations, ils cherchaient, à tâtons, des aires d'épanouissement. Sensible à leur détresse, à son expression

provocatrice, Shrapnel avait pensé leur être utile.

Le privilège lui avait été donné de voir le jour dans un village de la forêt équatoriale, d'y vivre sans que rien ne se tienne entre le monde et lui, sans que la présence de son corps dans l'espace n'apparaisse comme une anomalie. Ce bonheur lui avait été arraché lorsque l'État avait vendu les terres de sa communauté à des promoteurs nordistes. Ils avaient été déplacés, un oncle l'avait pris chez lui, en ville. Mais il lui était resté bien des joyaux à offrir, la mémoire de Shabaka, le *moabi* au pied duquel il avait grandi, la parole sage de Héka, sa grand-mère tant aimée. Lui apprenant la terre, les plantes ou les bêtes, l'instruisant de ce qui existait bien qu'on ne le voie pas, elle avait fait de lui un homme. Aux yeux de tous, il n'était qu'un enfant lorsque l'ancienne avait rejoint *Sodibenga*. Pourtant, la vie ne lui avait pas apporté d'enseignements essentiels, ne faisant que lui donner l'occasion de mettre en pratique ceux de sa grand-mère. S'étant lié à Narmer, un membre de la *Fraternité atonienne*, Shrapnel avait mesuré l'ampleur du gouffre dans lequel se débattaient les jeunes Noirs vivant au Nord. À lui qui ne se dirait jamais kémite tant il chérissait sa forêt équatoriale où nulle pyramide n'avait été érigée, une idée était venue, un projet ambitieux. Il avait pris deux emplois, s'était mis à économiser pour le réaliser. Cela devait porter le nom de *Complexe Shabaka*, en mémoire du géant végétal dont le feuillage avait abrité sa petite enfance. Ce rêve était loin, à présent. Il s'était par ailleurs posé un problème de taille, pour lui qui espérait gagner la confiance de frangins engagés dans la voie du nationalisme noir. Comme celle qui l'avait précédée, Gabrielle, la femme qu'il aimait alors, était blanche. Une leucoderme, comme disaient Narmer et ses compagnons. Mal vues au sein du mouvement, ces relations faisaient perdre tout crédit, on devenait un traître à la cause, un mouton blanc.

Lorsqu'ils évoquaient l'Histoire, les militants du retour à soi, quelle que soit leur obédience – les chapelles étant légion –, faisaient le même constat, aboutissaient à la même conclusion. Leurs divergences portaient sur les solutions, mais tous s'accordaient pour dire que les ancêtres s'étaient montrés trop hospitaliers, la noblesse de leurs cultures les avaient perdus. Puisque l'on ne pouvait changer cela, puisque la *Maafa* avait eu lieu, la politique à mettre en œuvre sur la Terre Mère devait s'inspirer de la Constitution impériale du grand Dessalines, dans son article 12⁹. C'était là une mesure impérative, une question de salubrité spirituelle, culturelle, intellectuelle, politique, économique, même écologique, on voyait combien c'était capital, on se mordait la langue dans l'énoncé de tous ces points. L'aliénation était à la fois le marteau et l'enclume, il fallait sauver le Continent, sans quoi le corps écartelé de ses enfants ne serait pas reconstitué, la

victoire de *Yurugu* serait définitive. On cherchait les outils les plus affûtés pour mener le combat : le savoir étant une arme, il importait de se référer à des textes, on lisait beaucoup, comme jamais on ne l'avait fait à l'école républicaine : gravures rupestres, bas-reliefs, parchemins, manuscrits anciens étaient passés au crible.

Shrapnel avait appris bien des choses en suivant les cours du soir où Narmer l'avait entraîné, jamais auparavant il n'avait entendu parler de la Charte du Manden ou de la fameuse Constitution impériale d'Ayiti. Réduisant le texte à cette unique disposition, les frangins avaient peu à dire sur la suivante, par laquelle les femmes blanches puis les enfants qu'elles mettraient au monde, étaient admis au sein de l'Empire. Shrapnel, lui, approuvait totalement l'article 13, ne s'offusquant pas, d'ailleurs, que la nation libérée reconnaisse comme siens certains hommes blancs. Ceux-là avaient combattu pour la justice, ils étaient des frères par le sang versé. Cela lui convenait. Shrapnel lisait, en l'article 13, un acte audacieux pour faire implorer les billevesées raciales. Des Blancs étaient faits Noirs, de façon constitutionnelle, car ils avaient mérité d'être ainsi ennoblis. Confinée à sa valeur politique, la race était alors dépouillée de sa macule biologique, ce que confirmait l'article 14¹⁰. Désormais, Shrapnel, qui avait appris à débattre à coups de références documentaires, que les sources soient orales ou écrites, connaissait bien la proclamation de Dessalines. Ce qu'il y voyait de révolutionnaire n'importait guère aux militants du jour, l'humanité, telle que la vieille Héka la lui avait présentée, leur était inconnue. Pour lui, l'esprit faisait l'être, il n'en démordait pas, c'était ainsi que son peuple comprenait les choses. Bien sûr, il savait. Les blessures de l'Histoire, l'image dégradée, l'impuissance, le racisme. De tout cela, il souffrait aussi. Pourtant, cela n'altérerait pas ses conceptions, c'était la sagesse des siens qu'il avait à cœur de propager. Elle était la source de sa confiance en lui, de cette autorité naturelle qui faisait se pousser les importuns sur son passage. S'il aimait les femmes blanches, ce n'était pas seulement parce que les frangines le prenaient de haut, lui trouvant les traits trop marqués, trop bruts, le porte-monnaie peu épais. Ce n'était pas seulement parce que blondes ou rousses au contraire se pâmaient de désir devant sa stature de baobab, ses traits de colosse olmèque, ni parce que voyant en lui un déshérité, elles l'enveloppaient d'emblée de leur sollicitude. Non. Les femmes de souche nordiste étaient, comme le reste de l'humanité, victimes de leurs hommes, ces êtres à la nature aussi agressive que vénale. Il ne fallait pas se tromper d'adversaire, confondre la brebis et le loup, l'argument selon lequel l'homme blanc n'avait asservi le vivant que pour le déposer aux pieds de sa reine, était à l'évidence plus que spécieux. Dessalines l'avait bien compris, qui avait ouvert aux Blanches les portes de la maison noire. C'était

simple, mais la montagne d'exemples qu'il versait au dossier ne suffisait pas à convaincre, il lui fallait renoncer à la discussion, sous peine de susciter la suspicion.

Pour Narmer, pour ses compagnons, la mélanine était un pigment sacré, la marque d'une élection, la matérialisation biologique de cette lumière qui trouvait, en certains éléments telluriques, son expression minérale. Les dépositaires humains de cette lumière avaient été placés sur terre dans le but de guider les autres sur le plan spirituel. Il leur incombait de manifester, en toutes choses, la grandeur. On le savait, ils s'étaient détournés d'eux-mêmes, la grande catastrophe avait eu lieu, la souffrance s'était répandue parmi eux, un crime contre leur humanité, qu'ils appelaient *mélanocide*, était en cours depuis des siècles. Pour cette raison, l'amour entre Noirs était préconisé, selon une formule délicate. Il revêtait un caractère métaphysique, l'environnement comme les circonstances en faisaient une obligation. Aussi les choses s'étaient-elles mal passées le soir où Narmer l'avait vu en compagnie de Gabrielle. Il n'y avait pas de mots pour décrire la colère d'un frère blessé. Se sentant trahi, Narmer l'avait injurié, avant de lui fermer son cœur. Shrapnel pensait parfois que le chagrin causé par cette rupture amicale, les doutes qu'il avait conçus quant à sa capacité à convaincre les jeunes radicaux, avaient hâté sa mort. Son désir était de les amener à un amour de soi affranchi de toute haine, le *Complexe Shabaka* devait servir cet objectif. Gabrielle n'était, en aucun cas, un obstacle. Avant de la connaître, jamais il n'avait été aussi épris d'une femme. Elle était différente. À l'inverse de celles qui l'avaient précédée, elle ne savait rien du Continent, ne s'était pas spécialisée dans les Noirs, ne portait pas de pagnes, ne se vantait pas de cuisiner le mafé, le yassa, ne se prenait pas pour une *sista*. En lui, elle avait vu un homme. La première fois qu'ils avaient dîné ensemble, chez elle, Shrapnel avait dû écouter des musiques inhabituelles, la voix d'un type qui mentait la nuit, prenant des trains à travers la plaine. Ce monde nouveau l'avait séduit, Gabrielle était restée elle-même, ne s'était pas initiée au *twerking*, ne l'avait pas traité comme un être par nature défavorisé, ne s'était pas mis en tête de le sauver. Auprès d'elle, il avait abaissé le glaive et le bouclier, la vie n'avait plus été une lutte permanente, il avait trouvé une aire apaisée, un affranchissement.

Quand il l'avait emmenée danser, Gabrielle avait bougé dans tous les sens, à sa manière, n'obéissant qu'à son propre rythme, planant haut dans l'immensité de son ciel, tandis que Greg Perry l'invitait à redescendre sur terre. Shrapnel s'était arrêté pour l'admirer, il était de toute façon impossible d'entrer dans cette cadence. C'était là qu'il avait senti : cette femme lui faisait battre le cœur, follement. C'était délicieux, ils seraient heureux : un homme, une femme, comme au

premier jour du monde. Mais il était mort, un soir, dans le métro. D'abord, on l'avait cru endormi dans la rame qui rentrait au dépôt. Gabrielle, de son côté, n'avait rien su. Personne dans l'entourage de Shrapnel ne la connaissait, elle n'avait pas été prévenue. Il lui avait rendu visite, dans cet appartement dont la décoration ne comportait ni masques, ni calebasses, ni tentures en batik, ni jeté de lit en textile baoulé. Devenu invisible, privé du sens du toucher, incapable de lui parler, Shrapnel s'était senti frustré. Pour communiquer avec ceux qu'il aimait, il s'était décidé à quitter le monde des vivants. L'amour de Gabrielle avait contrarié son avancée. L'entendant le traiter de tous les noms alors qu'il progressait vers les plans supérieurs, il s'était retourné, avait hurlé *Gaby oh Gaby*, en pure perte. À l'instant où ce souvenir douloureux lui revenait, la berline d'Amok s'élançait vers un disque de lumière. Propulsé vers ce soleil nocturne, Shrapnel mit un temps avant de comprendre qu'il avait traversé le pare-brise à la vitesse de l'éclair, pour se fondre dans l'atmosphère.

Lorsqu'il revit la berline, elle était à l'arrêt, le buste d'Amok reposant sur le volant. À ses côtés, le passager, affolé, paraissait indemne. Le toit de la voiture avait été un peu enfoncé sur le côté, sans que l'on puisse dire ce qui avait causé le choc. S'engouffrant à nouveau dans le véhicule, Shrapnel, cette fois déterminé à assumer sa condition, se glissa dans le corps de son ami-frère. Son intention était de le réveiller de l'intérieur, de le ramener à la conscience. Il ne l'y trouva pas. Le corps était chaud, les fonctions vitales n'avaient pas été endommagées, tout allait assez bien, simplement, l'esprit d'Amok s'était échappé. D'abord, Shrapnel l'avait cru mort. La situation lui semblait présenter plus que des similitudes avec ce dont il avait fait l'expérience. Après son décès, il avait vu son corps sans vie, allongé sur un lit d'hôpital, tandis que son ami-frère, dont on avait trouvé le numéro de téléphone, pénétrait dans les lieux. Il y avait cependant une différence. Dans son corps à lui, tout s'était arrêté. La chair, rigide, refroidissait. Alors, l'esprit d'Amok était là, quelque part, encore incapable d'accéder aux plans supérieurs. Il lui fallait le trouver, lui enjoindre de reprendre sa place, son heure n'était pas venue. Shrapnel soupira, soulagé. Si son ami errait alentour dans sa forme éthérée, il lui serait sans doute plus aisé de communiquer avec lui. Il aurait voulu s'intéresser de plus près au type en costard jaune, mais d'autres urgences le pressaient, il s'extirpa du véhicule.

Shrapnel n'eut besoin que de quelques instants pour explorer toute la contrée, ce qu'il fit sans s'embarrasser de la pluie, criant, entre deux grondements de tonnerre, le nom de son frère disparu. Il revint au point de départ sans l'avoir trouvé. Le corps n'avait pas bougé, le passager était là, qui parlait, parlait, parlait, pour ne pas se laisser

envelopper par la nuit. La berline était entourée d'eau, une obscurité dense s'était saisie des alentours, l'inconnu ne pouvait aller nulle part. Ahuri, Shrapnel l'écouta se raconter au corps silencieux d'Amok, se demandant comment ils s'étaient rencontrés. Occupé à mener la fronde pour que des âmes injustement condamnées au néant soient autorisées à se manifester dans la vie de leurs proches restés parmi les vivants, il s'était peu intéressé aux événements postérieurs à son décès. Tout de même, l'idée qu'Amok, en ménage avec Ixora, entretienne des relations troubles avec un homme, le dépassait. Le type en jaune exposait, de façon claire, son désir de soumettre Amok sur le plan sexuel, voyant là un moyen de se venger du passé. Shrapnel tendit l'oreille, pour ainsi dire. Ce qu'il comprit le rassura : l'affaire, si elle existait, n'avait pas été consommée.

Il éprouva un certain embarras à laisser le corps de son ami-frère auprès de ce prédateur qui pouvait en faire ce qu'il voulait. S'interdisant d'imaginer la scène, il trancha, se dit que ce ne serait pas très grave, la conscience d'Amok s'étant évadée. Elle seule devait le préoccuper, il se remit à sa recherche. Cette fois, Shrapnel se déplaça au ras du sol, appelant comme il l'avait fait auparavant, mais se gardant de hurler, attentif au moindre bruissement. Il pensa que les gardiens des passages l'observaient, que le groupe des esprits protestataires en faisait autant, leur sort dépendant de sa réussite. Cela l'immobilisa un moment au-dessus d'une crevasse débordant d'eau de pluie, il fut content de ne courir aucun risque de s'y enfoncer, de ne pas sentir non plus l'odeur. Il avait vécu dans ce pays assez longtemps pour connaître les effets de l'air chaud sur une eau stagnante, même dans un paysage d'aussi impérieuse beauté. Imbibée de pluie, la terre latéritique laissait échapper des senteurs de sueur rancie qui continuaient de flotter dans l'air après que le soleil avait accompli son œuvre. Il poursuivit son exploration, s'attarda devant une fosse qui l'intrigua. S'accumulant autour, l'eau n'y pénétrait pas. Shrapnel n'écoula que son intuition, s'introduisit dans cette bouche ouverte pour découvrir, une fois au fond, un spectacle des plus inattendus. Une terre se trouvait là, réplique apparente de celle qu'il venait de quitter. Il n'y avait pas plu, c'est ce qu'il remarqua en premier lieu. Une arcade le long de laquelle courait une plante piquée de fleurs blanches semblait marquer l'entrée d'un domaine. Shrapnel fit une halte à cet endroit, s'interrogeant sur ce qui lui apparaissait.

L'opulente corolle des fleurs protégeait des étamines de couleur jaune, que l'on aurait pu croire d'or, tout comme les sépales, enfouis sous les feuilles d'un vert soutenu. Une allée menait à une maison de forme conique, telle que l'on en voyait dans les régions septentrionales du pays. De part et d'autre, s'étendait un jardin planté de hauts

palmiers royaux. Shrapnel nota qu'une voiture était passée par là, comme en attestait l'empreinte des roues sur le sol. Sur la véranda, une femme occupait un siège à dossier incliné. Elle lui sourit : *Bienvenue dans la demeure de ton frère, Shabaka. Celui que tu cherches est bien ici. Prends place.* Shrapnel ne posa pas les questions qui l'assaillaient, cette femme le connaissait, le voyait. Sa condition de trépassé autorisé à visiter les vivants devait peut-être lui permettre d'appréhender la situation, de savoir quel était cet endroit, qui était l'inconnue. Il ne voulait pas se rendre ridicule, mais de précieuses informations lui manquaient, qu'il se fit fort d'obtenir en contournant le problème : *Puis-je le voir ?* À aucun moment, le nom d'Amok ne fut prononcé. La femme répondit qu'il pouvait tout, selon les lois régissant sa condition, il était un esprit, c'était pour cette raison qu'il avait trouvé la maison. Shrapnel se dit que certes, tant de pouvoirs l'avantageaient, mais il n'avait encore aucune idée de leur fonctionnement. Il lui semblait par ailleurs que se permettre de fouiller la maison dans laquelle on ne l'avait pas invité à pénétrer pouvait être perçu comme un geste inamical. Il s'y résolut toutefois, mais les murs l'arrêtèrent. Shrapnel se tourna vers la femme. *Celui que tu cherches est bien ici, tu dois te fier à moi. Il entreprend la traversée de sa nuit. C'est depuis cet abîme qu'il renaîtra au jour, assistons-le.*

Shrapnel pesta contre Kalunga, qu'il soupçonnait de lui avoir tendu un piège. Ayant associé tous les jurons de sa connaissance au nom de la gardienne des passages, il se remit à appeler Amok, mais sa voix lui revenait. Nul autre que lui n'en était ébranlé. Il rassembla ses pensées, puis les mit en ordre, passant en revue les événements de la soirée, depuis l'instant où Amok avait laissé Ixora dans la boue. Son ami ne pouvait être qu'ici, derrière les murs de cette maison. Il n'avait pas la prétention de tout comprendre, ce n'était pas le but de sa présence. L'envie de rendre visite à Kabral ou à Gabrielle le traversa, il serait de retour ici avant le lever du jour, mais cela ne servirait à rien. La faculté d'entrer en communication avec ses proches ne lui avait pas encore été accordée. Il décida d'attendre le matin, de voir ce qui se produirait, cela passerait vite. L'autorité cordiale de l'inconnue le fit renoncer à lui parler, il garda le silence, resta aux aguets, inaccessible au sommeil. La femme ne broncha pas, peut-être ne connaissait-elle que cette attitude. Shrapnel ne s'endormit pas, mais il perdit patience, s'éloigna sans l'avoir prémédité, ce fut un mouvement instinctif. Vif ou mort, il n'avait jamais été du genre à ronger son frein, au fond d'une fosse qui plus était. Il fit ce que tout individu sensé aurait fait à sa place, il alla prendre l'air.

La ville de sa jeunesse n'était que peu distante pour lui qui se déplaçait à l'allure de son choix. Les torrents qui s'y étaient déversés

avaient compromis les projets des fêtards, mais il comptait bien trouver, dans un bar officieux, quelques acharnés de l'*enjaillement* auprès desquels se désennuyer, quelques prêtresses de la flamboyance que rien n'empêcherait de briller. La pluie n'avait pas épargné la cité, mais il était confiant. Il la voyait mieux à présent, dut s'avouer qu'il la reconnaissait à peine, ce n'était pas le fantôme de celle d'autrefois, c'était son corps décomposé, livré à des forces ne promettant pas la rémission des fautes. Shrapnel se cramponna malgré tout à ses certitudes. Ceux qui peuplaient cet espace, ce pays tout entier, étaient faits de la même glaise que lui. Leur puissance de vie les commandait, certaines de ses manifestations étaient indépendantes de leur volonté, il y aurait quelqu'un, quelque part, pour célébrer, avant l'aurore, le privilège d'avoir survécu au déluge. Ceux que la pluie aurait emportés n'y verraient aucun mal, ils en auraient fait autant. Ceux qu'elle aurait endeuillés n'en prendraient pas plus ombrage, ils chanteraient, danseraient eux aussi, afin de chasser le chagrin, afin d'ouvrir, pour les défunts, une voie vers l'autre monde. Certains des réverbères du boulevard de la Souveraineté avaient résisté à l'orage, Shrapnel s'aperçut que seuls fonctionnaient ceux sur lesquels le portrait du président de la République avait été accroché, probablement soudé. Les affiches annonçaient la tenue, plusieurs semaines plus tôt, d'un congrès international. L'homme fort du pays avait dû en être l'unique participant, aucun autre visage n'apparaissant près du sien.

Au détour d'une petite rue du centre-ville, un magasin de prêt-à-porter pour dames attira son attention. Son nom était celui d'une idole des années quatre-vingt, une certaine Alexis Carrington-Colby, en qui les femmes du pays avaient vu une inspiratrice, dans cette société leur imposant de séduire, de tricher, de ne reculer devant aucune embrouille, d'encaisser les coups puis de s'en relever avec élégance, de ne baisser la tête qu'après avoir été décapitées. Sur cette route cahoteuse, les corps accidentés se ramassaient à la pelle, mais les imitatrices d'Alexis s'étaient fait une réputation mondiale. On les disait reines de l'intrigue, de la vénalité, championnes de la dépravation sexuelle. C'était un peu réducteur, il fallait se méfier des généralités : ces femmes s'étaient tôt mises en lutte contre la domination, avaient acquis une maîtrise du sujet. Un peu plus loin sur ce qu'il restait du trottoir, une compagnie d'assurance possédait des bureaux, c'était ce qu'il fallait comprendre à la vue du petit immeuble décrépît qui invitait à passer son chemin. Entre ces deux bâtiments, Shrapnel pensa avoir trouvé ce qu'il cherchait. Des sons lui parvenaient, étouffés, comme provenant d'une cave. Ce n'était pas l'habitude, peu de constructions disposaient de sous-sols, il ne voyait rien qui indique une discothèque, un club, un bar de nuit. Il n'y avait qu'une vente-à-emporter assez ordinaire, dont l'enseigne, se voulant

sobre, signalait : *O sapi, À la boutique*. Trop discret pour être honnête : les gens d'ici tétaient l'*ego tripping* avec le lait de leur mère, il y avait donc anguille sous roche, Shrapnel traversa la devanture, se trouva à l'intérieur. C'était bien de là qu'émanaient les lourds accords de basse. Shrapnel ne tergiversa pas, la nuit allait filer, il avait à faire. Le magasin était bien sûr fermé à cette heure, mais la musique s'y fit plus précise, on dansait sur *Stomp* des Brothers Johnson, ce qui était de bon augure. Shrapnel n'aurait rien eu contre une ambiance plus locale, mais le funk s'était très bien acclimaté dans ce pays où l'on révérait les bassistes. Il ne perdit pas de temps à chercher l'accès au sous-sol, se laissa glisser à travers la dalle de ciment, découvrit la troupe de danseurs, des hommes que l'orage n'avait pas dissuadés de se réunir en l'honneur du groove.

La pièce était basse de plafond, il se ratatina dans un coin pour profiter des réjouissances autant qu'il le pourrait. Ce n'était certainement pas sans raison que l'on avait pris soin de planquer cet endroit sous une vente-à-emporter, il s'attendait à voir arriver des femmes dénudées, des serveuses capables de faire tenir sur leurs fesses bouteilles de bière ou verres à vin. Elles auraient cette cambrure prononcée, cet arrière-train aux muscles entraînés, ces jambes plantées dans le sol. Il devait faire chaud là-dedans, alors les femmes seraient vite en sueur, elles auraient la peau luisante, les voir serait un peu les toucher, les humer. Son regard s'attacha au décor qu'il trouva un peu kitsch, raccord avec les airs d'antan que passait le *deejay*, un homme qui devait se prendre pour Prince Vultan, étant donné son accoutrement. D'autres n'étaient pas en reste, qui arboraient costumes chatoyants, robes scintillantes. Un homme faisait tourner le sosie de Precious Wilson, à qui une réplique assez aboutie de Maizie Williams faisait concurrence en riant, aguichant trois messieurs dont la langue pendait au sol. Shrapnel tchipa, un homme véritable n'exprimait pas ainsi son désir, ne se déhanchait pas, en compagnie d'autres, dans l'attente d'être choisi : l'homme écartait ses rivaux, bondissait sur sa proie. Ces gens étaient pathétiques, il poursuivit son examen de la décoration. Un miroir immense recouvrait l'un des murs, les trois autres, peints de jaune vif, affichaient, en arc de cercle, les lettres bleu nuit d'une inscription qui le laissa songeur : GeeBees. Des étoiles argentées ornaient les graffiti, une autre, énorme, pendant au plafond, diffusait par les branches, une lumière blanche.

Il remarqua une porte ouverte, s'y dirigea pour trouver une autre salle, plus petite, faiblement éclairée. Là, comme les premières notes de *Skin Tight* des Ohio Players s'écoulaient, Shrapnel se demanda ce qu'il voyait exactement, craignant de comprendre. Il retourna dans la première pièce, s'intéressa de plus près aux danseurs, constata qu'il

n'y avait là que des hommes, collés les uns aux autres ou pas, quelquefois vêtus sans égard pour leur sexe. Precious et Mazie étaient bien des gars, il le voyait à présent aux jambes de l'une, à la pointure quarante-cinq de l'autre, à une sorte d'affectation du geste, cette façon exagérée de faire bouger ses longues tresses perlées. L'*enjaillement* était à son paroxysme, le monde pouvait s'écrouler, ces types n'en avaient cure, ils déposaient leur malpropreté sur du funk. Shrapnel n'eut pas besoin de confirmation, quant aux ébats qui se déroulaient sur les sofas ou à même le sol, dans l'extension de la boîte de nuit. Il refusait de mettre des mots sur ces actes ignominieux, espérant qu'ils s'effacent ainsi de sa mémoire. Au fond de leur ruche, les gaies abeilles du GeeBees s'activaient à la destruction d'une population bousculée par l'Histoire, qui avait besoin d'engendrer des forces vives, des cerveaux, des bras pour l'avenir. Shrapnel se souvint du passager d'Amok, ce gars en costard jaune pâle, dont il n'avait pas craint les assauts sur le corps de son ami-frère. Il se traita d'idiot pour l'avoir cru isolé, un être marginal, un égaré sur sa planète. Il lui fallait bien des partenaires, peut-être les trouvait-il dans ce lieu. Dépouillé de son corps, Shrapnel gardait pourtant en tête la sensation imaginaire qui lui venait à la pensée d'hommes copulant entre eux, cette impression de perforation. Cela suffit à lui faire quitter le GeeBees. Sans passer par la vente-à-emporter, il fut devant la vitrine d'Alexis Carrington-Colby, derrière laquelle des mannequins arboraient nuisettes en satin brillant, robes de cocktail en soie, chapeaux à larges bords.

L'envie de se divertir lui était passée, une tristesse mêlée de dégoût l'accablait, le spectacle auquel l'avait exposé le GeeBees suscitait en lui des interrogations. Au sein de la communauté de son enfance, il était prêt à le jurer, de telles activités n'avaient pas cours. Mais à mesure qu'il retournait vers Amok qu'il n'aurait pas dû quitter, Shrapnel était bien obligé d'admettre qu'il ne connaissait pas la sexualité de ses ancêtres. Il était trop jeune lorsque sa grand-mère était morte, n'avait pas atteint l'âge de treize ans auquel on aurait commencé à l'instruire de ces questions, un homme de la communauté s'en serait chargé. Sa circoncision avait eu lieu en ville, un sacrificateur ambulant s'était présenté chez son oncle, sans doute convoqué par ce dernier. L'envoyer au village pour accomplir ce rite n'avait pas été envisagé, la communauté chassée de ses terres s'enracinait avec peine dans un nouvel espace, son oncle avait pensé qu'il lui serait difficile de voir les siens dans cette situation. Ce parent, tout entier converti au culte nordiste, ne lui avait pas transmis l'éducation masculine que lui-même avait dû recevoir là-bas, dans la forêt équatoriale. Lorsqu'il avait été pubère, l'homme l'avait emmené chez une femme, disant *Ce n'est pas une bordelle, mon fils, c'est une maman très bien, elle dépanne les gens*. Tous deux s'étaient rendus à

Veuve joyeuse, un quartier à la réputation sulfureuse où Shrapnel avait été introduit dans le logis d'une masse adipeuse répondant au nom de Maggie, pendant que son accompagnateur allait boire une bière à l'extérieur. Seul devant la femme, il n'avait pas baissé les yeux, elle s'était mis du rouge à lèvres sur les pommettes en guise de blush, il s'était demandé pourquoi une personne à la peau si foncée pensait nécessaire d'avoir les joues roses.

Maggie l'avait longuement observé avant de s'enquérir de son âge, il avait crânement répondu *Quatorze*, l'abondante avait tchipé, hoché la tête, lancé : *Attends ici, petit*. Elle était revenue, tenant par la main une femme plus jeune, une de ses filles peut-être, Shrapnel n'avait pas posé de question. Il avait retrouvé son oncle à l'extérieur, devant un bar proche, assis sur un casier de bières vides. L'homme lui avait souri, *Tu es grand à présent, prochainement tu iras seul, avec celle de ton choix, mais il ne faudra pas la grossir*. Si la fille était enceinte, il serait contraint au moins de prendre en charge l'enfant, mais on avait dû lui expliquer comment éviter cela, c'était aussi pour cette raison qu'ils étaient venus. Shrapnel aurait préféré une autre initiation, mais il avait eu celle-là, n'en avait pas fait une maladie, pour un garçon ce n'était pas trop précoce, cela l'avait aidé à aborder les choses de façon naturelle. C'était bien plus tard qu'il avait entendu parler d'hommes allant avec d'autres, toujours sur un ton réprobateur : on attribuait l'existence du phénomène dans le pays à un colon nommé Audeberge. L'influence de cet homme du passé, à ce qu'il savait, ne s'était exercée que dans les cercles politiques, il y avait de cela des décennies. N'ayant pas connu cet individu, les danseurs copulateurs du GeeBees étaient responsables de leurs actes. Ils ne s'exhibaient pas, Shrapnel leur reconnaissait au moins cette décence, ils avaient pris soin d'enfouir leur perversion au fond d'une cave. Mais l'existence d'un tel lieu indiquait aussi que l'on prenait confiance, que l'on assumait la déviance, qu'un jour prochain, on ne se contenterait plus d'un sous-sol, on voudrait être vu, approuvé, alors là, là, ce serait terrible.

Shrapnel étant devenu un esprit, il aurait voulu transcender son angoisse, prendre de la hauteur, imaginer que l'évolution des âmes requerrait toutes sortes d'expériences, que la sienne avait pu passer par là, mais non. Ces hommes auxquels l'Histoire avait ravi tout pouvoir, ne pouvaient sciemment jeter au feu leur virilité, c'était tout ce qui leur restait. Conscients de cela, certains l'exprimaient de manière tapageuse, enfonçant tous les stéréotypes ouverts, ce qui le gênait moins, il préférerait cette caricature à une réalité toxique. Ce qui le troublait le plus, c'était de n'avoir vu que des corps noirs dans ce bouge, un inceste généralisé en somme, on ne pouvait pas baiser entre frères, c'était le premier problème. Avec d'autres à la rigueur... Non.

Même ainsi, on laisserait une part essentielle de soi dans cet acte, il ne pouvait y avoir plusieurs vérités dans certains domaines, c'était d'ailleurs rarement le cas, quelle que puisse être l'intensité d'un tel désir, il convenait de le réfréner, les hommes venaient sur terre pour aimer les femmes. Espérant que le phénomène demeure marginal, que l'on ne se targue pas demain de faire ces choses, il s'en fut, âme défaite, d'où il était venu. Son énergie avait été entamée, il lambina sur le chemin du retour, se dit que tout allait à vau-l'eau, les restes déglingués de la ville en témoignaient, le désespoir avait triomphé. Shrapnel s'était mis en quête de la vie, n'en avait rencontré que le visage nihiliste, il tchipa pour lui-même, chassa de son esprit le groove des Brothers Johnson.

Il s'était cru plus utile au Nord où de jeunes frères avaient entrepris une quête frénétique d'eux-mêmes dont on pouvait craindre qu'elle ne les égare. Pendant ce temps, que se passait-il sur le Continent ? Sa vie n'avait servi à rien, il n'avait fait que gesticuler, rêver à de grands projets sans les réaliser. Son fils lui avait été un poids, il avait eu toutes les peines du monde à assumer le rôle de père, à se sentir père. L'oncle qui l'avait conduit chez une dépanneuse n'avait été ni un tuteur véritable, ni un confident. Il l'avait fait circoncire puis dévierger, mais ils s'étaient peu parlé. Alors, face à son petit Kabral, Shrapnel avait souvent manqué de mots. Il lui avait lu des histoires le soir, sans jamais parvenir à se détendre, sachant Ixora dans la pièce voisine, pleine à ras bord d'aigreur à son égard. Ils s'étaient séparés peu après la naissance de leur fils, elle lui avait reproché de s'être servi d'elle pour se faire régulariser, obtenir un titre de séjour.

Les rues désertes ruisselaient d'eau. Nageant à la surface des flots grisâtres, les détritiques semblaient engagés dans une course interminable, la ligne d'arrivée étant sans cesse repoussée. Shrapnel passa devant le *Poteau* du coin, le terme désignait une librairie de fortune où l'on s'offrait des livres d'occasion reposant, la plupart du temps, sur une bâche dépliée à même l'asphalte. Il y en avait plusieurs en ville, mais on disait toujours le *Poteau*, comme s'il s'agissait du même, d'un commerce itinérant ou, plus certainement, d'une boutique douée d'ubiquité. Le libraire avait dû remballer au pas de course, laissant derrière lui quelques volumes dont la pluie avait détaché les pages, certaines s'étaient délitées, d'autres glissaient doucement sur l'eau, telles les épaves de bateaux en papier. Un livre rescapé, sans doute poussé par le vent, avait trouvé à se loger sous l'auvent d'une boulangerie proche. Shrapnel découvrit une anthologie de poésie. *Invictus* y figurait, il relut ce poème devenu célèbre, les mots le ramenèrent vers Amok, c'était à peu près ce qu'il aurait aimé lui dire. Se reprochant les désirs futiles qui l'avaient emporté puis s'étaient

soldés par une déception, Shrapnel souleva l'ouvrage, le fit danser dans les airs, se souvint qu'il pouvait faire cela. La faculté de toucher les humains lui avait été retirée, mais tout le reste était à sa portée, il fut content de s'emparer du livre, sourit à la pensée que quelqu'un le voie voler dans la nuit. Les sorciers se servaient bien de boîtes de conserve comme vaisseaux nocturnes, voyageant, disait-on, d'un hémisphère à l'autre afin d'accomplir leurs basses œuvres. On les retrouvait, échevelés, sur la cime d'un arbre, lorsqu'ils avaient dû se poser en urgence. Un livre volant n'inquiéterait pas plus que ça, peut-être quelqu'un filmerait-il la scène pour la poster sur les réseaux sociaux.

C'était une compagnie éminemment valable, il pouvait lire en se déplaçant, cela lui permettait d'éprouver autrement sa condition, jusque-là, il s'était peu servi de son sens du toucher. Ses sensations étaient différentes, manipuler n'était plus prendre en main mais souffler, n'être sensible ni à la température, ni au poids, il aurait pu faire de même avec une mobylette, un pousse-pousse. À la sortie de la ville, il reconnut la station-service visitée plus tôt. Elle aurait dû rester ouverte, la pompiste était à l'abri, il n'y avait personne cependant, aucun éclairage, le lieu semblait désaffecté, n'avoir pas ouvert depuis des années. Shrapnel se remémora la pompiste, se revit lui tirer la langue, se dit qu'elle ressemblait à l'inconnue de la fosse, se hâta sans trop savoir pourquoi. D'après Kalunga, les vivants étaient entourés d'entités diverses, jouant chacune son rôle à leur côté. La gardienne des passages lui avait recommandé de s'associer ces puissances, lorsqu'elles partageaient ses buts. Il avait oublié cette recommandation. L'inconnue savait tout de lui, cela ne lui avait pas échappé. Toutefois, il n'avait pas cherché à savoir qui elle était, la peur du ridicule supplantant le bon sens. Shrapnel se rendait compte qu'à ce stade, sa performance d'esprit dépêché auprès des vivants n'était pas brillante, une série d'erreurs. Une intuition se logea en lui, que les murs de la maison conique étaient les remparts de l'esprit d'Amok, les frontières de son âme. Nul ne pouvait les franchir sans y avoir été convié. Shrapnel commençait à comprendre, bien qu'un peu obscurément, ce qu'était l'abîme depuis lequel son ami-frère devrait renaître au jour. Il lui fallait se hâter.

Shrapnel était sur le point d'accélérer le rythme de son avancée, lorsque le livre lui échappa. Quelqu'un l'avait saisi au vol, sans ciller devant le spectacle inédit d'un objet planant. Tout individu doué de raison aurait pris ses jambes à son cou, il s'arrêta, stupéfait, considéra l'homme qui était là, feuilletant à l'envers le volume arraché au vent. Le type était aussi grand qu'il l'avait été, moins massif cependant. Vêtu d'un pantalon de jogging noir, torse et pieds nus, il tenait près de

son oreille un *ghetto blaster* tel que Shrapnel n'en avait plus vu depuis des décennies. Il était seul dans la rue, au milieu de la nuit, hochant tranquillement la tête au son d'une musique jouant en sourdine. Un mendiant. Un sans-abri. Un simple d'esprit. Shrapnel le regarda comme l'autre l'aurait fait s'il l'avait vu, se demandant de quoi il s'agissait. *Quoi encore ?* Mais le type s'en fichait, il ne le voyait pas. Ils allaient dans la même direction, il le suivit un instant, tenta de lui reprendre le livre, sans y parvenir. L'idée lui vint de se glisser dans la radiocassette, cela ne serait pas plus inconfortable qu'un moteur de voiture. Coulant sa parole dans le rythme lent d'une chanson intitulée *The dark end of the street*, par-dessus la voix rocailleuse de Lee Moses, Shrapnel s'adressa au gars. Si cet homme l'entendait, la surprise l'effraierait, lui ferait lâcher l'ouvrage :

— *Hé, tu fais quoi ici ?*

— *Je marche.*

— *Mais tu m'entends ?*

— *Continent Noir écoute les messages des esprits.*

— *Continent Noir, c'est ça ton nom ?*

— *Je m'appelle Continent Noir, je suis fou.*

— *Je ne sais pas si tu es cinglé, je viens de voir des bonshommes piner d'autres bonshommes très contents de se laisser fourrer comme des femmes, alors...*

Celui qui avait dit s'appeler Continent Noir haussa les épaules, on pinait beaucoup en ville, beaucoup plus que dans son village natal, mais il ne lui avait jamais été donné de voir ce dont parlait l'esprit. *Tu as de la chance, on t'a épargné ça, vieux. Mais tu en penses quoi ?* Continent Noir, dont chaque foulée semblait longue d'un mètre et demi au moins, lui apprit qu'il n'avait pas trop l'habitude de réfléchir, c'était fatigant, il était déjà fou, à ce qu'on lui avait dit. Alors, il n'obéissait qu'à son cœur, cela ne lui avait pas trop mal réussi. *Le cœur me dit que tu peux piner si l'autre est d'accord, c'est l'amour.* Parfois, il aurait bien voulu le faire lui aussi, mais personne ne s'intéressait aux fous, pas même les autres hommes, on lui trouvait de plus un regard étrange, les yeux trop clairs, un peu bridés, il n'avait jamais... *Ok, gars, ça va aller, tu ne peux pas comprendre.* Au contraire, il comprenait très bien l'amour, il le sentait au fond de lui, il n'y avait que cela d'ailleurs, c'était pour cela qu'il ne se fâchait pas contre l'esprit qui lui manquait de respect.

Les grandes enjambées de Continent Noir étaient impressionnantes, mais il n'était qu'un humain, un vivant. Shrapnel, trop heureux de

pouvoir parler à quelqu'un, était resté à ses côtés. Ils allaient dans la même direction, l'homme pourrait lui être utile, perdre sa trace aurait été stupide. Interrogé à ce sujet, Continent Noir dit avoir quitté sa cahute dès les premiers grondements du tonnerre, courir sous la pluie lui faisait du bien, les gens rentraient se mettre à l'abri, lui abandonnant le monde, nul ne se moquait de lui, on ne le chassait pas. Épousant dans sa course la terre, l'air et l'eau, il se sentait devenir feu, une âme plus qu'un corps, en harmonie avec l'Univers. Cette course alors le menait loin, c'était de cette façon qu'il s'était retrouvé en ville. Il raconta son quotidien, les choses perçues à travers son *ghetto blaster* depuis qu'il l'avait trouvé, cela faisait longtemps déjà, il n'en avait jamais changé les piles. Lorsqu'ils arrivèrent près de la voiture d'Amok, le petit jour avait chassé l'ombre. On avait ouvert la portière côté passager, le buste du conducteur reposait sur le volant, il était resté ainsi la nuit durant, Shrapnel éprouva un pincement, se promit de ne plus le laisser. Il vit remuer les lèvres d'Amok, son ami-frère délirait, son esprit était de nouveau en lui, affaibli, embrumé, mais bien présent. La fosse dont l'étrange occupante l'avait impressionné semblait n'avoir jamais existé, n'avoir été qu'une illusion au cours d'une nuit troublée ; il était pourtant certain d'y être descendu, les esprits n'avaient pas de visions à sa connaissance. Il avait bien accédé à une terre sous la terre, un monde d'en bas reflétant celui d'en haut, cela n'avait pas été l'enfer enflammé des fables, il y avait eu des fleurs, des arbres, une maison, sa gardienne. Shrapnel s'en voulut, dans sa précipitation il n'avait pas saisi, ne s'en était pas donné le temps. Il commençait à entrevoir, au-delà des images, la signification, Kalunga l'avait prévenu.

Il n'eut pas besoin de donner la moindre consigne à Continent Noir. Ce dernier posa, sur le toit de la voiture, le *ghetto blaster* puis le livre, qu'il reprit d'une main après avoir chargé le corps d'Amok sur ses épaules. Voûté sous ce poids, il avança à pas lents, sa case se trouvait près de là, l'homme s'y reposerait, il avait sans doute été victime d'un éblouissement. Continent Noir avait bâti sa cabane dans un jardin planté de palmiers royaux, d'arbres fruitiers. Il y avait travaillé patiemment, de ses mains, sans l'aide de quiconque. Il en était fier, ne manquait de rien, bien des blessés avaient été accueillis entre ces murs, tous étaient repartis guéris. Ce n'était pas Continent Noir qui soignait les malades, il devait le préciser, chacun avait en lui ses forces, elles fournissaient le nécessaire. Tout ce qu'il avait à faire, de son côté, c'était de recueillir ceux qui, parmi les victimes d'éblouissements, devaient encore habiter le monde des vivants.

Une femme attendait, assise à l'orée de la maison. Il la reconnut tout de suite, fut à peine étonné de sa présence, n'eut pas à

l'interroger, cette fois. Les propos de Continent Noir avaient levé un coin du voile, tout ne serait pas énoncé, c'était à lui d'écouter. Au regard de la femme, Shrapnel comprit qu'elle le voyait même dans le jour, même sur la terre d'en haut, mais elle ne s'adressa pas à lui. Il se sentit méprisé, il n'avait pas été à la hauteur, elle ne prendrait pas la peine de le lui dire. En sa présence, il n'osa pénétrer dans la pièce où Amok recevrait ses soins, il n'en était pas digne. Shrapnel pensa aux esprits protestataires sans lesquels il n'aurait pas attiré l'attention de Ras et Kalunga, sévères gardiens des passages dévoués au respect de l'ordre des choses. Il les rejoindrait au terme de son séjour terrestre, passerait à leurs côtés l'éternité, si d'aventure leur requête était rejetée. Cette raison seule devait le déterminer à accomplir ce pourquoi il avait été envoyé parmi les vivants. Aussitôt qu'il le put, il se servit de la radio de Continent Noir, pour se rappeler, avec force, au souvenir de son ami-frère. Mesurant les effets de son action, il se sentit encouragé à la poursuivre, osa se glisser dans le corps de Continent Noir, dans son regard, afin de manifester sa présence avec plus de puissance. Amok le reconnut mais ne le nomma pas.

Il ne sut trop quoi faire, ce n'était pas grâce à lui qu'Amok ne mettrait pas fin à ses jours. Ayant traversé sa nuit intime, son ami avait choisi de ne pas y résider, mais d'en tirer quelque chose à transformer dans le jour neuf. Cela, Shrapnel, qui prétendait venir en aide aux autres, ne l'avait jamais fait. Fier de posséder une connaissance ancienne, héritée de sa grand-mère, il avait omis d'apprendre à son tour, d'ajouter au savoir ancestral les enseignements de son parcours d'homme. Qu'avait-il été au juste, lorsque ses pas, tellement sûrs d'eux-mêmes, avaient arpenté les rues du monde pour que soient vues, à travers lui, la noblesse et la beauté de peuples ostracisés ? Qu'avait-il été lorsqu'il avait pris un corps de femme après l'autre, plus satisfait de l'amour reçu que désireux d'en donner lui aussi ? Il avait aimé être un Noir au pied duquel se jetaient les femmes de l'oppresseur, devenues prises de guerre. À celui qui s'était arrogé tous les droits sur le monde, celui dont l'argent faisait plier les États, on ravirait au moins ses femmes. Un jour, dans la rue, alors qu'il rendait visite à Amok, il s'était laissé dévier de son trajet par une silhouette, un regard. C'était ainsi qu'avait eu lieu une rencontre d'un autre type, la confrontation avec un être plein.

Gabrielle lui avait ouvert un espace différent, mais comme il s'apprêtait à y pénétrer, cela lui avait été dérobé. Il était mort à trente ans passés, dans la rame d'un métro du soir, ne laissant derrière lui que des rêves, pas l'amorce d'une réalisation. D'autres, avant lui, avaient chanté la grandeur, la beauté. À leurs successeurs, il revenait de donner à cela plus que des formes, un contenu. La mort, si elle ne

faisait pas cesser la vie, marquait tout de même la fin d'un parcours. Il était impossible de le poursuivre depuis l'ailleurs où résidaient les âmes, ce qu'il avait un peu espéré pouvoir faire. Voyant Amok aux prises avec ses propres ombres, ne pas se dérober devant la bataille même si son esprit, embarrassé de questions inutiles, avait parfois tourné sur lui-même, Shrapnel comprit qu'il n'avait rien à faire là. Il avait souhaité y venir, mais nul ne l'y avait invité, les morts ne pouvaient s'imposer aux vivants.

Shrapnel ne put se résoudre à s'en aller sans faire ses adieux au frère aimé, feu sombre qui s'élevait peu à peu hors de l'abîme. Ayant épousé sa noirceur, Amok découvrirait la lumière qui s'y attachait, assignerait à l'ensemble un usage, il lui faisait confiance. Se servant une fois de plus de sa connivence avec Continent Noir, Shrapnel lui avait procuré du *kani pepper* à incorporer à son café du matin. La saveur du breuvage ferait venir, chez Amok, une pensée pour lui. Il prit place au creux de la faille qui s'ouvrit entre nuit et jour, au moment où son ami-frère s'affairait à nettoyer la case. Là, il appela Kalunga. La gardienne des passages le ramena à elle. Les frères se tenaient sur le côté de la route conduisant à l'Esprit, les pleurs des idoles du passé emplissant toujours cette partie de *misipo*. Pas une parole n'accueillit son retour, il salua ceux qui se trouvaient là, sachant que rien ne leur avait échappé de son périple dans l'autre sphère. Shrapnel ne demanda pas d'être pris à part pour faire connaître son sentiment à celle qui l'avait envoyé parmi les vivants. Il n'avait plus envie de protester, l'Esprit ferait comme bon lui semblerait, peut-être y avait-il, dans la lamentation sans fin des grands hommes d'hier, quelque chose à méditer. Lui n'avait à faire part, à présent, que de son acceptation de la mort. Ceux des trépassés qui avaient arpenté jusqu'au bout le chemin vers les plans supérieurs, resteraient soumis, pour approcher les vivants, à une nécessité qui lui était apparue : ils devraient être invoqués, convoqués. Sans cela, s'ils faisaient le choix de ne pas se réincarner, une éternité inactive leur était promise. Héka n'était intervenue qu'après qu'il l'avait appelée. Il l'admettait, bien des sollicitations resteraient sans réponse, la trajectoire des défunts interpellés ayant pris fin là, en cette région désolée de l'univers. La mort seule ne conférait aucun pouvoir. Shrapnel ne s'exprima pas immédiatement. Au lieu de cela, il se tourna vers la terre, curieux de connaître l'évolution des événements sur lesquels il n'aurait pas prise, s'efforça de rester impassible. Une émotion particulière le réchauffa toutefois, lorsqu'il vit Amok, dans la case de Continent Noir. Il écouta ses pensées, entendit les premières phrases du texte, l'observa, tandis qu'il noircissait, au stylo à bille, les pages d'un cahier à spirale. Pour donner satisfaction à ceux qui espéraient un mot de lui, Shrapnel dit : *Aux vivants, la vie.*

NOTES

1. Allusion à la Charte de Kurukan Fuga, dite aussi Charte du Manden, dont l'article 17 stipule que : *Les mensonges qui ont vécu et résisté quarante ans, doivent être considérés comme des vérités*. La Charte de Kurukan Fuga, édictée autour de 1222, est considérée comme la Constitution de l'Empire mandingue. Elle a été inscrite en 2009 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité (UNESCO).

2. Référence à l'ouvrage de Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, devenu un classique, y compris hors des cercles afrocentriques.

3. Citation célèbre de Frantz Fanon, dans *Les damnés de la terre* : *Chaque génération doit, dans une relative opacité, découvrir sa mission, la remplir ou la trahir*.

4. Référence au propos d'Amadou Hampâté Bâ, selon lequel : *Tout vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle*, maxime devenue célèbre en Afrique subsaharienne, pour louer la sagesse des anciens.

5. Référence au poème *Souffles*, de Birago Diop, un classique subsaharien, qui dit : *Ceux qui sont morts ne sont jamais partis, Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire et dans l'ombre qui s'épaissit...*

6. Emprunt de ce propos à Junot Díaz, lors d'une conférence : *Masculinity will undo most men*, in *Art, Race & Capitalism* – Americas Latino Festival, Denver, Colorado, le 17 novembre 2013 (www.youtube.com/watch?v=GQH-nVX8hT4).

7. **Amok**, film de Souheil Ben Barka (1982).

8. **Beyond Thunderdome**, film de George Miller et George Ogilvie (1985).

9. L'article 12 de la Constitution haïtienne du 20 mai 1805 stipule que : *Aucun blanc, quelle que soit sa nation, ne mettra le pied sur ce territoire à titre de maître ou de propriétaire et ne pourra à l'avenir y acquérir aucune propriété*.

10. L'article 14 de la Constitution haïtienne du 20 mai 1805 stipule

que : Toute acception de couleur parmi les enfants d'une seule et même famille, dont le chef de l'Etat est le père, devant nécessairement cesser, les Haïtiens ne seront désormais connus que sous la dénomination générique de Noirs.

GLOSSAIRE

Akata (argot camerounais) : individu de type subsaharien

Ankh : croix égyptienne, dite croix de vie

Bensikin (argot camerounais) : moto-taxi

Beta on falla un mapan pour nang : Il vaudrait mieux qu'on trouve un coin pour dormir

Bordelle (familier, Cameroun) : prostituée

Candaces : reines noires de Méroé

Dashiki : vêtement (haut) ouest-africain

Depso (argot camerounais) : homosexuel

Divers (argot camerounais) : causerie, bavardage

Djed : pilier égyptien, dit pilier de vie

Djo (argot camerounais, camfranglais) : mec, gars

Dos (argot camerounais, camfranglais) : argent, vient de dollars, se dit toujours au pluriel

Enjaillement (français nouchi, Côte d'Ivoire) : amusement (ici)

Être versé (français nouchi, Côte d'Ivoire) : avoir été répandu

Feymen (argot camerounais, camfranglais) : escrocs d'un genre particulier

Go (argot camerounais, camfranglais) : fille

Kombo (argot camerounais, camfranglais) : baiser

Maaafa (swahili) : grande catastrophe

Massa (pidgin english) : patron

Laisser à trente-sept (familier, Cameroun) : expression signifiant ne faire ni chaud ni froid, la température normale du corps humain étant 37, 2 degrés

Lep mon gars (argot camerounais, camfranglais) : laisse mon homme
(*lep* est une déformation de *leave*)

Long crayon : personne ayant de l'instruction

Mbenguiste (argot camerounais) : personne vivant en Occident

Medu neter : langue égyptienne antique

Mwen rele ou koulye (créole haïtien): je vous appelle maintenant

Ndeng (argot camerounais) : organe génital masculin

Rythmer (argot camerounais, camfranglais) : accompagner

Se laisser (familier, Côte d'Ivoire) : se quitter

Shap (argot camerounais, camfranglais) : mortel (ici), déformation de l'anglais *sharp*

Sisia (argot camerounais, pidgin english) : effrayer, faire peur

Sky (argot camerounais, camfranglais) : *whisky*

Tournedos (familier, Cameroun) : restaurant de fortune dont les clients tournent le dos à la rue

Tu me ya (argot camerounais, camfranglais) : Tu m'entends (*ya* est une déformation de l'anglais *hear*)

Wat (argot camerounais, camfranglais) : Blanc (déformation de *White* qui se dit aussi)

Yurugu : figure de la cosmogonie dogon, associée au chaos ; une lecture afrocentrique en fait la représentation de l'action eurocentrée sur le monde

Lieux

Alkebulan ou Alkebu-Lan : continent africain, origine controversée

Ayiti : Haïti, en créole haïtien

Ityopya : Éthiopie, en amharique

Katiopa : continent africain, appellation d'origine kongo

Kemet : Égypte antique, aussi employé en référence au continent africain

Nzi we mabwe : Grand Zimbabwe, en langue kalanga

Tin-Buktu : Tombouctou, en tamasheq

Bande son

Carleen Anderson, *Mama Said*

Alain Bashung, *La nuit je mens*

Alain Bashung, *Gaby*

Jacques Brel, *Ne me quitte pas*

The Brothers Johnson, *Stomp*

Commodores, *Nightshift*

Dis bonjour à la dame, *Chris'Tal*

Bobby Hebb, *Sunny*

Maître Gazonga, *Les jaloux saboteurs*

Prince Nico Mbarga, *Sweet Mother*

Curtis Mayfield, *Sweet Exorcist [Beautiful Brother of Mine]*

Maze, *Woman Is a Wonder*

Charles Mingus, *Goodbye Pork Pie Hat*

Lee Moses, *The Dark End of The Street*

Ohio Players, *Skin Tight*

Mica Paris, *Young Soul Rebels [My One Temptation, Breathe Life Into Me]*

Greg Perry, *Come On Down*

Joshua Redman, l'album *Moodswing*

The Whispers, *In The Mood*

Cassandra Wilson, *Resurrection Blues*

Bonus :

La musique de Luther Vandross, Kid Creole, Billy Strayhorn et celle du Tout Puissant Ok Jazz

DU MÊME AUTEUR

CRÉPUSCULE DU TOURMENT. I, *MELANCHOLY*, *roman*, Grasset, 2016.

L'IMPÉRATIF TRANSGRESSIF, *conférences*, L'Arche Éditeur, 2016.

RED IN BLUE TRILOGIE, *théâtre*, L'Arche Éditeur, 2015.

LA SAISON DE L'OMBRE, *roman*, Grasset, 2013 et Pocket, 2015. Prix Femina 2013.

HABITER LA FRONTIÈRE, *conférences*, L'Arche Éditeur, 2012.

ÉCRITS POUR LA PAROLE, *théâtre*, L'Arche Éditeur, 2012. Prix Seligmann contre le racisme 2012.

CES ÂMES CHAGRINES, *roman*, Plon, 2011 et Pocket, 2016.

BLUES POUR ÉLISE, *roman*, Plon, 2010 et Pocket, 2012.

LES AUBES ÉCARLATES, *roman*, Plon, 2009 et Pocket, 2010. Trophées des arts afro-caribéens 2010.

SOULFOOD ÉQUATORIALE, *nouvelles*, Nil (collection Exquis d'écrivains), 2009.

TELS DES ASTRES ÉTEINTS, *roman*, Plon, 2008 et Pocket, 2009.

AFROPEAN SOUL ET AUTRES NOUVELLES, Flammarion (collection Étonnants Classiques), 2008.

CONTOURS DU JOUR QUI VIENT, *roman*, Plon, 2006, Pocket, 2007 et Pocket Jeunesse, 2008. Prix Goncourt des lycéens 2006. Prix de l'Excellence camerounaise 2007.

L'INTÉRIEUR DE LA NUIT, *roman*, Plon, 2005 et Pocket, 2006. Prix Louis Guilloux 2006. Prix René Fallet 2006. Prix Montalembert du premier roman de femme 2006. Prix Bernard Palissy 2006. Prix Grinzane Cavour 2008 pour la traduction italienne.

Photo de jaquette : Jonathan Knowles/Getty images.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.*

ISBN : 978-2-246-85447-0

Table

Couverture

Page de titre

Exergues

Quelques figures

Moodswing

Royalty jam

Resurrection blues

Negro Spirit

Notes

Glossaire

Du même auteur

Copyright